



DELHI UNIVERSITY
LIBRARY

DELHI UNIVERSITY LIBRARY

Cl. No. 0122.3.1/95 : 12 117

Ac. No. 88448

Date of release for loan

11 FEB 1957

This book should be returned on or before the date last stamped below.

An overdue charge of one anna will be charged for each day the book is kept overtime.

LES AMES FORTES

ŒUVRES DE JEAN GIONO

LE GRAND TROMPEAU
SOLITUDE DE LA PITIÉ

LE CHANI DU MONDE
LE POIDS DU CIEL

BATAILLES DANS LA MONTAGNE

L'EAU VIVE

POUR SALUER MILVILLE

THÉÂTRE

(Le bout de la route. — L'encens de graines. —
La femme du boulanger).

Chroniques :

UN ROI SANS DIVERTISSEMENT
LES AMES FORTES

MILVILLE : MORY DICK

(Traduction en collaboration avec Jorū Smith et Lucien Jacques.)

LE POIDS DU CIEL

(édition illustrée d'aérographiques de M. de Kerolyt.)

Chez d'autres éditeurs :

ACCOMPAGNÉS DE LA FLOTTE. Les Cahiers de l'Artisan.

(Lucien Jacques, *édit.*).

COLLINE. (Grasset).

UN DE BAUMUGNES (Grasset).

REGAIN (Grasset).

JEAN-LE-BLON (Grasset).

QUE MA JOIE DEMEURE (Grasset).

MANOQUE DES PLATEAUX (Emile-Paul).

PRÉSENTATION DU PAN (Grasset).

NAISSANCE DE L'ODYSSÉE (Grasset).

LE SERPENT D'ÉTOILES (Grasset).

LES VRAIES RICHESSES (Grasset).

TRIOMPHE DE LA VIE (Grasset).

LE VOYAGE EN GALÈCHE (Éditions du Rocher.)

Chroniques. NOË (La Table Ronde).

MORT D'UN PERSONNAGE (Grasset).

FRAGMENTS D'UN DÉLUGE (Fonteinias).

FRAGMENTS D'UN PARADIS (Déchulotte).

A paraître :

Chroniques IV. FAUST AU VILLAGE.

Le Hussard. I. Le Hussard sur le toit.

II. L'âne rouge ou petite symphonie militaire.

III. L'éclair de chaleur.

Chroniques V, VI, VII, VIII, IX, X, etc..

JEAN GIGNO

LES AMES FORTES

roman

nrf

GALLIMARD

Trente et unième édition

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à mille cent quatorze exemplaires, savoir : neuf exemplaires sur vergé de Hollande, dont six numérotés de I à VI et trois, hors commerce, marqués de A à C ; — cinquante-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont cinquante numérotés de VII à LVI et cinq, hors commerce, marqués de D à H ; — mille cinquante exemplaires sur alfama Marais, dont mille numérotés de 1 à 1000 et cinquante, hors commerce, numérotés de 1001 à 1050. Ces exemplaires portent la mention EXEMPLAIRE SUR ALFAMA, et sont reliés d'après la maquette de Paul Bonet.



*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*

Copyright by Librairie Gallimard, 1949.

Servant — Oh !
(The winter's tale).

— Nous venons veiller le corps du pauvre Albert.

— Merci. Entrez. Asseyez-vous.

— Ne te dérange pas. Tu as encore un mauvais jour devant toi. Va te reposer. Nous passerons la nuit.

— Oh ! Je ne pourrai pas dormir.

— Allonge-toi.

— Je ne peux pas rester en place.

— Ce ne sont plus que les nerfs qui te tiennent ; s'ils te lâchent tu tomberas comme un sac de cuillers.

— Quand je pense...

— Ne pense pas. Couche-toi.

— Il est toujours devant mes yeux !

— Dors.

— Je le verrai quand même !

— Essaye.

— Mettez une pierre chaude dans son lit.

— Je ne dormirai pas.

— Qu'elle n'ait pas froid. Bordez-la. Le gros édredon sur les pieds. Tirez la porte.

— Elle a fermé ses yeux tout de suite.

— Aurons-nous assez de bois ? La nuit sera longue.

— Y a-t-il du café moulu ?

— Je vais en moudre. Il en faudra.

— Va le moudre dehors. Ne fais pas de bruit.

— Prenez le fauteuil, Thérèse.

— Oh ! A mon âge on a les os durs.

— Raison de plus. Et n'attrapez rien ; soignez-vous.

— Si je m'étais soignée chaque fois que j'ai veillé un mort, je serais comme un galet de rivière.

— Quel âge avez-vous au juste ?

— Quatre-vingt-neuf.

— Je disais quatre-vingt-quatre, moi, l'autre jour à Césarine qui disait que vous aviez nonantesix.

— Oh ! les autres, ça ne leur coûte guère de vous en mettre.

— Vous faites plaisir à voir.

— Je suis née deux ans après le gros incendie.

Il n'y a qu'à voir la croix qu'on a mise pour ça à l'entrée du village. Elle a sa date. Moi c'est deux ans après. Comptez.

— Qui sait si on a dit les prières ?

— Je crois que oui. J'ai vu Norette et Joséphine avec madame Burle et Louise qui sont venues ici à cinq heures avec les livres.

— Allez voir un peu ce qu'il fait.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse, tel qu'il est ?

— C'est surtout pour les cierges. Ce n'est plus de la cire d'avant. Ils coulent comme de l'eau. Tu ne vois pas qu'ils mettent le feu à la pailasse ?

— C'est déjà arrivé.

— Non. Rien n'a bougé. Les cierges sont durs. Il en a brûlé à peine deux doigts.

— Ils n'ont pas pu l'habiller en plein, ce mort ?

— Il paraît qu'il était déjà raide.

— Elle aurait bien dû s'en occuper pendant qu'il était encore chaud.

— Elle n'avait plus sa tête.

— Tu crois que même avec sa tête elle y aurait pensé ?

— Ce n'est pas une mauvaise femme.

— Non, mais l'intelligence !...

— Il a même la bouche ouverte sous sa barbe.

— Laissez-le. Il vient un froid de cette porte ! J'ai les jambes glacées. Fermez. On ira le voir encore un peu tout à l'heure.

— Ce que tu disais des cierges, c'est arrivé au château du Percy. Quand monsieur Charmasson est mort — qui était à ce moment-là le maire du Percy — on a fait une chambre ardente. Il y avait le sous-préfet qui veillait et des messieurs, notamment un juge de Grenoble et monsieur Pierre qui était un grand chasseur et un grand buveur. Ils étaient dans la bibliothèque avec autant de flacons qu'on avait pu en monter. Joseph le cocher avait fait trois voyages de la cave. Il avait dit : « S'ils boivent tout ça, on les enterrera avec le patron. » Va te faire fiche qu'ils s'y mettent, mais ils étaient à leur affaire et, sur le coup de deux à trois heures du matin, ils ont dû s'endormir. Nous étions aux communs, nous. J'étais fille de cuisine. Nous buvions le chocolat. Le père Arnaud qui était garde-chasse sort pour pisser. Il nous dit : « Venez voir. » Dans la cour, il y avait une fumée à couper au couteau. Si on n'avait pas couru ils brûlaient tous. Les meubles étaient déjà en train de craquer. Il a fallu se démener avec des seaux. Ils étaient saouls comme des grives et, réveillés en sursaut ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient. Si Jacques ne lui avait pas carrément enlevé le carafon des mains, monsieur Pierre aurait arrosé le corps avec du punch. Malgré ça, le sous-préfet y a perdu la moitié de sa barbe. Le plus mauvais c'est que le corps avait bel et bien commencé à brûler. Il a

fallu l'inonder et ça n'était pas beau. Madame Charmasson, la veuve, n'a rien entendu. C'est vrai qu'elle avait quarante ans de moins que son mari, alors la douleur !... Qui sait même si elle dormait ? C'est un mariage qu'on avait fait faire à cause des terres. On disait qu'elle était bien avec le sous-préfet. Celui-là a dû se raser. Après, il n'était pas si bel homme, tant s'en faut. Son menton lui pendait sous le nez comme un œuf à reprendre les bas.

— Et la nôtre de veuve, qu'est-ce qu'elle fait ? Allez voir un peu.

— On n'y voit même pas le bout du nez. Elle ronfle sous ses couettes.

— Alors, ce café, est-ce qu'il est passé ?

— Mettez les tasses.

— Où sont-elles ?

— Je crois qu'elle les tient au bas de l'armoire.

— Ce sont des neuves.

— Il faut bien qu'on commence à s'en servir. Cherche un peu aussi, elle doit avoir des cuillers encore roulées dans du papier sou. Il y a un kilo de sucre tout neuf sur l'étagère.

— Vous vous souvenez du grand incendie, vous, Thérèse ?

— Je suis née deux ans après, ma belle.

— Qu'est-ce qui s'était passé au juste ?

— On ne l'a jamais su, mais, quand j'avais six ans on n'avait pas encore relevé les murs.

— Il y a eu beaucoup de morts ?

— Les neuf qui sont marqués sur la croix. Mais là il y a le nom d'une mère et de ses deux filles : deux jumelles. C'étaient des petites de toute beauté, il paraît.

— Ça avait pris la nuit ?

— Oui, et dans la saison comme maintenant où on bourre les feux. Sans doute une cheminée qui

a flambé d'abord, puis un grenier à foin et, en fin de compte, une vingtaine de maisons à la file.

— Ne pousse pas trop le nôtre de len, ma fille, què ça ne recommence pas.

— Qui est-ce qui a fait le café ?

— Moi.

— Tu n'as pas plaint la poudre.

— Je n'ai rien plaint. Je n'avais pas envie de faire du café de moine.

— Il me faut y mettre encore un sucre.

— Mets-y ce qu'il faut.

— Passé un temps où, si j'avais bn un café comme ça j'aurais eu des palpitations de cœur. Puis ça s'arrange. Maintenant j'en bois : je suis tranquille comme une jarre d'huile.

— Il ne m'a jamais fait mal.

— A ton âge rien ne fait mal. C'est après que ça vient.

— Moi, le café c'est la moitié de mon existence. Ne me parle pas de l'orge. Il y en a qui disaient qu'elles l'aimaient mieux, moi non.

— L'orge seul, ça n'était pas fameux, mais en y ajoutant un peu de chicorée...

— Ajoutes-y tout ce que tu veux, ça ne vaut pas ça !

— Trois quarts d'orge et un quart de café.

— Encore moins. L'orge d'un côté et le café de l'autre.

— Quand on n'en a guère on est bien contente.

— J'aime mieux n'en boire qu'une tasse mais qu'il soit bon.

— Moi je m'étais bien habituée.

— On s'habitue à tout mais quand c'est bon on préfère. On s'habitue encore bien plus vite.

— On ne voit plus de ce café comme dans le temps qui avait de petits grains si luisants.

— Il y en a à l'épicerie de Prébois.

— J'en doute.

— Je l'ai vu.

— Tu en as acheté ?

— Je ne peux pas m'en payer le luxe.

— L'épicerie de Prébois elle a comme l'épicerie d'ici. Elle se sert aux « Galeries » et c'est tout le même café.

— Mais ici la Marie le tient mal. Il est dans une caisse en bois. Il s'évente. Il faut le mettre dans une boîte en fer bien bouchée.

— Ça ne fait pas que les grains soient plus petits.

— Tiens, les Bertrand, quand leur fils est mort en Indochine, leur belle-fille leur a envoyé un petit sac de café de leur plantation. Il ne valait rien.

— Ceux-là se sont saignés aux quatre veines pour tenir leur fils à l'école et puis, qu'est-ce qu'il a fait ? Il est parti là-bas. Il semblait que c'était le Pérou. Ils ont vendu leur grange du Monétier soi-disant pour faire la plantation. Va savoir ce que c'est cette plantation ? Il s'est marié là-bas. Peut-être même avec une femme de ces pays, qui le sait ? En tout cas elle n'est pas pressée de venir montrer son nez et ses enfants.

— Elle a envoyé des photos.

— Qu'est-ce que ça prouve des photos ? Tout le monde peut avoir des photos.

— Le petit garçon est beau. La petite moins. En tout cas ils sont blancs.

— Sur des photos tout le monde est blanc.

— Le café dont je te parle avait des grains pas plus gros qu'un pois chiche et luisants comme du verre. D'ailleurs, on le recevait vert. On le brûlait ici.

— C'est le parfum que je préfère. Ne me parle pas de violette ou de tout ce que tu voudras. Si on

vendait des parfums de café, moi j'en serais folle.

— Moi j'aime aussi quand on fritte les chevaux : la corne brûlée.

— Aucune comparaison. Le café quand on ouvre la tirette du brûloir !...

— C'était un invalide de 70, il avait une jambe en bois, un vieux garçon qui tenait l'épicerie. Et il fallait voir dans quel ordre ! Il n'avait pas besoin de chercher. Tu n'avais pas plus tôt parlé que sa main tombait pile sur ce que tu voulais. Mais, ses spécialités, c'étaient les harengs saurs et le café. Les harengs saurs c'est même lui qui en avait donné l'habitude. Avant lui on ne parlait pas de ça ici. Il en fit venir une petite caisse. Quand on vit ces choses-là on lui dit : « Tu veux nous faire manger ces saloperies ? Un sou ? On ne t'en donne même pas un liard. Tu en seras de ta porche ; et frotte-toi les où tu penses. » Il ne perdait pas le nord pour si peu. Il s'installe un matin dans le renfoncement devant sa boutique, il fait un petit peu de bruisse et voilà qu'il installe un gril. Cinq minutes après on vint lui demander ; « Qu'est-ce que tu fais cuire ? Ça sent joliment bon ! » Il le tournait avec sa fourchette. « Faisons un peu goûter ça. » Il a vendu sa boîte et il en a vendu des centaines de boîtes par la suite. Il était galant. J'avais vingt ans. Il me donnait des poignées de cassonade. On ne connaît plus ça maintenant. C'était du sucre roux. Je raffolais d'en mettre de petites mottes dans la bouche et de les laisser fondre. Le sucre blanc était en pain qu'il cassait avec un marteau. Tous les mardis il brûlait son café. S'il faisait beau c'était devant sa porte. S'il pleuvait c'était sous l'auvent de l'étable à Benoît. L'hiver c'était chez le tonnelier. Dès les premières bouffées on disait : « Le soldat brûle du café ; cours vite en chercher du frais. J'en con-

nais qui ne laissaient pas refroidir le paquet : exemple ma mère.

— Est-ce que c'est ce soldat dont parlait toujours mon beau-père ? Qui avait eu une histoire avec monsieur Blaise puis qui s'est finalement pendu dans le bois d'Archat ?

— Justement. C'était un véritable antéchrist. Ton beau-père l'a bien connu.

— Pour lui c'était le Dieu qui fait pleuvoir. Quand il en parlait il en avait plein la bouche.

— Sans compter qu'il était populaire en effet. Son histoire avec monsieur Blaise, tout le monde était de son côté.

— Blaise, c'étaient les gens de la grande ferme du Percy ?

— Les patrons, oui. Ils habitaient la maison de maître sur le coteau. En fait, on n'a jamais su qui c'était : si c'était le régisseur de quelqu'un ou s'il était vraiment propriétaire. Blaise, c'était son prénom, ce n'était pas son nom.

— Il s'appelait comment ?

— Je ne l'ai jamais su. C'étaient de ces gens dont on ne sait jamais le nom et qu'on est obligé de baptiser. Lui, c'était Blaise. Il avait la passion des chiens. Il portait toujours des bottes ajustées. De ces hommes qui n'ont pas de cou : une grosse tête rouge collée sur les épaules.

— Mon beau-père dit que c'était un chasseur hors ligne.

— Il ne faisait surtout aucune différence entre le tien et le mien. Je l'ai vu une fois où il n'en menait pas large. Le père Arnaud l'avait trouvé sur les terres du château et il l'avait mené à monsieur Charmasson. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit, j'étais de l'autre côté de la cour et je les regardais par la fenêtre de la cuisine mais ça n'a pas dû être piqué des vers. Monsieur Charmasson

est sorti par la grande porte mais il est resté en haut du perron. Et en bas des marches le Blaise ne dressait pas beaucoup le nez. Le père Arnaud l'avait désarmé et il avait les deux fusils en bandoulière. Quand il fallait péter sec, monsieur Charmasson ne se laissait dâmer le pion par personne. Je les vois. Le Blaise a fait demi-tour sans fusil et sans carnier. Il ne tournait pas volontiers, vous savez ! Il avait ses trois chiens dans les jambes ; il leur a donné de ces coups de bottes ! A un point que monsieur Charmasson a dû alors lui en envoyer une verte. Car le Blaise s'est arrêté net comme si on lui avait donné du fouet dans les reins. Le père Arnaud a mis la main à la gâchette. Enfin, ça s'est réglé comme ça.

— Le Charmasson n'était pas toujours commode. Ma mère parle quelquefois de ma tante. Vous l'avez connue, Thérèse ?

— La sœur de ta mère ? Elle avait cinq ans de plus que moi. Elle était lingère, elle. Elle habitait dans les étages. Nous, défendu de passer la porte de la cuisine. Si jamais on t'avait attrapé dans un couloir — on n'y allait pas — mais en supposant, je ne sais pas ce qu'on t'aurait fait. En tout cas, renvoyé séance tenante. L'intendante ne badinait pas. Au mois de juillet et parfois au mois d'août, nous avions le droit — à partir de six heures du soir — de sortir une après l'autre, dans la cour de derrière pour prendre l'air, un point c'est tout. Les lingères habitaient sous les combles. Elles pouvaient descendre dans le château, jusqu'au premier étage. Dans les salles du bas, jamais. Je voyais ta tante une fois l'an : au repas de Noël. A partir du vingt-quatre au soir à minuit où, d'abord on faisait le réveillon, tous les domestiques mangeaient ensemble, pendant toute la semaine de Noël, à midi et le soir, jusqu'au jour

de l'An. Il y avait un valet de pied, un long ; un drôle de corps.

— Il paraît que madame Charmasson ne l'avait pas toujours belle.

— Il faut dire que les messieurs n'ont jamais eu de chance avec leurs femmes dans ce pays-ci. A l'époque dont je vous parle, monsieur Charmasson avait soixante-cinq ans ; eh ! bien, sa femme en avait vingt-quatre. Alors, tu vois ! C'était une fille qui avait toujours tout eu à gogo, même au couvent. Les couvents, tu sais, c'étaient des bon-honnnières. Et ici, à part le bon air, qu'est-ce qu'on a ? Nous, parfois, des cuisines, on entendait là-haut des cris d'espiègles : ses femmes de chambre avaient le même âge qu'elle.

— Il paraît que ça n'était pas toujours des cris d'espiègles. Il paraît que souvent c'était bel et bien autre chose. Et qu'il tapait dur.

— Le tort qu'il a eu, précisément, c'est de ne pas la laisser dans ses espiègeries. On ne pouvait pas sortir des cuisines et les autres ne pouvaient pas descendre aux cuisines mais on savait beaucoup de choses. On savait tout, en réalité ; notamment ce valet de pied dont je vous parlais ; il avait des favoris qu'on appelait côtelettes et une petite bouche pincée ; eh ! bien, il a tout vu. Monsieur Charmasson avait des affaires et des comptes avec toutes les autorités : soit pour les bois, soit pour les blés, soit pour les bœufs ; à chaque instant il était en pourparlers. Admettons qu'il ne soit pas toujours de bon poil et qu'il n'ait pas toujours l'esprit tourné à la rigolade, mais, de toute façon, il aurait mieux valu que Madame continue à jouer à cachette avec les femmes de chambre plutôt que d'y jouer avec le sous-préfet. Et encore, le sous-préfet n'est pas venu en premier.

— Ma mère disait que ma tante trouvait sou-

vent dans le linge, des corsages, et des robes, même des jupons qui semblaient mangés des chiens, déchirés comme avec des dents. Il devait la battre avec une ceinture, et du côté de la boncle.

— Non, il avait un nerf de bœuf.

— Il aurait dû me faire ça à moi, tiens ! Tu aurais vu si je ne lui arrachais pas les yeux !

— On parle d'arracher et, somme toute, on n'arrache rien du tout.

— Tu aurais supporté le nerf de bœuf, toi ?

— Ne parlons pas de nerf de bœuf : c'étaient des choses de l'ancien temps, mais il m'est arrivé de recevoir des calottes, je ne vous le cache pas.

— Des calottes, bien sûr, moi aussi ! J'ai même reçu des coups de pied au cul. Et je n'ai rien dit. Et il ne faut rien dire.

— Bien sûr qu'il ne faut rien dire. Moi il reste tout un jour capot. Je fais mon train, je le sers, sans un mot. Le soir, je me couche, je me tourne du côté de la ruelle, la chemise bien tirée sous les fesses.

— Avec le mien tu perdrais ton temps.

— Sans aller bien loin. Sans parler du château du Percy. Pas plus loin qu'ici...

— Va voir si elle dort.

— Souviens-toi du jour de la fête.

— Elle n'a pas bougé. Elle est comme une souche.

— Ce jour-là, moi, j'ai bien cru qu'il la partageait en deux.

— Il faut dire qu'Albert, la patience ne l'a jamais étouffé.

— C'était au sujet de sa sœur à lui, la Rose.

— A mon avis, la Rose a parfaitement le droit de faire ce qu'elle veut, du moment que son mari ne dit rien. Si ça regarde quelqu'un, c'est son mari.

— D'autant qu'avec ce minotier ils en profitent tous. C'est pour ça que le mari ne dit rien à sa femme. Et que l'Albert a secoué les puces à la sienne.

— N'empêche que, devant tout le monde, moi ça me serait resté sur le cœur.

— Chez soi on supporte, mais, sur la place publique !...

— L'Albert ne s'est pas mis des gants ; et il n'y allait pas de main morte.

— Oui, et maintenant qui est-ce qui l'a soigné ?

— Si vous allez tout chercher ! Vous savez bien ce que c'est, les familles ?

— Je vous dirai qu'il y a famille et famille.

— Qu'est-ce que tu as à reprocher à celle-ci ? Tout est en ordre. Et tu viens de boire son café. Albert n'a manqué de rien. Il est mort mais simplement parce que c'était son heure. Si elle avait pu l'empêcher elle l'aurait fait.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Qu'est-ce que tu veux dire alors ?

— Je veux dire être et paraître, la différence que c'est ! Tu vas, tu viens, tu es quelqu'un ; et puis un beau jour ça éclate.

— Celle qui ne fait pas parler d'elle, qu'est-ce que vous voulez de plus ?

— Tu fouillerais, tu en trouverais des choses ! Tout le monde en a. Qui plus qui moins. Moi, je ne peux pas acheter trois sous de linge à ma fille. Une fois je l'avais fait, je l'avais dit ; j'étais bien bête. Nous avons eu des scènes pendant huit jours. Le Louis est gentil comme tout mais il ne comprend pas qu'on n'est plus à l'époque de son père, de sa mère, de ses frères et de ses sœurs. Il disait : « Je n'ai jamais vu des outils comme ça, moi ! » J'étais allée à Mens, à Tricolaine. J'avais acheté pour Julie des culottes en soisette. Une beauté ! Il

m'a dit : « Et toi, est-ce que tu t'en mets des machins comme ça ? » Je lui ai répondu : « Je voudrais bien. » Ça, quand il s'agit de sa fille... Remarque, si j'avais acheté des mouchoirs, des serviettes, des torchons, il n'aurait rien dit mais un coupon pour une robe ! Ah ! il n'a pas fini d'en dire. Si c'est pour moi il ne dit rien. Si c'est pour sa fille, il n'en finit plus. Il dit : « A force de tourner, vous verrez ce que vous en ferez de cette petite ! » Je lui dis : « Quand on veut faire le mal, ce n'est pas une culotte ou une robe qui vous le fait faire, ou qui vous en empêche. Est-ce que c'est vrai ? Alors, savez-vous ce que je fais ? Je me cache. Je mets des sous de côté ; je vais à Mens et puis j'achète. Et puis on place. Quand elle se mariera elle l'aura. Elle est contentée comme une reine. Des fois on s'enferme et je lui dis : « Mets-le un peu. » Elle est belle. A son âge, ça a des soins durs ; elle est cambrée ; on peut tout mettre. Si jamais le Louis savait que nous faisons ça je crois que, monde ou pas monde, il me tuerait séance tenante. Et pourtant, qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est partout pareil. Ils ont des idées. Nous ne sommes pas obligées d'avoir les mêmes. Moi, c'est autre chose. Sa fille au contraire, il aime qu'elle soit bien mise. Il s'en occupe ; il la touche. Il faut que ça soit moi qui lui dise finalement : « Laisse-la un peu tranquille, ne lui donne pas toutes ces idées. » Selon lui c'est fait pour briller. Mais alors, ce qu'il ne peut pas encaisser c'est que je fasse passer du temps en temps quelque chose à ma mère. « Ça, il me dit, c'est du vol. » Du vol ! Mais je ne lui donne que du mien. D'abord, je ne me suis pas mariée sans rien et puis, mon travail, qui est-ce qui me le paye ? Mais ça, il ne veut pas le comprendre. Il m'a fait

une scène une fois pour un morceau de lard ! A deux doigts de m'arracher les yeux. Cette fois je me disais : « Tu y passes ! » Tu parles de te tourner du côté de la ruelle, toi ? J'étais raide comme un bâton. Au moindre mouvement je ne faisais qu'un cri. Si tu crois que ça m'a empêchée, au contraire. Chaque fois que j'en suis à scier l'os du jambon, je passe la scie une bonne main plus loin dans la viande et tout ce qui tombe, allez, enveloppé et emporté. Il y en a des fois un bon kilo. Des lentilles, des pois chiches, les poches ne sont pas faites pour les chiens. Chaque fois un quart ; au bout de la semaine ça fait un petit compte.

— Et le frère aîné de ta mère, qu'est-ce qu'il devient ? Il y a bien longtemps qu'on ne l'a plus vu.

— Toujours à Albaron mais de plus en plus sauvage. La dernière fois qu'il est venu il s'est disputé avec tout le monde. D'abord avec moi. Il était sale comme un peigne. Je lui ai dit : « L'oncle, si vous vous laviez un peu ? » Il m'a répondu que je n'étais pas la *source de la propreté*. Nous nous sommes dit nos quatre vérités. Il n'y avait pas de quoi rire. Il est méchant comme la gale. Avec mon mari, ils se sont attrapés à propos des ruches. Nous avons mis quatre ruches en pension chez lui. Il a un morceau de montagne exposé au levant où il ne gèle jamais. Les abeilles continuent à sortir tout l'hiver. D'après lui on avait volé le miel. Qui ? Mon mari lui a dit deux mots. Mais c'est qu'il parle sur un ton ! J'ai vu le moment où ils allaient se battre. J'ai dit à l'Emile : « Tais-toi. Il est fort, le vieux ! Et puis il ne regarde rien : pas de femme ni d'enfant. Les mauvais coups, il les donne. Après on les a. » J'ai dit à l'Emile : « File et laisse-le. » Il m'a dit : « Enlève-

le moi de devant les yeux ; que je ne l'aie pas à table à midi ; envoie-le chez ta mère. » Moi je suis toujours au milieu. Je lui ai dit : « Venez, l'oncle. » Il a réclamé la goutte. « Bon, buvez et que ce soit fini », mais pas du tout. Qu'est-ce que j'avais dit ! Ce mot « fini » ne lui plaisait pas. « Rien n'est fini, rien ne sera fini. Je vais vous faire voir si c'est fini. Si vous croyez que c'est fini !... » Il y revenait tout le temps. En fait de goutte, qu'est-ce qu'il avait dû se mettre dans le coco avant d'arriver ! Moi, le foutre me prend, je l'attrape par le bras et, rondo, je le pousse dans la porte. Il s'est laissé faire comme un mouton. Mais chez ma mère ça a été le bonquet !

— Je me souviens de la fois où ils sont partis en bombe avec le Joseph.

— Il aime beaucoup le Joseph. C'est son conseril.

— Ils ne démarraient plus de chez la Fangette. Ils y sont restés combien de temps ? Huit jours ? Ça n'étaient plus que des cris. Elle était aussi saoule qu'eux. Ils ont bu quoi ? De tout, et mangé ! Ça avait commencé par le sanglier qu'ils avaient tué, je crois, puis un lièvre, des grives. Finalement, ils étaient allés chez Burle demander le petit âne qui venait de naître. Ils voulaient le mettre à la broche. On ne pouvait pas les en faire démodre.

— Cette fois-là ils ont mangé l'argent du cheval et de la jardinière. Je ne pardonnerai jamais à Pical. Il était à l'affût de cette jardinière et de ce cheval. Quand il les voyait passer il en devenait vert. Il les a eus pour une bouchée de pain. L'oncle se vendrait pour un liard. Qu'est-ce qu'il risque ? Je te le dis il est seul : un vieux garçon.

— Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne se soit jamais marié. Il devait être bien. Regarde-le, il est

encore magnifique. Il est droit comme un if. Une belle tête avec ses yeux et ses moustaches blondes.

— S'il était propre.

— Quand il se caresse les moustaches il me fait venir des frissons.

— Jeune, il était beau garçon. Je l'ai bien connu, moi. J'ai vingt ans de plus que lui, mais quand j'ai quitté le château, un an avant mon mariage, on s'est fixé maréchal à Clostre. Il passait souvent devant chez nous. Il était piéton à la poste de Lus. Sa tournée le menait jusqu'à Grimone, à cinq kilomètres encore plus loin. Il faisait ça en dansant. Découplé comme pas un. Son pas en enjambait deux des autres. Il plaisait à tout le monde. Mais déjà il aimait bien licher. Les occasions ne lui manquaient pas. Il avait son petit verre dans toutes les fermes, comme il se doit. Au retour ça ne l'empêchait pas de s'arrêter à l'auberge. Un soir d'hiver, mon mari qui y était allé faire un bézigue rentre et me dit : « Où est ma corde ? — Quelle corde ? » Il voulait parler de cette corde pour tenir les jambes des chevaux entiers. Je lui dis : « Qu'est-ce que tu vas faire avec ça ? » Il me répond : « Il y a là-bas le piéton qui a une crise ; il casse tout. » Ils ont été obligés de le ficeler. Moins pour ce qu'il cassait — parce qu'entre eux tous ils l'auraient bien tenu — mais pour l'empêcher de faire un tour de couillon. Il voulait repartir pour Lus en pleine nuit, la neige et la bourrasque. Ils l'ont foutu à l'atelier à côté de la forge, sur des bottes de paille. Il a perdu sa place, comme de juste. C'est là qu'il est allé à Albaron. Révolté contre tout. Il a pris des coupes de bois à son compte. En cinq ans, il a acheté toutes les terres qu'il a encore maintenant. Il n'a jamais jeté un œil sur les femmes. Il n'en a jamais touché une du bout du doigt. Si on lui en par-

lait. il montrait sa bouteille, il disait : « J'ai pas encore fini de lever les cotillons à celle-là. » C'est un lascar.

— Il nous en a fait voir des vertes et des pas nûres. Il venait souvent chez ma mère à la maison quand j'étais fille. J'avais une honte ! Il arrivait à pied par les bois. On l'entendait chanter *La mère Godichon* d'une heure loin. Les amies me disaient : « Tiens voilà ton oncle. » Ma mère qui est bonne comme le pain lui disait : « Regarde un peu dans quel état tu es ! » Il lui répondait : « Je suis libre comme l'air. » S'il s'asseyait, on ne pouvait plus lui décoller le cul de dessus la chaise. Il se faisait servir comme un prince ; et patouillard comme pas un, faisant exprès de tripoter dans les plats avec ses mains, de cracher les os, cent mille misères, buvant à la bouteille. Il n'y avait qu'une ressource : c'était de le remplir jusqu'à ce qu'il dorme. Mais ça n'était pas facile. Avant d'y arriver, il y avait de quoi prendre les nerfs. Nous n'étions que deux femmes. Il ne nous a jamais touchées, mais il faisait le rodomont. Quand il était complètement paf, c'était un comédien hors ligne, il appelait ma mère d'une voix mourante. L'autre, qui le considérait comme la prunelle de ses yeux — elle avait toujours eu un faible pour ce frère — arrivait, le bec enfariné. Il lui disait : « Mélanie, tu te souviens de la pauvre maman ? » Et va de pleurer. Ma mère y allait bon cœur bon argent et le plus drôle c'est qu'au bout de cinq minutes lui aussi. Il racontait comment leur mère était si bonne et comment elle les avait soignés, et comment elle se privait de tout pour eux, et comment elle était morte. Enfin, entre ma mère et lui, ils s'enlevaient les mots de la bouche. C'était à qui disait le plus : « Et le pauvre papa ! » Alors, là c'était la fin de tout.

Grand-père avait été zouave sous Napoléon III et même premier trombone à la Garde Impériale. Si vous les aviez entendus parler tous les deux ! Sans boire, ma mère était aussi saoule que lui. Il était malin comme un singe. Il savait très bien comment il était maître de sa sœur...

— Ta mère a toujours été bonasse.

— C'est qu'il aurait entortillé n'importe qui. Il était le premier à se prendre au jeu. On ne pouvait pas résister. Il avait de vraies larmes. Il parlait d'un vrai père. Et pour renifler, à lui le pompon. Ma mère faisait le duo. Il y avait trente ans que le fameux trombone était pendu à la tête de son lit comme une relique. Je me souviens que, quand j'étais petite, un jour je lui avais dit : « Qu'est-ce que tu en fais de cette cornemuse ? » Cornemuse ! Elle s'était fâchée. Cornemuse, ce trombone ? C'était le trombone du grand-père. Elle disait : « Il nous a tous élevés avec ça. En rentrant au pays, après son temps, et naturellement avec son trombone, il allait faire danser le dimanche. Il ne fallait pas toucher à ce trombone. L'oncle disait : « Va un peu le chercher, Mélanie. — Qu'est-ce que tu veux que j'aille le chercher dans l'état où tu es ! Reste tranquille. — Va un peu le chercher, Mélanie, que je le touche ! — Non, il est plein de vert-de-gris. — Plein de vert-de-gris ! Mais tu ne le soignes pas alors ! — Mais si, je le soigne. — Tu ne le soignes pas, va le chercher. » Elle y allait : « Tiens, le voilà ! » L'oncle couchait le trombone sur ses genoux et il le caressait comme un chat. « Tu n'as pas bien graissé la coulisse. Donne-moi un peu d'huile, » Elle lui en apportait dans une soucoupe. Il graissait la coulisse en se frottant de l'huile jusqu'au coude. Il disait : « Tu vois, le pauvre papa mettait sa main là » et vas-y, avec son poignet. « Ah !

disait ma mère, il avait le poignet souple. » Il disait : « Tu vois, le pauvre papa mettait ses lèvres là. — Laisse ça, disait ma mère, c'est plein de poussière ! — Mais non, mais non. » Elle essayait de le lui arracher des mains. C'était trop tard. Il prenait son air coquin et se mettait à souffler là dedans comme un bœuf. Il y en avait pour toute la nuit. Tout le village venait frapper dans nos volets. Ah ! Va te faire fiche, il n'y avait plus rien à faire : un coup à la bouteille, un coup au trombone, et pendant des heures, de toutes ses forces. Il en faisait sortir des choses horribles, jusqu'à ce qu'il n'ait plus de souffle et qu'il tombe. Chaque fois c'était pareil, et chaque fois ma mère s'y laissait prendre.

— Chut ! Rendez-vous compte qu'on veille un mort.

— C'est vrai. Nous sommes folles.

— On ne fait pas de mal. Si l'Albert m'entendait il servir le premier à rire.

— Ce n'est pas pour lui, c'est pour elle.

— Si c'est pour elle, alors il ne s'agit pas de mort. Elle n'a pas du tout envie de mourir, elle profite de son sommeil et elle se fout du tiers comme du quart.

— C'est-à-dire qu'il ne faut pas la réveiller et que c'est une question de convenance. Autrement, il est bien certain que les morts...

— Ce n'est pas si certain que ça.

— Mais si, ils n'ont plus besoin de rien. Tout ce qu'on fait, c'est l'habitude. Tu crois que, si tu allais faire un trou dans le pré, maintenant, et que tu y mettes l'Albert sans tambour ni trompette, le monde s'arrêterait de tourner ?

— Au moins une caisse.

— Et le prêtre ? On n'est pas des chiens.

— C'est ce que je te dis : c'est l'habitude.

— C'est pas l'habitude : c'est qu'on n'est pas des chiens.

— Si tu vas par là, pourquoi pas les chiens ? C'est aussi des créatures !

— Enfin, écoutez, il y a une raison.

— La raison c'est que tu dis ça d'Albert mais que si c'était ton fils...

— Admettons. Mais, il y a quelque chose, allez ! Tout ce qu'on fait c'est plus pour les vivants que pour les morts.

— Il ne faudrait pas avoir vécu pour ne pas savoir que les plus malheureux sont ceux qui partent.

— Eh bien ! vous, Thérèse, alors on peut dire que la vie vous plaît.

— Et pourquoi pas ? J'ai eu trois fils, je les ai perdus. Mon mari, aussi. Mes belles-filles ? Une est d'ici, une est de là. Mes petits enfants ? Une lettre au jour de l'An : « Ma chère mémé. » Un point c'est tout. Et après ? C'est la vie.

— Quelle heure est-il ?

— Onze heures.

— Lave les tasses.

— Doucement ! Rien ne réveille comme le bruit de l'évier.

— On en prendra bien encore une petite goutte.

— Dans un moment.

— Si on mangeait un petit morceau ?

— Ce n'est pas une mauvaise idée.

— Ouvrez un peu le placard et regardez.

— Il y a un pot de pâté.

— C'est toujours ça.

— Attendez un peu. Il y a une terrine ici qui ne me fait pas l'air d'être seulement de la graisse blanche. Il y a quelque chose dessous la graisse.

— Des caillettes ?

— On dirait.

— L'Albert était très fort pour les *caillettes*. Il avait un don. Si c'est ça, on va se régaler.

— Je ne sais pas ce que c'est : regarde un peu. Nous, on ne les fait pas comme ça, en tout cas, les *caillettes*.

— Je vous dis : l'Albert était extraordinaire. Oui, oui, c'est bien ça. Mets-moi cette terrine sur la table.

— Il y a aussi du cervelas.

— Non, non, on va manger les *caillettes* d'Albert. Tu m'en diras des nouvelles. Faites rôtir du pain. C'est en fondant sur le pain chaud que la graisse a tout son goût.

— Pousse la cafetière dans la braise.

— Tu n'y es plus ! Tu ne vas pas boire du café avec les *caillettes* j'imagine ! L'Albert s'en tournerait sur son lit de mort. Il faut du vin blanc.

— Du vin en pleine nuit ?

— Tu ne sais pas ce qui est bon.

— Boire froid à cette heure-ci ! Le manque de sommeil me glace déjà le cœur. Rien qu'à penser à un verre de vin, je claque des dents !

— Chauffe-toi et dors un peu si tu es fatiguée. Mais je te prévins que, si tu bois du café sur des *caillettes* — surtout sur celles qu'a faites Albert — tu vas être malade comme un chien. Nous, Berthe, tu sais ce qu'il faut faire ? Descends doucement jusqu'au petit *chambron* qui est sous l'escalier. C'est là qu'ils tiennent leur vin en bouteilles. Prends des allumettes. Regarde bien que ce soit du blanc.

— J'ai peur de me tromper. Je sais qu'elle a fait cuire pas mal de vin doux cette année.

— Allume un bout de bougie et mets la bouteille devant la lumière. Le vin doux est rosé ; le vin sec est vert.

— Vous allez donc vraiment boire du vin à cette heure-ci !

— Si tu ne l'aimes pas, n'en dégoûte pas les autres.

— Vous êtes pires que des sapeurs.

— Pourquoi pas ?

— Regarde un peu si tu t'y reconnais, toi. Cette bouteille-là, est-ce qu'elle est rosée ou est-ce qu'elle est verte ?

— C'est vert. Et même tu as eu la main heureuse : c'est une bouteille de l'an dernier. L'an dernier, l'Albert a bouteillé son vin dans des litres de Dulcine. Je l'ai vu quand il les lavait à la fontaine. Et, en voilà un, qui lui aurait dit que ce serait moi qui le boirais !

— Est-ce qu'il y a assez de pain rôti ?

— Mets-en d'autre, mais, ne t'esquinte pas à les faire rôtir à la fourchette. Prends le gril, ça ira plus vite.

— La buveuse de café, est-ce qu'elle en prend, des tartines ?

— Une. Pour voir ce que c'est, ces fameuses *caillettes* de l'Albert.

— Si tu y goûtes, la terrine y passe. Et je te préviens : avec du café par-dessus tu vas te détraquer l'estomac.

— Laisse mon estomac tranquille. Nous ferions mieux d'aller voir si les cierges n'ont pas fini de brûler de chaque côté de la tête du pauvre Albert, au lieu de lui manger ses *caillettes*.

— On peut faire les deux. Va un peu voir.

— C'est bien ce que je disais : les cierges sont finis. Il faut les remplacer. Où sont les neufs ?

— Regarde s'il n'y en a pas un paquet dans le coin, contre la table de nuit.

— Il n'y en a pas. Venez donc un peu. Ça n'est pas drôle ici sans lumière.

-- Allume l'électricité.

-- L'électricité dans la chambre d'un mort ? Tu n'y es plus !

-- Pourquoi pas ? Faut bien y voir.

-- Pour ce qu'il y a à voir, je n'y tiens pas. Vous n'avez pas un bout de bougie, que je puisse chercher ?

-- Est-ce que tu sais ce que tu veux ? Allume l'électricité, je te dis, tu y verras plus clair qu'avec un bout de bougie.

-- C'est ce que je ne veux pas justement.

-- Tu peux bien allumer une minute, quoi ? Ce n'est pas la mort d'un homme.

-- Si, précisément, c'est la mort d'un homme.

-- Débrouille-toi alors. Il y a un paquet de cierges roulés dans du papier bleu. J'en suis sûre.

-- Ecoutez, venez regarder, vous autres, si vous êtes plus fortes que moi. Moi je ne trouve rien.

-- S'il n'y en a pas, comment on va faire ?

-- Il y en a sûrement un paquet. C'est Nora qui l'a apporté, je l'ai vu.

-- Oui, mais, si on ne le trouve pas, ça revient au même, et qu'est-ce qu'on fera ?

-- On laissera l'électricité allumée.

-- Tu reviens toujours à ton électricité ! On te dit que non. On ne laisse pas l'électricité allumée dans la chambre d'un mort. Tu as vu à quoi ça ressemble l'électricité allumée dans la chambre d'un mort ? Viens voir, tiens.

-- Oui, évidemment vous avez raison. Ça éclaire trop. Eteins. Je ne sais pas si c'est le froid mais j'en ai la chair de poule.

-- Alors, qu'est-ce qu'on va faire ?

-- Laisse la porte ouverte.

-- C'est la dernière des choses. On va geler. Demain matin on nous trouve raides. Il vient une bise de cette porte !

— Le laisser tout simplement sans cierges.

— Non, ça alors, moi, je ne peux m'y faire.

— Pourtant, si on réfléchit bien, qu'est-ce qu'il en fait de sa lumière ?

— Je ne peux pas supporter l'idée de le laisser eul dans le noir.

— Pourtant...

— Je sais, mais je m'imagine qu'il y a des bêtes qui viennent ; qui le mangent.

— Et pourtant...

— Oui, mais des chats, ou des rats, ou je ne sais pas. Et enfin, si ça arrivait, qu'est-ce qu'on dirait de nous demain ?

— Regarde un peu par là-bas dans le coin de la porte, ce papier bleu derrière le balai, qu'est-ce que c'est ?

— Eh ! bien, les voilà vos cierges ; ça arrange tout.

— Avec tout ça le pain est froid.

— C'est la moindre des choses, on le fera réchauffer. En tout cas maintenant on sera tranquille. Mets-en un beau de chaque côté de sa tête. Est-ce qu'ils sont bien solides dans les bougeoirs ? Ne t'en occupe plus, tire bien la porte et viens ici.

— Est-ce qu'on met des assiettes ?

— Bien sûr, et des fourchettes ; on ne va pas manger avec les doigts. On peut s'installer ; on a le temps.

— Tire-moi donc ces *caillettes* du pot, qu'on voie un peu leurs figures.

— Eh bien ! laissez-moi vous dire que ça n'a pas un bel aspect.

— Qu'est-ce que tu y trouves de mal ?

— Vous avez des yeux comme moi. Je ne veux pas être une empêcheuse de danser en rond.

— Nous ne voyons pas.

— Cette blancheur me repugne.

— C'est de la graisse.

— Et vous pouvez vous mettre de la graisse dans le coco en pleine nuit, comme ça ?

— Pourquoi pas ? Qu'est-ce que la nuit vient faire là dedans ?

— Mon cœur se soulève. Manger ces choses blanches dans la maison d'un mort !

— Elle cherche midi à quatorze heures !

— Si tu n'en veux pas, n'en dégôte pas les autres.

— Je trouve que vous êtes sans gêne. Le pauvre Albert est à peine étendu raide sur son lit, et tout de suite vous lui mangez ses *caillettes*.

— Thérèse, dites votre mot, vous. Ce n'est pas le premier mort que vous veillez à votre âge

— moi non plus d'ailleurs, malgré que, pour l'âge, je ne puisse pas me comparer à vous — mais est-ce que, chaque fois, on fait tant d'histoires ? Est-ce que, chaque fois, on ne mange pas un morceau ?

— Si, je dois le dire : c'est l'absolue vérité.

— Qu'on prenne des forces, je veux bien, mais vous vous attablez.

— Tu cherches la petite bête. Pourquoi voudrais-tu qu'on mange avec ses doigts si on a des fourchettes et des assiettes ?

— La mort, c'est sacré.

— Eh bien ! ce n'est pas parce que j'ai mis mon cul sur une chaise et que je me suis tirée près d'une table qu'elle sera moins sacrée. Tu es plus royaliste que le roi, toi.

— Il a passé un temps, moi je me souviens, où, pour les morts, c'était un grand banquet. Les familles se réunissaient et, une fois réunies, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? C'était l'occasion.

— Moi, je ne vois pas ça comme ça.

— Comment le vois-tu ?

— Quand on perd quelqu'un, on n'a pas envie de manger.

— Envie, non, mais envie ou pas, il faut bien que tu manges.

— Après peut-être, mais, sur le moment...

— Ce sont des manières. A un moment ou l'autre, il faut bien que tu recommences. Et puis, il faut nourrir la douleur.

— Vous en parlez *savamment* parce que ce n'est pas un des vôtres.

— Et toi, est-ce que c'est un des tiens ? Tu ne vas pas nous faire croire que c'est la mort d'Albert qui t'empêche de manger ?

— Non. C'est que ce machin blanc ne me donne pas envie.

— Là tu es franche. Ferme les yeux et goûte, tu verras.

— En effet, c'est rudement bon.

— Tant qu'à faire, vas-y comme nous. Sur le pain grillé un peu chaud tu vas voir ça !

— Si tu t'en fais pour le pot, n'aie pas honte : ce n'est pas le seul qu'ils ont. Il doit y en avoir encore au moins dix dans la resserre.

— Il avait donc tué combien de cochons ?

— Au moins trois. L'Albert était très carnassier.

— Il en avait peut-être cinquante. Sans compter les truies.

— Non, trente-deux. Il les a vendus il y a trois semaines.

— Au gros blond, je parie ?

— Naturellement, il ratiboise tout, celui-là. Je ne sais pas ce qu'il en fait ?

— Je ne sais pas non plus mais il fait de bonnes affaires. Sa femme est grasse comme un lard.

— Les deux font la paire. Vous l'avez vu, lui, dernièrement ? Il n'a plus figure humaine. C'est la tour de Babel.

— Ce n'est cependant pas faute de bouger. Il est toujours par les chemins. On le voit ici, on le voit de là, on le voit partout.

— Le fait est que c'est un coursier.

— Il ne se dérange pas pour rien, allez !

— Il aurait tort.

— Je ne sais pas s'il a tort ou s'il a raison mais on le voit gonfler à vue d'œil. Au début, il mettait encore un peu de manières ; maintenant, on dirait Dieu le père. Il fait son prix et c'est parole d'évangile. Si tu discutes, il se fout de ta guenle et il s'en va.

— Si on tenait bon il reviendrait.

— Qu'est-ce que tu veux tenir bon ? Il sait ce que tu ne sais pas. Il est toujours fourré avec les préfets et les commissaires. Tu risques de perdre.

— Faudrait risquer.

— C'est facile à dire. Finalement tu vois l'argent qui va chez les autres. Tu te mords les doigts.

— C'est comme ça qu'il fait son beurre.

— Ne me parle pas de beurre ! Tu sais ce qui m'est arrivé ? Je reçois un mot de ma sœur. Elle me dit : « Tu devrais bien nous envoyer un peu de beurre. Ici on n'a rien. Je vois les os à travers la peau de ma petite. Léon conduit toujours son tramway mais il maigrit de jour en jour. Il y a plus de trois mois qu'on n'a pas touché de ce qu'on appelle une matière grasse. » Je me dis : « Tu vas lui en envoyer un peu. » Ce n'est pas qu'on aille souvent chez eux mais, suppose qu'on ait besoin de voir un spécialiste. La famille c'est quand même mieux que l'hôtel. Moi, avec l'eczéma de mon mari, je peux avoir besoin de tout le monde. Et puis, il faut bien rendre service. Mais de beurre, je n'en ai pas. Je pense à Piedgros. Je me dis : « Là ils en ont. Ils t'en céderont. » J'y vais. Ils me disent : « Ma belle, tu arrives cinq

minutes trop tard. Est-ce que tu n'as pas croisé la camionnette du gros blond ? » Je dis : « Non. — C'est qu'il était déjà sorti de notre chemin, sans quoi il vient juste de partir et on lui a tout vendu. Mais il doit s'arrêter à Miraillet pour voir un veau. Ça lui prendra bien vingt minutes. Passe par le raccourci, tu le rattrapes. Tu n'en veux pas cent kilos ?... » Je dis : « Non, un kilo c'est le bout du monde. — Il te donnera ça volontiers. — Il ne va pas me demander les yeux de la tête ? — On vient de le lui céder à cent trente francs. » Je me dis : « Ça, ça marche. » J'arrive à Miraillet. Il était là. Je lui dis : « Vous avez fait de bonnes affaires ? » Il me répond : « Non, on n'en fait jamais de bonnes avec vous autres. » Je te demande un peu ! De fil en aiguille, sais-tu combien il m'en a demandé du kilo ? Huit cents francs. J'ai poussé les hauts cris. Il m'a répondu : « Je ne vous force pas. Si je vous forçais, alors je comprends que vous vous révoltiez, mais, est-ce que je vous force ? Je vous dis mon prix. Vous n'en voulez pas, laissez-le. Au prix que je vous dis on me l'arrache du magasin. Je ne suis pas embarrassé. »

— Si ça n'était que ça, mais il y a bien autre chose ! Il paraît qu'il va jusqu'à la menace, quand il a affaire à des veuves ; dans les maisons où il n'y a que des femmes. Ou bien alors c'est le contraire. Il y en a de belles qui y ont laissé des plumes.

— Je me demande ce qu'elles peuvent lui trouver.

— Oh ! Il est sanguin.

— Oui, mais de là à lui donner des denrées !...

— Ça dépend des moments et des endroits, il paraît, puisque, qui aurait dit une chose pareille de Juliette !

— Tu crois que c'est vrai ?

— C'est certain. Il y en a qui sont allés la voir à Durban. Et où sont passés ses cochons et ses vaches ? Et même avant, à ceux qui lui demandaient des œufs, elle répondait : « C'est tout pour celui de Mens. » Maintenant qu'elle a tout donné, elle voit.

— Peut-être qu'elle en a mis de côté.

— Juliette ? Alors, qu'est-ce qu'elle faisait chez le notaire, il y a trois mois avec un nez long comme ça ? Je l'ai vue, moi. Je ne sais pas pourquoi j'étais là un mercredi. J'avais profité d'un camion de briques, tiens, et j'achetais du baume pour les reins d'Ernest. Elle est sortie de chez monsieur Vernoul et elle ne savait plus mettre un pied devant l'autre.

— Si c'est pas malheureux avec la ferme qu'elle a !

— Moi, je l'ai dit quand son mari est mort. J'ai dit : « Une femme ne peut pas rester seule dans un endroit comme ça. C'est sauvage. C'est encaissé. Il y fait nuit à trois heures. Tu as le temps de penser. »

— Vous ne dites pas qu'elle n'avait guère le temps de se tourner les pouces.

— Supposons. Mais, mets-toi à sa place et tu verras s'il ne te reste pas un petit moment quand même : la force de l'âge, toujours seule, tu verras. Quand il est arrivé, ça a été le pain et le couteau.

— Admettons que, peut-être, elle, de son côté... mais elle n'a rien d'attrayant. Même propre, et c'est rare, elle est comme un navel. Il y a au moins dix ans qu'elle n'a plus de dents.

— Pas dix ans mais elle n'en a plus une seule.

— Oui, mais alors le reste : étables, bergeries, et tout ça, c'était mené ! Mieux qu'un homme.

— C'est pour dire : il y avait des semaines, où

le gros blond y allait jusqu'à trois fois. Ils sont même arrivés à un moment où il y mangeait. Et pas du tout à la fortune du pot. Notez bien que la Juliette est partie, elle, une fois, un mardi soir par le car de sept heures prendre la micheline à Saint-Maurice et aller se faire faire une mise en plis le mardi. Le mercredi à cinq heures du matin elle était là et Monsieur est arrivé à midi.

— Sa femme à lui, qu'est-ce qu'elle disait de tout ça ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'elle dise ? Ils sont associés. Il paraît qu'elle a des bijoux de toute beauté. En tout cas, tu n'as qu'à la regarder quand elle sert. Si elle te fontait un coup de son bracelet, tu aurais une belle bosse. Et il est en or.

— Ils ont acheté ce grand domaine sur la route de Lus.

— Les bois de Saint-Vable, c'est à lui.

— Le moulin de Prébois aussi.

— Sans compter tout ce qu'on ne sait pas.

— Il a dit que les pièces de vingt francs en or, il les met dans des bouteilles cachetées comme des bouteilles de coulis et qu'il en enterre un peu partout.

— S'il le dit, il n'est pas malin.

— Oui, mais s'il le fait, il se fiche de toi et de moi, tu comprends ?

— Et ils sont sortis de rien. Il n'y a pas si longtemps qu'elle était serveuse dans un hôtel de Monetier. C'est là qu'il l'a connue. Il était garçon boucher, un point c'est tout. Et il arrive bon dernier. Il y avait longtemps qu'elle avait donné ses étrennes. A un moment, est-ce que vous ne vous souvenez pas de cette histoire qu'il y avait eue à Monetier : d'un contrôleur, quelque chose comme ça, qu'on avait pris la main dans le sac ? C'était pour les beaux yeux de Madame. Lui, il

s'appelle Janvier, Février, ou Mars, ou Avril, un nom de mois. C'est un enfant trouvé. On l'appelle Martin mais c'est son prénom. Il est loin d'être le dessus du panier.

— Pour faire ce qu'il fait il faut bien.

— Si tu crois que ton dessus du panier se gêne ! Moi je trouve que le gros blond est bien arrivé pile ici juste le lendemain du jour où le docteur a dit que l'Albert était perdu. Ça ne s'est pas chanté par-dessus les toits.

— Qu'est-ce que tu crois alors ?

— Je ne crois pas, j'en suis sûre. Ce n'est pas la première fois que ça arrive. Pour Bertrand, qu'est-ce qui s'est passé ? Il est mort quand, tu te souviens ? Pour la Saint-Jacques, par un temps de chien, à sept heures du soir. Le gros blond était là à neuf heures. Tu crois que c'est le Saint-Esprit ? Et pour Giraud ? Quand est-ce qu'on l'a enlevé pour aller l'opérer ? Et le gros blond, il a mis combien de temps pour être sur les lieux ?

— Qu'est-ce que ça prouve ?

— Ça prouve que, si on lui glisse un mot dans le tuyau de l'oreille, il sait ce que ça veut dire. Docteur et compagnie, cinq cents francs la visite. Un mot c'est vite dit et après, les bons comptes font les bons amis.

— Tu tournes autour du pot.

— A bon entendeur salut.

— Tu en fais un de mystère !

— Mais c'est que je ne tiens pas à être pendue par ma langue. Je ne vais pas m'amuser à parler. Vous avez l'âge de raison, toutes, tant que vous êtes. Servez-vous-en. Moi, voilà tout ce que je dis. D'abord, le père Bertrand, il est seul avec sa fille ; il a une attaque ; on téléphone à Saint-Vable ; le docteur vient. Il est sept heures du soir ; il fait, un temps à ne pas mettre un chien dehors. Le doc-

teur arrive ; le père Bertrand est déjà mort. Le docteur part et, une heure après, qui on voit arriver : le gros blond. Qu'est-ce qu'il vient faire ? Comme par hasard, s'occuper des bestiaux. Qu'est-ce qui se passe ? Il prend la fille à part et : « Je sais que ce n'est pas le moment mais, qu'est-ce que tu vas faire des cochons ? Qu'est-ce que tu vas faire des moutons ? Tu vas avoir des tracas ; tu es toute seule. » Et puis surtout il parle de la succession. C'est surtout là que nous en sommes ! Je te paie de la main à la main ; je dis que c'est une affaire qui était réglée avec ton père depuis longtemps. Cet argent ne regarde personne. Tu le mets dans ton corsage, et, ni vu ni connu. Est-ce que c'est vrai ? Bon. Naturellement il fait son prix ; vous savez les prix qu'il fait et, dans des occasions comme ça on ne discute pas. En voilà pour un. Giraud, on le met dans une auto, on l'emporte pour aller lui trafiquer le ventre. Le lendemain, qui est là ? Le gros blond. Et il recommence : une opération, ce n'est pas grand-chose mais c'est quand même une opération. On peut s'en sortir, on peut y rester. C'est ce qu'on voit tous les jours. S'il s'en sort, avant qu'il reprenne, il y en a bien pour trois mois. Qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire pour te débrouiller toute seule avec ces bestiaux ? Et si des fois il ne s'en sortait pas ? Il faut tout prévoir. Ce n'est pas en prévoyant qu'on fait venir le mal, pas vrai ? Alors, prévoyons. En voilà pour deux. Albert, il a traîné patraque cinq à six mois mais, qui le savait ? Ça n'est pas pour deux ou trois coliques... on le sait maintenant. Le gros blond passait bonjour bonsoir, pas un mot de plus. Il lorgnait du côté des cochons mais il se disait : « Ça c'est trop chaud ; l'Albert n'a sûrement pas envie de me faire des cadeaux. Le docteur vient,

et, vous savez qu'il n'a pas l'habitude de dorer la pilule. Le lendemain qui est là ? Le gros blond. Qu'est-ce qu'il dit ? Celui qui est étendu raide mort, là à côté le sait. Mais les cochons montent dans la camionnette. Eu voilà pour trois. Un point c'est tout. Je n'en dis pas plus.

— Tu crois que, dans ces cas-là, il n'y a pas de succession ?

— Bien sûr que non : tu empoches et tu t'en laves les mains.

— On a été bien bêtes, nous, pour mon beau-père. Il ne nous est presque rien resté.

— Qui est-ce qui s'est occupé de vous ?

— Forcément le notaire d'Albaron. La plus grosse partie des propriétés était là-bas. Mon mari y a encore son frère aîné. Entre parenthèses, qu'est-ce qu'il a dû fricoter celui-là ? On n'est pas arrivé une fois à voir le notaire tout seul, à notre aise. On aurait dit que l'aîné le sentait. Nous avions beau arriver en cachette, nous n'étions pas là depuis cinq minutes qu'il frappait à la porte. Oh ! pour faire le surpris il était fort : « Tiens, vous êtes-là, vous autres, et qu'est-ce que vous faites ? — Et toi, qu'est-ce que tu fais, je lui disais ? — Moi, disait-il, ce n'est pas pour la succession que je viens, c'est pour régler un petit machin avec... » On ne me prend pas comme ça, moi vous savez ; ils ont beau être notaires ou tout ce qu'ils voudront, j'y vois clair. Remarquez, qu'est-ce qu'on voulait, nous ? Peu de chose. De tout le temps que mon beau-père a été malade — ça a duré un an et demi — mon mari est allé le voir au moins une fois par semaine. Je lui disais : « Vas-y. » C'est moi qui le forçais. Je lui disais : « Vas-y, ne te laisse pas couper l'herbe sous les pieds. Ton frère est à côté, il ne doit pas se faire faute d'aller le voir. Vas-y, toi : quand ils

sont malades, les vieux aiment qu'on les plaigne. Vas-y. Tâche un peu de savoir s'il ne pourrait pas s'arranger pour nous laisser le carré de vignes tout entier, ou bien alors la grangette, ou de toute façon un petit quelque chose, de l'argent c'est vite donné. Tu es le plus jeune, il devrait le reconnaître. Enfin, c'est moi qui le poussais. Albaron, ce n'est pas à côté. Il y a cinquante bons kilomètres ; on m'a même assuré qu'il y en a cinquante-quatre. Cinquante-quatre kilomètres plus de cent fois, vous vous rendez compte ! Ça en fait du chemin. Eh bien ! qu'est-ce qu'on voulait ? On voulait tout simplement dire : « Ecoutez, nous avons fait plus de cent fois cinquante-quatre kilomètres pour venir voir notre père ; qu'est-ce qu'on nous donne pour ça ? Voilà la justice. Le frère aîné — et d'abord ça n'est que l'aîné ; le plus vieux — le frère aîné habitait à côté, à trois kilomètres (et encore quand je dis trois je suis large : s'il y en a deux et demi, c'est le bout du monde) et demandez-lui s'il est même venu cent fois. Tandis que nous c'est marqué : si je dis cent fois c'est cent fois, ni quatre-vingt-dix-neuf ni cent un : cent fois tout rond. Et, en plus de ça Monsieur le Notaire (on voulait dire) mon mari est le plus jeune, notez ça. Il a beaucoup moins profité de son père que l'aîné. L'aîné a au moins sept ans de plus que lui. Sept ans ce n'est pas un jour. Voilà ce que j'avais dit à mon mari de dire et je l'aurais dit. Alors, en tenant compte de tout : des kilomètres, des sept ans, la justice veut que sa part soit plus grosse que celle de son frère. On ne veut pas tout, loin de là. Chacun son compte au contraire, voilà ce qu'on veut. Donnez-nous, par exemple la vigne, ou la grangette. Donnez les bois à l'aîné, si vous voulez, ils sont là-haut dedans, mais la vigne, dans la vallée, non ! Eh bien ! ne me croyez pas si

vous voulez : on l'a partagée cette vigne. Il a souffert ça, l'aîné ! Qu'on partage la vigne de son père ! Je le lui ai dit, moi. Je ne me suis pas cachée. Je lui ai dit : « Vous, pour le cœur, vous savez !... » Il a eu le tonnet de me répondre : « Et vous ? » Alors, là je lui ai dit son fait. Et les lettres qu'il nous envoie sans les timbrer... Oh ! il a dit une : « Une ; ça m'est arrivé une fois. » J'ai répondu : « Ça fait une fois de trop. Et le temps que j'ai perdu à donner de bons conseils à sa fille. Elle ne les a pas suivis, tant pis pour elle, elle s'en mord les doigts. C'est bien fait. Et l'histoire de la veste ! Ah ! ça, il n'y pensait certainement plus, bien entendu mais moi j'y pensais. Qui est-ce qui lui a prêté une veste de velours pour le mariage de ma sœur ? Moi. Et qui est-ce qui ne l'a pas rendue ? Lui. Qui est-ce qui fait maintenant l'étonné, comme si je lui racontais la mort de Louis XVI ? Lui. Et si nous parlions un peu de la ceinture de flanelle, qu'est-ce que vous en diriez ? Ce n'est pas grand'chose, une ceinture de flanelle, oh ! pour Monsieur, certainement non, ce n'est pas grand'chose. Monsieur lève les bras au ciel. Monsieur en a tant qu'il veut des ceintures de flanelle. C'est pour ça qu'il vient les chercher chez nous. Eh bien ! nous, nous n'en avons pas des cents et des mille, nous n'en avons qu'une, et nous la prêtons, nous, et nous aimerions bien qu'on nous la rende. Parce que, nous, quand nous avons mal aux reins, nous aussi nous mettons des ceintures de flanelle. Parce que nous avons bon cœur et nous n'en faisons pas une histoire. En tout cas, pour un Monsieur qui fait l'étonné pour la veste, qu'il fasse également l'étonné pour la ceinture de flanelle, cela ne nous étonnera pas. Mais ce n'est rien. Attendez, vous allez voir. Je n'ai pas fini. Je n'ai encore rien dit. Et alors, je

me suis mise à leur sortir en pleine figure des choses !... Il y avait de quoi avoir honte, je vous assure. Et l'affaire des billets de cinq mille, et celle du baptême de son petit-fils, et le coup de la foire de la Saint-Michel, et la bouteille de bière pour la fête, et la fois où je l'avais chargé de faire réparer une montre ; et où était passée cette grosse corde, il voyait bien ce que je veux dire ? Cette corde, grosse comme mon poignet, presque neuve et d'avant-guerre, et qui avait plus de cinq mètres, oui, justement, celle qui était pendue dans mon hangar, oui, celle qu'on m'a volée, oui, c'est exactement celle-là que je voulais dire. Il n'aurait pas le front de prétendre que... je vous ai vu. Je vous ai dit que je vous ai vu, oui je vous ai vu. Oui, je l'ai vu. Je te dis que je l'ai vu. Ça a beau être ton frère, je l'ai vu et lâche mon bras, tu ne m'empêcheras pas de lui dire ses quatre vérités. Le notaire disait : « Madame, madame, madame ! » Je me suis tournée vers lui et je lui ai dit : « Vous n'avez pas fini de faire la chèvre, vous ? Pour la façon dont vous avez travaillé il n'y a pas de quoi se pousser du col. Voyez un peu dans quel pétrin vous nous mettez ! »

— Tu as bien fait. Les choses ne vont jamais comme il faudrait. A notre âge on sait qu'on ne doit jamais demander le Pérou. Et on ne le demande pas. Mais enfin, le nécessaire. Surtout quand on voit que les voisins ne se gênent pas. Et quand je dis les voisins... Ceux de votre sang ne se gênent pas. Toi, c'était le frère de ton mari, moi c'était ma sœur, ma propre sœur. Et la cadette encore plus. Si la loi était la loi les cadettes ne devraient rien avoir : voilà la justice. Mais la justice dans ce bas monde ! La justice il faut se la faire soi-même. C'est malheureux à dire mais c'est comme ça : si on est trop bonne on est volée.

Ma mère a eu son attaque le vingt-trois août. Le vingt-quatre au matin ma sœur était là. Je lui ai dit : « Qu'est-ce que tu viens faire ? — Voir ma mère. — Eh ! bien regarde-la. Et si je dis regarde-la — j'ai ajouté — cela ne veut pas dire : regarde l'armoire ou la commode. Il vaut beaucoup mieux que tu ne les regardes pas : ni le lit, ni la table, ni les chaises, ni tout ce qu'il y a ici dedans. » Elle m'a dit : « Pourquoi ? — Parce que ces choses-là sont à moi. Et ce n'est pas la peine que tu en prennes envie. » Elle m'a répondu : « Nous verrons. J'ai autant de droits que toi. — Autant de droits que moi ? Et de quel droit ? » Elle m'a dit : « Et tu ne me mettras pas le pied dessus, je te préviens. » Je suis allée à ma mère et j'ai appelé : « Mère ! » Comme si tu parlais à une souche. J'ai crié : « Mère ! » Enfin, un signe : pas grand'chose. Le médecin m'avait dit : « A peine si elle a la force de relever ses paupières. Eh bien ! j'ai pensé, nous allons voir. Je lui ai relevé les paupières, moi-même avec le doigt, je lui ai demandé : « Tu me vois ? » Elle n'a pas bougé. Attends ! Je lui ai dit : « Marie est arrivée. » Alors elle a dit : « Ma belle ! » Mais, sur la tête de mes enfants, c'est moi qu'elle regardait. Je tenais sa paupière relevée avec mes doigts. Réfléchissez, si ç'avait été ma sœur qu'elle regarde, je l'avais belle de rabaisser sa paupière et de couvrir son oeil. Non. Comme je suis là vivante, je vous le dis : c'est moi qu'elle regardait. D'abord, depuis que j'avais relevé sa paupière son oeil était resté fixe. Vous croyez que ça a suffi ? Marie me dit : « Je ne la quitte plus. Je reste ici. Je la soigne. » Je réponds : « Moi aussi je reste ici, je la soigne et je ne la quitte plus. » Elle prend une chaise, elle s'assoit à la tête du lit. Je prends une chaise je m'assois au pied. Je lui dis : « Tu te

crois maline ? Tu me fais rire ! Tu as pris la plus mauvaise place. Elle ne peut pas bouger sa tête. Si elle a encore la force de relever sa paupière c'est moi qu'elle verra. » Et nous restons là. Midi, une heure, deux heures, trois heures. Si tu crois que je vais céder. Moi de ma place je voyais très bien. Il y avait déjà un moment que ma mère passait sa langue sur ses lèvres. Je me disais : Attends. Quatre heures. Marie dit : « Elle a soif. » Je lui dis : « C'est maintenant que tu t'en aperçois ? Va lui faire de la tisane. — Et toi ? — Moi je te l'ai dit, je reste là. Je ne la quitte plus. » Vous croyez qu'elle a bougé ? Insensible ! Plantée sur sa chaise. Pas démordre. Cinq heures. Le docteur arrive : « Alors, dit-il, et cette malade qu'est-ce qu'elle fait ? Ah ! Elle a ses deux filles à côté d'elle ? C'est très bien, ça. » Je dis : « Monsieur Sandonna, regardez, on dirait qu'elle bouge sa langue. » Il dit : « Elle a soif : donnez-lui à boire. » Je me tourne vers ma sœur et je lui dis : « Tu vois, quand je te le disais. » Mais j'aurais parlé à un chien c'était le même effet. Alors moi je n'ai fait ni une ni deux, je suis allée chercher un pot et du tilleul et j'ai mis de l'eau sur le feu. Elle n'a quand même pas eu le courage de me laisser faire toute seule. Le docteur était là, il a bien fallu qu'elle fasse un peu de simagrées. Je lui ai dit : « Je n'ai pas besoin de toi, va ! » Elle était là dans mes jambes, les bras ballants. Je jubilais. Quand ma tisane a été faite, j'en ai rempli un bol, je l'ai sucrée, je suis arrivée, et j'ai bien fait fondre le sucre. Le docteur peut le certifier, il était là. J'ai dit : « Vous croyez qu'elle me reconnaît ? — On ne sait pas, peut-être bien. » J'ai dit : « Maman, c'est Rose. C'est ta fille Rose qui t'apporte de la tisane. » Si vous aviez vu Marie ! Elle s'est jetée sur le lit comme une ti-

gresse ! Elle criait : « C'est Marie ! C'est moi ! Je suis venue ! » Je lui ai dit « Pousse-toi, ne la fatigue pas. Qu'est-ce que tu veux que ça lui fasse que tu sois venue ? Laisse-la boire. » Alors, monsieur Sandomma a dit : « Voilà une bonne fille ! » Que je ne bouge pas de place s'il ne l'a pas dit. Marie prétend qu'il a dit : « Voilà deux bonnes filles. » C'est un mensonge. Il n'a pas dit deux. Il aurait dit *deux* pourquoi ? C'est moi qui tenais le bol. C'est moi qui la faisais boire. Comme il y a un Dieu au ciel. Mais inventer ce qu'on n'a pas dit et mettre la vérité de son côté quand elle n'y est pas, voilà toute ma sœur ! Ça c'est elle ! Le docteur part et nous recommençons, avec cette différence que Marie m'envoyait des pointes mais moi je ne disais pas un mot. « Et elle a soif, encore soif, et c'est maintenant que tu devrais aller faire de la tisane puisque tu la fais si bien et maintenant qu'il n'y a plus personne pour te voir. » Mais je suis plus forte que ça. Pour me toucher il en faut plus. Je sais ce qui bout dans ma marmite, moi. Je ne bouge pas et je n'ouvre pas la bouche. Vers les sept-huit heures, savez-vous ce qui arrive ? Mon mari ouvre la porte et m'appelle. Il ne manquait plus que ça ! So-disant la soupe. Et je lui dis : « la soupe, débrouille-toi avec la soupe. — Oui mais alors quoi, est-ce que tu vas rester là toute la nuit ? Et la petite, qu'est-ce qu'on en fait ? — Qu'est-ce qu'on en fait de la petite, je te demande un peu, comme si tu ne savais pas qu'on la couche ? Oui, je reste là toute la nuit. Tu ne vas quand même pas m'empêcher de soigner ma mère, non ! C'est ma mère ! » Si vous aviez vu Marie à ce moment-là, c'était un portrait. On lui aurait donné le bon Dieu sans confession : « Ta petite, ton mari, mais oui, ne t'inquiète pas, il a raison, je reste là,

Charles, vous avez raison, dites-lui de partir, je ferai bien toute seule. » Foutre. Je les ai remis à leur place, elle et lui, ça n'a pas été long ! Ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire la grimace. Charles n'a pas demandé son reste. Il a filé, mes amies ! Il savait ce qui lui pendait au nez. « Et toi, j'ai dit à Marie quand nous avons été seules, mêle-toi de ce qui te regarde. A bon entendeur salut ! » Savez-vous ce que tout ça m'a rapporté ? Exactement rien. Si : deux cuillères à café, et encore pourquoi ? Parce que, les deux fois où j'ai donné de la tisane à ma mère j'ai eu la précaution de mettre les cuillères dans ma poche. Sans quoi j'étais entièrement volée. Et voilà, comme je vous le disais, la justice. Moi aussi j'ai eu un notaire. Et il m'en a dit, et il m'en a dit. D'après lui, ma sœur avait autant de droits que moi. Ça par exemple ! Je me suis expliquée mais c'était comme si je parlais à une tête de bois. Il me disait : « C'est la loi. » Je te demande ; la loi ! Quand ce sont des lois comme ça, il n'y a qu'à les changer. C'est facile. Alors, j'ai dit : « Qu'est-ce qu'on va faire ? » Il m'a dit : « On va partager. — Partager quoi ? — Les meubles, puisque c'est tout ce que votre mère avait. » S'il m'avait laissée faire j'avais aussi une idée, moi. Puisqu'il fallait partager, on aurait partagé. J'ai droit à la moitié, eh bien ! je veux la moitié. On aurait scié les armoires en deux, et le lit, et les commodes, et la pendule, et coupé les draps et les mouchoirs, et on aurait dit à Marie : « Tiens, voilà ta moitié, fais-en ce que tu veux. » Mais ça c'était encore trop facile. Si tu l'avais vu quand j'ai dit ça, il a poussé les hauts cris. Il m'a dit que j'étais folle, même mon mari me l'a dit, qui lui, entre nous, est bête comme ses pieds. Alors, que voulez-vous, on laisse faire, puisqu'il n'y a

pas moyen, à moins de la tuer... Mais, ça vous retomberait encore sur le nez.

Et ça n'était pas fini. J'étais allée trouver le notaire un matin. J'étais seule avec lui. C'était facile de tout arranger. Vous ne voulez pas couper les meubles en deux ? Vous voulez partager à votre façon ? Partageons à votre façon. Je vais prendre ma part, elle prendra la sienne. Pas du tout. Il fallait que Marie soit présente. Alors, là, vous savez, la moutarde commençait à me monter au nez. Il me dit : « Ne vous emballez pas, je vous expliquerai. — Je voudrais bien vous y voir, vous ! Ne pas vous emballer ! Et qu'est-ce qu'il y avait à expliquer ? Elle avait, paraît-il, autant de droits que moi. Nous y étions encore à ce droit ! Non, mais vous vous imaginez ! Et il a fallu en passer par là. J'étais dans tous mes états. Finalement, il a fait des lots, lui, ce type-là, à sa façon, de sa propre autorité. Et il nous a dit : « Voyez, voilà les deux lots de meubles et de hardes (j'ai retenu ça : de hardes ! Les jupes et les camisoles de ma mère ! J'ai dit à ma sœur : « Ecoute, tu n'as pas honte ? ») Deux lots de meubles et de hardes de valeurs à peu près égales. — Vous faites bien de dire à peu près. — Qu'est-ce qu'il y a qui ne vous plaît pas ? — D'abord rien ne me plaît, ensuite où est la petite commode avec son dessus de marbre ? — Ici. — Où est la pendule avec son globe ? — Là. — Pourquoi elles ne sont pas ensemble ? — Pour égaliser. — Il n'est pas question d'égaliser. » Il a eu le toupet de me répondre : « Si Madame, il est question d'égaliser ! » Je dois dire une chose : même Marie n'était pas contente. Quand il nous a dit : « Entendez-vous, choisissez. » Il n'y a pas eu moyen. J'avais certaines choses, elle en avait d'autres... il n'y a rien eu à faire. Il nous a fait

tirer au sort. Bref, elle a eu tout ce qu'elle a voulu (elle prétend le contraire mais c'est la vérité) et moi j'ai eu tout ce que je ne voulais pas. Encore une fois, voilà la justice !

— Ah ! En ce bas monde !...

— Vous dormez, Thérèse ?

— Non, j'écoute.

— Vous qui avez presque nonante ans, qu'est-ce que vous en pensez ?

— De quoi ? Des enfants ? Qu'est-ce que vous voulez que j'en pense ? Quand je serai morte ils feront ce qu'ils voudront. S'ils veulent se disputer qui les empêche ? Je n'ai plus que des belles-filles. Qu'elles se débrouillent.

— Ça ne vous inquiète pas ?

— Non. S'il fallait que je m'inquiète pour les quatre sous que j'ai !

— Vous avez bien pourtant des préférences entre vos belles-filles ?

— Je n'en aime aucune.

— Mais vos petits-enfants ?

— Mes petits-enfants, cinq minutes. Après, j'en ai assez.

— Alors, qu'est-ce qui vous reste ?

— Il me reste moi.

— Comme on devient égoïste !

— Je ne suis pas égoïste mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse de trois belles-filles ?

— Les belles-mères sont toutes pareilles.

— Tu seras une belle-mère toi aussi.

— Je ne serai pas comme vous.

— Tu seras comme tu pourras.

— Vous êtes si malheureuse que ça ?

— Qui t'a dit que j'étais malheureuse ?

— Vous dites que vous n'aimez personne et que vous n'avez que vous.

— Eh bien ! où vois-tu du malheur dans tout ça ?

— Si je n'aimais personne et si j'étais toute seule, moi, je serais malheureuse.

— Tu te prépares une drôle de vieillesse. Il vaudrait presque mieux mourir maintenant dans ce cas. Mais tu changeras.

— Je suis sûre que je ne changerai pas.

— Moi aussi j'étais sûre.

— Vous aurez toujours barre sur nous, Thérèse, à cause de votre âge, si vous allez par là !

— Et par où veux-tu que j'aille ?

— Ne nous faites pas croire que, dans toute une vie, il n'y ait pas moyen de se faufiler un peu d'un côté ou de l'autre ?

— Ecoutez : je me suis mariée en 82. Mes parents ne voulaient pas. Ça faisait au moins dix fois que Firmin me disait : « Ils sont têtus, nous aussi. Si tu veux, nous nous dérobons. Un soir de la semaine prochaine, ou bien à la fin du mois, mais, pour ne pas tomber dans le mois de juin où les nuits sont courtes. Tu te dépêches de faire ta vaisselle et, au lieu d'aller te coucher, tu sors par la porte de derrière. Je t'attends au saule. » A la fin j'ai dit : « Eh bien ! faisons-le. » J'étais toujours placée au château du Percy.

— Pourquoi ils ne voulaient pas, vos parents ?

— Ah ! C'est ici que nous en sommes. Ils ne voulaient pas parce que le Firmin était maréchal ferrant. En réalité, il n'était rien. Il avait vingt-cinq ans et moi vingt-deux. Il n'était pas plus maréchal que mon œil. Il tenait les pieds des chevaux pendant que son patron ferrait. Je ne dis pas qu'il n'aurait pas su le faire. Il le faisait quelquefois le lundi mais, question de métier proprement dit, il n'en avait pas. Et des terres, s'il en avait eu, il n'aurait pas perdu son temps à tenir les pieds des chevaux. Mais, orphelin, sans père ni mère, ce qu'il avait, c'était déjà bien

beau. Nous, au contraire, nous étions installés chez nous. Ce n'était pas grand, mais il y avait du travail pour mes deux frères et pour ma sœur aînée.

— Pourquoi vous avait-on placée au château du Percy ?

— C'était une idée de ma mère. J'étais la cadette, moi. Elle voulait que je sois bien élevée. J'avais une tante qui avait été longtemps en condition et elle en avait gardé des mains d'or. Elle savait tout faire : broder, repasser, reprendre le linge fin et même tailler des tabliers. Ma mère qui avait de l'ambition pour moi voulait que j'apprenne. J'étais à la cuisine mais pour commencer. Si j'étais restée j'aurais fini par monter en grade. Et je n'étais pas embarrassée de mes dix doigts. J'aurais certainement fait quelque chose.

— Ça devait compter, ça aussi, pour le mariage ?

— Si ça comptait ! A chaque instant on me le disait. « Et maintenant que tu as commencé, et tout ça sera perdu. Et ce n'était pas la peine. » Je vous dis : mon père et ma mère étaient contre moi, il n'y avait rien à faire. Une fois que je l'avais pris un peu de haut j'ai reçu une gifle et mes frères sont allés chercher des histoires à Firmin, lui disant : « Si tu ne laisses pas notre sœur tranquille, on te règle ton compte. » Le pauvre ! Il n'aurait pas fait de mal à une mouche et ce n'était pas lui qui m'avait cherchée. Je n'étais pas dévergondée, loin de là. Et chez les Charmasson, pour ça on vous serrait la vis ou alors, on ne faisait pas long feu. Mais il avait de petites moustaches en soie marron et puis bel homme, robuste, et gentil comme une fille. C'était moi qui l'avais entrepris. Je dois dire qu'il s'était laissé faire volontiers.

— S'il voulait vous enlever, il n'était pas si fille que ça !

— Et puis, il l'a fait ! Je lui dis : « C'est entendu, d'accord. Mais tu sais à quoi tu t'engages ? » Il me répond : « Bon, d'accord. » Je lui dis : « Et combien as-tu de sous ? » Il me dit : « Treize francs, mais je me ferai payer ma semaine le samedi et partons par exemple un mardi, comme ça il n'y aura guère de temps perdu et on aura à peu près trente francs. »

— On n'irait pas loin maintenant avec ça.

— A cette époque, je ne dis pas que c'était le Péron mais enfin, moi ça m'a sniffé. Il a ajouté : « D'ailleurs je travaillerai tout de suite, pourvu qu'on ait assez pour partir, après, cocagne, tu verras. » Je le connaissais, je savais qu'il était franc. Moi, de mon côté, il ne fallait compter sur rien. Mon mois était payé à ma mère. J'avais une montre et une chaîne pour me la pendre au cou : un point c'est tout.

— C'était déjà bien.

— Pas une montre en or ! Une montre en fer. Une chaîne en fer. Nous n'étions pas le dessus du panier. Maintenant, on te parle d'une montre en or comme de l'air qu'on respire. De ce temps-là, pour avoir une montre en or, il fallait être dame, et encore, pas toutes les dames. C'était une montre qui valait peut-être trois francs et la chaîne, mettons beaucoup, dix sous.

— Vous aviez aussi du linge ?

— Un pantalon et un jupon, en plus de ceux qui étaient sur moi, et trois mouchoirs neufs. Mon baluchon ne pesait pas lourd.

— Et vous vous êtes décidés ?

— Bien sûr. Si tu crois que j'avais peur ! Nous n'avions peur ni l'un ni l'autre. Je lui dis : « Tu sais, maintenant la porte de derrière est fermée

tous les soirs. On dirait qu'ils le sentent. J'ai essayé de voir où ils mettent la clef. C'est Mademoiselle qui l'emporte dans sa chambre avec les autres. » Mademoiselle, c'était l'intendante. Celle-là, je l'aurais tuée. Une sainte nitouche. Elle vous parlait avec la bouche en cul de poule, les yeux baissés et elle vous disait des horreurs. Une remontrance, et vous étiez habillée de la tête aux pieds pour toute votre vie. Méchante comme la gale. Faisant son beurre et tout le temps à dire : « Oh ! mon Dieu ! » Pour un rond de tasse sur un marbre c'était le grand conseil de guerre. Ce n'était pas pour moi qu'elle s'était imaginé de fermer cette porte à clef tous les soirs, c'était encore pour ses vapeurs. Mais cette fois ça tombait bien mal. Firmin me disait : « Et, est-ce que tu peux un pen vadrouiller dans les couloirs de cette baraque ? » Je lui dis : « Quoi ? Pourquoi ? Comment ? — Ça serait, me dit-il, pour descendre jusqu'au premier et tâcher, par exemple, de venir à cette fenêtre-là, tu vois, c'est la fenêtre de la lingerie. » Je lui réponds du tac au tac : « Et comment le sais-tu ? » Voyez-moi ça, ce bébé qui savait où se trouvait la lingerie ! Est-ce qu'il me faisait des croix derrière mon dos avec une des lingères ? Il me dit : « Que tu es bête ! Tu devrais, au contraire, être contente : c'est parce que, depuis qu'on est décidé je n'en dors plus la nuit et que je prévois toutes les combinaisons, Si tu peux venir dans la lingerie, par la fenêtre, tu descendras sur le toit de la serre. Je sais où il y a une échelle, je la dresserai contre le mur et moi je serai au pied de l'échelle. » Je lui dis : « Tu es moins bête que ce que tu en as l'air. » Mais, quand on combine trop bien les choses... Le mardi soir, à sept heures (on devait partir à neuf) je vais par hasard au potager chercher du persil ; bien

m'en a pris. J'entends mon coup de sifflet ; je m'approche de la haie, je fais semblant de regarder les salades. Firmin me dit, sans se faire voir : « Il y a plus d'une heure que je t'attends. » Je lui dis : « Et encore, remercions le bon Dieu car il n'avait pas été dit que je viendrais dans le potager. Qu'est-ce qui se passe ? » Il me dit : « On ne me règle que demain matin. Samedi, le patron n'avait pas de monnaie. Dimanche et lundi il était saoul. Aujourd'hui il dessoule mais il y a mis plus de temps que d'habitude et ce soir, tant vaudrait parler à un mulet. » Je dis : « Combien qu'il te doit ? — C'est précisément ça, dit Firmin. Figure-toi que, en prévision, je lui ai fait un petit boulot la semaine dernière et il me doit presque quarante francs. Ça serait hête de laisser ça ! » Oh ! moi j'ai dit oui, tu penses, on ne les laisse pas. On fait assez de folies comme ça ! Partons mais, question de quarante francs partons demain. Le lendemain soir, chat échaudé ! Il n'y avait rien de tel au programme mais, vers les sept heures je m'en vais faire un tour au potager. Rien, pas de coup de sifflet : d'accord. Je rentre. J'avale ma soupe. Je fais ma vaisselle. On avait beau me dire : « Tu as le feu quelque part ? » Je disais : « Oui, et je tombe de sommeil et, à bas les pattes » car le cocher voulait rigoler comme d'habitude. Huit heures. Je suis en haut ; je couche mon traversin à ma place pour le cas où quelqu'un jetterait un coup d'œil de ce côté. Je descends sur les ongles des pieds. Je m'enfonce dans la lingerie. J'ouvre la fenêtre. Je ne m'étais jamais rendue compte que les étoiles faisaient tant de lumière. Nous avions pensé à la lune naturellement mais on ne se soucie jamais des étoiles. Eh bien ! on y voyait comme en plein jour rien qu'à cause d'elles. Je suis prise de peur. Le toit de la serre, il me

semble que c'est la scène d'un théâtre et qu'on va me voir de partout. Mais non, Firmin est là et il ne perd pas le nord. C'était un homme qui ne figurait guère ou alors, il fallait bien le regarder sous le nez mais, question de présence d'esprit, il en mettait de plus flambarde dans sa poche. J'ai vécu trente ans avec lui. Ce n'est pas un jour. Et dans la vie on en voit de toutes sortes. Mais, quand nous étions dans de mauvais moments, je me disais : « Attendez, allez, mes amis, le Firmin s'occupe de vous. Il n'a l'air de rien mais vous m'en direz des nouvelles. » Je ne me suis jamais trompée. Mais nous n'en sommes pas là. Bref, je suis sur ma fenêtre sans oser mettre mon pied sur le toit. Et mon Firmin, qui était au pied de l'échelle, qui m'avait entendue ouvrir et n'entendait plus rien se demande ce qui arrive, qu'est-ce que je faisais, et il siffle un petit coup, tout gentiment. Il ne m'a jamais rien dit de plus gentil que ce petit coup de sifflet. J'ai traversé le toit de la serre comme le parquet de ma cuisine, ni plus ni moins. Une minute après, nous courions dans les champs.

— Vous deviez être contente ?

— On n'est jamais content. On n'est surtout jamais content quand il faudrait l'être. Là, nous courions pour nous éloigner tout de suite le plus possible du château et du village. C'était fin mai et, à cette saison, il y avait souvent des gens dans les chemins, fort tard. On craignait tout. On a couru comme des dératés jusqu'à Moulin-Baron. Là, j'ai eu un point de côté et on s'est assis sur un talus. On voyait des lumières partout dans la campagne. Huit heures et demie, ce n'était pas tard. Les gens se couchaient vers neuf heures. Firmin m'a dit : « Tu veux manger un morceau ? » Et alors nous nous sommes disputés. Il ne se rendait

pas compte ! S'il croyait que j'avais envie de manger, moi ! Il me dit : « Et de quoi donc tu as envie ? — Veux-tu que je te dise, je lui crie, eh bien ! j'ai envie de retourner. » Il me dit : « Ne crie pas si fort » et il reste sans plus piper mot tellement longtemps que je finis par lui dire : « Ne fais pas le mulet, je ne retourne pas, va. Mais, ne me parle plus de manger dans un moment pareil. Alors, dis-moi, qu'est-ce qu'on va faire ? » Il me dit : « Je n'ose pas te le dire. » Je réponds : « Mais c'est quoi ? » Il me dit : « Je n'ai que treize francs. Le patron n'a pas voulu me régler ce matin ; il m'a renvoyé à samedi. Je n'ai pas osé faire d'histoire de peur de lui mettre la puce à l'oreille. On est drôlement faits ! » Si je vous disais que cette nouvelle me faisait plutôt plaisir ! Allez chercher pourquoi ! Il me disait : « Tu comprends, il aurait encore fallu renvoyer !... » Je lui dis : « Tu as donc bien envie ? » Il me répond : « Tu le vois. » Je lui dis : « Alors, ne t'inquiète pas pour les quarante francs, on se débrouillera. Mais ne restons pas ici. Est-ce que tu sais au moins ce qu'on peut faire ? » Il était tout content, il me dit : « Ça, c'est réglé comme un papier à musique. Depuis que j'y pense, j'ai tout prévu. On va à Châtillon, j'ai une place là-bas. » Je lui dis : « Ça c'est bien, mais pour aller à Châtillon, on s'arrange comment ? Eh bien ! c'est ici qu'il y a une petite modification, me dit-il, je comptais te faire aller simplement jusqu'à la grand'route et nous aurions pris la voiture publique qui passe à minuit à la Grange mais on n'a plus assez de sous. De la Grange jusqu'à Lus ça coûte quatre francs chacun et, de Lus à Châtillon un écu. Alors, à mon idée il faut choisir et je vais te dire ce que j'ai choisi. Si on prend la voiture à la Grange on sera obligé de faire Lus-

Châtillon à pied. Arriver à pied à Châtillon ne me dit guère à cause du patron chez qui je dois travailler là-bas. Il nous prendra pour des trimardeurs et il me payera moins, même s'il me prend, qu'est-ce que tu en dis ? — J'en dis que tu parles comme un livre. Tu as tout à fait raison. Alors qu'est-ce qu'on fait ? » Vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'il était beau, ce bandit, en racontant sa petite histoire ! Je ne le voyais pas, bien entendu, sauf tout noir, mais sa façon de présenter les choses m'allait au cœur. Il dit : « On va aller à Lus à pied, il fait bon marcher et il n'y a que vingt-cinq kilomètres. Pourvu qu'on soit là-bas avant dix heures demain matin, ça suffit. La voiture pour Châtillon part à onze heures. Nous avons le temps. Prenons-le à notre aise. Ça ne t'effraye pas ? » Je lui réponds : « J'ai l'impression qu'avec toi il y aura des choses beaucoup plus effrayantes que ça. Allons-y. » Et nous partons.

— Et vous n'avez pas pris un petit acompte ?

— Non. Je n'y pensais guère. Je faisais la fièvre mais en réalité je n'en menais pas large. Nous marchions en nous tenant par la main, heureusement. La première fièvre passée, tout me faisait peur. Je voyais mes frères, je voyais mon père, je voyais ma mère, je voyais ma sœur, je voyais des catastrophes, du malheur partout, des misères, jusqu'à imaginer des choses auprès desquelles la mort n'est rien. Il n'y avait que la main. La main du Firmin, ça ça arrangeait tout. Vers les deux heures du matin, nous étions sur la route du col. La voiture publique nous dépassa. « Sans ce salaud de patron, dit Firmin, nous serions là dedans. » Je lui répondis : « Nous ne sommes pas mal où nous sommes et ne dis pas du mal 'des patrons parce que nous allons précisément en avoir besoin d'un. » A vous dire vrai j'étais plus à mon

aise sur la route, à me démener, que je ne l'aurais été dans la voiture. Il me fallait me bouger le sang et ne pas avoir trop à réfléchir. La nuit aussi qui avait noirci m'aidait beaucoup. A quatre heures nous étions au col. « A partir d'ici, me dit Firmin, ça descend. » Qu'il était brave ! Je serrai sa main. Jusqu'à cet endroit-là, je n'avais pas jeté de regard en arrière, mais le col, c'est quelque chose. De ce côté-ci c'est à nous, mais, de l'autre côté, ça a beau descendre, ce n'est plus notre pays. Là, j'ai pris mon temps pour regarder de notre côté. Il n'y avait plus aucune lumière en bas mais déjà la nuit s'éclaircissait. Je pouvais voir la côte du Percy et la masse noire des arbres du parc. Je pouvais deviner, loin dans les prés gris une petite tache : ma maison. Et puis, nous sommes partis en avant. Nous n'avons pas dit cinq mots jusqu'à Lus où nous sommes arrivés à sept heures. L'auberge était ouverte. J'ai bu un café noir. Firmin disait qu'il n'en avait pas envie. Et moi, j'ai accepté bien gentiment son petit mensonge. Il n'en buvait pas à cause du sou qu'il aurait fallu donner. Je vous assure que c'était très bien comme ça. Quel beau matin ! Sauf qu'il me dit : « Reste là, je vais voir. — Pas de ça Lisette, je dis : tu m'as, tu m'as bien. Si tu fais un pas sans moi maintenant c'est qu'on m'aura coupé les deux jambes. Et où vas-tu ? Et que veux-tu voir ? » Il rit et il me dit : « Je veux voir quand c'est que part la voiture. » Je vide ma tasse et je t'accompagne, mon mignon. Et même je te prends la main. Et je te regarde comme je n'aurais pas aimé être regardée. Lui il riait et il me disait : « Ah ! Ma pauvre Thérèse, tu vas passer à la casserole. Prépare-toi. — Je suis toute préparée, je lui dis. Ne fais pas le fanfaron. C'est toi qui payeras les pots cassés, en fin de compte. » La première bonne

surprise que nous avons eue, dans notre vie, c'est quand on nous a dit que la place dans la voiture jusqu'à Châtillon ne coûtait que vingt-cinq sous. Nous en avons retenu deux et nous sommes allés derrière une haie compter ce qui nous restait de notre fortune. On avait d'abord dix francs tout ronds et neuf sous. Nous n'en croyions pas nos yeux ! Je lui dis : « Puisque c'est comme ça, c'est peut-être le coup que tu ailles boire un café noir, toi aussi. » Il me dit : « Non, jusqu'à ce que nous en soyons à un certain point ; pour moi un sou sera un sou. Je me le suis promis tout à l'heure en te regardant boire ton café. — Et, où c'est que c'est, ce certain point, je lui dis ? » Il me répond : « Tu verras. » Il achète trois sous de lard, trois sous de pain et nous mangeons. La voiture arrive et on s'embarque. Je savais ce qui m'attendait. Nous n'avons pas plutôt commencé à rouler que j'en ai eu des sueurs froides. J'ai imaginé tout l'émoi que notre départ devait faire. Le cul de poule de la Mademoiselle avait dû fonctionner ce matin depuis six heures ; et les « Ah ! mon Dieu ! » et les yeux baissés et courir dans les couloirs, et Madame, et Monsieur, et le cocher, et le garde-chasse, la cuisinière, les lingères, le valet de pied avec ses *côtelettes*. Ça avait dû valser. A cette heure-ci, on avait dû envoyer quelqu'un chez moi : et mes frères, et mon père et ma mère et ma sœur : tout ça avait dû se mettre en danse. On était certainement allé tout droit chez le patron de Firmin. Les patati et les patata allaient sûrement leur train. J'avais surtout peur de mes frères. Ils étaient capables de me courir après. « Qu'est-ce que tu as, me dit Firmin ? Tu as froid. — Je n'ai pas froid, j'ai que... » et je le lui dis. Il me répond : « Tu ferais mieux de dormir un peu. J'ai arrangé ça à l'avance. » Voyez-vous ça ; le

malin ! « Et tu as arrangé quoi ? Et comment ? » Il dit : « S'ils nous cherchent, ils ne nous chercheront pas de ce côté-ci. » Je dis : « Et comment as-tu fait ? Et tu es bien fort ! » Il me répond : « Oui, je suis assez fort et j'ai fait la chose suivante. Depuis un mois j'ai tarabusté mon patron avec une soi-disant place qu'on m'a offerte à Montmeyan. Alors, si on nous cherche, c'est d'abord de ce côté qu'on ira, et c'est tout à l'opposé du côté où nous sommes. Dors tranquille. »

Mais pas du tout ! Voilà que cette façon de faire ne me plaît pas. Il était donc si sûr que ça ! Il m'avait donc joué la comédie ! Il avait donc tout préparé à l'avance ! Il m'avait donc cueillie comme une pomme à l'arbre ! J'étais bien bête et... Il me répond : « Oui, tu es bien bête, mets ta tête sur mon épaule et dors. »

Pendant que nous discussions, la voiture était arrivée en haut de cet autre col qui domine le Diois et la route commençait à descendre. Les chevaux se mirent au trot et, dans le balancement de la voiture je m'endormis.

— Quelle histoire !

— J'en connaissais un peu, moi, par ma tante.

— Oui, mais ta tante ne connaissait pas tout ça. Tout ce qu'on a raconté, par contre, sur Firmin ! Eh bien ! Firmin c'était ça. Le voilà. Et moi, j'ai ma tête sur son épaule, et je dors, et je vous garantis que je dors bien. Il faudrait le diable et son train pour me réveiller et je me réveille à Châtillon. Et encore parce qu'il me secoue. Il me dit : « On est arrivé. Avant toute chose, allons voir ce fameux Gourgeon. — Et qu'est-ce que c'est que ce fameux Gourgeon, ma parole ? — C'est le patron qui m'embauche. » Alors, je fais d'abord halte dans un pré et je lui dis : « Attends que je me coiffe. » Et je me coiffe, bien tiré. J'avais aussi

mes petits secrets, moi. C'était un tablier neuf que je m'étais promis de mettre pour faire la dame. C'était l'occasion et je le mets. Firmin me dit : « Tu sais que tu es une belle bourgeoise ! » Et je lui réponds : « Si tu veux me faire honneur, passe tes souliers dans ces herbes. Appropriate-toi un peu. Et voilà mon peigne, fais-toi la raie, que tu aies l'air de quelque chose. » Il le fait et c'est un amour. Je me mets à son bras et nous voilà partis.

Le Gourgeon avait une maréchalerie magnifique. Imaginez : Châtillon, à ce moment-là, c'était un grand centre de roulage. Tout le trafic des vins par fardiers passait par là. Sans compter la malle de Valence qui allait rejoindre le train de Lyon et l'été tous les transports de bois. Je ne compte pas la voiture de Lus. Le pays ne sentait que le cheval, le harnais, la graisse de roue, le fer chaud, l'étincelle et la corne brûlée. On n'entendait que bruits de marteaux sur l'enclume et soufflets qui forgeaient. Ma tête tournait un peu mais, mon Firmin au contraire faisait le cocardier et il marchait raide comme un manche à balai. Moi à son bras nous marchions par la rue. Je nous regardais passer dans les devantures et je trouvais que nous faisions un beau couple. Le Gourgeon me fit bonne impression. D'abord, il me dit « Madame ». Il demanda à Firmin s'il était compagnon. « Je suis *compagnon passant dévorant du devoir* », dit mon Firmin. Et voilà qu'il le prouve, ma parole. L'autre l'interroge sur les couleurs : il répond recta, tout en me jetant un petit coup d'œil. J'étais bouche bée. Qui aurait imaginé ça ? Il cachait bien son jeu mon bonhomme. Trop même. Mais j'étais avertie et je me disais : « Attends, je te rabattrai bien ton caquet, va, tout *dévorant* que tu sois. » L'embauche se fait là, sous mes yeux et imaginez-vous que le Gourgeon nous invite à

manger la soupe comme soi-disant c'était l'usage parmi les *dévorants*. Nous voilà déjà dans le monde. C'était la vie qui commençait.

— Quelle chance vous avez eue, Thérèse ! Tout s'est arrangé dans un clin d'œil !

— En fait de clin d'œil, j'avais marché presque trente kilomètres à pied et je n'avais dans le coco qu'une tasse de café et quatre bouchées de lard. Et quant à savoir si les choses s'arrangent, il faut attendre encore un pen. Nous voilà, Firmin et moi, avec à peine quarante-cinq ans à nous deux et nous ne sommes en train que depuis moins de vingt-quatre heures. On ne sait pas si les choses s'arrangent. D'ailleurs, les choses ne s'arrangent jamais parce qu'elles ne se dérangent jamais. Pour le moment en tout cas, voilà ce que je fais : je tire mon *dévorant* de côté et je lui dis : « Dis-donc, toi, flambard de nature, écoute un peu que je t'explique la situation. Qu'est-ce que c'est que tout ce mic-mac ? Et dans quoi est-ce que tu nous embauches ? Ces bourgeois nous offrent la soupe et toi tu acceptes. Mais est-ce que tu oublierais ce que nous sommes ? Est-ce que tu as oublié que nous sommes simplement des *dérobés* ? Est-ce que tu aurais le front de me faire passer pour ta femme à la table de cet homme ? Est-ce que tu serais si malhonnête ? Est-ce que tu t'imagines que je vais accepter ça ? Où est le maire, où est le curé, où sont les sacrements ? Qu'est-ce qu'on est ? Des bêtes ? Ça te plaira si, à la fin du compte on nous chasse à coups de pied, Tâche de te servir un peu de ta cervelle, si tu en as ! » Il me répond que c'est précisément ce qu'il a fait. Les *dévorants*, d'après lui, doivent toujours s'inviter à manger la soupe entre eux. Je lui dis que je m'en fiche, que je ne suis pas une *dévoreuse* et que j'en ai assez avec mon lard. Il me répond : « Ça ne veut pas

dire ça. — Et qu'est-ce que ça veut dire alors ? Est-ce que tu le sais ? — Bien sûr que je le sais. Il a fallu que je l'apprenne pour le devenir. Ça veut dire *devoir*, et c'est pour ça que je te respecte. » Il me coupe la respiration. Je lui dis : « Mon petit, j'aime autant te prévenir ; ça, tu ne l'emporteras pas en paradis ! » Ça n'a pas l'air de l'inquiéter outre mesure. Et voilà son plan : « Est-ce que tu sais, toi, comment il faut s'y prendre pour se marier dans notre situation ? non, me dit-il ; Eh bien ! moi non plus. Seulement, du moment que je suis compagnon, les compagnons me doivent assistance. Gourgeon est renommé pour être de bon conseil. Je vais lui en demander. Il s'appelle *Dauphiné l'appui du devoir*. Nous allons nous appuyer sur lui. — Ah ! je lui dis, mon pauvre, si tu te fies à tous ces noms ! Mais, qu'est-ce que tu as à la place de la tête ? Je savais que tu étais bête, ça ne me surprend pas, mais à ce point-là ! Je parie que toi aussi on t'a mis un nom ? — Certes oui, dit-il, il y a quinze jours. — Et qu'est-ce que c'est ce nom ? » Il se frise la moustache et il me répond : « *Joli cœur*. Ça te plaît ? — Tu mériterais, je lui dis, attends un peu, je te le ferai regretter ce *joli cœur*, tu verras. »

Bref, nous mangeons cette fameuse soupe. Le Gourgeon était un bon homme. Son aspect ne trompait pas. Il avait femme et enfants. Sa maison, propre comme un sou, sentait le lait et le linge repassé. On avait l'impression que cette odeur de lait venait de la grosse poitrine de madame Gourgeon. C'était très consolant. Je n'étais qu'une petite fille à vingt-deux ans et mon Firmin à vingt-cinq ne rassurait guère, comme vous pouvez bien l'imaginer. J'avais beau parler, j'avais beau marcher, je ne pensais pas la moitié de ce que je

disais (et encore en me forçant) je ne voyais presque pas les endroits où j'étais. Je pensais sans cesse à ma maison, et même au château du Percy, et même à cette vieille chouette de Mademoiselle. S'il n'avait fallu que taper du pied pour me retrouver au point où j'étais la veille à pareille heure j'aurais tapé du pied vingt fois pour une, je vous le garantis. Heureusement qu'on ne peut pas. On passerait son temps en l'air. Mais là, dans cette maison, avec le papier bleu festonné au eiseau qui décorait les étagères de l'évier, cette femme qui nourrissait au sein, cet homme installé dans son métier et surtout qui avait, en plus, l'air si bon et si serviable, je me suis sentie rassurée pour la première fois depuis mon départ. Tout jusque-là avait été fait d'audace. Il fallait maintenant prendre le biais commun. Là, j'ai appris qu'il fallait des *sommations respectueuses* d'abord, pour nous marier. Je voyais par avance mon père en train de tourner les *sommations respectueuses* entre ses doigts. « Mon pauvre ami, je dis à Firmin, si tu comptes sur ça ! » Mais Gourgeon dit : « C'est la loi. Il faut passer par là ou par la porte. »

— Mais la nuit, Thérèse, il y a bien eu la nuit ?

— Tu en es encore à ces choses, toi. Nous avons parlé. Nous n'étions pas fiers. Nous avions trente sous par jour d'assuré. Les choses avaient beau être tout à fait différentes de maintenant, réfléchissez un peu à tout ce que nous avions devant nous et à quoi il fallait faire face avec cette pièce de vingt sous et cette pièce de dix sous que mon Firmin mettait tout un jour à gagner autour de la forge ! Il fallait penser à se monter en tout. Nous n'avions rien. Il fallait penser aux enfants. C'est ce qui arrive tout de suite. Il fallait penser à ces

sommations respectueuses. Chaque fois que j'entendais ces mots j'en avais la chair de poule. Et pourtant, mon mariage, c'était ça ! Nous ne pouvions pas non plus rester toute notre vie dans cette chambre d'auberge qui coûtait dix sous à elle seule. Nous en avons fait, défait et refait des comptes pendant cette nuit. Et nous avions beau compter, les trente sous ne grossissaient pas ; c'est le cas de le dire. Je rigole maintenant, mais je n'en menais pas large, lui non plus. Nous avons pleuré toutes les larmes de notre corps. Firmin disait : « Oh ! Thérèse ! » Je disais : « Thérèse quoi ? » Il répétait : « Oh ! Thérèse ! » et je répétais : « Thérèse quoi ? Qu'est-ce que tu lui veux ? — Oh ! Thérèse ! — Oh ! Firmin ! »

— Il y a déjà un bon moment que je voulais vous arrêter, Thérèse, moi, je connais votre histoire par ma tante. Vous vous souvenez bien de ma tante ?

— Ta tante Junie ! Je m'en souviens comme d'hier. Je t'en ai parlé tout à l'heure. Toujours propre comme un sou. Ça, elle aimait les rubans. Pour un ruban, qu'est-ce qu'elle n'aurait pas fait ? Elle n'était pas de notre bord. Elle était de celles qui étaient là-haut avec Madame. C'étaient des *damotes*. Elles étaient mises comme des reines. Ah ! On pourrait en dire !...

— Mais, dites un peu : vous avez parlé de Lus, puis de Châtillon et, selon vous, vous ne seriez restés à Lus que le temps de prendre la voiture ; vous seriez partis pour Châtillon tout de suite. C'est bien ce que vous avez dit ? Mais alors, dites un peu : Lus ! C'est bien là, pourtant, que votre frère Charles vous a rattrapés deux jours après le soir où vous êtes partis ? Rappelez-vous ! Vous nous parlez de trois sous de pain et de trois sous de lard. C'est bien joli mais, est-ce que ce n'est

pas à Lus précisément que votre frère Charles est arrivé au contraire et vous a trouvés en plein réveillon ? Et il y avait deux jours que ça durait. Vous étiez, Firmin et vous, avec une bande de marchands de porcs. On ne plaignait ni le vin ni le punch. Il y avait aussi cette fameuse femme, vous savez. On disait qu'elle était collée avec le directeur des messageries. Je ne suis pas si jeune que ça, moi non plus, j'en ai bien entendu parler. Vous n'étiez pas à Châtillon. Vous avez fait la bombe pendant deux jours et deux nuits avec les marchands de porcs, cette femme que je vous dis qui n'avait pas froid aux yeux et les autres : cette nommée Marie qui servait à l'auberge — qui servait de tout — la célèbre Félicie, enfin toute la bande. Vous ne vous souvenez pas qu'il y a eu une histoire à propos justement de la Marie qui voulait trois francs ce soir-là au lieu de vingt sous comme d'habitude ? Ça avait fait époque, voyons ! Je ne sais pas ce qu'on lui avait fait mais il a fallu qu'on lui couse la joue, vous vous souvenez bien ! Vous ne vous souvenez pas ?

— Si, si. Ce serait donc là qu'il y avait une salle toute rouge. Avec des boiseries, une lampe en cuivre ?

— Je ne sais pas s'il y avait une lampe en cuivre mais, ce qui est certain c'est que votre frère Charles vous a trouvés là. Vous n'étiez pas à Châtillon. Je ne sais pas si Firmin n'avait que treize francs mais ce que je sais c'est que, d'après ma tante Junie, quand votre frère vous a mis la main dessus, vous aviez bu pour plus de vingt francs. Il s'était bien débrouillé. Pourquoi voulez-vous que ma tante Junie l'ait inventé ? D'autant plus que c'est votre frère qui l'a dit. Et savez-vous ce qu'il a dit ? Et là, tout le village aurait été là pour vous le répéter à cette époque. Il est arrivé, pa-

rait-il à Lus sans conviction, sûr et certain que vous aviez déjà pris du large ; il a entendu du vacarme dans l'auberge. On lui a dit : « C'est maintenant que tu arrives ? Il y a ta sœur là. » Il a dit : « Vous allez voir, je vais lui dresser les côtes. » Et Perrimond, un gros noir qui avait l'entreprise des chevaux de renfort lui a arrêté les bras. Il lui a dit : « Ne fais pas l'imbécile, dresse ce que tu veux mais, pour redresser ce qu'il faudrait redresser, tu arrives quarante-huit heures trop tard. Ecoute-moi et ne fais pas l'andouille. Viens, je te ferai voir. S'il y a une chose à faire, je vais te la dire : fais-les partir d'ici tous les deux, elle et son type, mais ne la reprends pas. Maintenant qu'elle en a goûté vous ne pourriez plus la tenir. » Il l'a fait entrer par la porte de derrière. Il l'a mené au premier étage, il lui a montré la chambre où vous avez couché avec Firmin. Alors, votre frère Charles a dit : « Je suis descendu, je l'ai prise par le bras, je ne lui ai donné qu'une gifle, j'ai secoué le Firmin, je les ai mis tous les deux dans la voiture de Châtillon et qu'ils aillent se faire foutre... » Et le plus drôle, attendez, c'est que votre frère Charles a dit ça mais, voilà ce que disait ma tante : « Ça n'est pas vrai. Peut-être pour la gifle, oui, mais en réalité, le Charles, qui ne crachait pas sur la boisson, voilà ce qu'il a fait. Qu'il ait crié... ou même la gifle, c'est possible mais pas plus. Il y en a qui peuvent certifier une chose : c'est qu'il ne les a pas fait partir, qu'il s'est assis avec tout le monde et que la cérémonie a continué, et qu'il s'est saoulé comme un cochon, et qu'il n'est rentré que quatre jours après, et qu'il a raconté ce qu'il a voulu. Voilà la vérité. »

— Je ne sais pas, moi, c'est bien possible, vois-tu. Alors, c'est donc là qu'il y avait, je te dis,

cette salle toute rouge, avec de grandes glaces sur les murs et une lampe en cuivre pendue au plafond et qui a passé tout son temps à se balancer de droite à gauche ? Ça serait donc l'endroit où il y a ces quantités d'escaliers raides comme des escaliers de moulin, inclinés de tous les côtés, montant par-ci par-là dans des hauteurs, des papiers à fleurs comme des échelles dans les pommiers d'un verger ? Voilà donc ça, en effet ! Dis-moi un peu. Est-ce qu'il n'y a pas un de ces escaliers avec un tapis rouge ?

— Pourquoi me demandes-tu ça à moi ? Je n'en sais rien. C'est à toi qu'il faut le demander.

— Est-ce qu'il n'y a pas, dis-moi donc, sur le palier, une fontaine en fer avec un col de cygne ? Tu sais, un machin qu'on tourne pour se faire couler l'eau sur les mains ? Oh ! et surtout, est-ce qu'il n'y a pas un long couloir avec une tapisserie qui représente une chasse au porc sauvage ? Il y a une chose qui m'avait bien fait rire. Ça représentait un gros homme qui soufflait dans un cor de chasse et il y en avait comme ça, de ce gros homme, tout le long du couloir. A un point que même la porte de la chambre s'ouvrait dans le gros homme. Et je m'étais dit : « Eh bien ! ma vieille, qu'est-ce que tu vas t'entendre sonner comme cor de chasse ! » Est-ce que ce n'est pas ça ?

— Tu m'en demandes trop. Tu me demandes une chose que je ne peux pas savoir. Est-ce que je sais ? J'ai vingt ans de moins que toi, moi. Avant que j'aie été en âge de connaître les escaliers, le couloir et la porte des chambres — en admettant que j'aie été de celles qui cherchent l'occasion de les connaître, ce qui n'était pas le cas — il y avait beau temps que ça n'existait plus puisque, quand on a construit la voie du chemin de fer, l'ancienne auberge on en avait fait la maison des ingénieurs.

et les bureaux. Mais par contre il y a encore des choses que je sais et que je peux te dire : est-ce que ton Firmin dont tu nous parles n'avait pas eu déjà une histoire avec une fille de Prébois ? Il me semble bien qu'on disait quelque chose de ce genre. Cette fille qui s'était jetée dans le ruisseau, puis qui avait bu de la teinture d'iode, puis qui avait essayé de se pendre et qui, finalement, s'était délivrée d'une belle petite, tu vois qui je veux dire ? Et, est-ce qu'il n'y avait pas aussi une veuve ? La veuve d'un quelque chose en retraite, une femme pas du tout jeune et qui avait des sous ? Ils étaient trois à y prendre leur tour de rôle, paraît-il, et, entre parenthèses, il me semble bien que le Firmin en était. Il y a eu, en tout cas, des *zistonzestes* aussi de ce côté ; ils se sont battus, ils ont cassé de la vaisselle, la femme criait, enfin du bruit... Ce sont des choses marquantes. Ça ne s'est pas passé en Chine. Moi en tout cas, j'ai entendu raconter ça combien de fois à la maison par ma tante ! Et ma mère aussi. Tu étais bien collègue avec ma mère ? Paraît-il qu'on te disait : « Prends garde, il en a une pour tous les jours de la semaine. »

— Ça se peut bien, mais moi, ce qu'il a fait avant, comment veux-tu que je le sache ? Et qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

— Tu étais de bonne composition, ou bien alors, c'est que tu faisais de ton côté. On avait bien déjà parlé du fils Marceau pour toi. Et même c'était un bon parti. Depuis, il a été percepteur. Mais qu'est-ce qu'il était arrivé ? Tu avais dansé pendant toute la fête d'Avers avec un de ces Piémontais qui venaient comme scieurs de long, il me semble. Ou bien alors, si ce n'est pas pour le fils Marceau c'est pour Battentié. Il s'en est fallu de peu que tu te maries avec celui-là. S'il n'avait pas

préfère la bouteille. Tout ce que je sais, c'est une chose. Ma tante me disait : « Thérèse, c'est une brave fille. Il n'y a que les hommes. Ça, il ne faut pas lui en laisser à côté. Vous pouvez laisser de l'argent, ou du vin, ou des gâteaux, ou des mouchoirs brodés, ou des parfums, ou tout ce que vous voulez qui d'habitude vous tentent. Eh bien ! elle, non. Elle ne les regarde même pas, mais, si vous avez un ramoneur, ou n'importe quoi qui porte un pantalon, tenez-le loin, sans quoi c'est vite fait. »

— Ce n'est pas impossible qu'elle ait dit ça, ta tante.

— Dites, Thérèse, tout ça est bien joli mais ce que nous voudrions, nous, c'est la suite. Que ce soit une chose ou l'autre laisse-la dire, toi. Qu'est-ce que vous avez fait à Châtillon ?

— Eh bien ! à Châtillon, figurez-vous, je me suis placée à l'auberge. C'était une très grande auberge. C'était un monde ! Il y avait dix écuries à la file. On s'y perdait. Moi, j'avais peur d'y descendre. Ce qu'il fait froid dans ce pays ! C'est moins haut qu'ici mais il y passe un vent ! L'hiver, les Messieurs à boggey attelaient et dételaient à l'intérieur des écuries. Ils ne se mouillaient pas comme ça et ils n'avaient pas froid, vous comprenez. Au moment de partir ils me disaient : « Descends-moi mon portemanteau. — Et où faut-il ? je disais. — A l'écurie. » C'était le soir. J'en tremblais. Dans le grand hall du rez-de-chaussée il y avait un Saint Martin peint sur le mur en train de partager son manteau avec un sabre. Dans la journée, ça me faisait rire en regardant les vrais manteaux suspendus aux crochets. Si tu avais parlé de les fendre en deux avec le couteau à découper tu te serais entendu dire quelque chose. Mais le soir, quand il fallait descendre

le bagage à l'écurie, je n'avais plus envie de rire. Dessous le bras du Saint Martin il y avait une porte. C'est par là qu'on descendait à l'écurie. Dans le hall c'était plein d'allées et venues ; nous étions quatorze entre filles et garçons pour servir la clientèle. Mais, dès que tu avais mis le pied dans le petit escalier noir et refermé la porte, tu étais seule. Tu descendais en comptant vingt-six marches. Et puis te voilà. C'étaient des voûtes qui engouffraient toute la diligence de Valence, capote relevée comme une lettre à la poste. Et là dedans, pour tout viatique : trois lampes. Il y avait plus de deux cents chevaux. Ce n'étaient pas les chevaux qui me faisaient peur, nous en vivions mon mari et moi : c'étaient les messieurs. S'ils te disaient : « Descendez-moi le bagage », tu pouvais être sûre de ton affaire. Je ne veux pas dire qu'ils étaient terribles. Ils essayaient de te toucher et c'était facile de les faire lâcher prise : tu n'avais qu'à crier Pierre, Jacques ou Paul, n'importe quel prénom. C'était fini. Ils avaient peur de voir arriver l'un ou l'autre des gardes d'écurie. Ils ne savaient jamais si ce n'était pas ton mari ou ton bon ami ; ils te lâchaient tout de suite. Non. Ce que *j'appréhendais*, c'étaient ceux qui n'arrivaient pas à se décider. Là alors, tout le temps que tu traversais les écuries, il te fallait attendre. Enfin, il te soufflait dans le con et tu criais ; c'était fini. Et je remontais en courant. C'était le travail.

Mais alors, comme brouhaha là dedans, qu'est-ce qu'il y avait ! A cinq heures du matin tu avais d'abord le courrier de Lus, le courrier de Baurrière, le petit courrier de Valence, la voiture de Die : tout ça qui partait. Tu étais levée depuis quatre heures, tu avais bu ton café, tu avais monté les eaux chaudes pour les barbes, fait les bottes et brossé les houpelandes. Tu avais même eu le

temps de prendre un air de feu à la cuisine, à moins qu'il y ait des dames dans le lot. Ce qui arrivait rarement l'hiver. Du temps que ces messieurs se raclaient la concune, tu avais un peu la paix. C'était toujours nuit noire : attelages d'ici, attelages de là, et lanterne, et je te crie pour mes colis et pour mes paquets, et je te fais un ramage du diable dans mes harnais qui sont gelés. Surtout le postillon de Baurrière, un petit maigre, roux et pète-sec comme une étincelle de briquet qui tapait d'ici et rebondissait de là. Tous les matins, qu'il pleuve, qu'il vente, que ça aille bien ou mal, il fallait qu'il se fasse entendre. On ne l'écoutait pas. On ne lui répondait pas, on le laissait se dépêtrer avec son empêchement qui, neuf fois sur dix n'existait pas d'ailleurs et, cinq heures pétant, il était toujours sur son siège, tout arrangé, tout seul. Il y avait celui de Dic, un gros qui tout le temps répétait : « Voyons voir. » Et il regardait autour de lui. Quoi ? On ne savait pas, lui non plus. Il suretait partout et répétait : « Voyons voir. » Celui de Lus avait changé trois fois parce que c'était très pénible de remonter le col de Grimone en plein hiver avec la neige et les bourrasques. Ils lâchaient plus vite que le mauvais temps. Cette route-là faisait une grosse consommation de postillons. Du temps que je vous parle c'était un grand, lent, presque muet mais, faites-moi penser de vous en reparler. Après ça, naturellement, tes clients descendaient, tu les faisais déjeuner. C'était généralement vite fait. Le matin froid, ils n'avaient pas bonne bouche. Généralement ils buvaient la goutte et puis, bon voyage. Tu n'avais pas encore tourné les talons qu'à six heures tu entendais corner l'arrivée de la grande voiture de Valence. Alors, là, c'était le grand branle-bas. Normalement, tu devais avoir ton

tablier blanc et ton bonnet, et tirée à quatre épingles. « Et oui Monsieur, et oui Madame » et les belles manières qui, généralement étaient comme du lard à du cochon parce que ceux ou celles à qui elles s'adressaient venaient de passer cinq heures à se faire transbahuter dans la nuit glacée ; sur des routes impossibles où chaque nuit il y avait des histoires : chevaux les quatre fers en l'air, roues cassées, sans parler de ces valseuses sur le verglas où les femmes — quand il y en avait — y perdaient leurs faux cheveux et leurs faux culs. Il fallait les voir arriver chez nous. C'était un spectacle. Ils se battaient pour aller se fourrer dans la cheminée. Pas devant : dedans ! Et je te tisonne, et je te mets des bûches, et je m'enlève mes souliers, et je me frotte les pieds, et je me les flanque dans le feu à me roussir les bas, et je me mouche, et je crache. Et puis, alors là, ça commence : « Petite, Mademoiselle, Fillette, Fille, Madame, eh ! là, venez ici : du punch, du kirsch, du café, une bouillotte, courez, vite, dépêchez-vous. » Tu aurais eu cent bras, tu les occupais tous. Dès qu'ils étaient réchauffés et qu'ils avaient bu, ils avaient faim. Mais faim comme si jamais de leur vie ils n'avaient mangé. Alors les tables, et les nappes, et les couteaux, et les fourchettes, les verres, les assiettes : tout ça volait et frappait, et sonnait, et tintait et te faisait un bruit à te partager la tête. Et des œufs, et du jambon, et de la soupe, et du lard frit, et des omelettes. C'était une danse !

— Tu permets ?...

— Bien sûr, au contraire. Tu me rends service. A mon âge !...

— Qu'est-ce que ça veut dire : « A ton âge ? »

— J'ai vingt ans de plus que toi, tu as dit ? Attends vingt ans, tu verras.

— Tout ce que tu nous racontes là, quand est-ce que c'est arrivé ?

— Quoi ?

— Cette grande auberge.

— Cette auberge, elle est arrivée tout de suite, dès que nous avons été à Châtillon. On nous avait donné une jolie chambre au troisième, dans des combles. Quand tu regardais cette auberge, de la route, ce que tu voyais tout de suite c'étaient des combles immenses. Tu te disais : « Quelle place vide il y a là dedans sous ces grands toits ! Il y a de quoi abriter des gens là-dessous. Si on vous permettait de loger là, on ne serait pas à la rue. » Tu te disais aussi en respirant l'odeur des cuisines : « Qu'est-ce qu'on doit gaspiller comme nourriture dans une maison comme ça ! Combien on nourrirait de gens rien qu'avec les restes ! » Alors, nous avions une chambre là-haut dedans et nous mangions aussi tant que nous voulions les restes de la cuisine. C'était pratique pour moi parce qu'il fallait, comme je vous l'ai dit, que je commence mon travail avant le jour. Oh ! oui, avant le jour, vous savez. Ça pressait.

— Alors, les dames de Sion, quand est-ce qu'elles se sont occupées de toi ?

— Quelles dames de Sion ?

— Nous étions apparentées, par des cousins germains, à des tanneurs de Die. Ils avaient une belle position. Ils employaient au moins quatre-vingts ouvriers. Et le père était premier adjoint et même d'autres choses, notamment il s'occupait de bonnes œuvres avec sa femme qui était dame patronnesse et celle précisément qui s'était mariée avec notre cousin germain. Ils avaient des soupes populaires, un orphelinat, des layettes pour les petits, les filles-mères, tu vois ? Et un jour qu'elle est venue à la maison, paraît-il, c'est ma tante qui le racon-

tait, elle m'a parlé. Ils venaient passer l'été dans une propriété, du côté de Saint-Vable. Quand ils s'ennuyaient ils prenaient leur boggey et ils étaient tout de suite chez nous. Les enfants aimaient beaucoup mon père. Il leur faisait voir les truies. Il y a encore une petite fille de celle-là que je suis allée voir, moi à Die en 27, quand on a opéré ma sœur. Celle dont je te parle, que je n'ai pas connue, moi, c'était une grande grosse qui semblait un gendarme. Une voix forte. Il fallait obéir tout de suite. Elle avait toujours une grande ombrelle. On faisait venir ses corsets de Lyon et elle y mettait des lacets en cuir. On lui en faisait exprès. Enfin, tu vas voir. Elle vient. Et quand elle venait — paraît-il — la maison était à elle. « Faites ci, faites ça, où est ci, où est ça ? Donnez-moi ci, donnez-moi ça. Pourquoi faites-vous ça ? Qu'est-ce que c'est que ça ? » Et sans arrêt. On la faisait goûter. Elle aimait beaucoup le petit lait ; elle en buvait des bols. Elle disait : « Ça fait bon estomac. » Elle dit à ma tante et à ma mère : « Est-ce que vous connaissez une nommée... toi ! » on lui dit : « Bigre ! » Tu étais partie d'ici il y avait à peine trois mois. Alors, elle raconte que son département recueillait tous les mauvais sujets ; que la charité c'était bien beau mais qu'il fallait une mesure en tout, que, en bonne règle, chacun devait s'occuper de ses propres affaires, que nous avions, dans notre département à nous, suffisamment de gens riches, notamment les gens du Percy, pour nous occuper nous-mêmes de nos propres pécheurs. Mais, que, ceci étant dit, ils avaient, eux, l'esprit assez large pour soulager les misères sans discussion. « Et je vous dis ça, dit-elle, à propos de celle dont je viens de vous parler. Elle est à Châtillon, dans une triste situation. Elle prétend qu'elle va se

marier mais elle ne l'est pas. Puisque je suis ici, d'ailleurs, j'irai voir ses parents pour m'en occuper. Son fiancé — enfin cet homme avec lequel elle est — travaille de son métier chez un maréchal ferrant mais il est, à ce qu'on dit : coureur, buveur et même joueur. Jeune, pas encore bien formé au métier, il gagne, je crois, dix à quinze sous par jour, à peine. D'un autre côté, son patron n'est pas la fleur des pois et la preuve c'est que les Messageries lui ont retiré leur clientèle depuis plus d'un an. Et quand on connaît ces messieurs des Messageries comme je les connais, s'ils ont retiré leur clientèle, c'est qu'ils avaient de bonnes raisons. Vous voyez la situation. Ajoutez qu'elle est enceinte. Le pasteur s'est occupé d'eux, mais il en a d'autres. Ils ne vont jamais au culte. Ce qui ne les a pas empêchés d'aller pleurer misère de tous les côtés : chez le curé également. On les a mis par charité dans une cabane, mais c'est sale, et puis c'est petit, il n'y a pas de fenêtre. Ça servait pour entreposer du bois. Enfin, c'est lamentable. Ils n'ont rien : ni linge, ni rien. Elle mange je ne sais pas quoi, ce qu'on lui donne. Je ne sais pas comment ils passeront l'hiver, je ne sais pas s'ils le passeront. Moi je vais les faire marier, parce que c'est intolérable. Je vais au plus pressé, après on verra. » Tu te rends compte, l'effet que ça avait fait sur ma tante ! Elle en était restée je ne sais pas combien de temps sans dormir. « Voilà ce qui arrive, disait-elle, ça vous fait voir !... »

Cette femme dont je te parle, c'était quelqu'un d'honnête, je te le garantis. Franche et le cœur sur la main. Elle n'avait aucun intérêt à dire ça.

— Oui, oui, je vois qui tu veux dire. Il y a eu, en effet, quelque chose de ce genre. Il faisait assez froid dans ces combles là-haut, mais avec Firmin

on se tenait chaud tous les deux. Malheureusement nous ne restions guère ensemble. Moi c'était tard quand je montais. Il me fallait en faire du travail avant. Au début, Firmin m'attendait, assis sur une chaise, dans un coin du vestibule, derrière la plante verte. Il parlait aux uns et aux autres pour passer le temps. Quelquefois je venais et je lui mettais une pomme dans la main, ou des figues sèches. « Tiens, mange. » Ce n'est pas qu'il pouvait avoir faim. Son patron tenait à lui comme à la prunelle de ses yeux et s'il avait voulu de la soupe il n'avait qu'à lever le doigt. Sans compter notre ordinaire. Il n'y avait qu'à aller à la cuisine et dire à Anatole : « Alors, qu'est-ce que tu as de bon ? » Tous les restes de la vaille y passaient. Mais des restes dont beaucoup auraient fait leurs dimanches. Mais non, je lui donnais ces pommes et ces figues sèches de la desserte simplement pour la bonne bouche, pour qu'il passe son temps, pour lui amuser les dents. A la longue, je lui ai dit : « Ne reste plus là comme un désœuvré. Tu ne sais pas quoi faire de ton corps. Fais un peu le bourgeois. On n'est pas si pauvre que ça. » Ça le faisait rire. Imaginez. Il gagnait vingt-cinq sous, moi j'en gagnais vingt, sans compter la pièce qu'on me glissait d'ici ou de là pour le service. Pièce qui est allée jusqu'à monter à un écu par semaine. Nourriture, zéro et logement zéro. On pouvait tout se permettre. Malgré ça il ne s'est pas rendu du premier coup. Ce n'est qu'à force de le dire qu'il s'est finalement décidé à aller dans la salle de consommation, à côté. Car, il y avait de tout dans cette auberge : deux, quatre, cinq, six salles, même huit salles où l'on mangeait, buvait, jouait au billard. Tu descendais deux ou trois marches et tu entrais dans un petit couloir très coquet, tapissé d'un papier qui était un amour.

Moi, je le regardais tellement par plaisir ce papier que souvent je me faisais attraper. Il représentait des femmes sur des balançoires, se balançant comme des cloches avec leurs larges jupons empestés. Au milieu de toutes ces balançoires s'ouvraient de petites portes et par ces portes, alors, tu entrais dans les salons. C'était grand comme ici, mais mignon. Avec des lampes à verre tulipe, une table avec son tapis, un fauteuil avec sa tête à oreilles amadouée, une jolie cheminée de marbre, une glace. Tout. C'était pour ceux qui ne voulaient pas manger dans la salle commune. Une supposition : tu arrivais là avec ton mari et il ne voulait pas que tu sois avec tout le monde dans la grande salle, soit qu'il ait peur que tu aies froid, soit qu'il soit aux petits soins pour toi. Alors il demandait un salon et on vous menait là. On allumait la lampe. Ces lampes étaient soignées comme des bijoux. Des fois, c'était moi qui les récurais et quand c'était moi j'y prenais beaucoup de plaisir. Le cuivre venait comme de l'or. On éclairait le feu dans la cheminée avec des bûches de genévrier qui sentaient bon. D'ordinaire on faisait là dedans des repas fins. Il y avait six salons : trois portes de chaque côté du couloir aux balançoires. Au bout du couloir, ça tournait à droite. Tu avais un petit endroit obscur où il fallait te méfier. C'était là que toutes les nouvelles cassaient un plateau d'assiettes. Il y avait une marche dans le noir. Tu suivais en mettant ta main contre le mur et tu arrivais à une porte. Et là, c'était la cuisine. Mais, dans cette cuisine toute la maison d'ici pourrait tenir. Voulez-vous que je vous dise ce qu'il y avait dans cette cuisine ? Eh bien ! je vais vous le dire : il y avait d'abord une grande cheminée. J'ai toujours aimé le feu de bois. C'est ma vie ! Il y en avait un chez nous. Mes parents n'ont jamais eu

de fourneau. Moi, quand j'étais petite, ma mère, l'hiver, m'habillait toujours près du feu de bois, je m'en souviens encore. Là, c'était aussi un feu de bois. On y faisait rôtir les gigots, les dindes, le gibier, et même les épaules d'agneaux. Le cuisinier, lui, était pour la broche. Les plats, lui, il n'aimait pas ça. Les sauces, il n'était pas fort. La pâtisserie non plus, mais la broche ! Moi qui avais toujours eu envie de la broche ! Au château du Percy quand on disait : « Nous mettons la broche » c'était une affaire d'État : c'étaient les petits plats dans les grands. Il fallait que ce soit pour une personnalité. Et vous pensez bien que nous, domestiques, aux choses de la broche, on ne touchait jamais. Et j'en avais envie ! Là, c'était tous les jours. Et ça n'était pas pour les évêques ; c'était pour tout le monde, aussi bien moi que toi si tu y avais été. Tu en voulais ? Tu n'avais qu'à dire. Le cuisinier prenait son grand couteau et tout ce qu'il te disait c'est : « Tu en as assez ? » Voyez si c'était beau ! Enfin, voilà cette cuisine. Maintenant, pour en sortir, d'un autre côté c'était facile. Tu allais dans le fond et là, à côté du garde-manger il y avait une porte. De là, ah ! mes enfants, ce n'est pas fini, tu avais encore un couloir. Celui-là, que le Bon Dieu vous protège, par celui-là on allait où ? Ah ! je vous en parlais tout à l'heure. Il allait aux salles de billard. Là, il y avait d'abord des habitués : le notaire, les riches marchands de bois, notamment un nommé Numance. Je le vois comme s'il était là : un bel homme, de grandes moustaches ; toujours la redingote, des pantalons à sous-pied et des bottines qui craquaient. Et fort au billard. Là où il jouait tu aurais entendu voler une mouche, puis, tac-tac et c'étaient des cris. Un brave homme ! Il me disait : « Thérèse, tu n'as besoin de rien ? » Je disais : « Non, monsieur

Numance, merci, j'ai tout ce qu'il me faut. — S'il te manque quelque chose, tu n'as qu'à le dire. Tu sais que je suis là. » Malheureux avec sa femme. Un beau jour, qu'est-ce qu'on apprend ?

— Numance ? Mais, est-ce que ce n'est pas un Numance qui est avoué maintenant à Lachau ?

— Si, mais il ne vient pas de Châtillon. Il n'y a jamais eu de Numance à Châtillon. Ils viennent de La Voulte, c'est connu.

— Le nom me disait quelque chose. Celui-là aussi a eu des histoires.

— C'est forcé, avec son travail.

— Il est pour ses clients en tout cas.

— Il n'est pour rien, il est pour ses sous.

— Nous, on ne peut rien dire. Quand le ravitaillement nous a embêtés pour nos cochons, nous lui avons demandé conseil, il nous a bien débrouillés.

— Alors, Thérèse, qu'est-ce que vous aviez donc appris, vous, sur le Numance de Châtillon, à votre époque ?

— Je te l'ai dit, mais tout ce qui brille n'est pas or. Il allait de droite et de gauche. Toujours le mot gentil, même à moi. Toujours le sourire. Il parlait rond, marchait vite, regardait tout le monde, beaux yeux noirs, se tenait raide, serrait les mains, saluait. Avec ça coquet, plaisant. On le voulait tout. Lui et sa femme reçus partout. S'il y avait n'importe quoi chez les uns et les autres, tout de suite madame et monsieur Numance étaient invités. Et ils arrivaient, et c'étaient des salutations. Il chantait la romance, lui, une voix de basse. Elle, comment vous dire ? Pas laide. A cette époque, elle pouvait avoir vingt-huit à trente ans. Mais maigre. Des yeux de loup. Elle te dévisageait. C'était une demoiselle Rodolphe des marchands de drap d'Avignon. Elevée, au

couvent. Assez grande. Toujours habillée avec des amazones. Petit chapeau avec des plumes. Ce que j'ai pu avoir envie de ces plumes. C'était joli ! Maigre mais avec ses palatines à brandebourgs elle réussissait à se faire un buste. Elle trottait. Non, pas laide du tout. Mais alors, elle, jamais un mot à personne. Pas plus à moi qu'au pape. Dans les maisons bourgeoises, quand elle y allait avec son mari, c'était toujours : bonsoir, un mot ou deux, c'est tout. Il n'y a qu'une chose qu'elle faisait : elle dévisageait tout le monde comme si elle allait vous manger. Il y avait des fois, moi, où ses yeux me faisaient peur. Elle vous fixait. Pas méchamment. Même souvent avec un petit air, pas précisément de moquerie, mais un peu. Ce n'était pas de toi qu'elle se moquait. A mon avis, elle ne te voyait même pas. Or, un beau jour, qu'est-ce qu'on apprend ? Elle avait fait des dettes à son mari. C'est un homme de Valence qui vient : « Monsieur Nuniance ? — Oui, monsieur. » — Alors, il lui dit : « Voilà : votre femme me doit vingt mille francs. — Mais ce n'est pas possible ! Mais comment ? Mais vous devez vous tromper ! — Non voilà les papiers, c'est sa signature, c'est... » alors, là, les bras lui en sont tombés. Vingt mille francs ! Qu'est-ce qu'elle a pu faire de tout ça ! Enfin, ici à Châtillon où, si tu dépenses un sou tout le monde le sait. Ses toilettes ? Non. Il les payait. Non, il l'a dit : les toilettes, c'est moi, c'est l'argent de la maison. Alors quoi ? Je vous dis : sa taille, tu l'aurais tenue dans les deux mains : ce n'était pas pour de la nourriture ou de la gourmandise. Alors, où était passé tout cet argent ? C'était un jour d'hiver avec un gros vent. L'homme de Valence était arrivé en voiture particulière. Il avait mangé dans la grande salle ; c'est moi qui l'avais servi. Il avait l'air en dessous. Il

n'a pas relevé les yeux de son assiette. Il ne m'a dit qu'un mot : « J'attends. » Puisce que je n'apportais pas assez vite son café. On disait que c'était un huissier. Le bruit s'était déjà répandu qu'il s'agissait de madame Numance. Monsieur Numance, encore, on aurait compris mais, madame Numance ! Je lui donne son café. Il le boit bouillant comme si c'était de l'eau claire, prend sa serviette, sort et se dirige encore du même côté. On regarde pour voir s'il y retourne (la première séance avait déjà duré toute la matinée). Oui il y retourne. Il y rentre. Qu'est-ce que vous en pensez ? Qu'est-ce qui va arriver ? Est-ce qu'on va la mettre en prison ? Tout le monde parlait : la cuisine, les femmes, les voyageurs. Je fais un saut jusqu'à la forge de l'irmin qui était à côté et je lui demande ce qu'il en dit. Il me répond : « Rien. » Dans la rue il y avait trop de vent mais, à toutes les fenêtres, les gens avaient leur nez collé à la vitre. Je me dis : « Puisque tu es dehors, fais-y un saut. » Et me voilà partie. Ils habitaient la dernière maison à gauche, sur la route de Lus. A deux pas. Une villa qu'on appelait Le Châlet. J'arrive là. Il y avait déjà cinq ou six personnes qui regardaient à la grille mais, pas des gens bien : un marchand de peaux de lapins et un idiot qu'on appelait Auguste et qui, d'ordinaire faisait l'imbécile et dansait la danse des ours pour un sou ; et les autres du même genre. Je ne me mets pas avec eux, vous pensez bien. Je fais comme si j'étais en commission. Je tourne le coin. Je monte dans un petit pré d'où je savais qu'on voyait le bureau de monsieur Numance. Je m'entends appeler tout doucement : « Thérèse ! » Je regarde. C'était Paul le cantonnier ; il était derrière un thuya. Il me fait signe : « Viens ici. » Je m'approche. Il me dit : « Ça va mal ! » Je lui dis :

« Quoi ? » Il me dit : « Regarde. D'ici on les voit. » En effet, la journée était sombre, ils avaient allumé la lampe, on les voyait très bien, comme au théâtre. Monsieur Numance avait encore son bonnet de nuit. Il avait dû être surpris par la chose au saut du lit et depuis, le souci de se secouer la tique passait avant tous les autres. Il était assis à son bureau. Il regardait des papiers : un, deux, trois, quatre, cinq, six. Quand il arrivait au bout, il les rassemblait, les soupesait, les brandissait vers quelqu'un. A ce moment, d'un fond que nous ne voyions pas, ce quelqu'un devait dire quelque chose ; très peu de chose ; comme le « J'attends » qui m'avait glacée. Monsieur Numance s'arrêtait pile de brandir ses papiers. Il les posait de nouveau devant lui et il se remettait à les feuilleter. Il faisait comme tous les hommes ronds et sanguins. Il faisait des gestes et il parlait. Tout d'un coup, il restait la bouche ouverte, c'est que, du fond qu'on ne voyait pas, le quelqu'un disait quelque chose, un « J'attends » bien sec. Il n'y avait qu'une personne qui ne disait absolument rien : c'était madame Numance. Elle était debout, près du bureau de son mari, les bras ballants et elle regardait droit devant elle avec des yeux de loup qui étaient ce qu'on voyait le mieux de tout. A un moment donné, simplement elle tourna les talons et elle sortit de la pièce. Son mari ne la regarda pas. Alors, celui qui était dans le fond qu'on ne voyait pas s'approcha du bureau et arriva dans l'encadrement de la fenêtre. Je n'aurais pas voulu avoir affaire avec un homme comme ça pour tout l'or du monde. Cette fois c'était lui qui parlait. Il avait l'air de laisser tomber des crottes de chèvre de sa bouche. Monsieur Numance, avec son bonnet de coton, semblait un meunier sous un sac. Et la séance dura un bon

moment : un debout, parlant ; l'autre assis, bombant le dos. Il n'était pas fini, monsieur Numance, oh ! pas du tout. Il pouvait encore donner de sales coups. De temps en temps, sans lever la tête, du coin de la bouche, il entrait dans la danse. Et ça portait. L'homme de Valence s'arrêtait de parler, portait la main aux papiers et les tirait vers lui. Monsieur Numance sortait sa grosse patte et tirait les papiers de son côté. Enfin, voilà ce qui se passait en bas dans le bureau. Mais en haut, dans la chambre du premier étage, il se passait autre chose. Savez-vous ce qui se passait ? Eh bien ! il ne se passait rien. C'est ça qui était extraordinaire. Il se passait ce qui se serait passé un jour quelconque. Madame Numance était venue à la fenêtre. Elle avait un peu tiré les rideaux. Elle avait mis son nez aux carreaux et elle regardait tout simplement le jour triste, le jour de vent, le jour mortel de ce pays-là en hiver quand le temps se gâte, comme c'était le cas : les nuages qui vous raclaient la tête, et la nuit à deux heures de l'après-midi ; et la montagne dont on ne voit plus le sommet et qui est, de toutes parts, comme des côtés de boîte. Il y avait un moment que je l'avais vue arriver là ; tout de suite après qu'elle avait quitté le bureau de travail de son mari. On n'apercevait qu'un peu de sa figure, sa main qui tirait un pan du rideau. Mais ce qui était, par contre, entièrement visible, c'était son regard de loup. Paul se tira derrière le thuya. Il me dit : « Elle nous regarde. » Bien sûr qu'elle nous regardait, et depuis un moment, et ça ne faisait pas de doute. Mais je vous garantis qu'elle ne nous voyait pas. Sûrement qu'elle ne nous voyait pas parce que, j'ai vu là quelque chose de tout à fait extraordinaire encore. Je l'ai vue rire. Oui. Et jamais personne ne l'a vue rire : ni avant, ni après. Paul me

dit : « Elle rigole. » Non, elle ne rigolait pas. Elle riait : pas méchamment. Vous voyez la scène. En bas, monsieur Numance avec son bonnet de coton à deux heures de l'après-midi, tripatouillant des feuilles sur lesquelles il y avait marqué : doit 20.000 francs. L'homme de Valence, là, avec ses petites crottes de chèvre qui tombaient une après l'autre comme des gouttes d'eau d'un robinet. Et, au-dessus, madame Numance regardait quoi, droit devant elle ? Mais en tout cas quelque chose qui la faisait rire. Ma belle, c'était trop fort pour moi. Et il y avait au moins une bonne demi-heure que j'étais là. Je me suis sauvée.

A partir de ce jour-là, monsieur Numance ne s'arrêta plus à la première salle de billard. Il venait, comme d'habitude, chaque soir à l'auberge, traversait le vestibule, traversait la salle à manger, prenait le couloir. S'il m'y rencontrait, il me disait toujours : « Tu n'as besoin de rien, Thérèse ? Tu sais que je suis là, hein ? » J'étais la seule à qui il parlait. Il ouvrait la porte, entrait dans la première salle de billard où était la partie des habitués et il traversait, ouvrait la porte du fond, entrait dans la deuxième salle de billard, là, traversait et entrait dans la troisième salle de billard. Je remarquais aussi que, de tout ce temps-là, il gardait son chapeau sur la tête. Dans la troisième salle de billard on ne venait jamais. On n'y faisait même pas de feu l'hiver. C'était plutôt une sorte de débarras. Les joueurs appelaient cette salle-là *l'hôpital*. On y avait entreposé un billard hors d'usage et le matériel déglingué. Le premier soir, quand j'ai vu monsieur Numance — qui était toujours si à cheval sur la perfection — entrer à *l'hôpital*, je me dis : « Qu'est-ce qu'il va chercher là dedans ? Ce n'est pas du matériel pour lui, » J'avais mon service à faire, je ne l'avais

pas bien regardé et j'ai pensé que, sans doute, au contraire, il allait mettre à l'hôpital des billes cassées ou de mauvais bâtons. Puis j'ai fait mon train et je ne m'en suis plus occupée. C'est à la longue que j'ai compris qu'il passait ses soirées là dedans. Ça m'a intriguée. Un soir j'ai entr'ouvert la porte. Je suis restée suffoquée. D'abord il avait mis de l'ordre. Il avait pendu au mur les vieux bouliers, rangé les banquettes et il jouait là, tout seul. Je lui ai dit : « Monsieur Ninnance, vous n'avez pas froid ? » A ma voix il a sursauté. Après m'avoir vue il a soupiré et il m'a dit : « C'est toi ? Entre. » Figurez-vous ! Il avait même repris le billard. Je lui ai dit : « Mais, vous jouez là-dessus. » Alors il m'a fait voir : les billes étaient cassées, le bâton dont il se servait était tout écorné. Et ses reprises au tapis ne devaient pas arranger la saucé. Et avec ça il réussissait des choses très jolies. Moi je n'y entendais rien, à ce jeu, sinon qu'à force de porter des chopines dans la salle des habitués et à les entendre pousser des cris, j'avais quelquefois jeté des coups d'œil sur la partie et les billes qui couraient droit me faisaient plaisir à voir. En tout cas, je me rendais compte d'une chose : c'est qu'il fallait qu'elles soient bien rondes et que tout se combinait là-dessus ; de même que sur un tapis bien plat et des bâtons bien glissants. Là, c'était tout le contraire. Il me dit : « C'est simplement plus difficile, mais on y arrive. » Je lui dis : « Vous, vous y arrivez », et j'insiste sur le vous. Ça l'avait beaucoup touché. Il me dit : « Tu es une brave fille » et même, il me met la main sur l'épaule. Moi, qui ne souffrais jamais une chose semblable de personne, parce que, dans ce métier-là, la première des choses c'est de se faire respecter, je me laisse faire. Je trouve même que c'est très bien, et je suis même

assez fière, pour ne rien vous cacher. Il ne s'agissait pas du tout de rigolade. Mais je me souvenais du bonnet de coton. Enfin, il se remet à son jeu. Il s'applique et moi je m'en vais. C'est de là que, revoyant mon Firmin assis sur sa chaise tous les soirs dans le vestibule, derrière la plante verte, à attendre que j'aie fini mon service, je lui dis : « Tu ne sais pas ce que tu devrais faire ? Eh bien ! passe par ce couloir et, sans faire semblant de rien, va dans la troisième salle de billard. Tu tiendras compagnie à monsieur Numance. — Qu'est-ce qu'il y fait là-bas dedans, me dit Firmin ? — Il y joue sur un mauvais billard. Et toi, est-ce que tu saurais jouer sur un mauvais billard ? — J'aimerais mieux jouer sur un bon, me dit-il. — Les bons, je lui dis, c'est pour les habitués qui ont des piécettes dans le gousset et, somme toute, jouer sur les bons c'est facile. Va donc un peu voir ce que fait monsieur Numance ! J'ai comme une idée que ça n'est pas mal. » C'est ce qu'il fit. Je ne sais pas comment ça marcha au début mais, je savais que mon Firmin n'était pas la moitié d'un imbécile. Je pensais bien qu'il saurait arranger ça. Et en effet, tout de suite, dès le soir d'après, je regarde derrière la plante verte. Personne sur la chaise. Je me dis : « Attends ! Regardons dans la salle de consommation. » Non plus. Ceux avec qui il faisait le bézigue étaient attablés mais mon Firmin n'y était pas. Je vais à la salle de billard et j'écoute à la porte. J'entends rouler les billes. Et puis, la voix de monsieur Numance qui disait : « A vous de jouer. » C'était tant de pris. Qui aurait imaginé qu'un jour mon Firmin jouerait au billard avec monsieur Numance ?

Mais, enfin, tout ça ne veut pas encore dire grand'chose. Si vous croyez que madame Numance

avait lâché la bride, vous vous trompez. Dans les premiers temps on se disait : « Elle n'osera plus se montrer. » Des premiers temps, d'ailleurs, qui, après le départ du monsieur de Valence durèrent juste autant que le vent et la bourrasque qui s'étaient déclenchés ce jour-là. Tout de suite après, comme il arrive souvent dans nos pays, voilà que ça se met au vif avec du soleil. Et, qui on voit tout de suite à se mettre à trotter comme d'habitude par les rues ? Madame Numance. Exactement comme si de rien n'était, comme si elle ne faisait pas marcher les langues. Si vous imaginez qu'elle avait changé quoi que ce soit à sa façon d'être, alors c'est que vous ne la connaissez pas. Toujours son amazone, son chapeau à plumes, ses petits pas, ses yeux de loup. Et je te trotte, et je te file, et par les rues, et par les champs à sa promenade habituelle. Et je te regarde sous le nez fixement sans te voir. Et j'ai mon air pigeon. On se disait : « Mais ce n'est pas possible ! Est-ce qu'elle se rend compte ? » Moi je me souvenais de l'avoir vue rire, un jour où il n'y avait pas de quoi rire. Certains mêmes se disaient : « Il doit y en avoir moins que ce qu'on prétend. Allez savoir si même il y a quelque chose de vrai dans tout ce qu'on a dit ? Regardez-la. Elle n'a pas changé. » Ce qui avait changé c'était l'entreprise Numance. D'abord, un matin, monsieur Numance était venu à l'auberge à cinq heures. Il m'avait dit : « Donne-moi un café fort. » Ça, déjà, donnait à réfléchir. Dans une maison bourgeoise on a du personnel, on a du café le matin. Il boit son café, il me dit : « Tiens, remplis-moi ça avec de la goutte. » Il me tend une bouteille plate. Alors, je m'aperçois qu'il est aussi en tenue de voyage et même qu'il a un petit bagage près de sa chaise. Je lui remplis sa bouteille. Je lui dis : « Vous

n'avez pas beau temps pour voyager. » Il me dit : « Non. » C'était bourrasque et grésil et il faisait froid. Bon. Je me dis : « Et où va-t-il ? » Arrive le postillon de Baurrière, le petit pête-sec, vous savez ? Il va, il vient, il fait son train. Arrive celui de Die qui se met à tourner de droite et de gauche en disant : « Voyons voir. » Arrive celui de Lus, ce grand lent dont je vous ai parlé. Il s'appelait Benoît. Monsieur Numance l'appelle et lui dit : « Benoît, est-ce que tu crois qu'on passe avec un temps comme ça ? » Il voulait dire : « Est-ce que tu n'as pas peur que le col soit bouché ? Est-ce que tu crois qu'on arrivera à Lus ? » Pour tirer un mot de Benoît, il fallait la croix et la bannière. Il fait « hum ! » et il se passe la main sur le menton, et il regarde monsieur Numance, et il regarde le bagage. Monsieur Numance me dit : « Apporte-lui une goutte. » Je la lui apporte et je le pousse du coude : « Eh bien ! je lui dis, décide-toi, tu n'as pas entendu qu'on te demande quelque chose ? » Benoît ouvre ses yeux et me regarde, tout rond : « Bois », dit monsieur Numance. Il boit. A la fin, il finit par dire : « Peut-être » et il s'en va. Je dis à monsieur Numance : « Soyez tranquille ; s'il dit peut-être c'est qu'il passe. » Il me répond : « Je n'aimerais pas rester bloqué ni à l'aller ni au retour. Ça n'arrangerait pas les affaires. » C'est donc à Lus qu'il allait ! Et Lus, on savait ce que ça voulait dire. Il y avait à Lus un nommé Reveillard qui faisait l'escompte. Sur celui-là il y en aurait à raconter. Une chose seulement : on ne le voyait jamais sans des morceaux de sparadrap sur la figure ou des pansements car, les gens passaient leur temps à lui voler sur le poil et à lui flanquer des tripotées. Au juge de paix il y était toutes les semaines et on ne disait pas grand'chose à ceux qui le traitaient de cette

façon. Monsieur Numance allait donc voir Reveillard et c'était même si pressé qu'il ne voulait pas rester bloqué en route. Je ne dis rien pour le café mais moi (ou bien nous), mon mari serait parti pour une chose comme ça — ou pour une autre — je me serais levée et je lui aurais fait son café. Et, admettons que je sois une bourgeoise, que je tienne par-dessus tout à rester au chaud, j'aurais dit à la bonne : « Thérèse, ou Rose, ou n'importe qui, levez-vous et faites le café de Monsieur. D'abord. Et ensuite, en admettant toujours que je ne m'en occupe pas du tout, mon mari — s'il était maître dans sa maison — serait assez grand pour se faire faire son café. Moi, c'est à de petites choses comme ça que je me faisais mon opinion. Je ne vous ai pas dit aussi qu'avant l'affaire, monsieur Numance avait, pour son compte personnel, cheval et voiture ; sans parler de ses fardiers, bien entendu. Un soir nous étions couchés. Firmin me dit : « J'ai gagné une bonne petite pièce aujourd'hui. — En quoi faisant ? — Monsieur Numance m'avait donné commission de vendre son trotteur si je connaissais quelqu'un. Je me suis finalement entendu avec le tanneur. Tu sais, en ferrant les chevaux, on parle aux uns et aux autres et les choses se font. » Je lui dis : « Eh bien ! ça va en faire une histoire ! » Ce trotteur, c'était le chouchou de madame Numance. Son cheval ! Elle y tenait comme à la prune de ses yeux. Si tu l'avais vendu à quelqu'un *du dehors*, d'un autre pays qu'ici, il serait parti, elle ne l'aurait plus vu. Peut-être que ça aurait pu marcher. Mais là elle va le revoir tous les jours. Qui sait comment elle va prendre ça ? D'autant plus qu'elle a toujours été fâchée avec madame Carluque (c'était la femme du tanneur : une maîtresse femme, présidente des enfants de Marie ; elle tenait l'orgue

et menait son train à la baguette. Il ne fallait pas lui marcher sur le pied. Et, Châtillon était à elle. Elle tutoyait tout le monde, ordonnait et il fallait obéir. Elle n'aimait pas madame Numance, mais alors pas du tout. Il fallait qu'elle soit partout première et les amazones, les palatines et les chapeaux à plumes, elle n'aimait pas ça. Sur les autres). Sûrement, celle-là va lui faire sentir quelque chose. Là-dessus, mon Firmin se met à rire parce qu'en effet, en parlant de madame Carluque, le mot sentir était plutôt rigolo. Vous savez, les tanneries, ça ne sent pas la rose. Eh bien ! on disait que madame Carluque, fille de tanneur et femme de tanneur, née dans la tannerie et restée dans la tannerie, avait cette odeur sur elle, que son nez s'y était fait, qu'elle ne s'en rendait pas compte mais que c'est pour ça qu'on ne l'invitait guère. « Moi, dit Firmin, qu'est-ce que tu veux, j'ai vendu le cheval au seul qui le voulait. Il n'y a pas beaucoup de clients ici, pour un cheval de race. Surtout fluët et délicat comme celui-là. — Combien as-tu gagné dans ce machin ? — Trois écus que j'ai pris à Carluque et trois que doit me donner monsieur Numance ; ça fera six. » Pour nous c'était une bonne affaire.

Et ça ne fut pas tant que ça une mauvaise affaire pour madame Numance, en tout cas du premier coup. Bien entendu, la mère Carluque commença à faire de l'esbroufe. Et je t'attelle le trotteur, et je viens faire mes commissions et mes visites en boggey. Elle allait surtout chez monsieur le Curé et devant l'église. Ajoutez à ça que madame Numance était protestante. Je te vais donc chez monsieur le Curé (le presbytère était dans la grand'rue) et je m'arrange pour que monsieur le Curé me parle pendant que je suis bien plantée sur le siège du boggey. Pour que tout le monde ait

bien le temps de voir que c'est moi la propriétaire du cheval, qui était pour l'occasion sur son treute et un : étrillé à l'huile, les gourmettes à la pâte au sabre et le harnais au cirage. Mais, alors mes enfants, ça lui est arrivé en plein cœur, devant tout le monde comme un coup de fusil. Et sans attendre. Elle ne l'a pas fait deux fois. C'était l'heure où madame Numance sortait faire un tour. L'autre l'avait choisie exprès. Voilà mon amazone et mon chapeau à plumes qui arrivent. Elle était de l'autre côté de la rue. La Carluque, tout en faisant et patati et patata, et des manières, ne la perdait pas de l'œil. Mon amazone aperçoit l'attelage et ne fait ni une ni deux : elle traverse. On s'est dit : « Qu'est-ce qui va arriver ? » Même le curé en est resté plat. Rien. Un pas naturel comme tout. Madame Numance s'approche du cheval. Je vous ai dit : elle ne parlait jamais à personne. Là elle a dit : « Mon bijou ! » et elle a caressé le front du cheval. Et puis, mais alors sans se presser, à son aise, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, elle sort de son manchon son petit mouchoir parfumé, elle se le passe d'abord sur le nez, elle le passe sous le nez du cheval et elle le lui accroche dans la muserolle. Un point c'est tout. Et elle s'en va. Ça, je ne peux pas vous dire ! Nous étions peut-être cinquante sur le pas des portes et aux fenêtres, ou arrêtés dans la rue. Nous n'avions pas perdu un geste. Moi pour ma part, il m'a semblé qu'on m'enlevait cent kilos de dessus la poitrine. Et ça a fait le même effet à tout le monde. Ce qu'on n'avait pas vu cependant c'est que, de tout ce temps-là, elle n'avait pas cessé de tenir la Carluque sous son regard de loup et, quand notre amazone la lâcha du regard pour s'en aller, la Carluque reprit conscience et voulut sans doute donner un coup de

fouet à l'insolente. Mais l'insolente, ma belle, avait déjà glissé de côté, toujours de son pas, sans se presser et, le coup de fouet, c'est le cheval qui le reçut. Un cheval qui, de sa vie, n'avait été que caressé par la longe ! Son sang ne fait qu'un tour et il part comme la poudre. Si la Carluque n'est pas tombée les quatre fers en l'air c'est qu'elle non plus, elle n'était pas la première venue. Mais malgré tout elle a été trimbalée à toute vitesse et elle en a perdu sa capote. Et puis, il y avait ce petit mouchoir brodé et parfumé passé dans la musserolle du cheval. C'est Paul le cantonnier qui arrêta le boggey à peut-être un kilomètre après la sortie de Châtillon. Il ne savait pas ce qui s'était passé. Il dit à madame Carluque : « Tenez, voilà votre mouchoir. » Mais elle le traita de tous les noms. Elle n'avait pas eu peur. Elle était dans une colère bleue. Paul mit le mouchoir dans sa poche et il nous le montra. C'était une chose de toute beauté ! Des dentelles, et parfumé à la violette.

Le même jour, dix minutes après, le boggey n'était pas encore au bout de la rue que les gens disaient : « Bonjour madame Numance », comme d'habitude. Sans attendre de réponse, sans se formaliser. Très heureux de dire : « Bonjour madame Numance. » Et elle continua sa promenade comme ça, sans se presser, pendant qu'on entendait encore le bruit du boggey. Elle entra à la mercerie. Elle dit : « Donnez-moi un mouchoir. » Mademoiselle Pelloutier était dans tous ses états. « Mais c'est que je n'ai que des mouchoirs ordinaires. — Ça ne fait rien. — Très ordinaires. » Elle en prit un et le fourra dans son manchon à la place de l'autre. « Combien je vous dois ? — Cinq sous. — Voilà, mademoiselle. — Merci bien, madame Numance. »

Mais, on ne peut rien déduire de rien avec les gens. Firmin me disait : « Ne t'inquiète pas. » Lui, malgré le billard, il était pour madame Numance à bloc. Mais, ne t'inquiète pas, c'est vite dit. Qui aurait encaissé une avanie comme ça sans rien dire ? En tout cas, pas les Carluque. Ils n'avaient peut-être pas beaucoup de partisans mais ils avaient beaucoup de clients. Je ne vous ai pas bien décrit madame Carluque. C'était une femme qui n'avait pas toujours été riche. Aux débuts de son père, la tannerie était si petite que le patron mettait la main à la pâte comme les ouvriers. Madame Carluque qui à ce moment-là s'appelait Marie Baron commença à mener la barque à quinze, seize ans : le ménage avec les lessives et tout. Elle s'était fortifiée. Il y a comme ça des natures que le travail fait grossir. Elle se maria avec monsieur Carluque, venu des Alpes qui, lui, avec son biais, donna rapidement de l'essor à cette affaire. On prétendait qu'il avait graissé des pattes dans les manufactures de Romans qui travaillaient pour l'armée. Quoi qu'il en soit il en avait, à demeure, l'adjudication des fournitures. De là, tout de suite, vingt, puis trente, puis quarante ouvriers, et l'argent facile. Marie Baron, changée en madame Carluque ne faisait plus ni lessive ni ménage mais elle était tombée d'un mal dans un pire : cette fois c'était le mariage qui la faisait grossir. Elle ne s'arrêta que vers quarante-cinq ans ; c'est l'âge qu'elle avait à peu près, après un dernier coup qui lui gonfla à bloc les seins et le derrière. Son mari, comme il fallait s'y attendre, était à peine gros comme un sifflet. C'était l'être le plus épineux qu'on pouvait voir. Il était toujours en train de chercher la petite bête. Si ce n'était pas d'un côté c'était de l'autre. Quand les choses allaient franchement bien, il dépérissait,

jusqu'à ce que les choses recommencent à aller mal ou à boiter, ou à avoir besoin de combinaisons. Alors, il était méconnaissable. L'image de la santé. Et parlant, et riant, et s'agitant.

Il commença à circuler des bruits. Ce n'était sûrement pas moi qui avais dit que monsieur Numance était allé à Lus. Ni le postillon. Cependant, la chose se murmura. Rien ne pouvait faire plus mauvais effet, surtout que, voilà ce qu'on disait : « Il n'est pas sur la paille. Il a des propriétés. Il n'a qu'à prendre des hypothèques. Quand on n'a rien à se reprocher, voilà ce qu'on fait. Tout le monde peut recevoir un coup. Il y a mille façons de faire. Et ses hangars ? Et tout ce bois de charpente qu'il a, et tout ce bois de sciage ? Et tout son matériel ? Et le « chalet ? » C'est bien à lui ? Rien que le chalet les vaut les vingt mille francs. — C'est que peut-être il s'agit de plus ? — Plus ! » Alors on se mettait à dire des chiffres. On finissait par en avoir la chair de poule. De toute façon, disait-on, on ne s'adresse pas à Reveillard. Même ceux qui passaient leur temps à s'adresser à Reveillard disaient : « On ne s'adresse pas à Reveillard. C'est la dernière des choses à faire. » (Il est vrai qu'ils devaient être bien placés pour le savoir.) Et on ajoutait : « Ou alors, on n'a pas la conscience tranquille. » Cette « conscience tranquille » on s'en servit à qui mieux mieux. Tu ne pouvais pas faire un pas dans la rue sans entendre : « S'ils avaient la conscience tranquille... » Tu entrais chez le boucher, chez l'épicier et il était en train de dire : « Quand on a la conscience tranquille... » Moi qui servais à boire dans la salle de l'auberge, à chaque table c'était : « Moi qui ai la conscience tranquille... Ceux qui ont la conscience tranquille... Il faut avoir la conscience tranquille... » Bref, la conclu-

sion de tout le monde c'est que les Numance n'avaient pas la conscience tranquille. Ça, c'était du Carluque tout pur.

Depuis le coup du mouchoir parfumé, monsieur Carluque s'était beaucoup montré. Le soir même de ce jour-là, on l'avait vu tout de suite déambuler, donnant des coups de chapeau de tous les côtés. On ne l'aimait pas mais on les lui rendait bien soigneusement.

Les premiers jours de printemps, quand tout d'un coup il fait bon sauter, il donna même une petite fête à ses ouvriers, dans une prairie éloignée des tanneries. Il avait dit : « Vous pouvez inviter qui vous voudrez. » Il n'y eut, bien entendu, que des gens du commun. Mais, de ceux-là, il y en eut beaucoup. Monsieur Carluque, sans sa femme, vint un petit moment au bal et dansa avec des ouvrières. Quelques-uns de ses gens le poussèrent à monter sur l'estrade des musiciens. Alors, il dit qu'il était loin de s'attendre à cet honneur et qu'il ne savait pas quoi leur dire à part l'affection fraternelle qu'il portait à tous. Qu'il ne voulait pas interrompre la fête. Comme là-dessus il voulait sauter de l'estrade, ses vieux ouvriers, qui devaient être dans le secret, l'obligèrent à rester à sa chaire. Alors, il parla de prospérité, de sa prospérité, de leur prospérité, de la prospérité de l'entreprise Carluque, de la prospérité des entreprises bien menées, de la sécurité que les ouvriers avaient dans une entreprise dont le patron assurait la prospérité. Qu'arriverait-il, par exemple, si lui, Carluque, fermait ses tanneries par manque de prospérité ? Et il fit un tableau des misères qui s'ensuivraient. Tous ceux qui étaient là le savaient véritable. Il parla rapidement ensuite de sa conscience tranquille. Mais ce n'était que pour la bonne bouche et, cette fois, il sauta de l'estrade.

Comme par hasard, tout de suite après madame Carluque arriva. Elle était habillée comme tout le monde. On lui fit fête. Elle dansa avec son mari. Elle avait pris un air un peu plus godiche qu'à son naturel. On l'aima beaucoup. A la fin de la fête, monsieur Carluque invita les vieux ouvriers à un vin d'honneur.

Tout de suite, les choses prirent une autre tournure. Ce qu'on raconta sur l'entrevue de monsieur Numance et de Reveillard était à faire dresser les cheveux sur la tête ! Comment on l'avait su ? Qui y avait assisté ? Mystère. Mais on allait jusqu'à répéter les mots mêmes que Reveillard avait prononcés quand il avait dédaigneusement refusé de mettre un sou dans une entreprise aussi mauvaise que celle de monsieur Numance. Et comment il avait dit : « Monsieur, voici la porte ! » Et comment monsieur Numance alors s'était mis à genoux et l'avait supplié. Les charretiers de monsieur Numance essayèrent de défendre leur patron. Ça, on doit leur rendre cette justice. Et deux ou trois fois ils se tampoynèrent un peu, mais on en faisait ce qu'on voulait avec des verres de vin. Je le savais, moi. La plupart du temps c'est moi qui les servais. Je leur disais : « C'est de la rigolade. Comment voulez-vous que monsieur Numance se soit mis à genoux ? Et qui était là pour le voir ? » Mais un beau jour ils me disent : « Mêlé-toi de tes affaires. » Et je m'aperçois qu'ils s'offrent grassement deux ou trois tournées, puis qu'ils me payent avec une pièce en or de dix francs. Alors, je me dis : « Les carottes sont cuites. »

Evidemment, le truc des genoux ça ne prenait pas avec tout le monde. Et même ça ne prenait pas du tout. Ça se disait. C'était le décor. Mais la chose importante que tout le monde se répétait, mais alors sans cesse, c'est : « Qu'est-ce qu'elle a

pu faire de tout cet argent ? » D'abord, comme je vous l'ai dit, d'invention en invention, actuellement on en était loin de vingt mille (et malheureusement, sans le savoir, on n'était pas loin de la vérité). Et puis, là c'était vraiment le mystère complet, alors. Voilà une femme qui ne ne mange ni ne boit — enfin, en dehors des repas — qui ne voyage pas, qui ne sort pas d'ici, qui est tout le temps sous nos yeux, qui va faire un tour et qui rentre. Et dans tout ça elle fait disparaître vingt mille francs ! Qu'est-ce que je dis vingt mille ? On disait cent mille ! C'est là-dessus que les langues allaient leur train. Les uns disaient : « Elle a un bon ami. Regardez-la. Est-ce que c'est pour ici qu'elle s'habille comme ça ? Elle sort, elle va dans les bois ; c'est là qu'ils se rencontrent. C'est un jeune homme qui vient de Tourettes. C'est un jeune noble. C'est un duc. Il n'a pas le sou. Il n'a que son château. Il vient la voir tous les jours. Il a six relais de chevaux sur la route, dans six maisons cachées qu'ils ont achetées, elle et lui. Dans chaque maison il y a gardien et tout : écuries, bêtes et fourrage. Le duc quitte Tourettes tous les matins à sept heures. Il change six fois de chevaux et à midi il est ici. Elle sort, pimpée comme d'habitude. Ils vont se promener dans les bois. »

On disait même qu'il y avait dans ces bois — et qu'on la trouverait si on cherchait bien — une maison où ils se rendaient pour filer le parfait amour. Et que, cette maison, alors là, il y a tout ce qu'il faut. Et lits, et coussins, et tout...

Oui mais : non. C'était encore un truc. Alors on supprimait chevaux, maisons, relais. On disait : « Il ne la voit guère, c'est ce qui explique qu'on ne s'en est jamais aperçu. Mais elle est folle de lui et elle lui donne de l'argent parce qu'il est pauvre. » On allait plus loin : on supprimait même

le duc. On allait à l'opposé. C'était un chef de bande. Il la rançonnait. Elle était tombée entre ses mains. Elle aurait bien voulu s'en dépêtrer mais maintenant il en savait trop sur son compte et elle était bien obligée de passer par là ou par la porte. C'est ce qui expliquait qu'elle ne parlait à personne et qu'elle ne riait jamais (mais moi je l'avais vue rire). Ça non plus ça ne marchait pas tout à fait.

Chaque fois qu'elle sortait l'après-midi — c'était l'été — il y avait toujours quelque part un vieux flâneur ou un gosse. Pour un peu voir. Mais voilà ce qu'elle faisait : elle partait vers les montagnes, par la route de Lns, elle marchait à flanc de coteau, sous les pommiers. Elle ne se cachait pas. Elle avait même une ombrelle mauve. Quand elle était un peu haut, dans la montagne, vers les sapins, elle étendait un mouchoir par terre, elle relevait sa robe et elle s'asseyait bien sagement sur ses jupons. Alors là, des fois, elle restait une heure ou deux à regarder droit devant elle, ou bien elle sortait un livre de son sac et elle lisait. Après elle faisait retomber sa robe sur ses jupons (je le dis : pour vous dire à quel point c'en était arrivé : on était allé jusqu'à imaginer que cette robe relevée, c'était un signal !) et elle redescendait par le même chemin. Elle prenait par le bord du ruisseau, sans se presser, et elle rentrait.

Pas l'ombre d'un duc, d'un chef de bande ou de n'importe quoi dans tout ça. A part une fois où, pendant qu'elle était assise, il y eut dans le bois un violent coup de sifflet. Mais c'est tout. Elle sursauta, comme tout le monde aurait fait à sa place, et personne ne se montra. Les occasions de siffler dans les bois ne manquent pas, sans qu'il soit jamais question de vingt mille ou de cent mille francs.

Cependant, malgré tout ça, on tenait à ce duc, ce chef de bande, cet homme. Après avoir imaginé, on raisonnait. On n'emprunte pas tant d'argent en cachette — surtout quand on est dans la situation où était madame Numance — sans qu'on y soit poussé par quelque chose à quoi on ne peut pas résister. Et là, on tombait dans le vide. A quoi ne pouvait-elle pas résister ? Quand on avait fait le tour de tout, on retombait au même point : toujours sur ce soi-disant duc. En tout cas, cela expliquait une chose qui déjà, bien avant les vingt mille francs, avait intrigué Châtillon. Je veux dire les toilettes. Vous savez ce que c'est : Châtillon ou ici, il n'y a pas beaucoup de différence. Que ce soit plus grand qu'ici, d'accord. Mais, la montagne, c'est la montagne, c'est de la boue, c'est du froid. C'est en hiver chacun chez soi et en été peu de chose. Mais je ne vous apprends rien si je vous dis que la grand'rue de Châtillon, il n'y a surtout que de quoi se croter jusqu'aux genoux. Et encore plus à l'époque dont je vous parle que maintenant. Car la grand'rue n'était pavée que devant l'auberge, à cause de la station qu'y faisaient les courriers et les diligences de relais. Le reste de la rue était simplement en terre battue qui supportait le charroi de toutes ces lourdes voitures ; plus celui des fardiers d'entreprises : Numance, Charranson, les tuileries, Carluque, et ainsi de suite : grosses charrettes chargées, grosses roues, gros chevaux ; plus les tilburys, boggeys, jardinières et ainsi de suite. Dès le dégel ou à partir des pluies, vous voyez ce que ça donnait. Les magasins en avaient des éclaboussures jusqu'aux impostes. Et nous, on avait beau prendre toutes les précautions imaginables ; pour cent mètres qu'on faisait dans la rue, pour peu qu'on ait croisé une voiture, on était étoilé de la

tête aux pieds. Je passais mon temps à laver mes tabliers blancs et mes bonnets. Et là dedans, frisque comme une chatte, tous les poils secs, qu'est-ce qu'on voyait ? Madame Nunnance ! En amazone, palatine, ou bien l'été en guimpe (et alors, l'été, quelle poussière !) ou bien en tulle et même en soie. Non seulement c'était étrange mais, la première chose qui vous venait à l'esprit : « Pourquoi tout ça ? » Car tout compte fait, pour être à son aise — et qu'est-ce qui compte plus dans la vie que d'être à son aise ? — pour être à son aise, est-ce que, tout naturellement elle n'en serait pas venue à s'habiller, ne disons pas comme moi, comme nous, mais comme madame Carluque par exemple, ou madame Barlut, ou madame Souillet, ou madame Sautel qui étaient aussi ce qu'il y a de mieux : femmes de pharmacien, notaire, arpenteur et même rentier ? C'est-à-dire de bonnes jupes de droguet ou de ce drap de Briançon qui était dans toutes les boutiques : un drap sur lequel la boue, tu n'as qu'à la gratter une fois sèche et, avec la brosse tu refais le poil neuf. Évidemment, ça n'avait pas le côté pomponné des poults, des moires et des laines fourrées, mais aussi, combien c'était plus pratique ! Pour qu'elle ait donc préféré ce qu'elle portait c'était, de l'avis de tous, que ce qu'elle portait était plus pratique *pour ce qu'elle faisait*. De là, le duc. On ne pouvait pas en sortir.

Alors, on s'avisa qu'on était bien bête ! On avait pensé à des relais, des chevaux, des je ne sais pas quoi (qui se seraient remarqués comme le nez au milieu de la figure) pour amener le duc à Châtillon, alors qu'il y avait un moyen bien simple de l'y amener sans attirer l'attention de personne. Est-ce qu'il n'y avait pas, chaque jour, cinq, six, *qu'est-ce que la dix* treize voitures publiques qui

de cinq heures du matin à neuf heures du soir, déchargeaient et rechargeaient à Châtillon autant de ducs qu'on voulait ? Voilà l'explication. C'était là qu'il fallait chercher. Est-ce que tu le savais, toi, qui était au juste celui-là qui descendait de la malle de Valence ? Ou l'autre qui sortait du courrier de Baurrière, ou de la voiture de Romans, ou même de celle de Lus ? Mais alors, ce n'était même peut-être pas Reveillard que monsieur Numance était allé voir à Lus ? Et, est-ce qu'il n'aurait pas pu par exemple être allé demander des explications à ce fameux duc ? Il n'y avait qu'une chose : si ce duc venait souvent, on devait l'avoir remarqué. Et, en dehors des commis-voyageurs qu'on connaissait, qui revenaient périodiquement et de quelques autres, tous catalogués, on ne voyait pas bien qui ? Mais, au fond, est-ce que c'était un duc ? Là encore, tout devenait possible. Il n'y avait plus qu'à surveiller.

C'est à ce moment-là que je devins une personne très importante. Je compris ça tout de suite. C'est l'épicier par exemple. Il n'était ni pour madame Numance ni pour madame Carluque. Il disait : « Moi, je suis pour la clientèle. » Mais il me posa quand même la question. Savoir si j'avais remarqué quelqu'un ou quelque chose, à l'un ou à l'autre des courriers. Ou si des fois madame Numance... quelqu'un qu'elle verrait. Enfin, il me passait beaucoup de monde sous les yeux. Si quelqu'un était bien placé, c'était moi. En tout bien tout honneur. Je ne dis pas que la chose ne parût ridicule. Il fallait voir.

C'était de nouveau l'hiver et il n'était pas facile de surveiller tout le monde. Personne ne restait dehors pour prendre le frais. Ce qui était souvent le cas, en été où les voyageurs allaient parfois volontiers sous le gros tilleul de la place. Mais

avec la bise, ils ne faisaient qu'un sant du marche-pied à la cheminée ou de la cheminée au marche-pied.

Le plus facile à surveiller étaient les arrivées du matin. Je surveillais, bien entendu les départs pour le cas où monsieur Numance lui-même nous indiquerait la direction. Mais le plus important, c'étaient les arrivées. Là, c'était déplorable et visible à première vue. Ne parlons pas des grands services qui changeaient de chevaux et prenaient des petits déjeuners avant de pousser plus loin. D'abord, les courriers de l'alentour. Je vous ai parlé des départs de six heures du matin. Après ça, on avait à peine le temps de se tourner avant d'entendre sonner la trompe du courrier de Romans. A celui-là, j'ouvrais l'œil, mais, va te faire lanlaire. Qui est-ce qui arrive ? C'est simple : monsieur Anatole qui voyage pour la bière, monsieur Robert qui voyage pour la ferronnerie ; un dont je ne sais pas encore le nom parce qu'il est fermé comme un mulet mais je sais ce qu'il fait. C'est la deuxième fois qu'il vient. Il voyage aussi, et pour les draps. Un sergent s'occupe des cuirs pour l'armée, va tout droit chez les Carluque. Celui-là ne pose même pas le pied à l'auberge. Vous me direz que c'est drôle pour un sergent. Pas pour celui-là. Il a à l'œil chez les Carluque ce que je lui ferais payer deux sous, et tant qu'il veut. Je me suis même demandé, à la longue, si le bonhomme n'arriverait pas déguisé ? Et en femme ! Mais, pour moi, cette chose-là, c'était vite vu. Non. Et après ça, deux voyageurs d'ici et trois paysans là d'autour. Et voilà pour le courrier de Romans. A moins qu'il l'ait caché dans son caisson ! Les autres courriers, à quelques variations près, c'était la même chose. Arrivons aux grands services. D'abord ceux-là, leur heure com-

mençait à dix heures du matin. Et il y en avait jusqu'à midi. Trois ! Valence sur Briançon et l'Italie. C'était le premier. Ensuite, la vraie malle d'Italie qui venait d'Avignon mais avait changé de compagnie à La Charce et s'en allait d'ici en passant par Grenoble et le Saint-Bernard. En troisième lieu, et vers les midi, ce qu'on appelait *Le petit tambour*. C'était une bourracanne légère à six places d'intérieur, attelée à trois couples, avec postillon en selle sur celui de flèche. Sa consigne c'était : *tambour battant*. Service rapide sur le même itinéraire que la malle d'Italie. Partie trois heures après la malle de La Charce, elle lui en avait déjà regagné deux quand elle arrivait ici. La malle et *le petit tambour* faisaient halte chez nous pour le déjeuner. J'avais le temps de les passer au crible. Il n'y avait que le Briançon qu'il fallait surveiller de près car il ne faisait que prendre relais, et ça alors, c'est l'affaire d'un clin d'œil, et d'un tintouin du diable. La question était la suivante : quelqu'un qui voudrait se cacher ne rentrerait pas à l'auberge. Il sortirait de la patache comme tout le monde mais, prétexte de cabinet ou de quoi que ce soit, se glisserait de côté et, ni vu ni connu, je t'embraille. Si j'avais pu demander au postillon ou au cocher s'il avait des billets pour ici, ç'aurait été la moindre des choses. Mais il ne fallait pas se hasarder à ça dans un relais de grands courriers. Et puis, vous me voyez demander ça tous les jours ! Et la puce à l'oreille alors ! Sans compter que je n'avais pas que ça à faire. Certes non. Et mon service ? La surveillance, ça devait passer en second. C'était, en réalité, en premier mais je veux dire qu'il fallait que je fasse mon service. Seulement, dix heures du matin, grand jour, ça aidait bien. Je vous donne ma parole d'honneur que personne n'a

échappé. Je n'avais pas mes yeux dans ma poche. Rien de sensationnel. Les types d'habitude. Les riches Piémontais, les marchands de vins de la vallée du Rhône qui même attendaient ici la malle ou *le petit tambour*. J'avais le temps de les voir ; des voyageurs ordinaires, avec leurs soucis et leur froid aux pieds. A cent lieues de madame Numance, la pauvre, ça ne faisait pas de doute. Enfin, ceux-là partis, à midi j'avais sous les yeux tout le reste de mon monde. D'abord, à l'arrivée, j'étais sur la porte. Je comptais. Ils entraient. Et je me disais : « Maintenant, mes petits agneaux, nous allons voir. » Après s'être chauffés, ils se mettaient à table et j'avais tout mon temps pour les passer en revue.

Vous dire que jamais personne ne m'a tiré l'œil, ce serait mentir. Il y en a eu plus d'un duquel je me suis dit : « Le voilà ! » Des gros, des petits, des grands, des maigres comme on dit. Dès qu'ils avaient un air de deux airs j'ouvrais l'œil. J'étais très intéressée par les tristes. Etant donnée la situation, je pensais que cet homme devait avoir l'air triste. Mais, pour cet air-là, la plupart du temps il était question de froid et de mal au cœur. Vous n'imaginez pas le nombre d'hommes qui avaient mal au cœur comme ça. Un doigt de kirsch et ça allait mieux. Le costume aussi, je surveillais. Suivant comment était la redingote, ou alors, une chose qui m'a trompée longtemps : la cape, le manteau flottant ! C'est pour dire : si je voyais une cape, si le type s'enroulait dedans (ce qui, entre nous était bien naturel avec le froid qu'il faisait), je mettais ma main au feu que c'était celui-là. Allez chercher ce qu'il y avait dans ces capes pour me faire croire ça ! Mais non. Ou bien celui-là, finalement, se découvrirait avoir femme et enfants, ou bien non, vraiment non, à cause de la

figure, ou du ventre (et si là je dis non c'est que c'est vraiment non, en tenant compte de tout. Non). Ou bien, si c'était lui, il fallait convenir qu'il ne tenait alors guère à elle et qu'elle ne tenait guère à lui car il repartait dare-dare pour l'Italie et elle ne montrait pas son nez. Alors, pourquoi les vingt mille francs ? Ou les cent mille ? A ce moment-là ou tenait que c'était cent mille.

On s'était même tellement habitué à cette idée de cent mille que le chiffre ne paraissait plus énorme du tout, surtout en rapport avec ce qui se passait à l'entreprise Numance. Sur chaque fardier qui, avec chacun trois attelages de réserve faisait le charroi de la forêt à la scierie, deux désormais restaient à l'écurie et on avait licencié cinq conducteurs. Monsieur Numance avait toujours été très gourmand pour les bois. Il ne pouvait pas voir l'adjudication d'une coupe. Il la lui fallait. Et il l'avait. Depuis, il en avait laissé passer quatre ou cinq sous son nez.

« On me demandait : « Vous n'avez rien vu ? » De bonne foi j'étais obligée de répondre non. Non, je n'avais rien vu et plus ça allait moins j'y voyais. Les voitures publiques, les malles, les *petits tambours* pouvaient se succéder, ils ne transportaient que du menu fretin. Je veux dire menu fretin en ce qui concernait madame Numance car, nous avions quand même, dans ces voitures-là, ce qui se faisait de plus huppé. Mais ce plus huppé n'avait rien à faire avec le Châtillon du moment. C'était la grande période de l'affaire Numance. Tout ce plus huppé partait des quatre coins de la France et de l'Italie avec sans doute ses soucis particuliers. Je veux dire : il se fichait sans doute bien de Châtillon pour avoir à penser. Il arrivait ici et il se voyait lorgné par les uns et par les autres. Il devait se dire : « Ils sont bien curieux dans ce

pays. » Car, je vous parle de moi qui ouvrais l'œil, mais à l'arrivée des voitures tout le monde ouvrait l'œil. Tout le monde venait sur le pas de la porte. J'en ai vu (notamment l'épicier, il avait beau dire) qui étaient enragés. Ils laissaient tout en plan. Qu'est-ce qu'ils pouvaient voir de plus que moi ? Au contraire, ils en voyaient moins. Ils voyaient des dizaines de bonshommes et de bonnes femmes en pelisse qui ne faisaient qu'un saut du marchepied à la porte et s'engouffraient à l'auberge comme des boulets. Allez reconnaître là dedans le monsieur qui avait mangé cent mille francs à madame Numance ? Je ne pouvais plus faire un pas. C'était Thérèse d'ici et Thérèse de là. Si j'avais envie de faire la conversation, les occasions ne me manquaient pas.

Malgré le froid et surtout le sale temps, madame Numance faisait sa petite promenade chaque jour. Sur le coup de deux heures de l'après-midi, quand les grands services étaient partis, on la voyait arriver dans la rue. Dès qu'elle dépassait une maison, il y avait trois têtes à chaque vitre. Elle passait et, à la devanture des magasins tu voyais des têtes dans les vitrines, entre les pelotes de laine, les couronnes mortuaires, les pains de sucre, les têtes de veaux et les liasses de bondins. Les gens qu'elle croisait faisaient trois pas derrière elle et se retournaient. Elle, elle n'avait changé en rien. Muette et ne regardant personne de ses yeux de loup, grands ouverts.

A un moment donné je m'étais dit : « Tu es bien bête. Tu ne surveilles pas les courriers qui viennent d'Italie. » Il y en avait un, le soir à neuf heures, j'avais même oublié de vous le dire. C'était simplement une voiture rapide dans le genre du *petit tambour* et qu'on appelait *La Bricole*. Le vrai courrier d'Italie, je devrais dire les vrais

courriers parce qu'il y en avait deux, ne passaient pas par chez nous : un faisait le détour par Lyon et descendait ensuite la vallée du Rhône ; l'autre descendait par la vallée de la Durance. *La Bri-côle* servait seulement à ceux qui, d'Italie, devaient se diriger vers Bordeaux. Deux, trois voyageurs, jamais plus. Ils arrivaient dans le vide du soir. C'était tellement enfantin de les regarder sous le nez que je l'avais fait machinalement. Ils repartaient tout de suite après le relais. Là, rien.

Un soir donc, passant dans le vestibule, je trouve mon Firmin assis derrière sa plante verte. Je lui dis : « Et alors, le billard ? Et alors, monsieur Numance ? Et alors, non ? » Il me répond : « Non, ce soir campo pour le billard. Monsieur Numance est bien venu tout à l'heure mais il avait un drôle d'air. » Je demande : « Et quel air, s'il te plaît ? » Il me répond : « Pas dans son assiette. — Où est-il ? — Il a fureté un pen partout et il est reparti. » Je lui dis : « Eh bien ! alors ne m'attends pas, monte te coucher, j'ai encore un peu à faire. »

C'était un soir de bourrasque. Le vestibule n'était pas chaud. Il n'y avait aucune raison pour que Firmin attrape du mal. Moi j'avais encore à faire les couteaux. Je vais pour ça dans la grande salle à manger qui était toute vide. J'éteins les lampes, je me mets devant le feu avec ma pâte au sabre et ma boîte de couteaux. Charlotte vient (c'était une autre bonne). Elle me dit : « Veux-tu que je t'aide ? » Je veux bien. Elle s'assoit près de moi et nous voilà à astiquer. Il faisait un vent ! Il donnait comme des coups de canon dans la cheminée et il nous rabattait la flamme jusque sur les genoux. Je languissais d'aller me coucher. Il n'était pas loin d'onze heures. La porte s'ouvre. Quel vent ! « Ce n'est pas le vent, dit une voix ! »

Oh ! mon Dieu ! Les couteaux m'en tombent du tablier. Je regarde. J'ai un coup au cœur. C'est lui ! Il n'a pas de capc. Il n'a rien, mais c'est lui, j'en donnerais ma tête à couper. Je regarde Charlotte. Elle me regarde. Nous avons la même idée. Il dit : « Je vous fais peur ? » Alors tout de suite nous reprenons le dessus : « Mais non, monsieur ; entrez, monsieur ; excusez-nous, monsieur ; chauffez-vous, monsieur ! » Et j'allume une lampe. Non : il n'a absolument rien. Il est jeune mais des jeunes il n'en manque pas. Il est comme tout le monde. Moi, je vous assure, je n'emprunterais pas cent mille francs pour lui ! Il est gentil cependant. Il s'excuse. Il nous parle. Et il est à son aise. Ça, il faut le dire : il n'a pas l'air entrepris, à tel point que, la surprise passée, je me demande si c'est bien lui. Est-ce que ce n'est pas simplement un commis-voyageur comme les autres ? Mais, n'avons-nous pas dit qu'on ne cherchait plus un duc ? Qu'est-ce qu'il demande, d'ailleurs ? A manger, c'est facile. En mettant le couvert, Charlotte me souffle : « C'est lui ? — Je crois... » Il mange. Je le sers. Je lui demande (négligemment) : « Il fait mauvais. Vous êtes arrivé comment ? Vous n'avez pas eu d'accident ? » Il me dit : « Non, je suis arrivé par *la Bricole*. » Je dis : « Ah ! bon » et j'emporte l'assiette sale. Mais *la Bricole*, il y a plus de deux heures qu'elle est passée ! Et de tout ce temps-là où était-il ? Et puis autre chose. Il a bien dit : « Je suis arrivé par *la Bricole* » mais en réalité cette voiture s'appelle partout *Le Petit Courrier*. Ça n'est qu'ici qu'on l'appelle *La Bricole* ; ce n'est qu'à Châtillon. C'est dans cette auberge-ci qu'on l'a baptisée : *La Bricole* parce qu'elle n'apporte pas de bons clients, rien que des *bricoles*. Comment sait-il ça ? Je vous avoue que je commence à serrer les fesses. Je lui

trouve un air pas catholique. « Dites donc, mais, des fois, est-ce que par hasard madame Numance ?... Est-ce qu'au lieu d'amour ça ne serait pas autre chose ? » Je le regarde mieux. Je ne l'ai jamais vu. Il n'a pas l'air précisément méchant. Il semblerait, au contraire, tout à fait inoffensif. Je sais qu'il ne faut jamais se fier aux apparences. Mais là, quand même... ou alors il n'y a plus de tranquillité nulle part. Il me demande une chambre. Je la lui donne. Il inscrit son nom sur le registre. « Alors ? » me demande Charlotte. Je dis : « Alors il est monté. — C'est lui ? — C'est possible. » La plongeuse et un garçon d'écurie, et une autre bonne qui arrive des salons particuliers où elle a du monde, tous me demandent : « Alors ? » Je leur dis : « Qu'est-ce que vous voulez, moi je ne peux pas vous dire plus. » Le cuisinier regarde le registre. Il y avait marqué Boris et un autre nom. Il dit : « C'est un cosaque et il vient de Milan. » D'après ce qu'il a écrit, mais ça ne signifie rien. Il peut tout aussi bien s'appeler Pierre ou Paul et venir de Lus. *La Bricole* y passe. Quoi qu'il en soit, moi c'est mon heure, je vais me coucher. Ils sont tous en train de faire des suppositions et les suppositions, je me les suis déjà toutes faites.

Oui, suppositions, moi je me fourre dans mes draps. Firmin dort. Heureusement. Suppositions ? Qu'est-ce que vous voulez supposer ? Moi, ce que je suppose c'est ce que je sais. D'abord que, s'il est cosaque et s'il vient de Milan il est déjà venu ici puisqu'il sait qu'ici le petit courrier on l'appelle *La Bricole*. Et d'une ! Ensuite, comme je suis sûre de ne l'avoir jamais vu, s'il est déjà venu ici il y est venu en cachette. Et de deux ! Puis, je me souviens tout d'un coup de ce que m'a dit Firmin derrière sa plante verte et je trouve un peu

drôle que justement, ce soir, monsieur Numance ne se soit pas amusé avec ses filles cassées et son billard reprisé. Et de trois ! Et qu'il ait fureté un peu partout. Et de quatre ! En voilà des suppositions ! Un peu partout, qu'est-ce que ça veut dire d'ailleurs ? Un peu partout, dans une auberge qui est un monde ça fait beaucoup d'endroits. Mais Firmin a peut-être dit ça parce que monsieur Numance a jeté un regard par-ci par-là. Ce qui alors ne signifierait rien, ou très peu. Enfin, je commence à croire que nous nous sommes tous trompés : qu'il ne s'agit pas du tout d'amour ; qu'on a raison cependant quand on dit : « Cent mille ! » Moi, voyez-vous, ce soir-là je disais même plus et je n'étais pas loin de la vérité. Je suis plus futée que ce qu'on croit.

— Qui le croit ? Personne. On le sait que tu es futée. Tu l'es même maintenant. Si tu n'avais pas parlé des Numance je t'en aurais parlé, moi la première. Mais tu n'en suis plus. Ton Firmin, tu n'en parles guère. De toi, tu n'en parles pas. Oui, que tu sers à table, que tu fais les couteaux, que tu regardes les gens, que Firmin s'assoit derrière la plante verte : mais est-ce que c'est tout ce que tu fais et est-ce que c'est tout ce qu'il fait ? Non, puisque toi tu as déjà eu ton premier. Est-ce que tu nous l'as dit ? Ça, cet enfant on n'en parle pas. Cependant, il est devenu grand et gros. Tu l'as eu comment ? Ça, tu as Firmin. Il est là pour un coup. Tu l'as eu où ? Mystère d'après toi. A l'auberge, là-haut dans ta chambre, entre ton *petit tambour* et ta *bricole* ? Non. Ça n'est un secret pour personne. Et parle-nous un peu de Clostre !

— Mais nous n'y sommes pas encore à Clostre ! Laisse-moi donc encore un peu dans cette auberge.

— Je t'y laisse tant que tu veux mais qu'est-ce que tu faisais à Clostre, à part tes autres couches ?

Est-ce que tu n'avais pas ouvert là un bastring. Enfin, c'est de l'autre côté des montagnes par i port à nous mais ce n'est pas le bout du mont. On y allait quelquefois, même dans ce temps-là. Ecoute : moi je vais te raconter aussi une petite histoire mais elle ne sera pas longue. Il y avait une fois un garçon qui s'appelait Casimir — Casimir et non pas Benoît. Benoît, on n'en a jamais entendu parler. Casimir, comme tu l'as dit, il était grand, lent et il ne parlait pas. Et il était aussi postillon de la voiture de Lus, ça c'est sûr. C'est tout. Voilà mon histoire. C'est celui-là. Celui-là c'est : Châtillon, l'auberge, monsieur Numance, madame Numance, Carluque, *le petit tambour, la Bricole* et tout le bazar. C'est même ton cosaque. C'est même tout. Grand, lent, et il ne parlait pas. Et il conduisait en effet la voiture qui part de Châtillon à six heures du matin, arrive à Lus quand elle peut. Des fois pas du tout. Repart (quand elle est arrivée) de Lus à quatre heures du soir et arrive à Châtillon quand elle peut. A l'aller et au retour elle passe à Clostre. Et quand elle n'arrive pas, ni à Lus ni à Châtillon, c'est qu'elle est arrêtée à Clostre. Est-ce que je mens ? Attends. Je te fais un autre tableau. Nous sommes à Clostre. Regarde bien Clostre. Tu vois l'église ? Un gros tilleul. Tu en as parlé tout à l'heure de ce gros tilleul. Contre ce gros tilleul, un mur. Tu dois le voir comme si tu y étais. De l'autre côté de ce mur un jardin. Actuellement je dois te dire qu'au lieu d'un jardin, c'est une broussaille et que ton mur, il y a dedans des trous comme ma tête. Je dois te dire aussi que c'est un car maintenant qui fait le service entre Lus et Châtillon, et qu'il met tout juste une heure et demie pour faire le voyage, et qu'il s'arrête à Clostre juste le temps de jeter le sac des lettres devant l'agence postale. Ceci dit...

j'ajoute que le chauffeur du car s'appelle, au quaud je l'ai pris il y a combien : trois mois ? ppelait Auguste. Tu entends : Auguste. Tout mplement. Bon. Ceci dit, je retourne à ton mur : sur ton mur qu'est-ce qu'il y a encore ? Il y a encore : « On loge à pied et à cheval. » C'est encore écrit avec des lettres grandes comme ça. Et pourquoi ? Parce que le côté où c'est écrit est d'abord face au sud, c'est-à-dire abrité des bourrasques et, parce que ton mur, de ce côté-là, ayant tenu bon, a encore toute sa génoisc. Alors, les lettres ont été abritées. Là, ma belle Thérèse, on logenit à pied et à cheval.

C'est là que tu as eu ton deuxième et ton troisième enfant. Dans les bâtiments au fond du jardin, là où on logeait à pied et à cheval.

Et veux-tu que je te dise comment c'est maintenant ? C'est... Eh bien ! ça n'est plus du tout. C'est devenu une maison comme une autre. Il y a un couple installé. Ils ont des enfants. La maison est à eux. Ils l'ont achetée en 37 à des gens que tu dois connaître, tout au moins de nom. Ils sont à Marseille. Ils s'appellent les Bousquet. Tu vois ce que je veux dire ? Monsieur et madame Bousquet. Ils sont presque aussi vieux que toi tous les deux. Et encore vivants. Enfin, on le suppose. En tout cas, ils vivaient en 37 mais, pour te garantir...

Maintenant, Thérèse, remontons un peu, tu veux bien ? Remontons seulement jusqu'à la période un an ou deux après mon mariage à moi. Ça nous place environ à 1904. 1904 ! Toi tu as quarante-quatre ans à peu de chose près, la question n'est pas là. On a fini le tracé du chemin de fer ; tellement que les rails sont posés déjà jusqu'à Lus. On commence à pelleter le ballast sur notre versant du col. Il reste encore trois tunnels à

percer. Après le ballast, il est question de traverses. C'est là que nous en sommes. Un nommé Rampal, dit *Cartouche*, est concessionnaire de la fourniture de ces traverses. D'abord, il est installé à plus de cent kilomètres d'ici, à Vif, où il a une organisation pour le goudronnage et, tu vas voir que je suis bien renseignée, mais, peut-être ça ne te dit rien, à moins que tu aies entendu Firmin qui en parlait, car, toi tu avais autre chose à faire ; une organisation pour le goudronnage et pour la créosote. C'est ce qu'on met dans les traverses pour que les vers n'y viennent pas ; et justement, le bois de par ici est paraît-il très *sujet aux vers*. C'est en tout cas le fameux *Cartouche* qui le dit et le répète déjà partout. Enfin, vrai ou pas vrai il a son organisation pour la créosote. De cent kilomètres qu'il était, tout en gardant une partie de ses affaires à Vif, il installe une autre organisation tout à fait semblable, la première, à Monetier, cinquante kilomètres d'ici. Il se rapproche. Et c'est normal. Il fournit des traverses tout le long de la voie qui se fait. « Ça m'évite le transport, dit-il ; les deux transports : pour m'apporter les bois et pour la livraison sur les chantiers. » Parfait. Il est à cinquante kilomètres. Il est à cinquante kilomètres de Firmin et de toi qui êtes à Clostre et qui continuez à loger à pied et à cheval. Firmin a bien un atelier de maréchal ferrant mais, est-ce qu'il a jamais été très fort comme maréchal ferrant ? En tout cas, là où il est très fort c'est qu'il a sa tête. Toi aussi : tu le prouves. Et dans sa tête il fait quoi, pendant que tu loges à pied et à cheval ? Je n'oublie pas non plus Casimir, le grand, lent, muet. Il fait quoi ? Il pense à de la ferraille et il se dit que si on appelle ça un chemin de fer c'est qu'il y a probablement du fer. Le nommé *Cartouche* n'est plus qu'à cin-

quante kilomètres, ça n'est pas la mer à boire. Mon Firmin, ou plutôt *ton* Firmin, se met en marche. Ici parenthèse. Qui était ce Cartouche ? Et d'abord je dis comme toi : un bel homme, de grandes moustaches. Il avait en effet la redingote, qu'il pleuve, qu'il vente, et aussi des pantalons à sous-pied. Entièrement d'accord, mais pas de bottines qui craquaient, des bottes craquantes, des bottes, la folie des bottes. En plus de ça qu'est-ce que c'était ? Regardons un peu à l'intérieur de ces bottes. A l'intérieur de ces bottes il y avait un entrepreneur, brasseur d'affaires, c'est-à-dire qui faisait tout. A l'époque actuelle vous avez des gens que vous connaissez ici très bien, qui viennent passer l'été par chez nous ; il y en a un qui fait des quantités d'affaires, mais, dans toutes ces affaires-là il ne sort pas de son bureau, il téléphone ; il dit : « faites ci, faites ça ». Il ne se salit pas les mains ; il a pour ça des entrepreneurs. Eh bien ! si je vous dis ça c'est pour vous expliquer que Cartouche (on ne disait pas Monsieur, jamais) Cartouche était autant homme d'affaires, peut-être même plus, combinard et souple, mais qu'il était son propre entrepreneur et qu'il se salissait volontiers les mains. Capable par exemple de gâcher un mortier, faire un plâtre, un ciment, un béton, un coffrage, une queue d'aronde également, forger, tourner, enfin mettre la main à la pâte. Ouvrier comme pas un, donc autorisé à parler à l'ouvrier, à lui donner des conseils. A ce sujet même il aurait été, paraît-il, un tout petit peu fanfaron. Mais vous voyez déjà le Monsieur ; loin d'être le premier venu, à tu et à toi avec les gros bonnets. D'ailleurs, alors là très habile, faisant venir ça de très loin, s'il le fallait, ne hasardant jamais le premier *tu*, mais une fois dit c'était dit et tout arrangé pour qu'on

ne puisse pas dédire. Assez fouinard et se servant du produit de ses *fouines*, et sans vergogne pour prendre l'avantage. Taillé, quoi, pour aller de l'avant. Et il y allait bon train, jouant du piano à toute vitesse sur tout ce qui se trouvait autour de lui ; tapant ici, tapant là, sur n'importe quoi pourvu que ça fasse sa musique. Au début donc, mais au tout début, simple entrepreneur des fournitures de traverses. Mais au moment où je vous parle et qui nous intéresse, entrepreneur aussi du percement des trois tunnels qui restaient à percer, entrepreneur pour le ballast, fournisseur du gravillon, entrepreneur général pour la construction des gares, halls, hangars, maisonnettes de gardes-barrières : tout le saint-frusquin, quoi ! Je ne sais pas même s'il ne devait pas fournir aussi les casquettes des chefs de gare. De quoi crever d'indigestion. Nous allons en arriver aux ouvriers ; à ce qu'il avait le culot d'appeler : *sa grande famille*, car il avait du bagout. Mais, avant toutes choses, voyons-le bien. Tout ce que je viens de vous dire peut se résumer en un mot : rusé. En deux mots : malhonnête. En trois mots : plaisant. Plaisant à tout le monde, arrachant toujours le morceau à cause de sa *plaisance*, sa gentillesse, sa rondeur ; une générosité où il ne perdait jamais la tête, une générosité pas très généreuse mais, où manquait le fond il y avait la forme. Et c'est là que nous en arrivons à quelque chose d'important.

Du temps où je vous parle, les affaires, quelles qu'elles soient, étaient *décorées*. Pas de chemins de fer sans vins d'honneur. Pas de ciment sans apéritifs. Pour déplacer la moindre benne, il fallait son poids de *vespétro*. Tout se faisait dans un décor de café, de bistrot et de cantine. Ne pas boire le coup c'était rater neuf affaires sur dix.

De là d'ailleurs, et par des quantités d'autres choses, le billard, nous y viendrons. La matière première à la base, c'était l'absinthe. Entendons-nous : les plans, le projet, les trucs sur le papier, c'était peut-être fait par des gens sobres ou de petits estomacs, c'est possible, quoique pas même certain, mais dès qu'on disait : exécution ! c'était en premier lieu le bistrot. Pour acheter, pour transporter, pour placer le matériel, pour embaucher, débaucher, payer, rectifier, organiser : c'était le bistrot en premier lieu. Une auberge (ou plus exactement une cantine) c'était le nid. C'était le cœur. Là, tu étais toujours sûre de trouver : ouvriers, contremaîtres, patrons, ingénieurs, chefs de chantiers, chefs d'entreprise, entrepreneurs et grands patrons. Tout le monde avait des coffres capables. Cartouche le premier. Mais, à la longue, l'alcool usait les facultés ; et même les vices, ce qui est plus grave. De Cartouche il ne restait en réalité que les quatre murs et la façade. A l'intérieur il n'y avait plus grand'chose ; à part l'habitude. Souvent il lui arrivait de n'être pas où il était. On lui demandait : « Monsieur Rampal, qu'est-ce qu'on met à ce mur de soutènement, comme fourniture, de l'extra ou du numéro un ? » Il restait un siècle avant de savoir ce que ça voulait dire. On en était encore à croire qu'il réfléchissait. Non il s'affaissait. Il n'était plus là ; il n'était nulle part. C'était imperceptible. Après il répondait, et juste, mais il y avait en ce petit moment. Il y avait de petits moments semblables dans sa ruse, sa malhonnêteté, sa rondeur. On ne s'en apercevait pas.

Extérieurement il était toujours le même : redingote (comme a dit Thérèse) moustache et tout. Ses bottes mêmes avaient tendance à devenir plus astiquées et plus molles. Tout continuait à mar-

cher. Et surtout on ne le perdait pas de vue : on ne pouvait pas le voir changer. On ne pouvait pas savoir que, dans ses fameuses boîtes, il y avait maintenant de la place pour quelqu'un d'autre que lui. Mais, elle y était, bel et bien. Pour le savoir, il suffisait qu'un homme neuf arrive et regarde. Surtout si cet homme neuf avait de la tête. Celui-là va venir.

Mais, d'abord, que je vous dise où il va venir. Passons dans les coulisses.

Environ six mois avant l'époque dont je vais vous parler, Cartouche fait atteler sa charrette anglaise et quitte le camp du Monctier. C'est l'été. Il couche le premier soir à Saint-Vable et fait bombance, comme d'habitude. Le second soir il s'arrête ici et son arrêt fait époque. Il désoriente tout le monde. La mère Fricbet qui tient auberge ne sait plus où donner de la tête. Surtout il annonce qu'il va transporter son matériel par ici. On se monte le bobéchon. Il y aide. Nous voyons tous l'occasion de gagner un peu d'argent. Il a besoin de terrassiers et tout le monde sait tenir une pelle. On se dit : voilà un peu de matériel pour l'automne, et même pour l'hiver. Mon mari lui-même s'engage et je l'y pousse. Il mène ses terres mais il aura aussi le temps de faire une journée ou deux. Nous sommes nouveaux mariés : c'est mars en carême. Le lendemain, Cartouche pousse plus haut en direction du col où son entreprise a déjà commencé à percer les trois tunnels. Il va jusqu'au col, marche dans les prairies, dit : « Voilà, ici ! » Et il plante un bâton. De ce bâton jusque chez nous il y a sept kilomètres. Mais de ce bâton jusqu'à Clostre il n'y a que quinze kilomètres par le col de Grimone. Sans cette bosse qu'on est obligé de faire pour aller passer là-haut à ce col, non pas à vol d'oiseau mais à chemin de taupe (c'est

à-dire si on piquait droit à travers la montagne) à peine si, de ce bâton à Clostre, il y a quatre kilomètres.

Trois jours après, près du bâton qu'on n'a pas déplanté, il y a déjà un hangar de cinquante mètres de long. Une semaine après il y a sept hangars de longueurs diverses en équerre. Quinze jours après il y a écuries, cantonnements, entrepôts, infirmerie, et on est en train de construire trois maisons de contremaîtres. Tout ça, naturellement en bois. Trois semaines après on installe les machines : scierie, bétonneuses, triennes de gravier ; quatre voies de Decauville ; il y a cinq rues : c'est un village. Il y a parc pour les lourdes charrettes de transport, dépôt pour les locomotives du Decauville ; entrepôt de charbon, forges ; maréchal ferrant, menuisier scieur de long. Sont amenés à la première fournée cinquante ouvriers spécialistes : casquette bleue et salopette. Ils trafiquent par ci par là, déballetent leur baluchon, installent des lits dans les dortoirs, disparaissent dans le village trop grand pour eux. Deuxième fournée : d'un seul coup, huit cents terrassiers, piqueurs, mineurs, *échafondreurs*, la plupart piémontais : pantalons housards en velours, tailloles rouges, portant des sacs, poussant des brouettes chargées de matériel de cuisine, de cages à oiseaux, de mandolines, d'accordéons, de pics, de pioches et de barres à mine. On les case dans les dortoirs. Troisième fournée : à ces huit cents on en ajoute mille. De ce temps on a construit assez de baraquements pour faire neuf rues. Il y a bien longtemps qu'on a déplanté le bâton planté par Cartouche. Il y a là deux mille habitants. Nous autres, ici, nous ne sommes que quatre cent trente. Ça nous attire comme un aimant. A Clostre, ils sont huit ou neuf. En comptant Thérèse et ses trois

enfants qui logent à pied et à cheval. Et Firmin qui renifle.

Tout le jour c'est charrois et charrois : fardiens qui partent, fardiens qui viennent, tonnerreux qui montent et descendent les rues où — entre parenthèses, je vous fais remarquer en passant, il y a un mètre de poussière et, quand il pleut un bon mètre de boue — les baraquements en sont étoilés jusqu'à la toiture. Charrois de boggeys et de voitures légères de toutes les sortes, portant ingénieurs, contremaîtres et tout le saint-frusquin. Charrois d'équipes qui vont aux avancés dans les tunnels ou en reviennent, de jour et de nuit. Les réfectoires, les dortoirs, les hangars, les rues sont bordés de Piémontais assis par terre qui boivent, crient, jouent à la morra, chantent et parfois se battent. Tout au bout de la grand'rue la maison de Cartouche. En bois comme les autres mais coquette, à un étage avec salle à manger et chambres à coucher. Elle s'appelle Tivoli. Mais le village s'appelle le village nègre.

Depuis que je vous en parle d'ailleurs, il n'est pas resté sans rien faire. Des épiciers, des bouchers, des marchands de chemises, des cordonniers et même des sortes de domestiques, porteurs de paquets, cireurs de bottes, commissionnaires sont venus s'installer. D'abord tous ceux qui suivent Cartouche depuis son départ et font leur beurre avec les ouvriers, puis des nouveaux, sortis de partout : les villes et les campagnes. Celui qui se sent capable d'affronter cette clientèle particulière se décide et vient, avec un charreton sur lequel est son bazar, ou les mains dans les poches, suivant qu'il a plus ou moins confiance en lui. D'un éventaire où il vend des beignets en plein air il passe à la cahute dont deux ou trois copains lui clouent les planches, puis à la boutique où il met finale-

ment une enseigne ; une autre planche, la plupart du temps où il écrit : Pâtisserie ; ou ce qu'il fait. Ce qu'il fait au grand jour car, en plus de ce que tout le monde fait au grand jour, tout le monde tripote. On vend, on revend, on achète, on prête. Tout très cher. Parce que, soi-disant le transport de tout jusqu'ici coûte gros. En réalité il ne coûte rien. Il suffit de glisser la pièce aux charretiers qui travaillent à l'entreprise et, de Gap, de Grenoble, même de Marseille ou de Lyon ils vous apportent tout ce que vous voulez, gratis pro deo.

Il y a naturellement une cantine. Pas une auberge. Ici, il n'y a pas d'auberge ; il y a une cantine. Ce ne sont pas les courriers d'Italie qui s'arrêtent là : ce sont les fardiens, les tombereaux, les boggeys et les charrettes anglaises. Cette cantine, voilà comment elle est, en tout et pour tout. C'est une salle à peu près grande comme le hangar des Bernard, vous voyez. Si elle avait un centimètre de plus que je ne bonges pas de place ! Au fond, il y avait un grand comptoir. Devant le comptoir un espace libre. Dans cet espace libre, contre le mur (en bois) de gauche : une *viola*, un orgue Limonaire, si vous préférez. De là jusqu'à la porte d'entrée, des tables (en bois) et des bancs. Pas l'ombre d'un couloir, d'une plante verte, d'une idée de Rothschild. En fait de couloir, pourtant si, voilà ce qu'il y avait à côté du comptoir : une porte qui donnait dans ce que, si Thérèse veut, j'appellerai un couloir puisqu'elle y tient. Un couloir de trois mètres qui donnait dans une salle, (en bois) un appartement plus exactement, à peine grand comme ici où il y avait un billard. Un ! Et ça alors, je dois le reconnaître, tout à fait dans l'état de ce fameux billard reprisé sur lequel, d'après Thérèse, jouait le fameux Numaance. Puis, je veux être juste : du billard, par une porte, on

entrait dans un petit salon (en bois) qui était en effet destiné aux messieurs.

Il n'y a qu'une cantine. Il n'y a qu'un café pour tout ce monde. Un seul débit de boissons pour le village nègre. Il est tenu par deux types, mari et femme. Nous n'en parlons pas, ils vont être balayés de l'histoire. Il y a aussi deux bonnes ; laissons-les également. Elles servent à boire, elles servent à un peu tout. Qu'elles se débrouillent. D'ailleurs, elles changent souvent. Imaginez deux corps de boues sur lesquels on change les têtes tous les quinze jours. Elles font leurs petites histoires, rires, pleurs, cris, danses, gifles, départs. De temps en temps un peu plus, souvent, un peu moins. Et savez-vous à qui appartient la cantine ? A Cartouche. Le mari et la femme ne sont que gérants. Il arrive que, pour la paye, Cartouche vient raffer la caisse de la semaine. Pas en personne, par son commis. Ce sont les mêmes sous qui servent. Je te les donne, tu me les rends, je te les redonne et ainsi de suite. Naturellement, ici, il y a des combines. Il y en a chez l'épicier, le boucher, le tailleur et chez le circur de bottes, à la cantine qui est l'état-major. Vous ne voudriez pas que ce soit le séjour des anges ? Ah ! je mentais ! Un courrier s'arrête à cette cantine. Pas celui d'Italie, celui de Châtillon à Lus. C'est sur sa route. Il n'a pas besoin de faire de détours pour s'arrêter à la cantine. Il n'a qu'à tirer sur ses guides et pif, il est devant la porte. C'est Casimir, le grand lent, le muet. C'est lui qui porte la poste au village nègre. Jamais de voyageurs, sauf une fois un : Firmin !

Ce Firmin-là, il faut bien nous souvenir qu'il a quarante-cinq ans à cette époque. Il a toujours su, mais maintenant il sait très bien avaler les couleuvres. Il est, comme on dit, passé maître. Passé

maître en quantités de choses. Il est même passé roi, mais qui le sait ? Car il prend soin de ne jamais figurer. Il met soigneusement la main à être l'image même du bon homme. Et il l'est.

C'est une petite boule, pas très grosse mais bien ronde. A peine si on voit ses jambes. Sur une chaise ordinaire, quand il est assis, ses pieds ne touchent pas par terre. Dans les vêtements qu'il achète tout faits et que Thérèse est obligée de retoucher car une veste d'homme servirait de soutane à Firmin, il est exactement comme un moineau, sans bras. L'ampleur de la veste mange les bras tellement ils sont courts. Mais, méfions-nous de ces bras. Sa bonne grosse figure est son chef-d'œuvre : il a des yeux de chien. Vous parlez ? Il vous écoute, il met sa tête de côté comme les chiens qui écoutent leur maître. S'il pouvait remuer ses oreilles il le ferait car, ce qui compte pour lui c'est qu'on lui donne le bon Dieu sans confession. Il a des favoris parce qu'ils sont clairsemés et qu'ils font *pauvre*, des monstaches mais, dans cette forme qu'en 1900 on appelait *blagueuses* parce qu'elles ne font pas sérieux. Il s'arrange toujours pour qu'on se foute un peu de lui. Ce qu'il fait le mieux, c'est trotter derrière quelqu'un. Il y est de première force. Si on le surveille dans cette histoire-là on le connaît tout. Il est derrière mais c'est lui qui impose son pas. Il est derrière mais on ne peut pas l'oublier. Il a une façon à lui de souffler ou de faire comme s'il perdait sa respiration ; on n'ose pas presser le pas, on ralentit, on l'attend. Alors, sans faire semblant de rien, il vous impose sa façon de marcher. Or, et c'est là qu'il est fort, cette façon de marcher est tellement raisonnable qu'on s'en trouve bien d'abord et qu'ensuite, au bout de cent mètres, on en a pris l'habitude. On jurerait qu'on l'a trouvée tout seul.

S'il vent vous demander quelque chose, il s'arrange pour vous faire prévenir par quelqu'un ; comme si c'était une maladresse de pauvre homme, comme s'il était trop malheureux pour être habile, pour avoir le plus simple sens commun. Si la chose qu'il demande est facile à donner ou si vous êtes très généreux, vous la donnez alors tout de suite. Si vous êtes dur à la détente ou s'il vous demande les yeux de la tête (et c'est toujours ce qu'il demande, même s'il semble que c'est facile à donner) vous dites : « Ah ! ça, non ! Vous avez bien fait de me prévenir. » C'est exactement ce qu'il veut que vous disiez. Il vous connaît comme sa poche. Il sait que vous l'attendez. Il sait qu'en raison même de ses favoris, de sa monstache, de son air chien, vous attendez une voix humble, un regard couchant, une petite boule de moineau avec toutes ses plumes gonflées comme quand il gèle, une petite chose qu'on a envie de prendre dans ses mains et de mettre près du feu en disant : « Chauffe-toi. » Il sait que vous vous préparez à ça et que, contre ça, vous avez décidé d'être fort. Mais pas du tout alors. Il arrive et, tout à trac, il vous pose la question sans fioritures. Les bras vous en tombent. Et il était préparé à ce que les bras vous en tombent. Avant que vous ayez repris votre respiration il a déjà parlé pendant cinq minutes, vous a fait des offres, donné des garanties. On ne s'attendait pas à faire une affaire ; il faut qu'on reconsidère tout. Mais lui il s'y attendait et il a déjà tout considéré. Inutile de vous dire qu'après, les garanties vous les aurez sans les avoir et, ce qu'il vous a offert, on le cherche. Mais il est le roi des vessies et des lanternes, le cocher des voitures vides, l'as des cartes qui gagne dix avec un. S'il se met sur quelqu'un, c'est la tique. Il est toujours placé à un endroit où vous ne pouvez pas

vous gratter. Faites du sang : il en boit. Faites du poison : vous en crevez, mais lui s'en tire. Il attendra que vous soyez froid et, à un autre... Pas au hasard. Il le choisit. Vous aussi il vous avait choisi. Si vous le voyez accroché à quelqu'un, pariez votre tête qu'il est à table et qu'il n'en sortira pas, même gavé vous ne risquez rien. Ce qu'il râtelle ainsi, d'un peu partout, qu'est-ce qu'il en fait ? Des pelotes ? Non pas. Il serait déjà comme un bœuf. Il fait pour faire. Il vit. Un point c'est tout. Si nous disions que c'est un rentier ? Qu'il vit de ses rentes ?

— Tu ris ? Il n'y a pas de quoi rire, Thérèse. Il était comme ça, ton Firmin.

— Je sais. C'est lui craché.

— Puisque tu sais alors, je ne vais pas me gêner. Gourgeon chez qui il travaillait à Châtillon, c'était zéro en chiffre. Les messageries lui avaient retiré la clientèle. Il avait truqué avec des maîtres de poste. Puis, mauvaise vie. Une forge où l'on faisait cuire des châtaignes, une de ces maisons où le clien fait la vaisselle. Où il n'y a rien, le roi perd ses droits. A moins de porter l'enclume et le soufflet chez les prêteurs, il n'y avait pas de quoi gratter. Le Firmin y resta quand même un bout de temps parce qu'il fallait couvrir au plus pressé. Celle-là était dans ses derniers mois. Et, coûte que coûte, il fallait la becquée. On leur avait prêté la cabane à lapins. Ces dames de Sion avaient bien apporté quelques paniers mais en méfiance ; elles s'activaient comme il se doit du côté des papiers et du mariage officiel. Celle-là donc se délivre de son premier. Dans quelles conditions ? Il vaut mieux ne pas le savoir. Mais, si vous ne vous êtes pas rendu compte que Firmin fait flèche de tout bois, je n'ai rien dit. Tout ça qui nous fait dresser les cheveux sur la tête, pour

lui c'est une affaire. Celle-là a suffisamment déambulé dans Châtillon avec son gros ventre pour qu'elle ait tiré l'œil. Ces dames de Sion sont bien venues sept ou huit fois à la cabane à lapins. On n'a pas besoin de savoir qu'elles viennent, surtout pour des papiers. Le tout est qu'on les voie aller et venir avec leurs armes et bagages, c'est-à-dire chapeaux et corsages de satin. Si ces dames sont dans la bagarre, c'est bon signe. On peut y aller de sa larme à l'œil et tout le monde y va. Il n'est question que de cette pauvre fille. « Mais vous savez qu'elle va se marier ? — Mais que me dites-vous ? — Je le tiens de ces dames de Sion qui s'en occupent. » Ce mariage, c'est le chef-d'œuvre de Firmin. Il en a fait comme une course à pied. Qui arrivera le premier : le pasteur ou l'enfant ? C'est le pasteur. Mais au poil. C'est ce qu'il faut. Ne laissons pas refroidir le public. Thérèse est allée au temple un soir. Elle est comme une barrique. C'est tout juste si Firmin ne lui dit pas : « Tiens-le encore un peu. » Ou peut-être il le lui a dit. En tout cas elle le tient aller et retour, mais retour, elle lâche. C'est tellement réussi que Châtillon n'en dort pas. Elle crie suffisamment pour que le lendemain la commère puisse se donner les gants d'avoir eu peur. Premiers bénéfices : on envoie à la cabane à lapins plus de bouillon de poule qu'il n'en faudrait pour noyer Firmin. Lui il tient son rôle en première : effacé mais présent ; contrit et résolu. Si on lui dit : « Heureusement du mariage hier soir » il soupire et lève les yeux au ciel. S'il ne joint pas les mains... peut-être même que devant certains il les joint. Mais tout ça c'est brimborions et bagatelles. Maintenant qu'on a les outils il faut se mettre au boulot. Ne nous endormons pas sur le rôti. Une accouchée n'est jamais rouge. « Va remercier ces dames. » Celle-là y va

Elle a son petit visage tiré et tout pâle, et ses grands yeux. — Tu te souviens de tes grands yeux, Thérèse ? — Elle a ses grands yeux qui lui mangent le visage. Elle se tient cependant droite et solide. Firmin connaît le prix de ce qu'ici (et partout) les bourgeois appellent la *bonne volonté*. Il faut qu'on dise : « Vous avez vu comme elle était pâle, la pauvre, mais comme elle a de la *bonne volonté* ! Pour les gens comme Firmin et comme Thérèse, la *bonne volonté* est la clef qui ouvre les portes. Ce qu'il faut surtout éviter, c'est de paraître au *dernier degré* de la misère. Les bourgeois ne supportent pas le *dernier degré*. Etre au *dernier degré*, ou simplement le paraître, et toutes les portes se ferment. Les gens sont sensibles. Il y a des choses qu'ils ne peuvent pas voir. Mais ce que Thérèse leur montre c'est tout autre chose : c'est une accouchée faible et pâle : *intéressante* et pleine de *bonne volonté*. Firmin lui a fait la leçon, mais c'est gros Jean qui en montre à son curé. Elle est aussi forte que lui. Elle est tellement forte qu'à certains endroits même on lui dit : « Asseyez-vous ! » Et c'est son triomphe car elle a le génie du *bout des fesses*. Elle s'assoit tellement sur le bout des fesses qu'on insiste : « Asseyez-vous bien, mettez-vous à votre aise. » C'est la prendre pour qui ? Firmin n'est pas là mais, s'il la voyait, il en serait pour sa courte honte, lui qui croit tout lui apprendre. Qu'elle se mette à son aise ? Dieu garde ! Elle fait semblant et c'est pire ; c'est pire que si elle était debout. On en souffre pour elle. Les plus durs à cuire sont tentés de la forcer à s'installer ; les tendres ne résistent pas et la forcent. Comme on est heureux de l'avoir forcée ! Quelle belle expression de remerciement et de gratitude sur son visage ! Telle qu'elle est là, accouchée de la veille, pourrait-on dire, si le sort vous

était contraire, elle se jetterait sur le sort comme une lionne. Cela se voit dans ses yeux. Elle n'a pas encore beaucoup de forces, mais, elle vous les donne. Et les forces ne vont pas tarder à revenir. Alors, vous qui l'avez forcée à s'asseoir, soyez tranquille, ces forces revenues seront à votre disposition. En tout cas, le soir, rien qu'avec ce qu'elle rapporte dans son cabas il y en a pour trois jours. Puis on fait les comptes et les calculs. La marche à suivre est bien simple. Repose-toi. Il ne faut plus qu'on te voie de la semaine. Il faut te faire languir, désirer. Regardez comme elle est loin déjà. On va la désirer, on la désire. On se demande ce qu'elle fait, si elle n'est pas malade par exemple. Elle reçoit des visites. Dans la cabane à lapins, où elle est comme la Sainte-Vierge. Ce n'est pas elle qui a honte de la cabane à lapins : ce sont ceux qui viennent la voir. Elle ne restera sûrement pas dans la cabane à lapins. Firmin, si vous le voyiez comme il est beau ! Il sort d'une chanson ! Comment fait-il chez Gourgeon ? On ne sait pas mais il travaille. Qu'est-ce qu'il fait ? Mystère. En tout cas il tape sur l'enclume. Ça fait du bruit et il tire sur le soufflet ; ça fait des flammes. De temps en temps, tout suant, il vient demander comment ça va. Et pendant qu'il est là, il cale un coin, il pousse un chiffon sous le joint de la porte. Il fait oiseau qui *douillette* son nid. Ce sont vraiment des gens méritants. Là où ils sont forts, elle et lui, c'est qu'ils ne croient pas un mot de tout ce qu'on leur promet. Ils remercient mais c'est sur eux-mêmes qu'ils comptent. Ils savent que les promesses non tenues indisposent terriblement ceux qui ne tiennent pas les promesses. On peut leur en faire. Ils ne réclameront jamais. Ils sont tellement organisés que, dès que la promesse leur a été faite, ils l'ont oubliée. Leur

vie dépend de l'obligation de ne jamais être désagréable à première vue. La seconde vue, c'est leur affaire. Mais la première vue, c'est le seul endroit dans la combinaison où il pourrait y avoir un aléa. Ils s'en protègent automatiquement. On leur promet une maison, une place, des légumes, de la viande, des langes, des couvertures, des vêtements. Motus ! Merci. Mais par la suite, motus. On donne, tant mieux. On ne donne pas, motus, motus ; ce n'est pas de la charité qu'on veut. On veut se servir dans ce que vous avez. Et, pour qu'on puisse se servir dans ce que vous avez, il faut que vous soyez détendus et paisibles ; confiants et endormis ; surtout pas avec le cauchemar de promesses non tenues. Tranquillisez-vous. Il faut encore laisser passer deux à trois jours : qu'on voie bien la Sainte Vierge et le forgeron de la paix en train de faire leur nid. Mais pas plus. Une Sainte Vierge et un forgeron de la paix, ça ne doit pas durer plus de trois jours. C'est dans cette science-là que Firmin est très fort. Il suit les doses de tout. Trois jours, et puis c'est le moment de passer à un autre genre d'exercice. Ce qu'il faut être maintenant, c'est la femme. La femme tout simplement avec son auréole : la femme jeune (une auréole ne va bien qu'à une femme jeune et assez jolic, si possible — Thérèse est même jolie) solide, de bonne volonté, bien entendu (c'est ici qu'elle sort) mais la femme qui a droit à sa situation de femme, la femme, et la mère de famille qui *gagne sa vie*. Voilà ce qu'il faut être. Thérèse va aller chercher du travail. Elle va se proposer pour faire des ménages, même des lessives. Ne pas avoir peur de se proposer pour un travail *dit pénible*. Au contraire. Il faudra même peut-être le faire pendant quelques jours. Il faut ce qu'il faut. On n'a rien sans peine. Dès qu'elle aura trouvé,

Firmin entrera en scène. Là, ce sera vraiment le commencement du travail. Une fois il ira chercher Thérèse à la fin de sa journée, pour que, comme un bon forgeron de la paix qu'il est, comme un bon mari, bon père de famille et bon époux il puisse ramener tendrement la Sainte Vierge à son bras jusqu'à leur nid.

Une fois, il ira trouver Thérèse au milieu de sa journée pour lui dire qu'il est allé surveiller l'enfant, qu'il le trouve rouge, qu'il le trouve chaud, il prononcera même le mot de croup et Thérèse poussera un cri et parlira en courant sans même songer à essuyer ses mains à son tablier. Une autre fois... le tout est qu'il prenne pied. Si on voit que ça ne peut pas faire ou change de patron et on recommence. Jusqu'au jour où « ça fait ». Et, un jour, « ça fait ».

Châtillon, qu'est-ce que c'est, en réalité ? Châtillon n'a jamais été un *village nègre*. C'est, entre deux flancs de montagnes un petit bourg paisible, sans bruit. Le mot qu'on y prononce le plus souvent c'est : soleil. On prend le soleil. On va prendre le soleil. Venez prendre le soleil. Il est allé prendre le soleil. Il ne fait pas soleil. Il va faire soleil. Il me tarde qu'il fasse soleil. Voilà le soleil, je vais prendre le soleil. Ainsi de suite. C'est le plus gros bruit. Avant qu'un commerçant ait fait un tour sur lui-même, tu tuerais un âne à coups de figes. Les sucres d'orge fondent dans les vitrines et il faut trois étés pour faire fondre un sucre d'orge. Ils ne fondent pas à cause de la chaleur ; ils fondent parce qu'ils restent là trop longtemps. C'est pour le sucre d'orge et c'est pour tout. C'est un pays où on a tellement de temps que, tout ce dont on a envie, on ne finit par l'avoir que fondu. Aussi, pour peu d'argent qu'on ait, il résiste à tout (je vous parle de 1880-1890). On n'en voit

jamais le bout. Ce dont on parle aussi, à part le soleil, c'est du bon air. Il y a du bon air. Le soleil, le bon air, ça ne touche pas aux rentes. Tout ce qui est retraits ou petit rentier, à cent kilomètres à la ronde, se réfugie à Châtillon. C'est un cul-de-sac. Pour ces gens-là tout au moins. Pour les routes, c'est également presque un cul-de-sac. Ne parlons pas de route d'Italie ou de la lune. Ça, bien entendu, pas plus que dans mon œil. Il y a une route qui vient de la Drôme. Elle vient ! Elle en fait des manières pour venir ! A chaque ruisseau, s'il y a seulement quatre travers de doigt d'eau, elle s'y reprend à cinq ou six fois avant de faire un pont. Elle s'approche, elle s'écarte ; enfin, elle traverse ; après avoir eu l'air de dire : à dieu vat ! Elle ramasse tous les peupliers qu'elle trouve. Quand elle arrive à Châtillon, elle en a plus de deux cents à ses trousses. Deux cents, qu'est-ce que je dis ? Plus de deux mille. Elle en a de chaque côté sur cinq kilomètres. Et quand elle est dans Châtillon, cette route-là, qu'est-ce qu'elle y fait ? Comme tout le monde à Châtillon : elle y tourne sur elle-même. Si ce n'est pas — (pour la route) — tout à fait un cul-de-sac, c'est que, de l'autre bout de la grand'ruo part une autre route. C'est celle qui vient à Lus. Celle qui passe à Clostre. Celle sur laquelle ronlait la patache de Casimir, le grand lent, muet. Mais, en fait de route, c'est un escalier qu'on devrait dire. En vingt-cinq kilomètres elle grimpe au col de Grimone (après être passée à Clostre) qui est quinze cents mètres plus haut que Châtillon. Et elle le fait avec des tourniquets, des hoquets, des coups de queue, des soubresauts, je ne vous dis que ça ! Un rentier de 1880 se gardait de ces routes-là comme de la peste. Il restait chez lui. Il restait en bas, au soleil et au bon air. Ils

se mettaient deux ou trois pour s'abonner à un journal. Ils en étaient à un point qu'à un moment donné le conseil municipal se réunit et vota une subvention de quatre cents francs. Savez-vous pourquoi ? Pour faire mettre trois ou quatre bancs sur la route, à un endroit où il était particulièrement agréable de prendre le soleil et de respirer le bon air. On en parla un an avant et un an après. On vivait avec une côtelette de cinq sous, les grands jours. Quand le ruisseau sentait mauvais on disait : « Demain c'est vendredi, l'épicier a mis sa morue à dessaler. » Les gros paysans font cent kilos de pommes de terre et vingt raies d'oignons. Pour un son, vous avez tous les légumes d'un pot-au-feu ; qui coûte sept sous pour trois personnes. On donne le persil, le céleri, la salade et les fruits. A un certain moment, il y a eu un semblant de messagerie. C'est celle qui avait donné sa clientèle à Gourgeon. Elle avait un voyageur quand il lui tombait un œil et, sa première note chez le maréchal se monta à quarante francs. Gourgeon avait marqué toutes les chopines qu'il buvait avec le postillon. Comme, d'autre part, cette messagerie ne reliait que la Drôme, qui n'est rien, à Châtillon, qui n'est rien, elle mourut de sa belle mort après avoir déconsidéré Gourgeon une fois de plus. Ce qui n'était pas pour l'inquiéter. On ne s'inquiétait d'ailleurs de rien à Châtillon, sinon de l'absence du soleil, de l'arrivée de la bise, de la neige et des rhumes. Le rhume du notaire faisait époque. Les affaires s'arrêtaient net tout le temps que le notaire éternuait. Toutes les *suspensions* de toutes les salles à manger tremblaient quand le notaire éternuait, non pas parce que c'était le notaire mais parce que c'était un éternueur. On obtenait le même résultat avec l'huissier, le maire, l'appariteur, l'épicier ou le retraits des postes. On,

sortait les foulards et les drogues. Le pharmacien portait un mot à la patache pour se faire apporter vingt boîtes de pâtes pectorales. Enfin bref, Châtillon vivait en famille.

Parmi tous ces rentiers qui y piétinaient, il y en a un qui nous intéresse. Le journal parlait souvent de lui à la rubrique Châtillon. Il disait : « Nous remercions vivement l'énigmatique libéral qui a fait don de vingt francs pour le sou des écoles laïques. » Cet énigmatique libéral donnait aussi au sou des petits Chinois. Le Bulletin paroissial l'appelait alors le mystérieux mécène. C'était un homme de haute taille, resté vert, mince et souple comme un jonc. On ne voyait de lui que ses yeux d'un bleu si limpide qu'ils en étaient blancs. Ils faisaient un effet extraordinaire. A première vue on croyait que sa tête était trouée du front à la nuque et qu'on voyait le jour par les trous. On en avait des frissons. Heureusement il avait un visage agréable et surtout la plus jolie bouche que vieillard ait jamais eue. Toute rasée, elle était fine et solide, sans aucun effondrement et certainement tout à fait semblable à celle qu'il avait au moment de sa première communion. Au lieu de le regarder aux yeux, d'emblée on le regardait à la bouche. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'on se hasardait. Alors on se disait : « Que je suis hête ! Il a de beaux yeux ! »

On dit que le hasard fait bien les choses ; je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est qu'il en fait de drôles. Cet énigmatique libéral avait une femme, alors, là, la fleur des pois ! La bonté sur la terre, jolie comme un cœur et, tenez-vous bien : avec les mêmes yeux que lui. Absolument les mêmes. Cherchez, tournez, prenez-le par le bout que vous voudrez, pas la plus petite différence. La même petite pointe de bleu dans la même grande cuve

d'eau claire. S'étaient-ils cherchés ? C'est possible. En tout cas, ils s'étaient trouvés. Et, quand je dis la bonté sur la terre c'est qu'il n'y a pas d'autres mots. C'était inscrit sur son visage. Mais, ce qui est écrit n'est pas toujours parole d'évangile, tandis que là, ça l'était. Vous savez qu'il y a un point où la bonté devient bête. Eh ! bien, cette femme allait jusque là, et n'était pas bête ! Elle allait bien plus loin que ce point-là et, au lieu d'être bête on se disait : « Mon Dieu, qu'il y ait une femme comme ça sur la terre ! Mais ce n'est pas possible ! Ce que j'aimerais être cette femme-là, moi ! »

Vous savez ce que nous disons quand quelqu'un est gentil, aimable, complaisant, serviable, bon, beau, agréable à regarder, qu'il a toutes les qualités ? Nous disons ici : « *On le voudrait tout.* » Eh bien ! c'était exactement ça. *On la voulait toute.* On voulait son petit visage de pompée, ses cheveux blancs, son petit corps toujours très sensible et qui avait dû être une beauté. On voulait sa démarche. Sa démarche ! Marcher. Qu'est-ce que c'est marcher ? Nous marchons, tout le monde marche. Il n'y a rien de plus simple. Elle, que voulez-vous que je vous dise ? Elle n'en faisait pas une affaire. Oh ! Il n'y avait rien de plus simple pour elle aussi, mais c'était bien rare si tu ne voyais pas quelqu'un s'arrêter pour la regarder. Et, à un moment donné d'autres gens se disaient : « Mais qu'est-ce que je fais ? Je la suis, ma parole ! Mais je n'allais pas de ce côté ! Comment ça va que je suis cette femme ? Qu'est-ce qui m'est arrivé ? » Il leur était arrivé ce qui arrivait à tout le monde. Voulez-vous que je vous dise ? Eh bien ! elle était *contagieuse*. Avec elle, on attrapait les bonnes qualités comme on attrape la rougeole. Toutes les femmes de Châtillon l'imitaient, enfin

imitaient son extérieur qui était le plus facile à imiter. Ah ! mais j'ai oublié de vous dire comment elle s'appelait. C'était madame Numance. Nous voilà en pays connu. L'énigmatique libéral, c'était monsieur Numance. Toutes les femmes de Châtillon, jeunes ou vieilles, pauvres ou riches étaient à la « mode Numance ». Elle était coquette. Elle en avait bien le droit. A son âge, c'était de la politesse. Elle avait dû être un bijou. Pour se garder ses formes de jeunesse, elle s'habillait toujours avec des étoffes un peu lourdes, à corps soutenu, la jupe à longs plis qu'on appelait amazone.

Ces Numance n'étaient pas de la région. Ils avaient été propriétaires d'une filature de soie à Carpentras. Lui avait fait partie de la jeunesse dorée. Elle, quand elle le rencontre c'est le haut du pavé sans l'être. Jolie comme un cœur mais fille de sa mère qui mène grande vie dans les malles d'un ambassadeur, sans être ambassadrice. Rencontre à l'occasion d'une inondation du Rhône. Pont de Ponsonas rompu, nu mètre d'eau sur la chaussée, trafic arrêté, dans quel trafic est une chaise de poste qui va porter l'ambassadeur en Espagne ? Hospitalité chez les Numance. Pour le fils, Bernard, elle est exactement ce qu'il désire. Pour elle, Sylvie, il est ce qu'elle veut depuis longtemps. Mariage. Mort des Numance père et mère, à cinq ans d'intervalle. Ils dirigent la filature de soie.

C'est l'époque où tout le monde s'enrichit. Ils s'enrichissent. Mais, chez eux, ce qui vient de la flûte s'en va par le tambour. Elle dit : « J'ai ce que je donne. » Et elle donne, à Jacques, à Pierre, à Paul, à bon escient mais sans limite. S'il y a mille ingrats pour un reconnaissant, alors c'est qu'elle a donné à vingt mille car, en 51, Bernard qui, naturellement malgré jeunesse dorée, filature,

rentes sur l'État, a vadrouillé inutilement dans toute la région, chassepot à la bretelle contre Badinguet, Bernard évite Cayenne et Lambessa de justesse à cause de vingt personnes qui s'entre-mettent, se compromettent, se feraient hacher en chair à saucisse plutôt que de supporter le plus petit regard réprobateur des yeux clairs de Sylvie. Il échappe à la déportation, on rafistole tout ça avec du papier collant, et vogue la galère. Maintenant, c'est monsieur et madame Numance. Un peu éberlués de *l'estoufado* à laquelle ils viennent d'échapper, ils passent dix, presque vingt ans à en trembler, à se tenir par la main, même au lit. Cent fois par jour ils se regardent, n'en croient pas leurs yeux tellement, après coup, ils ont peur de se perdre. Tellement ils s'aiment. Jamais coup d'État n'a plus rapporté à personne. Monsieur Numance qui, quoique philosophe, est fin comme l'ambre, s'en rend compte et se réveille chaque nuit pour s'assurer que sa femme est bien là et pour en remercier le Seigneur. Rien ne compte sauf elle. Il ne fait qu'une autre petite entourloupette en 70, mais cette fois madame Numance risque le coup à ses côtés. Elle n'a pas cessé de faire le bien, mais elle ne manque pas de finesse, elle non plus. Cette fois, les temps ont changé ; elle ne compte plus sur les vingt personnes reconnaissantes. Elle sent que le pays s'abêtit. Elle se trompe toutefois de cent ans. Pendant qu'elle accomplit avec son mari quelques petits actes d'héroïsme bien idiots et bien inutiles, quatre ouvriers de la filature ne les quittent pas de vue et sautent les haies silencieusement cinq minutes après eux. Sitôt la guerre finie, elle recommence, comme si de rien n'était, à se promener à droite et à gauche avec ses paniers de provisions, son portefeuille ouvert, sa boîte à pharmacie. Elle

reconnuance à payer les notes de docteur, les notes de boulanger, les notes d'épicerie de cent ménages. Elle est marraine d'une manivelle à faire frémir. Elle en arrive même — (et il faudrait la peindre sur les murs d'une église) — à aller, avec son toujours joli visage, têter, à l'aide d'une pipe en terre, de nouvelles accouchées qui ont des abcès aux seins. Elle attaque la misère et la douleur partout où elle se trouve. C'est le Napoléon du malheur. Elle fait tête sur tous les fronts, dans une campagne d'Italie qui va de la jambe cassée à l'eczéma, du cordon de Saint-Antoine à la variole, de la folie furieuse au choléra, du livret de la caisse d'épargne au désintéressement des huisiers. Au surplus, elle est de son temps, elle donne à toutes les quêtes, toutes les œuvres, toutes les souscriptions, loteries de bienfaisance, depuis les enfants tuberculeux jusqu'au son des petits Chinois. Pour son mari, depuis 51, depuis 70, elle est le Dieu qui fait pleuvoir. Il se vendrait à un marchand d'esclaves pour remplir la corbeille qu'elle vide. Elle dirait : « Ne mangeons plus » il se cachetterait la bouche avec des cachets de circ. Il cherche son manteau : elle l'a donné. Et elle ne l'a pas coupé en deux comme saint Martin, car, il en rachète un autre, elle le donne : il lui en fallait deux. Si monsieur Numance est à son aise dans le fauteuil où il fume son cigare, qu'il en profite pendant qu'il est assis dedans ; ce soir, le fauteuil ne sera peut-être plus là. Cela ne dépend que d'une paralytique à qui il est nécessaire. Certains soirs, la maison a beau être cossue, le salon semble vide. Et en effet, il est vide. On l'a presque déménagé dans l'après-midi parce qu'il fallait courir au plus pressé, dit-elle. Mais comme chaque soir, ils ne manquent pas de se prendre par la main et de ne plus se lâcher jusqu'au lendemain

matin. Qu'est-ce que le vide ? Au plus fort du dépouillement, ils se regardent dans les yeux, dans ces yeux qui sont des trous à leur tête : alors, la petite pointe de bleu colore presque toute la grande cuve d'eau claire.

Ce qui devait arriver arriva. On ne joue pas avec le feu. L'argent, c'est un monde. Un beau matin ils sont ruinés. La ferme de La Voulte, partie dans le corbeillon. L'argenterie, les bijoux, les meubles, la bibliothèque, les tableaux, et même la boîte à cigares : dans le corbeillon. Si on leur fait justice (et pourquoi ne la leur ferait-on pas ?) c'est à peine s'ils possèdent encore les vêtements qu'ils ont sur eux. Haro sur le baudet ! Tu parles si on va laisser passer cette occasion ! A un point qu'à la Préfecture même on s'en occupe ! Tout d'un coup, c'est une levée de boucliers. Qui aurait jamais cru qu'il y avait autant de boucliers à Carpentras ? Officines et études se frottent les mains et se congratulent sur plus de cent kilomètres à la ronde. Pas besoin de fourbir les armes : elles l'étaient. Elles l'étaient depuis longtemps. On n'attend plus que le bout-selle. Ils vont *faire pouf* ! Mais monsieur Numance n'est pas le premier venu. Il ne faut pas croire que, le corbeillon, il le remplissait sans se rendre compte. Il ne faudrait pas non plus prendre madame Nunance pour une imbécile. Cette ruine, ils l'ont prévue. Ils savaient très bien où ils allaient. Ils sont allés peut-être cinquante centimètres plus loin que l'endroit prévu mais pas plus. En tout cas, en trois coups de cuillère à pot, tout est liquidé sans faille. La filature ne licencie pas ses ouvriers et passe simplement sous un autre patron. Personne ne perd rien. Il n'y a ni procès ni tribunal. Elle dit : « Et si je prenais quand même un billet de la

loterie des enfants tuberculeux comme d'habitude ? Et lui répond : « Bien sûr. Tu ne vas pas te priver de ça, mon cœur, nous n'en sommes pas à ce point-là. » Dix francs. Qu'est-ce qu'il leur restait ? Je ne sais pas, moi, peut-être trois cents francs de rente. Le billet qu'elle prend (et pour elle il ne s'agit pas de loterie, il s'agit de donner dix francs de plus) le billet qu'elle prend gagne cent mille francs ! Ce n'est pas encore là le miracle. Le miracle c'est qu'ils ne brûlent pas le billet comme d'habitude. Ils en sont à la fin d'une valse, la tête leur tourne un peu. Ils n'ont plus très bien leur présence d'esprit, ils ne brûlent pas le billet, ils le gardent par hasard. Et c'est parce qu'ils ne savent plus ce qu'ils font qu'ils ont maintenant cent mille francs. Cela leur ressemble tellement qu'ils ne s'en étonnent pas. « Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture. »

J'ai blagué. J'ai toujours entendu parler d'elle en blaguant. Elle vous irritait l'amour-propre. Maintenant je ne blague plus. Ils ont beau être des saints, ils sont éberlués. Elle ne se rendait pas compte qu'elle faussait tout le jeu quand elle allait sourire et verser le corbeillon pour les autres, chez les huissiers. Elle était loin de se douter que les huissiers n'en dormaient plus ; que par sa faute quelque chose ne tournait pas rond. Maintenant, elle le sait. Elle a vu rire les crocodiles. Ils ont valsé trop longtemps aussi. Ils ne peuvent plus danser le pas des patineurs, ni même marcher droit. Ça n'est pas très grave : il y a toujours, tous les soirs, ces deux mains qui s'accrochent l'une à l'autre. Il importe seulement de n'être pas ceux par qui le scandale arrive. En les voyant zigzaguer, on pourrait croire qu'ils ont bu. « Et puis, dit-elle, nous n'avons plus assez à donner, nous ne donnerions que le mauvais exemple. »

Ils viennent se fixer à Châtillon. Il a soixante-dix ans. Elle en a soixante-cinq. Ils vivent comme des rentiers. Ils se mettent à faire le bien modestement. C'est encore énorme mais, pour eux, ils croient qu'ils se cachent.

C'est à leur porte que finalement Thérèse vient sonner. Elle a été femme de ménage chez les uns et chez les autres. Elle a gagné ses deux sous à l'heure, mais elle n'est pas la femme de deux sous. Firmin a joué sa comédie mais il y a eu un pépin. Il avait oublié qu'un chien est toujours très fort dans sa niche. Dès qu'il a essayé de passer les seuils on lui a montré les dents. D'une façon charmante d'ailleurs. A distance cela pouvait être pris pour un sourire, Firmin ne s'y trompe pas. Le coup du petit qui a le croup ne peut être fait qu'une fois. Le forgeron de la paix qui vient donner son bras à la Sainte Vierge, à la longue, ça passe dans les mœurs et personne n'y fait plus attention. Il faut trouver autre chose. Et surtout, il faut le trouver vite, sans quoi on va être réduits aux vingt-cinq sous de Gourgeon. C'est Thérèse qui parle la première des Numance.

Tout de suite, il arrive aux Firmin quelque chose d'extraordinaire. Ils étaient en tenue de combat. Thérèse s'était fait une tête de *fleur de Marie* avec les cheveux bien tirés. Elle avait mis une pointe de parfum modeste à la *violette* car Firmin avait dit : « Nous n'avons pas de qualité, nous ne pouvons nous soutenir qu'avec de la politesse. » Il s'attendait à de la haute lutte : on les attendait comme le Messie. Tout était préparé. « Si vous n'étiez pas venus, on serait allé vous chercher. » Pendant que les Firmin combinaient d'un côté, les Numance combinaient de l'autre. Côté loups, côté agneaux, c'était un : « Embrassons-nous, Folleville ! » Il y avait même chez les

Numance une *férocité* à laquelle Firmin était loin de s'attendre. Quant à Thérèse, la tête lui tourna tout de suite comme une toupie. La misère lui manquait brusquement sous les pieds. Elle ne savait plus à quoi se raccrocher. Elle en oublia de s'asseoir du bout des fesses. Firmin lui fit les gros yeux. « Ne la grondez pas, dit madame Numance. — Mais je ne la gronde pas », répondit Firmin d'une voix qui n'était pas du tout celle d'un forgeron de la paix ! « Il va nous falloir jouer serré, dit-il. Tes bourgeois sont d'une race que je ne connaissais pas encore. Je me demande où ils veulent en venir. Si nous allons loger dans le petit pavillon de leur jardin, comme ils nous ont dit de le faire, est-ce que c'est pour nous mettre le pied dessus ? Ou bien quoi ? Cette façon de tout donner ça n'était pas catholique. Et que je t'y repince à t'installer dans leur fauteuil comme une duchesse ! Ils veulent voir notre jeu et tu n'es pas encore entrée que tu abats tes cartes. Je te préviens : si cette fois nous ne réussissons pas, ce qui nous attend c'est le *trimard* sur les routes avec notre baluchon et le gosse ; ça ne sera pas rigolo. » Il lui fit encore une fois la leçon. Mais il y avait bien des choses que Firmin ne savait pas.

On lui aurait coupé bras et jambes si on lui avait dit, par exemple, que depuis qu'elle était entrée dans cette maison, Thérèse s'abandonnait à l'amour ! Les traits, l'allure, la démarche, le costume, le chapeau à plumes de madame Numance l'avaient déterminée depuis longtemps. C'est même pour se rapprocher d'elle qu'elle l'avait donnée à Firmin. S'il s'apercevait jamais de ça, les Numance étaient perdus. Pour l'instant, il était loin de s'en douter. Aussi, fut-il très surpris de s'entendre répliquer : « C'est grâce à moi que tu es chez eux, fiche-nous la paix. » S'il avait compris ce nous

tout de suite il gagnait sa bataille d'Austerlitz. Il se dit « Thérèse a les nerfs, mais ce n'est pas le moment de la corriger. Un œil poché peut tout compromettre. » Il parla raison. Là, il fut écouté. « Nous ne sommes pas des sauvages. Nous ne voulons pas la mort du pécheur. Nous voulons simplement vivre comme des gens. Qu'est-ce qu'elle t'a dit, au juste, de ce pavillon ? Il ne faudrait pas qu'elle venille nous en faire casquer le loyer en te prenant ensuite ton travail à l'œil. Nous n'arriverions pas à joindre les deux bouts. Nous ne pouvons guère nous payer de luxe. » Du moment qu'on était sur l'objet et sur les raisons de son amour, Thérèse était intarissable. « Elle m'a bien précisé, dit-elle, que ce pavillon, elle nous le donnait. — Halte-là ! l'interrompit Firmin, qu'est-ce qu'elle entend par donner ? Est-ce que c'est un mot en l'air ou est-ce qu'elle sait ce que parler veut dire ? Est-ce qu'elle donne par-devant notaire ou est-ce qu'elle ne lâche pas le morceau ? Un mot comme ça est vite dit mais tu vois où ça mène quand on a de la tête, ajouta-t-il en se léchant comme un renard. — Elle a parlé de notaire s'empressa de dire Thérèse. » Lâcher le morceau, en parlant de madame Numance l'indignait. « Alors, je te tire mon chapeau, dit Firmin, mais de mon côté il y a un os. Je veux bien le pavillon à condition qu'ils me donnent un peu de terre tout autour, jusqu'à la bordure d'ifs par exemple. Une mitoyenneté, c'est toujours un pain bénit. Et puis il y a des lois : on ne peut pas interdire à un propriétaire l'accès de sa propriété. — Tu es fou, dit Thérèse, ils nous donnent le pavillon tout meublé et, est-ce que tu as vu les meubles ? Et madame Numance veut être la marraine du petit. — Si elle veut des honneurs qu'elle les paye, dit Firmin. Profiter des pauvres bougres

ça c'est leur affaire, mais moi, je me défends. Tout bien réfléchi, je ne réclame que la terre jusqu'à la barrière d'ifs. Nous passerons par leur chemin mais nous créerons un droit de passage. Ça en a nourri de plus gaillards que nous. »

Thérèse tremblait à l'idée du *trimard*. Jusqu'à maintenant, comme vous le savez, les routes ne lui avaient pas fait peur. Et ce n'était pas l'enfant qui pouvait la faire changer d'idée mais elle ne pouvait plus s'imaginer en train de vivre loin de son idole. Pendant que Firmin dormait, elle voyait encore madame Numance comme si elle était là. Dès que l'aube luisait aux fissures de la cabane aux lapins elle se levait, s'habillait et courait dans la rue. L'enfant même ne comptait pas, c'est Firmin qui s'en chargeait avec des bouillies. Dès le début il avait fait passer le lait à Thérèse qui aurait été une bonne nourrice mais il voulait avoir devant tout le monde la réputation de bon père de famille. Cinq fois par jour, chez Gourgeon, il tapait sur l'enclume pendant un bon moment puis, quand il était sûr d'avoir bien corné les oreilles à tout le quartier, il sortait de la forge en s'essuyant les mains et il allait *donner la bouillie*. Maintenant, cet arrangement faisait bien l'affaire de Thérèse. S'il lui avait fallu donner le sein, elle serait morte d'impatience. Elle entrait chez les Numance avec un *passé* qu'elle tenait tout le temps dans un mouchoir parfumé, de ce parfum de violette qui d'abord avait été une arme et maintenant servait à l'adoration. Dès le vestibule, la maison sentait madame Numance. Son ombrelle mauve était dans le porte-parapluie, son chapeau de jardin sur la commode. Elle avait touché ce vase. Thérèse allait se laver les mains au robinet de la cuisine pour faire partir de ses doigts l'odeur de violette qu'y avait laissée le *passé*. Elle revenait prendre le vase

et en renifler la porcelaine. Elle passait tous les matins une inspection des châles, des pointes, des mitaines, des bonnets, des rubans, les reniflait, se les frottait aux joues, sans jamais aller jusqu'à se les mettre. Par contre, pour un très vieux cachemire que madame Numance avait l'habitude de porter près du feu et qui gardait dans sa soie la forme de ses épaules, elle l'étalait à bout de bras et elle le contemplait. Madame Numance se levait de très bonne heure. Elles buvaient le café toutes les deux sur la table de la cuisine. *Sur le trimard*, plus de passc, de vestibule, plus de café. Le pavillon sauvait de tout. Elle aurait fait n'importe quoi pour avoir ce pavillon qu'heureusement on lui donnait. S'il avait fallu tuer monsieur Numance pour l'avoir, elle n'aurait peut-être pas réfléchi longtemps. Il était très gentil avec elle. Il lui disait tout le temps : « Thérèse, tu n'as besoin de rien ? Tu sais que je suis là. — Non merci, monsieur Numance, j'ai tout ce qu'il me faut. » A condition que madame Numance ne soit pas trop tendre avec lui. Et elle l'était. Alors, Thérèse allait à la cuisine et se parlait en langage Firmin. Elle se disait aussi : « S'il pouvait être malheureux avec sa femme ! » Elle se demandait comment cela pourrait par exemple se faire. Elle le tua deux ou trois fois pendant qu'elle chaussait et déchaussait madame Numance, ou qu'elle lui remplissait sa chaufferette, ou qu'elle courait derrière elle dans la rue pour lui porter un châle qu'elle avait oublié.

Firmin s'installa au pavillon. « Prenons possession, dit-il, nous réclamerons après. » Le jardin des Numance était très grand. A Châtillon, on l'appelait même le parc. C'était loin d'en être un. Ça tenait quand même une bonne superficie. D'un côté leur terrain longeait la route de Lus sur plus

de trois cents mètres. De là, leur limite remontait dans la colline sur plus de cinq cents mètres. La maison était à flanc de coteau, au bon soleil. De l'autre côté, le terrain descendait jusqu'au ruisseau. A mi-chemin entre la maison et le ruisseau courait une barrière de petits ifs ; le pavillon était derrière. « Que voulez-vous que je fasse de ça, madame ? dit assez rudement Firmin, en repoussant l'acte notarié qu'elle lui tendait. Nous nous confions à votre bonté. Vous employez ma femme tout le jour ; et elle n'a pas le temps de s'occuper de son enfant. Il faut que je sois à la fois forgeron et nourrice. Et la forge où je travaille est à trois cents mètres d'ici. J'ai compté les pas depuis la grille. S'il faut que je fasse ce chemin cinq fois par jour, vous parlez d'une corvée ! Et puis, l'enfant ne peut pas rester seul. Je suis pauvre, madame, mais j'ai des principes. » Il allait parler longtemps. Il se rendait compte qu'il était parti un ton trop haut. Cela revenait à dire : « J'ai les dents longues. » Madame Numance l'interrompit et d'abord lui fit peur. « Je n'ai pas l'intention, dit-elle, de recevoir votre femme en dehors de ses devoirs. — Voilà le congé, se dit Firmin. Tu l'as bien mérité, vieille bête. A nous le trimard. » Il était sur le point de se jeter sur le papier timbre que madame Numance tenait encore à la main, mais elle poursuivit paisiblement : « Le pavillon dans lequel vous logerez est à peine à cinq minutes de ma porte. Thérèse pourra fort bien s'occuper de son enfant. Et, ajouta-t-elle, si vous aviez jeté un simple coup d'œil sur ce papier, vous auriez vu qu'il vous donne aussi un petit bout de terre sur lequel vous pouvez cultiver des légumes. Avez-vous beaucoup de travail à cette forge ? — Oh ! se dit Firmin en rigolant intérieurement, pas tout le même jour, ma belle dame. » Et il sentit qu'il

pouvait répondre rondement comme un bon forgeron de la paix qu'il était.

Quand il eut soigneusement épluché l'acte, il se tapa sur les cuisses. « Il y a à boire et à manger, se dit-il. Vive la sociale ! Ceux-là alors, ils me la coupent. Baste ! S'ils veulent se jeter dans la gueule du loup c'est leur affaire. Tous les goûts sont dans la nature. »

Firmin reste encore quelque temps chez Gourgeon. Quand il entend venir une charrette de paysans il tape sur l'enclume avec son marteau. Peut-être que ça va donner à l'homme l'idée de faire ferrer son cheval ou lui rappeler qu'il a un travail pour la forge. On le blague. On lui dit : « Alors, le propriétaire ! » Il mène très bien sa propriété. Il connaît la règle de son jeu sur le bout du doigt. Il n'a pas beaucoup de large ; il a trois à quatre cents mètres carrés. Il en fait un très joli jardin potager. Thérèse l'y pousse. Elle a le pavillon. Elle est garantie contre le *trimard* mais elle ne cesse d'y penser. Souvent elle s'y met aussi. Elle bine, sarcle et râtelle. Elle, par contre, ne croit pas à sa propriété. Elle se sent toujours sur les terres de madame Numance. Son sarclage, son binage, son râtelage, c'est de l'amour. Elle veut que ce jardin soit bien pomponné. Le pavillon, elle y croit. A la terre, non.

Il y a eu le baptême de l'enfant. Il s'appelle Charles. Firmin qui comptait sur le son des cloches pour affirmer un tout petit peu sa position sociale, est floué. Cela se passe en catimini. Il n'est pas content. Le seul luxe c'est une bouteille d'eau du Jourdain que madame Numance verse sur la tête de l'enfant. Ce baptême dans ces conditions ne sert à rien. Il comptait sur des cérémonies. Il voulait une brassière en dentelle. Thérèse lui a dit qu'il y a au premier étage de pleines

armoires de dentelles. Il a besoin que, dans Châtillon, on sache où il en est. Il ne peut pas se promener avec son acte de propriété sur le chapeau comme un numéro de couscrit. Par contre, il a un bon repas. Dont il se fiche. Il est sobre. Il ne boit pas. Sa sobriété est un outil. Il s'en sert et, à force de s'en servir, il en a l'habitude. Monsieur Numance, qui se moque gentiment de l'eau du Jourdain de sa femme et décoiffe une bonne bouteille, fait fausse route. Cela n'aurait de valeur pour Firmin que si tout Châtillon le voyait boire cette bonne bouteille. Si le fait d'avoir bu cette bonne bouteille lui permettait par la suite de prendre du poil de la bête avec un tel ou avec un tel avec lesquels il rêve d'entrer en combinaisons !... Mais si c'est pour le vin, non. Il boit le bon comme il buvait le mauvais. Ce qu'il veut c'est : avoir. Enfin, monsieur Numance lui donne trois beaux cigares. A ce moment-là le baptême prend sa signification pour Firmin. Le cigare est une chose qu'on peut montrer. Il a même une idée de génie : il va non seulement se montrer avec un cigare au bec mais il va donner un de ces magnifiques cigares à quelqu'un. « Qui est-ce qui t'a donné ça ? — C'est Firmin ! » Ça c'est un baptême qui sert à quelque chose ! Du coup il en devient gentil et il fait des amabilités à tout le monde. « Un peu rude mais brave homme, se dit madame Numance » et, comme elle regarde son mari en cachette, le bon regard de celui-ci lui répond : « Oui, brave homme. — Il faut que j'aille jusqu'à la forge, dit Firmin. — Un dimanche ! » Il va s'embarlificoter dans des explications. Thérèse est tellement contente de l'avoir vu gentil avec madame Numance qu'elle lui sauve la mise. « Oh ! dit-elle, il ne peut pas rester loin de son travail. — Oui, reprend-il un peu gêné, en effet, je ne

peux pas rester loin de mon travail. — Mais, dit monsieur Numance, dites-moi Firmin, somme toute, c'est le baptême de votre fils ; prenez donc une poignée de cigares et donnez-les à vos amis. Ça se fête, un baptême. » Ce pékin-là se foutrait-il de ma gueule, se dit Firmin ? Tout le long de la route son nez s'allonge. Il n'a plus guère de goût à donner ces cigares maintenant. Enfin, il les donne mais il se dit : « Est-ce qu'ils me joueraient un tour ? Le coup des cigares m'a coupé les flancs. Le terrible avec ces deux êtres c'est qu'ils n'ont rien dans les yeux. On ne peut pas savoir à quoi ils pensent. Si ce sont des roublards et de cette force-là nous sommes frits. » Le soir, au pavillon, il regarde son acte de propriété. « Qu'est-ce que tu cherches ? — Je ne suis pas né de la dernière pluie, dit-il. S'ils veulent me rouler, ils trouveront à qui parler, il faudra qu'ils se lèvent matin. » Mais dans tous ces mots il ne comprend pas grand-chose. Ce qu'il ne comprend surtout pas c'est pourquoi on lui a donné ce pavillon et la terre. Ces gens ne lui devaient rien. S'il le leur avait arraché, s'il les avait roulés, cocagne ! Il saurait comment il les a roulés. Il serait certain de ce qu'il a. Mais là, il n'a pas eu le temps d'ouvrir la bouche qu'on lui a dit : « Tenez, voilà le pavillon et voilà la terre. » Ce n'est pas naturel. Ce n'est pas clair. Il y a quelque chose là-dessous. Pendant deux ou trois jours il surveille même Thérèse. Elle est coquette et propre et elle se met de la poudre de riz. Est-ce qu'elle fricoterait ? Est-ce que ce serait ça ? Si c'était ça, bonne affaire. Qu'elle le dise ! Il n'espérait pas tant. Si Thérèse fricote avec le vieux, alors nous sommes des coqs en pâte et c'est parfait. Je n'ai plus besoin d'acte notarié. J'en suis un, moi, d'acte notarié. Mais, pas moyen de savoir. S'ils fricotent ils sont forts. Mais pour-

quoi Thérèse se cache-t-elle de lui avec tant de soin ? Qu'elle ne se figure pas de pouvoir débrouiller toute seule une chose de cette importance. A moins qu'elle se soit mise dans l'idée de tirer son épingle du jeu ; alors, là minute ! Et il commet une imprudence. Il interroge Thérèse. Il essaye de le lui faire venir de loin et comme elle ne comprend pas il crache le morceau. « Parce qu'alors, si c'est ça, dit-il, ne nous gênons plus, c'est tout écrit. » C'est le premier soir où ils se battent dans le pavillon. Il avouera plus tard qu'il a eu peur. « Elle hennissait, dit-il, elle me visait aux yeux. Heureusement qu'elle m'a flanqué ce coup de pied dans le ventre qui m'a mis en colère et qui a fait que je l'ai assommée, sans quoi j'y passais. Je n'ai jamais été si près de la mort. »

C'était un soir de vent. Les Numance n'entendirent rien de la bagarre. Thérèse garda le lit le lendemain. Elle refusa de se faire voir au docteur. Elle avait des marques sur le ventre, sur les seins et sur la nuque qui n'auraient trompé personne. Elle ne voulait pas que celle qu'elle aimait sache qu'elle avait été battue : « Vous vous conduisez comme une enfant » lui disait madame Numance. — Non, gémissait Thérèse, si vous êtes là je n'ai besoin de rien d'autre, ça me suffit. » C'était vrai. A un point que, tout le temps que madame Numance resta à son chevet, Thérèse reposa sans se plaindre sur sa nuque meurtrie. Elle était au comble du bonheur. Elle lui déclarait son amour en disant : « Ne vous en allez pas. » Elle lui pressait la main. Elle pouvait sans crainte la regarder en pleurant. Elle avait d'un seul coup toutes les passions de l'enfant et de la femme qu'elle n'avait jamais eues. Sa bouche qui était ce qu'elle avait de plus beau se gonflait de façon fort touchante.

Madame Numance était également en proie à

un extraordinaire plaisir. Elle avait d'abord dit en tremblant : « Oui ma fille, oui ma fille » et prit cette main déjà fatiguée de lessives qui sautait vers elle comme un petit oiseau. Des mots de tendresse s'étranglaient dans sa gorge. Puis, elle ne se retint plus de presser cette main avec violence et même de la porter à son cœur. Ses pensées étaient dans un trouble extrême. Elle passa beaucoup de temps dans cette confusion délicieuse et des frissons convulsifs avant de pouvoir se dire : « Le Seigneur n'a pas voulu que j'aie des enfants de ma chair mais en voici un de mon cœur. » Elle voyait clairement la bonté de Dieu. Elle eut le courage de voler trois secondes à son bonheur pour remercier le ciel. Enfin, elle n'y put plus tenir, elle se pencha sur le lit et serra Thérèse dans ses bras. « Oui, tu es ma fille, dit-elle, d'un air égaré. »

Les gestes de madame Numance étaient sans mesure. Elle avait pressé si fort sur les meurtrissures de Thérèse que celle-ci ne put retenir un cri de douleur. « Que me caches-tu ? » dit madame Numance affolée. Elle n'écoula aucune prière, tira les draps et releva la pauvre chemise sale. Elle dit d'abord : « Qu'as-tu fait ? » Puis elle apprit beaucoup de choses d'un seul coup et elle ajouta : « Quel est le monstre ? »

Thérèse raconta la bataille mais sans en donner les vrais motifs. Elle dit seulement que Firmin, quoique bon, était très emporté. Par amour-propre elle lui chercha des excuses. Elle n'avait pas d'imagination et, depuis une heure, l'amour n'avait pas eu le temps de lui en donner. Elle ne put imaginer que dans la vérité. Elle ajouta qu'il souffrait de sa condition et que parfois il ne se connaissait plus.

« Il y a là de quoi le mener au bagne », dit madame Numance dont l'indignation ne s'apaisait

pas. Elle était glacée des pieds à la tête à la pensée des ravages que ces coups marqués en bleu et même en rouge sombre avaient pu faire dans ce corps qui désormais était la chair de sa chair. Mais Thérèse supplia et dit que la faute lui incombait à elle-même en grande partie. La peur du *trimard* à quoi pouvait l'obliger Firmin s'il était forcé de prendre ses cliques et ses claques lui fit trouver des raisons.

« Ce n'est pas vrai, dit madame Numance, tu ne me feras jamais croire que tu peux pousser un homme à ces extrémités. Tu es la douceur même. Regarde tes yeux ! » Et elle alla lui chercher une glace. Thérèse avait les yeux d'une petite paysanne de vingt-trois ans qui aime pour la première fois de sa vie. Mais elle se trouva laide à faire peur. Au surplus, elle ne pouvait pas oublier son corps tout humilié de coups et elle éclata en sanglots. Dans ces premiers moments de la passion, tout est prétexte à bonheur. Thérèse pleura longtemps avec joie et madame Numance la consola avec une joie encore plus grande.

Ces moments étaient pour elles deux en dehors du monde. Elles ne s'apercevaient même pas qu'il faisait dehors un temps de chien.

Enfin, madame Numance reprit assez de sang-froid pour commencer à faire des folies. « Il faudra bien qu'il te laisse à moi, dit-elle avec une froideur qu'elle admira ingénument. (Elle qui n'avait jamais rien possédé, elle en était tout d'un coup à la possession la plus jalouse.) Nous nous occuperons de sa condition si c'est vraiment ce qui le rend sauvage. Mais qu'il marche droit. Si jamais il te manque, je ne le manquerai pas, je le prévienne. Je suis capable de tout pour défendre ce que j'aime. » Et, par cette sorte d'enfantillage des premiers instants de l'amour (qui n'était même

plus comique dans une femme de plus de soixante ans) elle lui raconta que, pendant les années terribles, elle avait aidé son mari à faire basculer un uhlan dans le Rhône. Sans songer plus loin, Thérèse savourait le délice d'être protégée et apprenait déjà l'égoïsme de ceux à qui on donne tout d'un seul coup. Elle était une bonne grosse niaise épanouie. Elle ronronnait comme un chat.

Dans ce moment où il n'était vraiment plus rien, ni pour l'une ni pour l'autre, Firmin entra. Malgré ses extraordinaires qualités, madame Numance apprenait vite ; elle eut la présence d'esprit de dissimuler. Firmin se donna l'air d'un dindon, ce qu'il faisait toujours dans ses moments de finesse. Cela cadrerait assez bien avec la bonne nature et les remords dont Thérèse l'avait embelli. Madame Numance fut très habile avec lui puis se retira. « On dirait que tu lui as tapé dans l'œil, dit Firmin. » Il avait compris que Thérèse était heureuse et qu'il pouvait se permettre maintenant beaucoup plus que la veille au soir. « N'oublie jamais que nous sommes de pauvres bougres et qu'il vaut mieux qu'on ait du goût pour nous que de l'amitié. Mais, ceci dit, je m'excuse pour la façon dont je t'ai parlé hier soir. Je plaçais le faux pour savoir le vrai. Si, confiante à mon air bonhomme, tu m'avais avoué quoi que ce soit de sale avec le Monsieur, je t'aurais tuée, quitte ensuite à me pendre. Je n'étais que jaloux. N'oublie jamais Firmin ; il ne t'oublie pas. Tu es ma petite femme. » Il continua sur ce ton tant qu'il ne vit pas Thérèse apaisée et sur le point de s'endormir.

Le lendemain, on le fit appeler à la maison. « Combien gagnez-vous à votre forge, Firmin ? » lui demanda monsieur Numance. Voilà le grand jour, se dit Firmin, tenons la dragée haute. « Ce n'est pas ce que je gagne, répondit-il, mais nous

autres, ouvriers, nous avons des rêves. » Et il parla d'une forge qu'il rêvait de prendre à son compte dans un petit village, sur la grand'route, du côté de Romans, à cinquante kilomètres. Autant dire au bout du monde.

« Il ne peut pas en être question, dit madame Numance qui assistait à l'entretien. — Je vous demande pardon, madame, répondit Firmin, mais j'ai charge d'âmes. J'ai deux bouches à nourrir. — Je vais vous faire une proposition, dit monsieur Numance. Personne ne respecte plus les rêves que moi, mais il ne vous est pas défendu d'en faire dans la direction que je vais vous indiquer. Vous avez autour du pavillon suffisamment de terre pour faire un beau jardin potager, et vous l'avez fait. Si vous utilisez encore en plus la grande pièce qui longe le ruisseau vous pouvez, sans rien demander à personne, avoir des légumes pour votre famille pendant toute l'année. Vous êtes entreprenant ; ayez aussi une basse-cour, une petite chèvre, et vous voilà déjà sur l'eau. Pour le tabac, la viande de boucherie, les vêtements et la piécette qu'il faut toujours avoir devant soi, je vous donnerai trois francs par jour. Maintenant, parlons clair. J'ai soixante-dix ans. Nous avons beaucoup d'affection pour votre femme et pour vous. A-t-elle encore ses parents ? Si oui, cela nous sera très difficile et nous ne voulons faire de peine à personne. Si non nous voulons l'adopter pour notre fille. Vous voyez, comme je vous le disais, nous ne vous défendons pas de faire des rêves. »

Firmin remarqua que monsieur et madame Numance se tenaient par la main. « Qu'est-ce que c'est que cette coterie ? » se dit-il. Il était tout étourdi de ce qu'on lui apportait sur un plat. Il gagnait vingt-cinq sous chez Gourgeon, mais il

voyait du roublard parlant et son grand mot c'était « Firmin, on va te rouler. » Soudain, il prit son air dindon. Il venait d'avoir une idée de génie. Disons un peu de vérité, se dit-il : les deux mains jointes lui avaient mis la puce à l'oreille. Il avait aussi remarqué la respiration angoissée de madame Numance. « Je ne sais quoi vous répondre, dit-il, avec le rire comblé le plus bête possible. Si je dis oui, comme j'en ai envie, ne me prendrez-vous pas pour un de ces gens comme il y en a qui profitent de ceux qui ont bon cœur ? Je gagne vingt-cinq sous chez Gourgeon ; donnez m'en quarante, avec tout ce que vous dites et j'en ai dix fois trop. Mais attention, je ne veux pas que ce soit gratis : je serai votre jardinier et votre homme de peine. Là je ne démords pas. Je sais que c'est peu de chose mais donnez-moi au moins cette satisfaction. Et j'ajoute : on le marquera sur du papier, j'y serai tenu. Maintenant, au sujet de ma femme, elle a encore ses parents. Voilà l'ennui, mais, dans cette question d'adoption, le plus important c'est le cœur ! » Il regarda madame Numance. Si elle avait été de sang-froid elle aurait eu peur de l'air qu'il avait en prononçant ces mots. Il pensait : « Je te fais plaisir, hein ? Et tu ne vois pas que mon papier passe comme une lettre à la poste ? Je te dorerais la pilule tant que tu voudras mais il faudra bien que tu l'avales. »

Firmin s'acheta des guêtres et une sorte d'uniforme : une veste de velours coupée à la garde-chasse, avec des boutons de cuivre gros comme des écus où les têtes de sangliers avaient un demi-centimètre d'épaisseur. Il se disait plusieurs choses. D'abord : « Comme ça il n'y a plus de doute, je ne suis plus un ouvrier. J'ai ma devanture ; c'est encore mieux que les cigares du baptême. C'est le chemin pour que les gens me disent :

Monsieur. Je veux bien faire mes pommes de terre moi-même mais, qu'on ne prenne pour un paysan, minute ! Je monte, je ne descends pas. »

En second lieu, il voulait voir jusqu'à quel point il pourrait tromper Thérèse elle-même. Jusqu'à présent, il avait tout combiné avec elle. Il lui disait tout. Il était assez malin pour penser : « Oui, mais maintenant, avec l'amour, elle pourrait changer de camp. Cela ne se fera pas sans casse, bien entendu, et j'y tiendrai la main mais, deux précautions valent mieux qu'une. » « Regarde-moi, lui dit-il, ton Firmin est rangé des voitures. Nos bourgeois sont bons comme le pain. Je veux leur montrer qu'ils n'ont pas affaire à un ingrat et que je leur appartiens corps et âme. Ils sont trop dans la lune, les pauvres, pour avoir pensé à cette chose-là eux-mêmes. Et peut-être même qu'ils sont délicats, mais, question de délicatesse, jamais personne ne m'en a remontré. S'ils n'y pensent pas, j'y ai pensé et s'ils y pensent sans oser le dire, ils verront que Firmin est un brave homme, malgré sa dégaîne. »

Car dans son velours qui l'épaississait, il n'avait pas belle allure et il le savait très bien. Il y comptait même. Il se disait : « Qui se méfierait de celui-là ? » Celui-là était l'homme qu'il voyait dans sa glace. L'allusion à la dégaîne fit rire Thérèse. Elle était pour l'instant loin de voir malice où il y en avait. « Dors sur tes deux oreilles, pensa Firmin, je te les frotterai quand il faudra. » Il tint à peu près le même discours à madame et à monsieur Numance. « Que vous le vouliez ou non, dit-il, vous voilà avec un planton. On n'a pas beaucoup d'éducation mais on est tout d'une pièce. Moi je meurs où je m'attache et je sais que pour tout un chacun c'est le collier qui fait le chien. Je veux qu'on sache ce que je vous dois. »

Madame Numance avait d'autres chats à fouetter ; la parade cependant amusa monsieur Numance. « C'est un phénomène ton Firmin, dit-il à sa femme. — Ce n'est pas *mon* Firmin, répondit-elle, et ça ne le sera jamais. » Elle était jalouse de Firmin comme une femme l'est naturellement du mari de sa fille ; mais tandis qu'une mère a toujours eu un temps pour posséder sa fille sans rival ni rivale et s'est fait ainsi une bonne provision de souvenirs qui n'appartiennent qu'à elle, où elle peut aimer en paix, madame Numance n'avait pas de refuge. Les sourires d'amour de Thérèse, les tendresses de sa bouche, elle ne pouvait pas se dire ; « Je les ai eus avant lui et sans partage ; je suis quand même la première. » Elle était la seconde. Son imagination le lui disait à chaque instant.

Après des moments de souffrance très aiguë où son cœur lui faisait mal comme un doigt sur lequel on vient de frapper un coup de marteau, elle tombait toujours dans le piège de raisonner. « Elle ne l'a jamais aimé, se disait-elle. Cela se voit, cela est clair comme le jour. Elle est incapable d'aimer cet homme semblable à un pot à tabac et qui, quoique jeune, a déjà des saletés de vieillard sur la figure. » Elle allait à sa glace regarder son visage à elle, toujours frais, et que la bonté avait paré d'une naïveté enfantine. Elle y ajoutait un peu de poudre de riz ou un peu de ce parfum de violette dont elle ne se séparait plus, depuis qu'elle avait senti cette odeur sur les doigts de Thérèse (qui l'avait simplement choisi pour son bon marché). La vulgarité même de cette odeur dont s'inondaient toutes les boniches enchantait littéralement madame Numance. Elle se croyait femme de ménage. Elle avait tellement peur d'effrayer Thérèse et même finalement de la rebu-

ter par son luxe (très grand pour l'époque et pour le lieu, sans compter l'élégance naturelle qu'elle avait toujours eue). Thérèse au contraire se disait : « Comment peut-elle se mettre un tel parfum qui est tout juste bon pour moi, elle qui a tant de goût, qui est si belle et qui a de l'argent à gogo ? » Quand elle revenait de sa glace, madame Numance avait des éclairs de chaleur. Elle ressemblait alors beaucoup à sa mère, l'ambassadrice de la main gauche. « Il est facile de m'aimer », se disait-elle. Tout pour elle se trouvait là. « Une mère n'a pas besoin d'être fraîche, seulement, hélas, je ne suis pas sa mère et je ne resterai plus longtemps, même avec la demi-fraîcheur que j'ai maintenant encore comme toutes les femmes soignées et menues. Un hiver un peu rude peut rendre inutiles tous mes soins. Si d'ici là je n'ai pas réussi à être sa mère je suis perdue. Le temps me manque. » Aussitôt elle sortait et allait au pavillon. Là, les cajoleries les plus simples l'apaisaient. Elle ne réfléchissait plus et était heureuse. Mais le soir la surprenait toujours. Il fallait laisser Thérèse à sa soupe. Et à la nuit.

Alors, elle pensait aux meurtrissures qu'elle avait vucs sur les flancs de Thérèse. Elle sautait de son lit et venait à la fenêtre. La barrière d'ifs empêchait de voir le pavillon. Elle se disait : « S'il y avait de la lumière là-bas il me semble que je la verrais entre les branches. Et certainement il ne la battrait pas dans l'ombre. » Cependant, un matin elle prit un gros sécateur et, dans l'endroit qui était en face de sa fenêtre elle coupa quelques grosses branches dans la barrière. Maintenant, à travers la brèche elle pouvait, de sa chambre, voir les fenêtres du pavillon. Elle fit changer l'orientation de son lit. Sans bouger la tête de son oreiller elle pouvait apercevoir le point d'or de la lampe

là-bas. Au lieu de la rassurer, cela l'effraya. Si, vers neuf heures du soir la lampe continuait à briller, madame Numance s'asseyait sur son lit et joignait les mains. Elle se désolait et même récitait des prières assez folles. A la longue, la lumière s'éteignait. Après, c'était un sommeil plein de soubresauts.

Une nuit, la lumière ne s'éteignit pas. Il était minuit passé. Madame Numance jeta une pèlerine sur sa chemise de nuit et, sans prendre garde au vent violent qui balayait les montagnes, elle courut jusqu'au pavillon à la porte duquel elle frappa de toutes ses forces avec ses deux poings. Firmin vint ouvrir. Il était tout habillé et visiblement bouleversé. Le petit Charles était malade. Madame Numance monta l'escalier quatre à quatre et entra dans la chambre. « Ce n'est que ça ! » dit-elle. Quand elle fut partie, Firmin dit à Thérèse : « Souviens-toi bien d'être toujours très gentille avec cette femme. C'est tout ce que tu as à faire. »

Elle vient de faire une telle folie qu'il faut que je vous dise deux mots sur cette madame Numance qui paraît folle. Elle qui ne l'est pas. Les personnes d'esprit sont les plus opiniâtres dans les passions. Quelqu'un qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez, ou qui est simple, a des réflexions si courtes qu'il ne risque pas de s'emballer, au contraire : pour peu qu'il réfléchisse il se refroidit car, ce à quoi il pense c'est au train-train. Et là, rien qui emporte. Mais, si vous avez à faire à une de ces dames, surtout à une comme madame Numance, qui cherche toujours à voir le fond des choses, plus elle réfléchit plus elle s'échauffe. Les simples, après trois coups, n'ont plus rien à tirer de rien et même si elles ont flambé s'éteignent parce qu'elles n'ont plus de bois, sinon celui qui leur sert à faire la soupe. Les autres vont

tellement loin qu'elles ramassent toujours par-ci par-là de quoi alimenter le feu.

Madame Numance, je vous l'ai dit, avait toujours aimé donner. Elle était avec son mari comme les doigts de la main ; ce mariage s'était fait à la folie mais, donner était sa jouissance à elle. Cette passion, pour n'être jamais satisfaite, pousse ceux qui l'ont à donner sans mesure. Ils finissent par tellement donner qu'on croit que ce sont eux qui reçoivent. Comme ils donnent trop on croit qu'ils reçoivent trop. Ils donnent tellement que par le fait même on est quitte. Ils soulagent de telle façon et si totalement, et surtout si au delà, que les gens soulagés s'envolent tout de suite comme des oiseaux et s'en vont à leurs affaires d'oiseaux. Ils deviennent inattentifs. Ils ont une fausse confiance dans la Providence. On n'a rien de commun avec ceux qui donnent sans mesure.

— Ferais-tu ce qu'ils font ? — Que le ciel m'en préserve, à moins que j'aie leur fortune (mais, connaît-on leur vraie fortune ?). On sait seulement que, si on avait la fortune qu'on leur croit on ferait sans aucun doute toute autre chose que ce qu'ils font, que ce qu'ils viennent de faire pour vous. Vous êtes tellement soulagé d'un seul coup et si facilement que vous ne pouvez plus y penser. On ne peut pas les aimer d'amour puisqu'on n'y est pas obligé ; qu'on a désormais le loisir de faire toute autre chose qu'on a longtemps désirée, pour la possession de laquelle il fallait d'abord être délivré du souci dont on vient de vous délivrer. Ils ne voient jamais personne. Ils vont dans des villes désertes. Tout est barricadé. C'est à peine si on entr'ouvre la porte pour leur permettre de passer la main par l'entrebail et de lâcher ce qu'ils ont à lâcher. Ils ne sont pas dupes. Une femme comme madame Numance n'avait jamais

été dupe. « Si tu vois Joseph, lui disait son mari. — Je ne verrai plus Joseph de longtemps, répondait-elle. J'ai payé ses protêts hier. » Ils ne cherchent pas l'amour mais s'ils pouvaient le trouver ils diraient merci.

Or, elle le trouve. Une petite fille (Thérèse a vingt-deux ans et en paraît seize) une petite fille sonne à sa porte. Au moment où cette petite fille sonne à sa porte, madame Numance, par la force des choses, ne peut plus démesurer extraordinairement ses dons. Elle ne peut plus que les démesurer un tout petit peu. Enfin, à son avis tout au moins. Et elle n'est pas à son aise ; elle voudrait pouvoir donner plus, avoir son vrai bonheur. Elle est fine, elle est sensible, elle voit tout, elle sent tout. Elle sent tout de suite, elle voit tout de suite l'adoration que cette petite fille a pour elle. Elle sait, elle a vu que cette petite fille, tous les matins trotline par la maison comme un furet sur les traces de celle qu'elle aime. Voilà le seul amour qui pouvait perdre madame Numance. Mettez un garçon à la place de Thérèse : il est renvoyé sur-le-champ. Mettez-y une femme faite, elle sera tenue à distance. Non. Il n'y a qu'un seul traquenard dans lequel elle peut se précipiter. C'est celui-là. Si elle avait eu un enfant de son mari il pourrait avoir l'âge de Thérèse. Il pourrait être cette petite fille (cette petite femme, cette petite mère ! Quand elle pense à ça, elle est comme du miel d'été). Thérèse, dès qu'elle a quitté la cabane à lapins est pleine de grâce. On la voudrait toute. Chez les Charmasson où elle est restée en service cinq ans, malgré qu'elle ait été fille de cuisine, elle s'est essayée sur les manières des femmes de chambre qui s'essayaient sur les manières de madame Charmasson. Elle n'est pas entièrement une rustaude. Elle l'est juste ce qu'il faut pour

en avoir les charmes. Sa bouche est l'image d'un cœur donné. On voit quand elle y prépare son rirc ou ses larmes. C'est là-dessus que ce que je vous disais de la réflexion des gens d'esprit s'exerce. Cent fois, bien avant la scène qui s'est passée au lit de Thérèse battue, madame Numance a eu envie de prendre Thérèse dans ses bras. Si elle ne l'a pas fait, s'il a fallu que quelque chose de terrible l'y pousse c'est qu'elle a l'habitude de l'ingratitude des gens qu'elle oblige. Et qu'elle s'est fait une loi de la respecter parce qu'elle la comprend. Que, si le bien qu'elle fait lui défend quelque chose, c'est surtout de s'imposer. C'est défendu. Alors, tous les matins elle écoutait Thérèse aller et venir dans la maison. Elle se disait : « Elle est debout près du portemanteau, elle regarde ma pèlerine (je l'ai laissée exprès pendue en bas) ; elle la touche. Peut-être même l'embrasse-t-elle ? » (elle ne se trompait pas). Elle restait avec cette idée dix minutes ; c'était un monde, un monde nouveau, magnifique ! Imaginez son bonheur ! Pour la première fois elle donnait à quelqu'un qui l'aimait (et d'un amour sauvage, je veux dire simple, évident, animal. Le côté *bête* de l'amour de Thérèse embrassait madame Numance). Elle donnait à quelqu'un qui l'aimait et elle donnait à quelqu'un qu'elle aimait. Comment une femme d'esprit aurait-elle pu résister à tant de passions accouplées ? Pour comble de séduction, ce monde nouveau et magnifique était terrible. Elle n'était pas plus tôt dans du lait qu'elle était dans du feu ; avec cette façon courante d'aller au fond des choses, elle n'oubliait jamais ses faiblesses. « Cela vient trop tard, se disait-elle. Je suis vieille. Elle ne m'aime que parce que je ne le parais pas encore trop. » Elle était à cent lieues d'imaginer qu'on pouvait l'aimer pour son

cœur. Elle avait d'ailleurs raison. Thérèse l'aimait parce qu'elle était aimable, propre, fine, fière, parfumée, maniable et, ajoutait Thérèse « pas méchante du tout ». La réflexion faisait voir clair comme le jour à madame Numance qu'elle en était au moment de décliner, qu'une fois la pente prise c'est un abandon à chaque minute. « Dans cinq ans, se disait-elle, j'aurai dépassé soixante-dix ans. » Que pouvaient représenter cinq ans à côté de la durée qu'on exige d'un amour, surtout à ses débuts ? Surtout un amour de cette sorte : d'abord maternel, presque entièrement maternel et qui, dans sa partie non maternelle était encore mille fois plus exigeant ?

Madame Numance était pure mais fine. Elle avait quarante ans de mariage derrière elle et souvent les dangers courus en compagnie de son mari avaient renouvelé leur lune de miel. Il ne lui échappait pas qu'elle aimait l'odeur de Thérèse : cette odeur de lait légèrement aigre et amère qui est celle des fleurs au printemps. Là, la sensation de la vieillesse était insupportable. C'est ce qui lui avait fait trouver la maladroite malice du parfum à la violette. Le droguiste où elle alla en acheter des flacons se disait : « Les fonds baissent chez les Numance. Il n'y a encore pas si longtemps qu'elle me faisait commander du Chypre à Paris. Maintenant elle se parfume au bocal. »

Quelquefois elle allait jusqu'à ne plus quitter son mari d'une semelle, le suivait partout, au jardin, à la promenade, dans le salon où il faisait sa demi-sieste avec un livre. Elle s'asseyait à ses pieds, sur un pouf et lui embrassait les genoux. Il en était gêné et ravi, Il lui caressait ses cheveux cendrés dans lesquels les fils blancs ne marquaient pas. Il était fâché de s'endormir malgré lui. Elle était heureuse de le voir dormir. Ou bien elle

disait : « Qu'y a-t-il ? Quoi ? C'est simple. Ne fais pas une affaire de tout. » Elle disait à Thérèse de prendre un panier et elles allaient toutes deux chercher des fruits et des légumes, dans des vergers, chez des voisins, dans des fermes de la petite vallée à un ou deux kilomètres de là. L'été était chaud entre ces montagnes pierreuses. Le chemin suivait le torrent où un petit fil d'eau glacée, plus vert que l'herbe se traînait entre les pierres. Le ramage paresseux des courlis, des grives, des rossignols était dans l'air comme le sucre au fond d'une liqueur. Les peupliers que le soleil vif taillait à facettes entre-croisaient des murailles de miroirs à travers les champs, ou longeaient la route en rouloissant et en étincelant comme des chats. Parfois un aigle tombait du sommet des montagnes comme une pierre vers quelque tache de couleur perdue dans les éteules, au-dessus desquelles il freinait subitement en ouvrant ses larges ailes qui claquaient comme des voiles de barque. Il s'éloignait en glissant, puis revenait vers son désir sur lequel les deux femmes le voyaient enfuir plonger et s'abattre. Les soupirs des hautes forêts travaillées de vent, les gémissements des arêtes rocheuses, le sourd grondement des gorges, le clapotement des pierrailles dérochées dans quelque éboulis par le passage d'une bête animaient le monde immobile. L'épaisseur de l'air chaud où les rayons du soleil se cassaient comme verre donnait aux formes de toutes ces choses des contours imprécis et fuyants comme d'un plomb tombé dans le feu (avec lequel on va pouvoir faire autre chose que ce que c'était ; ce qu'on veut).

Madame Numance ne parlait pas. Il y avait une très grande ivresse dans cette marche silencieuse. Malgré son âge c'était elle qui avait le meilleur pas parce que svelte et durcie. Elle en profitait

pour se tenir toujours un peu devant Thérèse, ne pas la voir, la sentir seulement qui la suivait en trotinant (un peu essoufflée en vérité, car elle était dodue et son rêve c'était la grasse matinée). Mais, pendant que madame Numance pouvait tout voir, tout entendre, tout sentir, tout comprendre, tout utiliser à son amour, Thérèse ne voyait rien d'autre que ce que de tout temps elle avait appelé : *la campagne*. Pour elle il n'y avait pas d'autre odeur, pas d'autre couleur, pas d'autres sons, pas d'autres images, pas d'autre monde que celui qu'elle cherchait, qu'elle trouvait dans la pénombre du vestibule tous les matins. Elle s'efforçait pour arriver à la hauteur de madame Numance, sans jamais y réussir, y employant toutes ses forces de *courte-cuisse*, dépitée à chaque instant de sentir très nettement que madame Numance allongeait volontairement le pas chaque fois qu'elle était sur le point de la rejoindre. Elle était loin de se douter que c'était une marque d'amour. Au contraire, elle était comme un chien qu'on veut perdre. Au retour de ces promenades, Thérèse prenait de l'humeur et bondait. Madame Numance qui avait été très heureuse s'en étonnait. Elle croyait avoir été très délicate. Elle s'était comportée avec Thérèse comme elle aurait voulu que Thérèse se soit comportée avec elle si elle avait été à la place de Thérèse et Thérèse à la sienne. Elle ne pouvait pas croire qu'elles n'avaient pas toutes les deux les mêmes sources de joie. Pourquoi Thérèse ne comprenait-elle pas sa tendresse ? Et dans ce qu'elle avait de plus recherché ? Elle savait très bien que faire comme tout le monde aurait consisté à s'en aller bras-dessus bras-dessous par les chemins. Mais elle aimait tant (se disait-elle) qu'elle ne voulait ni contraindre, ni prendre par force, ni empêcher en quoi que ce soit celle qu'elle aimait

dans la moindre source de joie pouvant venir d'autre chose qu'elle-même. « Je ne me force pas. Je le fais naturellement. C'est ma nature. Je ne veux pas qu'elle soit esclave ; même pas de moi. N'est-ce pas aimer comme il faut ? Si elle n'aime pas ma nature elle ne m'aime pas. » Il y avait cependant la moue de Thérèse et sa vraie tristesse. Parfois elle la trouvait, non pas baignée de pleurs mais renflante : un chagrin de bébé. Alors, elle lui demandait : « Qu'est-ce que tu as ? » Et l'autre rechignait et remuait les épaules sans se rendre. « Qu'est-ce qu'on t'a fait ? Est-ce que c'est moi qui t'ai fait quelque chose ? » Thérèse n'osait dire ni oui ni non et restait bûlée comme une mule à regarder fixement une tasse, une petite cuiller ou le cadran de la pendule. Mais déjà sa moue se défaisait. Ce moment était divin ; mais madame Numance le payait cher. Dès qu'elle était seule elle revenait sans cesse sur ces tristesses qu'elle ne pouvait pas s'expliquer. « Thérèse ne m'aime pas comme je l'aime, se disait-elle. Elle ne m'aime que par à-coups. Ceci est purement et simplement un moment pendant lequel elle ne m'aime pas. » Comme il ne lui était pas possible de suspecter la beauté d'âme de Thérèse elle se cherchait des torts à elle-même. Elle payait durement l'ivresse de l'après-midi. Mais elle n'aurait pas aimé si elle avait pu supposer que Thérèse n'avait pas vu l'aigle fondre sur sa proie et que son cœur n'avait pas été brûlé par toutes les images bouleversantes que ce spectacle soulevait subitement dans une âme romantique.

Il y avait aussi certains moments de sagesse pendant lesquels madame Numance croyait se tromper et dont elle souffrait, imaginant son esprit emporté vers des choses fausses, dangereuses pour ses sentiments. Elle se disait (c'était généralement après

de longues nuits blanches passées à souffrir de réflexions) : « Tu te conduis comme un enfant. Les malentendus ont-ils jamais gêné l'amour ? N'est-ce pas le contraire ? Tu n'es pas ici en géométrie. » C'étaient des éclairs de non-amour naturellement. Au lieu d'en profiter elle courait vers son mari. Il la faisait asseoir, lui prenait la main, lui parlait de Thérèse avec le calme de quelqu'un en dehors de la question. Cette façon paisible de voir les choses remettait madame Numance dans son ornière. C'est ainsi qu'ils en arrivèrent tous les deux à parler du pavillon.

Pour monsieur Numance il s'agissait là de donner comme d'habitude et surtout de donner encore une fois sans mesure. Il s'était cru si mesuré depuis son arrivée à Châtillon que cette démesure lui rendait une liberté enivrante. Dans ses actes de bonté actuels (jusqu'à l'arrivée de Thérèse) qu'il prenait pour de la mesquinerie au rapport de ses anciennes bontés si larges et qui l'unissaient tellement à sa femme, il ne pouvait pas assez, lui semblait-il, exprimer cette profonde tendresse qu'il avait pour elle. Il essayait de le faire comme tout le monde le fait par des gestes, des mots, des attentions, des marques extérieures, mais il était trop accoutumé à l'exprimer en surenchérisant sur sa démesure à elle pour se satisfaire de si peu. Plus que par son âge il se sentait vieilli par sa pauvreté. Non pas qu'elle soit si grande : ils avaient bien de quoi vivre dans le sens où on l'entend d'habitude. Mais vivre pour lui c'était donner parce que, pour sa femme, donner c'était vivre. Il avait l'impression qu'en ne donnant plus largement il la retenait prisonnière, il la confinait. Quelquefois avec un petit sourire mi-signe mi-raisin, il l'appelait : la séquestrée de Châtillon. Malgré sa finesse madame Numance ne compre-

nait pas tout ce qu'il mettait dans ces mots. C'est lui qui pensa au pavillon. Sa femme était arrivée dans la serre où il dépotait des oignons de tulipes à mettre en pleine terre. Tout de suite il avait essuyé ses mains à son tablier. Madame Numance avait ce matin-là cet air bourgeois et bonne ménagère qui était chez elle le signe de l'inquiétude. Elle l'interrogea sur les tulipes et même se mit à en dépoter. Il se dit que quelque chose devait aller mal et il profita de ce qu'il était agenouillé à côté d'elle pour lui prendre sa main pleine de terre et pour poser ses tendres questions. « Je n'ai pas plus de raisonnement qu'une enfant de quatre ans, lui répondit-elle. Comment as-tu pu me souffrir si longtemps à côté de toi ? Et surtout pendant ces années terribles quand tu courais après les Prussiens ? » Comment pouvait-elle parler ainsi puisque — elle le savait bien — elle était son seul courage et sa joie ? Il mit son deuxième genou à terre à cause de son rhumatisme et il entreprit de savoir le fin mot. « Suis-je encore aimable ? dit-elle. L'ai-je d'ailleurs jamais été ? N'es-tu pas seulement aveugle ou indulgent ou peut-être, t'es-tu jusqu'à présent contenté de peu ? Oui, le peu c'est moi. Bien sûr que c'est moi. Qui veux-tu que ce soit ? Toi, tu es la bonté même et c'est de cette bonté précisément que je me méfie. Tu trouves facilement tout bon et tout beau. C'est ce que tu as fait avec moi. Mais, je le sens maintenant, je n'ai fait qu'embarrasser ta vie. » Enfin la question était ce qu'elle avait d'abord demandé : « Suis-je encore aimable ? » Et il ne s'agissait pas de répondre qu'elle était la plus belle, la meilleure et l'unique, comme d'habitude, comme toujours ; il fallait savoir si quelqu'un d'autre que lui pouvait aimer une femme comme elle. Bigre ! Il prit la chose à la plaisanterie. A qui

fallait-il qu'il envoie ses témoins ? On ne passerait que sur son cadavre. « Que tu es bête ! lui dit-elle. Est-ce qu'il peut être question d'un homme pour moi ? D'abord, n'es-tu pas le seul benêt au monde capable de me plaire ? » Et même elle frotta sa joue contre sa vieille joue et elle s'indigna qu'il ait pu penser... Mais il lui fit compliment sur sa fraîcheur et sa jeunesse. Oui, oui, sa jeunesse. Ne disait-elle pas tout à l'heure qu'elle n'avait pas plus de raison qu'un enfant de quatre ans ? Jeune de cœur : c'est la vraie jeunesse. « Cette vraie jeunesse, dit-elle, me fait bien souffrir. Il s'agit de Thérèse. » Elle ne parla pas de l'enfant. Ils avaient trop souffert ensemble de n'en pas avoir. C'était un sujet dont ils ne parlaient jamais. Mais elle eut dans ses yeux la tristesse qu'il connaissait bien. « Thérèse, dit-il, eh bien ! Thérèse, oui, mais Thérèse t'aime. C'est visible. » Ce mot ridicule la réconforta. « Oui mais, dit-elle aussitôt, m'aimera-t-elle toujours ? — Ah ! dit-il, toujours c'est un gros mot... » Mais elle répondit : « Jusqu'à ce que je meure tout au moins ! » Et monsieur Numance resta muet. Ce fut lui qui reprit car madame Numance regardait sans rien dire la terre qu'elle venait de tirer d'un pot de tulipes. « Nous l'avons belle, dit-il en souriant : rien n'attache plus que les dons. — Non, dit-elle. — Non si elle ne t'aime pas, poursnivit-il, mais oui si elle t'aime. » Il répéta que c'était visible mais le mot avait perdu toute sa vertu. Enfin il lui parla tellement le langage qui touchait la grande passion de son cœur qu'elle se laissa persuader d'abord, puis qu'elle partagea très vite son enthousiasme. Pour lui il était heureux comme un roi. « Vivement Thérèse et le pavillon, se dit-il, si, *l'un dans l'autre* je peux encore donner le bonheur à Sylvie. Si je fais la situation de Firmin il restera

où les caillles tombent rôties et Sylvie aura sa petite fille sous la main. Question d'aimer je suis tranquille. Le temps est un grand maître. Même les vrais enfants vous quittent à un moment donné sans qu'on en souffre trop, paraît-il. »

Pendant huit à dix jours après le don du pavillon (et de la terre qui l'entourait) madame Numance fut très heureuse. Elle faisait le bonheur de ce qu'elle aimait. A chaque instant elle avait l'occasion de donner en surplus, de faire *verser la mesure*. Elle était comme une mère qui force son enfant à manger. Ce furent des rideaux pour les fenêtres, des meubles qu'elle fit changer pour de plus beaux (et qu'elle prit même pour ça dans sa propre chambre : bonheur suprême !) des draps brodés, de la vaisselle, des pots pour les fleurs. A chaque nouveau cadeau, Thérèse qui n'avait jamais rien vu de plus beau (tout ce qui appartenait aux Numance était pour elle incomparablement plus beau que ce qu'elle avait vu chez les Charmasson. Et puis, chez les Charmasson elle était trop jeune pour apprécier ; les draps, d'ailleurs, ou le beau linge n'étaient pour elle que du matériel à travail et qu'il fallait surveiller ; et elle avait toujours peur qu'on la gronde pour cette dentelle étirée au lavage ou ces broderies dont elle avait maladroitement aplati la bourre avec son fer chaud), Thérèse riait comme une folle, se frottait contre madame Numance, la saisissait même dans ses bras comme pour la faire danser ou battait des mains, était l'image même du bonheur. Madame Numance se disait : « C'est moi qui lui donne ce bonheur... » Elle avait quarante ans de moins. Elle était à l'âge de Thérèse. Elle fut même si heureuse que pendant de longs moments délicieux elle ne pensa plus à son amour. Elle eut le loisir de se servir de nouveau de légère

ironie contre elle-même (ce qu'elle faisait toujours quand elle était paisible, bien installée dans sa paix). « Ce pavillon désaffecté, se disait-elle, et qui ne servait à rien ne m'a jamais donné un plaisir semblable à celui que j'éprouve par lui. Il n'a même jamais donné, j'en suis sûre, un plaisir approchant à personne. Même pas à notre prédécesseur qui, paraît-il, s'en servait de pavillon de chasse. Il est vrai que j'ai une façon bizarre de me servir des choses. Je me sers de ce pavillon comme de fuscaux pour une belle au bois dormant. Peut-être faudrait-il ainsi changer l'usage de tout pour être heureux ? »

Elle était aussi très adoucie à la pensée que, de cette façon, elle tenait Thérèse de monsieur Numance. Comme un véritable enfant de lui et d'elle. N'était-ce pas lui qui avait eu l'idée de donner le pavillon ? N'était-ce pas d'ailleurs lui seul qui légalement pouvait le donner ? Et il l'avait fait. Pour elle. Il pouvait mâcher sa moustache et son sourire. S'imaginait-il qu'il avait jamais pu la tromper ? Elle le connaissait comme sa poche. Il n'avait jamais rien fait d'autre que tout faire pour elle. Même la barricade de 51. Il se moquait bien de Badinguet ! Même le uhlan basculé dans le Rhône. Eh bien ! il avait encore embelli son œuvre (et à un moment tellement inattendu !). Il lui avait donné un enfant ! Cette réflexion la rendit pleinement heureuse et sans remords.

Tout de suite elle trouva de nouveaux moyens d'être heureuse. Elle renouvelait son bonheur.

« Il faut que je t'habille, dit-elle à Thérèse. Je ne veux plus te voir avec ces caracos. Comment aimerais-tu être habillée ? — Comme vous », répondit Thérèse. Mais la lourde amazone de bure à longs plis, la palatine fourrée ou bien la jupe et le

blouson de faille de l'été qui convenaient si bien au corps maigre et vil de madame Numance ne pouvaient pas habiller la petite Thérèse dodue, si gentiment pataude. « Il te faut de la serge et de la mousseline à toi, dit madame Numance. Tu as du corps. Inutile de t'en faire plus que ce que tu en as. » Elles discutèrent à perte de vue. Madame Numance détourna tous ses tiroirs. Thérèse ne savait vraiment pas ce que c'était qu'une étoffe. Il fallait le lui montrer. On le lui montra. On n'en finissait plus de bonheur. On lui essaya l'amazone qu'il fallut retrousser avec des épingles et dont Thérèse qui était déjà assez épaisse ne put pas agraffer la taille. « Comme vous êtes mince », dit-elle ! Mais elle se mit à marcher. Elle avait si bien tous les gestes et toute l'allure de madame Numance dans la tête, elle l'imita tout de suite et sans y penser avec tant de perfection que, malgré son corps trapu elle fut pleine de grâce. « Tu as gagné, montre, dit madame Numance en riant. C'est une robe de cette forme-là qu'on va te faire. » Et elle pensait : « Elle a mes gestes, elle me ressemble, elle est à moi ! »

On alla chez une couturière à façon. Chaque minute contenait une raison de bonheur. La minute suivante en apportait d'inattendues, de plus belles. C'était la première fois que Thérèse voyait une robe en train de monter sur elle. Elle était ivre, elle riait bêtement de tout. Comme elle nourrissait elle avait la poitrine lourde. Il fallait lui ajuster la palatine sur le corset. Thérèse riait d'un rire de gorge très vulgaire.

Le pasteur arrêta madame Numance dans la rue et lui fit quelques petits reproches. Était-elle malade ? On ne la voyait plus. Il insista avec beaucoup de gravité. Elle n'était plus allée au temple depuis des mois. « J'ai oublié Jésus, se

dit-elle terrorisée. J'ai oublié Dieu sans m'en apercevoir. » Elle se jeta dans une frénésie de dévotion mais elle se fit accompagner de Thérèse.

« Est-ce une de vos parentes ? » demanda le pasteur qui ne reconnaissait pas Thérèse dans son beau costume et surtout coiffée comme elle l'était : à l'épi de blé, avec des tresses bien serrées et d'un grain très luisant. Madame Numance dit qui était la jeune femme et ce qu'elle voulait en faire. Le pasteur eut l'air ennuyé : « Si je vous savais raisonnable, dit-il enfin, je n'aurais qu'à vous approuver mais je vous ai toujours vue aller vite et vous précipiter. On m'avait dit en effet que vous faisiez la fortune de ces gens. Était-ce nécessaire de faire leur fortune ? » Il parla de l'amour comme peuvent en parler ceux qui suivent les voies de Dieu. Enfin il fut maladroit au point de dire : « Vous aimerait-elle si vous ne l'habilliez pas en princesse ? » Il en voulait surtout à un manchon de petite fourrure dans lequel, à l'imitation de madame Numance, Thérèse réchauffait ses mains. « Je l'ai vue qui couvrait mes châles de baisers, se dit madame Numance. Elle était loin de se douter que je la regardais pendant qu'elle était en adoration devant le moindre de mes mouchoirs. N'avait-elle pas alors les marques de l'amour le plus pur sur le visage ? Et c'était à l'époque où elle était vêtue comme une souillon, et elle habitait la cabane à lapins. A-t-elle rien demandé de tout ce qu'elle a maintenant ? A-t-elle attendu pour aimer ? N'est-ce pas moi, au contraire, qui ai attendu pour donner ? Cet homme n'a jamais vu de manchon qu'à des dames qualifiées. Eh bien ! pour moi, Thérèse est une dame qualifiée. Je peux chercher sur tous les bancs du temple, je ne trouverai certainement pas les qualités d'amour qu'elle a avec tant de simple naïveté.

Pour cet homme le manchon fait blason. Vêtue d'amazone ou souillon, Thérèse m'aime. »

« Il a bien fait de parler, se dit-elle, je vais montrer clairement ce qui en est à tout le monde. » Elle savait que, si on tient compte de l'opinion publique on ne peut plus bouger le petit doigt. Elle ne s'en était jamais souciée pour elle-même. L'air froid, le silence derrière lesquels, en compagnie elle se cachait, avaient toujours protégé sa liberté totale. Mais elle craignait les avanies pour Thérèse qui, enivrée et ravie, commençait au contraire timidement à sourire à la ronde et à faire des avances. « Plutôt que de lui parler de bêtes fauves, de tigres, de serpents ou seulement de chameaux (mais dont les ruades font très mal) comme le sont toutes ces belles dames en train de balancer leurs plumes d'autruches de droite et de gauche, ce qui l'effrayerait, lui ferait perdre sa belle candeur et peut-être même la forcerait à être méchante, je vais faire comprendre à toute cette ménagerie que je suis là et qu'elle n'a à choisir qu'entre la cravache et le pistolet. »

Le pasteur allait de groupe en groupe en se frottant les mains. « C'est un nhlap, se dit madame Numance, mais je n'ai pas besoin de Rhône et je ferai très bien mon affaire sans mon mari. »

Le parvis du temple était ombragé d'immenses tilleuls montagnards qui étaient au plein de leur floraison et sentaient la ruche. Malgré le temps à la bise qui est glaciale dans ces vallées profondes au début du printemps, d'énormes frelons bourdonnaient dans les fleurs crémeuses des arbres. Jamais Thérèse n'avait été si jolie. Elle avait encore heureusement cette timidité, cet air gauche qui non seulement ne menaçaient pas l'émittance des dames, mais la flattaient. Quant à madame Numance elle avait (sans y songer d'ailleurs)

donné beaucoup de valeur à la moindre de ses prévenances, au moindre de ses mots. Elle fut aimable et on lui donna sur-le-champ l'impression qu'elle avait gagné la partie. « Cette odeur de miel et ce soleil vert à travers les premières feuilles nous aident beaucoup, se dit-elle. Maintenant partons. Nous ne pouvons pas leur donner autre chose que ce que nous venons de leur donner. (Elle pensait aux invitations qui étaient en effet déjà sur les lèvres). Elles parleront de nous ; et qu'elles en parlent ! Nous nous aimons. Au revoir ! »

Elle traversa tout un Châtillon du dimanche avec Thérèse à son bras.

S'il y avait des commérages, madame Numance ne s'en souciait pas. Elle ne voulait pas qu'on fasse d'affront à Thérèse, un point c'est tout. Que leur amour soit menacé par Thérèse ou par elle-même, il n'y avait qu'à souffrir, c'était facile. Mais elle ne voulait pas qu'il soit menacé par d'autres que Thérèse ou elle-même. Monsieur Numance ne le menacerait jamais ; au contraire. Firmin n'était pas dangereux ; elle se rendait compte de la sagesse de monsieur Numance quand il avait dit que Firmin resterait où les cailles tombaient rôties. Il importait seulement de les faire rôtir et de les faire tomber. C'était facile. Et il n'y avait qu'à voir comment il s'amusait d'un rien : de son *uniforme*, par exemple. Il ne restait que Châtillon à mettre au pli. C'était fait. Elle ne pouvait pas empêcher les gens de parler... Elle ne s'en souciait pas. Il s'agissait seulement de les empêcher de faire du mal. Elle eut la malice de faire à Thérèse une très belle robe grise, extrêmement simple et dont elle était seule à voir toute l'élégance. Thérèse même ne s'en doutait pas. A plus forte raison les *dames* pour lesquelles beauté

signifiait kilos de dentelles, de jais, passepoils, galons et brandebourgs. Elle l'envoyait aux commissions en cet équipage. Si un prince avait croisé Thérèse dans Châtillon il aurait dit : « Quelle est cette princesse ? » Les riches femmes des tanneurs et des marchands de bois disaient : « Madame Numance a de la tête. Regardez comme elle habille cette petite : exactement dans sa condition. » Elle fit plus. Il fallait gagner cette bataille très vite, être très vite tranquille de ce côté, avoir enfin le temps d'aimer. Elle savait Thérèse timide et très impressionnée par les *dames*, les maisons des *dames*, les demoiselles des *dames*. « A mon école elle ne gardera pas longtemps cette timidité ; pendant qu'elle l'a encore, profitons-en. » Elle l'envoya chez les unes et chez les autres, en commission : emprunter un journal de mode, demander un point de tricot, porter un petit cadeau ou simplement des salutations. « Que toutes ces dames comprennent bien qu'elles et moi ne serons jamais d'accord sur ce qu'on appelle beauté et l'amour, se disait-elle. Qu'elles ne risquent rien de moi. Je ne vois même pas ce qu'elles aiment. Mais il faut que je ne risque rien d'elles. Elles vont la trouver bête. » C'est ce qui arriva.

« Voilà, dit madame Numance à Thérèse. Maintenant, si je souffre ce sera de toi. »

Cette façon de s'exprimer épouvanta Thérèse. Depuis qu'elle était la fille de madame Numance elle s'était raffinée. Elle se rendait vaguement compte de ce que signifiait souffrir. Par exemple, elle aurait souffert si elle avait été privée du bonheur d'être *dans les jupes de sa mère*. Elle ne lui donnait jamais ce nom-là dans son cœur, mais quand, exaltée de réflexions et de doutes, madame Numance lui demandait un peu follement : « Est-ce que je suis ta mère ? » Thérèse répon-

daît oui. Ses réflexions à elle ne tournaient pas autour du pot. La robe grise était bien jolie *pour tous les jours*. Il était fort agréable d'aller faire des commissions chez les dames. On la recevait bien partout. On la faisait même parfois asseoir. On lui disait : « Madame Numance est très bonne pour vous. » Elle répondait tout heureuse : « Oh ! oui, madame Numance est très bonne pour moi. » Chez madame Carluque on lui avait même offert un doigt de vin marquis. Elle pouvait maintenant s'essayer à la démarche de madame Numance. Elle ramassait et tenait comme elle dans sa main gauche l'ampleur de sa jupe ; elle avait instinctivement pris son pas décidé, son petit balancement de hanches. Les commerçants, sur le seuil de leur porte la saluaient du « Bonjour, madame » et elle avait bien attrapé le joli mouvement de tête par lequel madame Numance répondait à ces bonjours. Du temps où elle habitait encore la cabane à lapins, elle avait cent fois remarqué sa future mère descendant ou remuant la grand'rue de Châtillon. Arrivée devant le magasin de bijouterie, madame Numance jetait un petit coup d'œil vers la vitrine pleine de jolies montres, de tours de cou, de pendentifs et de bagues de toutes couleurs, puis elle traversait la rue sur la pointe des pieds en retroussant ses jupes jusqu'au-dessus de la cheville et elle continuait par le trottoir d'en face. Maintenant, en retournant de chez les dames, Thérèse remontait le trottoir de droite jusqu'à la boutique de bijouterie, jetait un petit coup d'œil vers l'étalage (sans le souci, plus fort que tout, d'imiter parfaitement madame Numance, elle aurait aplati son nez contre la vitrine) puis elle retroussait sa jolie robe grise, traversait la rue sur la pointe des pieds et continuait par le trottoir d'en face. Elle se souvenait de tout ce qu'elle avait

admiré pendant si longtemps. Là-bas chez madame Carluque elle s'était demandé : « Que ferait madame Numance avec ce doigt de vin marquis ? Dirait-elle : Oh ! non merci ! Moi j'ai dit oui parce que le vin marquis c'est bon. Mais attention, qu'est-ce qu'elle ferait ? » Et elle avait imaginé que madame Numance regarderait par transparence la couleur du vin puis dirait : « Il est joli. » Et elle l'avait fait et elle l'avait dit. Elle était obligée d'imaginer. Elle n'avait jamais vu madame Numance chez les dames. Mais, dans la rue elle n'avait pas besoin d'imaginer. Elle avait derrière elle des heures et des heures d'observation extasiée. Elle reproduisait instinctivement tous les gestes. Elle n'était plus Thérèse ; elle était madame Numance.

« Souffrir, se dit-elle, c'est ça qui ne serait pas le rêve ! » Mais franchement elle ne voyait pas comment cela pourrait se faire.

Pendant les derniers temps de sa grossesse, Firmin lui disait : « Allons, sors-toi un peu de là. Ne reste pas à regarder voler les mouches. Ce n'est pas pour rien qu'on appelle cette position *intéressante*. Va te faire voir. Nous vendons du malheur, ma fille. Tu es notre vitrine. » Il la prenait à son bras de forgeron de la paix. Il la menait faire un tour sur cette route aux peupliers qui était la promenade de tout le gratin de Châtillon. Thérèse marchait comme une grosse oie grasse. Il la faisait asseoir avec mille précautions à l'abri d'un talus et il retournait *vaillamment* à son travail. « Elle finira bien par taper dans l'œil à quelqu'une de ces bonnes dames » se disait-il. Au bon soleil, dans l'abri du talus, Thérèse était installée dans sa grossesse comme dans un fauteuil.

Tout Châtillon défilait. Elle se disait : « Est-ce que tu aimerais être cette femme-là ? Non. Et

celle-là ? Oui, mais je ne voudrais pas sa tête. Et celle-là ? Non, mais j'aimerais bien sa robe. Et les bottines de l'autre. Quant à celle-là alors pas du tout, elle marche comme sur des œufs. L'autre non plus, on dirait un bâton. » Elle imaginait très bien la vie de ces dames et de ces demoiselles. C'étaient des cuisines, des pot-au-feu, des légumes, des carnets de comptes, des boules à reprendre les bas, des buscs, de l'émulsion Scott. Elle, elle était quand même partie avec Firmin à pied, en pleine nuit, après être descendue d'une fenêtre, par une échelle. Elle n'y pensait pas beaucoup mais c'était là. Elle n'avait pas beaucoup d'imagination mais, si elle multipliait seulement par dix la vie de sa mère à la ferme, elle avait la vie de cette femme-là. Si elle divisait par mille la vie des Charmasson, elle avait la vie de cette autre-là. Si elle donnait un peu de réussite à Firmin, qu'il soit seulement patron, elle avait la vie de cette autre. C'était facile. Il n'y avait pas de quoi tirer gloire.

Sauf pour nne. On ne pouvait pas dire son âge. Elle était grande et souple, vêtue d'une amazone de bure et d'une palatine fourrée, coiffée d'un petit tyrolien vert à plume. Elle marchait d'un pas vif, mieux qu'un homme, mais son pas rassurait comme le pas d'un homme. Elle tenait l'ampleur de sa jupe dans son poing gauche, ondulait juste un peu des hanches. Ses yeux étaient si clairs qu'ils semblaient des trous. Celle-là, on avait beau multiplier, diviser, faire des comptes : on n'arrivait pas à sa vie. « Celle-là, j'aimerais bien l'être, » se disait Thérèse. Oui, celle-là *je la voudrais toute.* »

Chaque jour elle guettait celle-là : celle-là n'est pas encore arrivée. « Celle-là ne viendra pas. Voilà celle-là ! Celle-là a quel âge ? » Elle arriva d'autant moins à lui en mettre un qu'elle désirait être

celle-là. Elle lui donna l'âge et l'âme de faire tout ce qu'elle aurait aimé faire dans une vie sans grossesse, sans Firmin, sans pauvreté, sans père ni mère. Naître tout d'un coup dans la vie sur une route bordée de peupliers, être une femme en amazone et palatine, grande, souple, aux yeux clairs et marcher vite et solidement comme un homme, de cette façon qui rassurait et comme une femme en même temps avec ce petit balancement des hanches ; avoir une vie *sans légumes* : être celle-là !

Elle lui inventa les histoires d'une vie *sans légumes*. Elle se disait : « D'où est-ce qu'elle vient celle-là avec son pas ? Qu'est-ce qu'elle peut bien faire celle-là sur cette route des bourgeois ? Elle passe sans rien regarder. On la salue, elle répond gentiment, mais elle ne regarde personne. Ah ! elle doit en avoir à regarder ailleurs, dans des endroits qui lui plaisent vraiment ! »

Celle-là (comme elle l'appelait) s'en allait en promenade bien plus loin que toutes les promeneuses ordinaires de la route. Il y avait entre les peupliers un très vieux saule, gros comme un dindon ; c'était la limite qu'on ne dépassait pas ; au delà, la route devenait sauvage. Celle-là ne s'arrêtait pas pour si peu. Thérèse la voyait s'en aller du côté du saule, rapetisser, n'être plus qu'un reflet de soleil sur la plume de son chapeau, sur son amazone qui était en laine de belle qualité et luisait comme de la soie. A la rencontre de quoi allait-elle de ce côté ? « Celle-là est en retard aujourd'hui, deux heures viennent de sonner. Où est-elle allée ? Le soleil va tourner. Il va faire froid. Peut-être qu'elle ne viendra pas. Qu'est-ce qu'elle est en train de faire ? » Thérèse guettait la sortie de Châtillon, s'attendant de minute en minute à voir surgir celle-là de l'ombre de la rue.

Mais elle ne venait pas. Et brusquement sans être venue elle était là. Elle était donc arrivée d'un autre côté ? Pour arriver d'un autre côté il fallait qu'elle soit allée faire le tour par des chemins de terre, peut-être même par ceux qui montent sur le flanc de la montagne ? Il y avait de ce côté-là d'énormes buissons de buis effrayants, pouvant contenir des hommes cachés. Celle-là était cependant bien paisible. Avait-elle des rapports avec les hommes cachés dans les buissons de buis ? Thérèse se voyait dans ces chemins solitaires.

Elle n'apprit pas beaucoup de vrai sur celle-là. Elle ne pouvait plus guère bouger étant très près de sa délivrance. Firmin avait même cessé de la mener à la route aux peupliers. Il trouvait qu'une femme aussi grosse et difforme ne pouvait plus servir à rien. Il n'y avait qu'à attendre. Thérèse attendait donc. Tantôt elle faisait toute seule quelques pas jusqu'à une aire qui était en face de la cabane à lapins. Elle se chauffait et sommeillait adossée contre une meule de paille. Deux ou trois commères du voisinage venaient aussi là repriser leurs chaussettes. Thérèse leur avait demandé si elles connaissaient *celle-là*. Celle-là qui était comme ci et comme ça. Mais elle en faisait une telle description qu'il était impossible de la reconnaître. Enfin on lui dit : « C'est peut-être madame Nunance que tu veux dire ? Mais si c'est celle-là c'est une vieille ; elle a plus de soixante ans. »

Était-ce possible ? Oh ! alors on ne pouvait plus penser aux hommes cachés dans les buissons de buis ! A moins que ce soient des types dans le genre de ceux de l'anberge de Peyrebelle ? Et qu'elle soit le chef d'une bande... et que le soir venu elle se mette un masque sur le visage pour aller arrêter les voyageurs sur les routes ? Mais on n'en arrêta jamais dans la région ! Oui mais

plus loin, très loin avec un cheval qui file comme le vent, comme le fameux cheval du Juif errant, comment s'appelle-t-il déjà, qui démolit toute son écurie en ruant pour aller sauver les filles de son maître ?

Thérèse se souvenait du feuilleton de « La Veillée des Chaumières » qu'on lisait à haute voix, le soir à la cuisine des Charmasson et des images qu'elle regardait après et où il y avait en effet une femme en amazone, mais jeune. D'ailleurs celle-là devait être jeune ; Thérèse était jeune, à plus forte raison si on lui disait que celle-là avait soixante-cinq ans. Que voulez-vous qu'on fasse à soixante-cinq ans ? Et tout ce que *celle-là* faisait !

Un jour Thérèse vit d'assez près le visage de celle-là. C'était longtemps après sa délivrance, quand elle faisait ses premières armes de femme de ménage. Elle allait à ce moment-là quatre heures par jour chez un perceur en retraite qui tournait volontiers le compliment et même essayait d'aller plus loin. Il disait : « Ta bouche est un bouton de rose. » C'était joli. Il crachotait en le disant. Thérèse se regardait la bouche dans les glaces et même à ce moment-là dans la vitre des étagères chez l'épicier où elle venait chercher pour le perceur un morceau de morue bien dessalée. La femme à l'amazone entra chez l'épicier elle aussi. Malgré l'heure matinale elle était habillée comme d'habitude ; et elle avait son chapeau à plume ; elle sortait fraîche et neuve de ses bûissons de hûis. Thérèse n'aurait pas osé la regarder en face mais, bouche bée, elle n'avait plus la force de tourner la tête et elle était bien obligée de voir son visage. Qu'il était beau ! Il n'y avait qu'un tout petit peu de bleu dans ses yeux mais s'il se posait sur vous... Thérèse soupira comme un enfant qu'on rassure.

Firmin était très malin mais il ne comprit pas que Thérèse le tirait vers madame Numance. « Et zut pour le percepteur, disait-il, qu'est-ce que ça peut faire s'il te touche ? Est-ce qu'ils sont riches voilà la question ? — Elle a des caracos comme moi, répondait Thérèse. — C'est qu'ils sont peut-être renfermés », poursuivait-il. Il ne voulait pas croire qu'un percepteur n'avait que sa retraite. « Il a farfouillé, tu penses bien, il n'est pas si bête que ça puisqu'il trouve le moyen de te toucher. » Thérèse commença alors à rogner deux ou trois sous sur sa semaine. Elle alla jusqu'à cinq sous et un beau jour Firmin dit : « Halte-là ! Ces pékins-là ne sont pas notre affaire. Cherche quelque chose de mieux. » Dans un coin de la cabane à lapins Thérèse avait creusé un tron dans lequel elle avait mis toutes ses rognures de paye. Il y avait presque un écu. Elle se disait : « Si par hasard madame Numance me donnait moins que le percepteur j'en rajouterais avec ça. Firmin n'y verra que du bleu. » Firmin ne surveillait pas Thérèse. Il la croyait bête.

De retour de la première visite aux Numance il dit : « Ceux-là me plaisent. A eux le pompon ! » Ils avaient été accueillis comme le Messie. Thérèse par contre avait vu monsieur Numance et était atterrée. D'abord ses yeux lui avaient déplu. Il avait les mêmes yeux qu'elle. De quoi se mêlait-il ? Il parlait à madame Numance avec beaucoup de tendresse et il la tenait par la main. Elle semblait très heureuse de cette main. Elle devait mentir. Thérèse se disait : « Devant des étrangers comme nous et, il faut bien le dire, des gens de pen, elle ne va pas se dévoiler. Il est même nécessaire qu'elle ne se dévoile jamais devant personne. » Elle se rassura mais devint jalouse de monsieur Numance.

Elle avait peu de travail à faire et un travail agréable. Les appartements sentaient bon. C'était l'odeur d'une centaine de grands pins qui entouraient la maison et distillaient une forte résine. Mais Thérèse attribua ce parfum de soleil et de vent à madame Numance. Ce n'est qu'à force de passer près d'un portemanteau qu'elle remarqua une autre odeur plus sucrée et plus féminine. Le mélange des deux odeurs raconta de très belles histoires.

Monsieur et madame Numance se levaient tard. De sept heures du matin à dix heures, Thérèse était seule dans deux grands salons dont le ménage était vite fait. L'endroit qu'elle affectionnait le plus était le vestibule. Là était le portemanteau, là prenait pied l'escalier qui montait au premier étage. Cet escalier l'avait fait souffrir jusqu'au moment où elle avait appris que madame et monsieur Numance faisaient chambre à part. Maintenant elle le regardait avec délice. « C'est par là, se disait-elle, qu'on monte chez elle. » Elle l'imaginait bien au chaud dans un grand lit qu'elle n'avait pas encore vu. Elle la couvrait de draps brodés, de couvertures piquées à grandes fleurs d'or, d'édredons de soie. Ces imaginations lui donnaient un grand plaisir à la fois chatouilleur et endormant, semblable à celui que procure le vent tiède de mai quand il vous enveloppe. Elle ne pensait plus du tout à la pailleasse à même le sol de la cabane à lapins d'où elle venait de se lever. Elle était dans une ivresse physique. Elle la rendait plus grande encore au point d'être obligée de fermer les yeux en reniflant l'odeur des châles pendus au portemanteau.

Elle usa de ruse pour être autorisée à monter le café. Madame Numance n'avait jamais rien exigé de semblable d'aucun de ses domestiques. Elle

trouvait que c'était trop demander. C'étaient de pauvres petites rusées bien incapables de faire changer madame Numance de détermination. Thérèse ignorait qu'elle commençait à compter. Elle n'avait pas attaché une grande importance au fait que depuis quelque temps madame Numance se levait un peu plus tôt et venait boire le café à la cuisine. Elle eut les larmes aux yeux. Tout de suite madame Numance céda.

C'est à partir de là que Thérèse parfuma à la violette le passe qui lui permettait le matin d'ouvrir la porte du vestibule sans déranger personne. C'était la clef de son paradis.

Le pavillon, comme disait madame Numance, c'était un fuscau pour que la belle se pique au doigt et s'endorme. Firmin avait flairé soupçonneusement cette générosité qu'il jugeait insolente. Thérèse, elle, en fut simplement embarrassée ; et même mécontente. La cabane à lapins ne la gênait pas, au contraire : c'était un endroit commode pour y abandonner Firmin et la vie qu'elle avait avec lui. Ce n'est qu'en pensant au terrible *trimard* qu'elle accepta la nécessité de voir Firmin se rapprocher des lieux où elle était si heureuse toute seule.

Mais dès qu'elle y fut installée ce pavillon devint un théâtre d'exploits. Elle imagina que madame Numance s'en était servie pour y figurer dans une de ces situations qui étaient dessinées sur les gravures de « La Veillée des Chaumières ». Thérèse habita dans ces murs comme dans le cadre d'une de ces gravures. Elle imita madame Numance se promenant dans les pièces, madame Numance descendant très vite le petit escalier à pas de vis et même, un peu étourdie de cet exercice qui la faisait tourner comme une toupie, elle portait alors à son front une main qu'elle essayait d'alanguir

comme elle imaginait que madame Numance devait avoir fait. A partir de ce moment-là, en répondant à Firmin qui faisait ses projets d'avenir elle dit *nous* : « Laisse-nous tranquilles. Ne viens pas nous déranger » ; et même : « Contente-toi de ce que nous t'avons donné. »

Elle essaya d'acheter du parfum de Chypre. « On le commande à Paris, lui dit le droguiste et je ne l'ai jamais fait que pour votre patronne qui, d'ailleurs, depuis la semaine dernière n'en prend plus. Elle s'est mise au parfum de violette. C'est une femme qui a beaucoup de goût, ajouta-t-il. Elle donne le ton. Toutes ces dames auraient voulu du Chypre et sont venues vingt fois m'en demander. Mais dame ! Trois écus un petit flacon pas plus gros que mon pouce, ça fait réfléchir ! Je suis content qu'elle ait enfin préféré ce parfum de violette que je fais moi-même avec un tour de main qu'il faudrait aller loin pour trouver. » Et il fit sentir sa violette à Thérèse qui la connaissait bien puisque c'est avec ça qu'elle parfumait le mouchoir où elle tenait le *passe*. Elle n'eut pas le Chypre, mais de quoi réfléchir. Ces trois écus pour un petit flacon gros comme le pouce la terrifiaient et l'encharmaient. « Et ses châles en sont imbibés » se disait-elle avec admiration. Quand sur tous les vêtements de madame Numance l'odeur de la violette eut remplacé l'odeur du Chypre elle se dit : « Son mari doit la tenir serrée et même lui *roustir* des rentes ; elle ne peut plus donner les trois écus. » Elle en voulut à monsieur Numance et fut par contre-coup très tendre pour madame Numance. Un jour elle lui dit brusquement : « Dans le cabanon où nous étions avant que vous nous ayez donné le pavillon, j'avais fait un trou dans le mur et, derrière la pierre j'avais caché un peu d'argent. Il y a presque un écu. Et maintenant je l'ai caché

au pied du premier cyprès de la barrière. C'est à vous. Si vous en avez besoin prenez-le. » Il n'y avait pas moyen de se tromper sur sa sincérité ; il n'y avait qu'à voir son air extasié et sa respiration violente. Madame Numance ne sut que répondre et s'en alla dans un coin pour pleurer de joie et remercier Dieu.

Enfin Thérèse s'habitua au parfum de violette. Et même elle se dit : « J'ai bon goût puisque c'est celui-là que j'ai pris, moi, du premier coup (elle oubliait que c'était surtout parce qu'il ne coûtait que dix sous le quart). » Elle commença à penser qu'il y avait entre elle et madame Numance beaucoup de points communs et qu'elles se ressemblaient. Devant les fenêtres du pavillon, du côté du ruisseau, il y avait une prairie découverte où madame Numance avait pris récemment l'habitude de venir se promener. Sans qu'elle le sache elle en était à la période où l'on a l'irrésistible besoin de voir toute la vie de ce que l'on aime. Elle essayait d'apercevoir Thérèse à son ménage. C'est de ce côté-là qu'il y avait l'étendoir où elle supposait que Thérèse devait étendre les couches de son enfant et peut-être même laver sa lessive dans un haquet. Elle ne se trompait pas, mais quand Thérèse la voyait se diriger vers la prairie elle rentrait tout de suite et montait à un petit cabinet de la fenêtre duquel, bien cachée derrière les rideaux elle pouvait regarder à loisir la promeneuse. Cet affût donnait à Thérèse le bonheur le plus vif. Elle tenait dans sa main gauche les plis de son tablier de ménagère comme là-bas madame Numance tenait l'ampleur de son amazone. Elle imitait sur place tous les pas. Sa hanche ondulait exactement comme la hanche de madame Numance. Elle prenait son port de tête. Quand madame Numance qui se débattait dans les pau-

vres petites malices d'un amour dépité jetait vers le pavillon un regard qu'elle croyait naturel mais plein d'anxiété et de demande, Thérèse regardait comme elle, anxieusement et tendrement le mur du cabinet où de vieilles hardes étaient pendues à des clous. Enfin, madame Numance se retirait navrée et Thérèse retournait en chantant à sa lessive.

Il y avait à Châtillon un maître de poste nommé Baptistin et surnommé « Le Mignon » qui était l'homme le plus ridicule qu'on ait jamais vu. Il était la risée de tout le pays. Enorme, il ressemblait à un cuveau monté sur deux petites jambes torses dont il *tricotait* très vite, à petits pas, sans presque changer de place. Très frileux, il se faisait faire des gilets à deux pièces boutonnés sur les épaules et sur les flancs ; il pouvait ainsi en ajouter les uns sur les autres, à son gré. Il en superposait parfois jusqu'à sept ou huit et il était alors bossu par devant et par derrière. Glabre et chauve, on ne voyait dans son visage que d'énormes lèvres violettes tachées de jus de chique et des yeux en billes de loto qu'il faisait rouler à une allure vertigineuse dès qu'il voyait une femme. Car il avait beaucoup de prétention du côté du beau sexe. Thérèse était devenue très soignée. Le constant souci de ressembler en tous points à madame Numance, son affectation, ses gestes maniérés lui donnaient un piquant et, de toute façon la faisaient remarquer. On ne pouvait pas ne pas voir sa fraîcheur. De tout temps, d'ailleurs, les ajustements propres, surtout les cols, bavolets et tabliers blancs ont eu beaucoup de charme pour les rustauds qui aiment chiffonner. En allant aux commissions elle passait tous les matins devant le poste de relais et quelquefois dans la petite rue

des écuries. Un matin que cette ruelle était déserte, « Le Mignon » profitant de sa masse poussa Thérèse dans une encoignure de porte, essayant de la tripoter, et lui fit des propositions fort grossières. Elle lui donna du genou dans le ventre et se mit à courir. Cette aventure la fit réfléchir. « Cet homme, sale comme un peigne et de la dernière classe de la société, s'il avait vu passer madame Numance, se dit-elle, il serait resté assis bien poliment sur sa borne et même il aurait levé son chapeau. Tandis qu'il a sauté sur moi comme un chien sur un os. Je me suis figuré bien des choses, mais je ne suis rien que la femme de Firmin. Je ne sortirai jamais de ma condition. » Elle fut extrêmement malheureuse. Dans son malheur elle devint tellement chien couchant que madame Numance, tout en n'acceptant pas cette humilité insolite fut folle de joie. Elle se disait : « Elle a un cœur d'or. » Thérèse se disait : « L'âge ne compte pas pour elle. Si elle voulait être aimée par un homme, cela lui serait facile. Son mari n'est-il pas toujours aux petits soins ? Même il en est bête. Mais, « Le Mignon », d'un coup d'œil elle le fait rentrer sous terre. Elle est pour les ducs et marquis. En tout cas pour des gens propres et pas pour ceux qui vous proposent la paille d'une écurie sans même cracher leur chique. »

Elle se mit à aimer follement madame Numance comme les ramoneurs aiment les choux à la crème en regardant la devanture des pâtisseries. C'est le moment que choisit Firmin pour demander avec une grossièreté qui rappela celle du « Mignon », si elle ne fricotait pas un peu avec monsieur Numance. Elle se vit encore comme assaillie dans un coin de porte par quelqu'un qui ne se piquait pas non plus de romance. Elle lui donna avec rage du genou et du pied dans le ventre mais cette fois elle reçut

de sérieuses mornifles. Les coups la firent tomber de son haut. Depuis longtemps son esprit était exclusivement occupé de madame Numance. Elle fut obligée de penser à ses flancs qui lui faisaient mal, où s'arrondissaient même des ecchymoses bleues fort vilaines. C'était la deuxième fois en peu de temps qu'on la traitait de façon ignoble. Elle n'y put tenir. Elle repoussa les draps et elle se dit en regardant ses meurtrissures : « Voilà qui tu es, une femme rouée de coups. Et au surplus, quand elle n'est pas rouée de coups, tout juste bonc apparemment à servir de jouet au premier venu et dans une écurie. » Elle payait cher maintenant toutes les suppositions dangereuses dont elle s'était auimée jusqu'à présent. Quand madame Numance entra.

Dès qu'elle avait su Thérèse malade elle s'était précipitée au pavillon. L'émotion, la hâte avaient mis du rose à ses joues et jamais ses yeux n'avaient eu plus d'azur. La malheureuse Thérèse redoubla de pleurs en voyant ce visage si beau penché sur elle. C'était ce qu'elle ne serait jamais. Il y eut un assez long moment de confusion pendant lequel elle fut très touchante. Elle finit cependant par remarquer le désordre de madame Numance d'ordinaire si calme et qui ne cessait de réclamer un docteur. « Je compte donc ! » se dit-elle. « Restez là, ne vous en allez pas. Je n'ai besoin que de vous. » Elle sentit qu'on lui prenait la main. Elle avait eu trop peur des encoignures de portes. Elle entrevoyait une possibilité de reprendre le haut du pavé. « Je n'ai que vous, répétait-elle d'un air égaré. Ne me laissez pas. » Son ardent *désir d'être* remplaçait fort bien l'amour, et même était de l'amour le plus vrai. Si elle avait su parler comme les livres elle aurait exprimé sa passion de la façon la plus sublime tant elle avait envie de garder

madame Numance pour elle seule et toute la vie. « Surtout ne me quittez pas, balbutiait-elle ; ne partez pas, restez avec moi. » Enfin madame Numance la serra dans ses bras.

Elle entendit prononcer le mot fille puis, la voix qui répétait passionnément : « Tu es ma fille ! » A la seconde d'avant elle en était à désirer presque la mort. Ce mot dont elle comprit tout de suite l'importance la mit d'un seul coup au comble de la félicité. Il n'était pas possible de douter de la sincérité de la déclaration qu'on lui faisait. On employait à la faire une force convulsive que Thérèse ne pouvait soutenir sans gémir. Elle eut aussitôt tant d'idées éclatantes et rapides sur le changement de sa vie que les heures passèrent ensuite comme un éclair. Elle parla et agit dans une exaltation qui convenait fort bien aux circonstances.

Toute au bonheur d'être adorée et par qui ? Par cette femme si propre dont elle enviait la vie, Thérèse passa une partie de la nuit à faire des comptes très égoïstes. Elle était allée trop bas dans les encoignures de portes, elle en avait été trop complètement sauvée par une générosité miraculeuse pour garder le moindre sentiment d'humanité. Elle revoyait tout le désordre auquel s'était livrée la femme admirée. Il lui fallait des preuves de sa victoire. Elle n'en trouvait pas de meilleures que les signes les plus terribles du désarroi. « Elle avait perdu les sens » se disait-elle avec délice. On serait venu lui annoncer que madame Numance épuisée d'amour était devenue folle ou à l'article de la mort que son premier sentiment aurait été une joie délirante. « Elle si froide » se disait Thérèse qui prenait la timidité des sentiments nobles pour de la froideur, « elle si froide, je l'ai vue bouillir comme du lait !

Qui m'aurait dit qu'elle pouvait avoir tous ces tics qui tiraillaient sa bouche et ses yeux ? Elle est devenue toute rouge et même lie-de-vin (ce qu'elle inventait). J'ai cru qu'elle allait avoir une attaque. (Elle savoura longuement cette idée d'attaque qui, sans contestation possible *faisait preuve*). Elle qui garde toujours ses distances avec tout le monde, elle m'a serrée dans ses bras à me faire un mal de chien sur mes bleus. » Elle se souvint aussi qu'en parlant des brutalités de Firmin le visage de madame Numance avait brusquement vieilli et que sa mâchoire s'était mise à trembler d'une façon fort vilaine. Thérèse ne pouvait s'empêcher de pousser de légers soupirs de contentement. Firmin qui était couché à côté d'elle se dit : « Tiens, est-ce qu'elle aimerait la danse que je lui ai *passée* ? C'est bon à savoir. »

Les jours qui suivirent furent un enchantement continu pour les deux femmes. Pendant l'après-midi où elles s'étaient déclaré leur amour, elles n'avaient même pas vu une terrible bourrasque de bise chargée de glaçons arrachés aux montagnes qui assiégeait le pavillon et faisait battre les volets. Cela avait étonné Firmin quand il était rentré. « Vous n'entendez pas, avait-il dit ? Ça fait pourtant un ramadan du diable. »

Le mauvais temps continua pendant plus de trois semaines ; cela arrivait quelquefois. Les gorges de la montagne déversaient des torrents de vent glacé et des grêlons lancés à une telle vitesse qu'ils crevaient les parapluies et blessaient les visages qu'on n'abritait pas sous des cache-nez ou des pans de manteaux. Dans Châtillon, qui était installé à un carrefour de vallées, les tournolements des bises venant de tous les côtés rendaient les rues intenables. Dans ces cas-là on boudait le dos ; on se caletrait disait-on. Il n'y avait pas

de femmes plus heureuses sur terre que Thérèse et madame Numance calfeutrées. Elles eurent tout le temps de se couvrir de l'œil, de se lier par mille promesses, de souffrir de leur moindre relâchement. La vie que Thérèse avait maintenant était bien au delà de celle qu'elle avait rêvée dans ses moments de plus grande folie. Elle n'en revenait pas. Elle la vivait avec une gaucherie charmante. Trop d'assurance de sa part aurait refroidi madame Numance qui, depuis la fameuse après-midi se faisait parfois quelques reproches, non pas sur ses sentiments, mais sur la violence avec laquelle elle les avait exprimés. « Je me donne trop », se disait-elle non pas par manque mais par excès de générosité : elle avait peur de ne plus rien avoir à donner. C'est cet excès de générosité qui empêchait Thérèse de comprendre la valeur de ce qu'on lui donnait, l'empêchait d'être celle qui reçoit, et par conséquent celle qui, tout le temps exige. Déconcertée par l'aubaine (sa jugeote paysanne lui faisait comprendre par ailleurs qu'elle était incapable de dire deux mots dans le ton) elle se taisait et levait vers madame Numance des yeux éblouis. Inconsciente, elle imitait parfaitement bien une proie de l'amour. Madame Numance ne pouvait pas faire taire ses scrupules. « Es-tu bien assurée que tout correspond aux désirs de ton cœur, demandait-elle ? — Quoi donc ? répondait Thérèse. — Etre ma fille, disait timidement madame Numance à voix basse (elle était fort confuse d'en parler), ne l'acceptes-tu pas par simple bonté ? Je ne suis rien, je ne peux rien t'apporter. J'ai honte de profiter de toi et de ta jeunesse. » Thérèse ne comprenait absolument rien à tout ça. Son incompréhension lui faisait faire exactement ce qu'il fallait. Son air égaré pouvait être pris pour le ravissement le plus rassurant.

Madame Numance n'avait jamais été tendre pour elle-même et était loin de se pardonner facilement. Ce faux ravissement lui donnait trop encore. « C'est moi qui donnais jusqu'à présent, se dit-elle, et maintenant c'est moi qui demande ; et plus que je n'ai jamais donné. Je pousse cette enfant à s'engager. Mon honnêteté même est contre moi. C'est peut-être que je m'étais imposé une tâche au-dessus de mes forces » ajouta-t-elle naïvement. Elle n'était pas assez bigote pour voir son orgueil puni par Dieu dans ce qu'elle croyait être la faillite de ses bons sentiments et la goûter en conséquence. Elle se promit de surveiller attentivement sa démesure.

Le mauvais temps avait cédé la place à quelques jours d'hiver roux comme des renards et presque tièdes. Pour essayer de voir clair en elle-même et aussi pour savourer son bonheur à sa façon, madame Numance fit deux ou trois promenades solitaires fort longues, comme elle en avait l'habitude. Thérèse se crut abandonnée et en prit de l'humeur. « Rends-moi un service, lui dit Firmin, qui faisait la bête mais voyait beaucoup de choses. J'ai attrapé deux martres dans des pièges en fil de fer qui sont de mon invention et qu'il faudra que je fasse breveter par le gouvernement un jour ou l'autre. J'ai écorché les bestioles, je vais te plier les peaux dans un morceau de journal. Veux-tu aller les porter chez les Carluque ? Peut-être qu'en t'adressant toi-même à madame Carluque qui, je le sais, a beaucoup d'estime pour ta patronne, elle fera dire un mot à son contremaître qui consentira à me tanner ces peaux. J'ai l'intention de les offrir à madame Numance à qui je ne donne jamais rien, moi, mais que je tiens à remercier de toutes ses gentilleses. » Il avait parlé longtemps pour empêcher les haussemens d'épau-

les. Thérèse passait déjà dans le bourg pour la favorite des Numance. Elle avait un joli col et des manchettes de corsage en point de Venise qui n'étaient certes pas tombés du ciel et lui donnaient un air très distingué. Ces dames commençaient à dire qu'elles aimeraient bien voir un peu mieux cette petite. Firmin qui fréquentait les cafés, en tout bien tout honneur avait vaguement entendu parler de ça : « Qu'est-ce que je risque ? » s'était-il dit. « Quand Thérèse s'assoit sur le bord d'un fauteuil et qu'elle prend l'air qu'elle a toujours quand elle est intimidée, on lui donnerait tout de suite sa tartine. Nous en avons une bien beurrée ici, c'est entendu, mais il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier. » Quand il vit madame Numance sortir seule et que Thérèse s'en enrageait il ajouta : « Je vais faire d'une pierre deux coups. » C'est alors qu'il débita son petit discours. « Inutile de dire que ces peaux sont pour madame Numance, poursuivit-il ; ces dames sont souvent jalouses. Dis simplement que c'est pour toi. »

Madame Carluque avait du monde : la femme du notaire et celle du pharmacien prenaient du café avec elle. Il y avait même le carafon de cognac sur le guéridon qu'entouraient ces dames. Thérèse ne se doutait pas qu'elle intriguait. Elle fut reçue comme le Messie. Les après-midi d'hiver sont très longues. Quand on est obligé de les passer toutes à Châtillon on finit par adorer même les sujets de conversations. Madame Carluque qui était une grosse femme imposante, avec un peu de moustache, fit boire un peu de cognac à Thérèse et se dit : « C'est une bécasse mais elle ne dépare pas les fauteuils. Nous allons avoir de quoi dire quand elle sera partie. »

Comme elle sortait, Thérèse entendit sur la route gelée un pas ferme et décidé : c'était madame

Numance qui rentrait de promenade par la route. « D'où viens-tu ? » dit-elle, surprise de voir Thérèse sur le seuil de cette porte. Thérèse était trop simple pour savoir mentir, mais elle savait dire la vérité d'un air faux. « Je suis capable d'être méchante », se dit madame Numance, en écoutant ses premiers sentiments. « Viens », dit-elle. Et elle s'appuya sur la jeune femme. « Elle est lourde comme un plomb », se dit Thérèse. Elles marchèrent jusqu'à la maison sans parler. « Non, ne rentre pas tout de suite au pavillon, dit madame Numance. Monte une minute avec moi. » Elle la mena à sa chambre.

Firmin qui s'occupait des feux dans la journée en avait fait un très beau dans cette cheminée-là. « Je suis vieille, dit madame Numance à Thérèse, et je n'ai pas de temps à perdre si je veux un peu profiter du bonheur que tu me donnes. Je sais que je n'y ai aucun droit et je m'étonne chaque jour que le ciel l'ait permis. C'est pour bien comprendre de quoi il s'agit exactement que je vais me promener toute seule. » Elle était assez fine et conservait assez l'usage de sa finesse, malgré la jalousie très douloureuse qu'elle avait éprouvée en voyant Thérèse sortir de chez madame Carluque, pour savoir qu'ici il fallait un peu mentir. « J'ai, dit-elle, comme tous les êtres humains aimant la solitude, l'habitude de me parler à voix haute en marchant et j'avais peur que tu t'en effrayes. Il est inutile de te cacher que, si tu voulais me laisser et entrer en service chez madame Carluque, tu y serais accueillie à bras ouverts, et certainement mieux payée qu'ici où je paye ton mari mais où je ne te paye pas toi-même. La seule chose qu'il faut considérer, si tu m'aimes un peu, c'est : est-ce que cette femme sera pour toi aussi tendre que moi ? »

Thérèse n'avait pas eu peur tout de suite. Elle eut le temps de sourire sincèrement et de dire avec une voix très enfantine : « Mais elle a de la moustache ! » Tout de suite après elle eut peur ; elle se souvint des mots que venait d'employer madame Numance : *entrer en service*. Elle se vit chassée de sa place de fille et trembla.

La moustache avait tout d'un coup délivré madame Numance. Elle regarda Thérèse qui, à la lettre tremblait comme une feuille et sur la bouche de laquelle se gonflait une moue de sanglot. Elle se trompa tout naturellement sur les motifs de cette émotion.

La réconciliation près du feu fut fort longue et pleine de charmes pour toutes les deux. « Ecoute-moi bien, dit madame Numance. Tu es trop bonne pour avoir ajouté foi à ce que je disais quand je t'ai appelée ma fille. C'était cependant ce qu'il fallait faire. Mon mari et moi nous en avons parlé à Firmin. Si tu n'avais pas eu un père et une mère véritables, toujours vivants, nous t'aurions adoptée. Tu vois que ce n'étaient pas des paroles en l'air, d'ailleurs je n'en dis jamais et je m'engage toujours à fond. Tu le verras bien. Tu n'es pas ici comme une domestique. Tu y es comme une fille qui aide sa mère. A notre mort, mon mari et moi, tu seras propriétaire de tout ce que nous avons. Ce n'est pas grand'chose malheureusement mais tu ne peux pas savoir comme je suis heureuse à cette idée. » Elle était ivre d'imprudences ; elle continua à parler très imprudemment. Elle s'engageait à des actes selon son goût. Au surplus elle caressait les cheveux de Thérèse et contemplait un visage d'ange illuminé par la vue du ciel.

« Pourquoi ne m'as-tu pas dit que les bourgeois voulaient m'adopter pour leur fille ? », dit Thérèse à Firmin en retournant au pavillon.

« Parce que c'était un cataplasme sur une jambe de bois, répondit-il. Tu as plus de père et mère authentiques qu'il n'en faudrait et en chair et en os.

— Ça m'aurait fait plaisir, dit Thérèse. — Le plaisir ne vaut pas quelques picaillons bien à gauche », dit Firmin.

« La petite était toute assotée l'autre soir, dit-il à madame Numance. Paraît que vous vous êtes imaginé des choses en la voyant sortir de la tannerie. Voilà pourquoi c'était. » Et il parla des peaux de martres. « On avait pensé tous les deux à votre petite gorge délicate. Nous n'avons pas de dentelle nous autres et pas d'argent pour en acheter mais, quand on a bon cœur et qu'on n'est pas manchot il y a toujours moyen de se débrouiller. » Madame Numance remercia mais devint rouge comme une pivoine. Il était question de sa jalousie qu'elle se reprochait bien assez elle-même. Cet homme grossier était de trop. « Tu as honte et c'est pain bénit, se disait Firmin. C'est pour le cas où tu penserais qu'il est facile de me mettre le pied sur le cou. Il faut une tête à chaque barque, ma vieille ; et c'est moi qui mène la nôtre. »

Par ailleurs tout était devenu délices. Madame Numance avait réglé la question du pasteur avec beaucoup de joie. Pour lutter honnêtement contre cet homme elle avait été contrainte de faire de profondes réflexions sur l'amour de Thérèse. Elle avait constaté avec joie qu'en tenant compte des faits, cet amour existait bien et était du meilleur aloi. Elle était très fière de ne s'être décidée à combattre l'homme du temple qu'après avoir ainsi pesé le pour et le contre. « Je n'ai pas perdu la tête se disait-elle. Pourquoi Dieu parlerait-il par la bouche du pasteur plutôt que par la mienne, puisque j'ai eu le sang-froid de regarder les choses

en face ? Et je sais que j'aurais eu la force nécessaire pour semer du sel dans mon cœur sur la place qu'y occupe Thérèse si je n'avais pas eu les preuves irréfutables de son amour et de la qualité de cet amour. » Elle s'aperçut aussi qu'il était doux de défendre ce qu'on aime et très enivrant de l'imposer.

Pour Thérèse le pasteur ne comptait pas. Elle avait été loin de se douter que la conversation qu'il venait d'avoir avec madame Numance pouvait la menacer en quoi que ce soit. Elle était très intéressée par les toilettes de la sortie du temple et elle comparait son amazone et sa palatine toutes fraîches aux gros manteaux de cochers que ces dames et ces demoiselles portaient avec des chapeaux à larges plumes. L'odeur du tilleul donnait de la beauté à tout. « Je suis mieux habillée, se disait-elle, que toutes ces femmes dont les maris sont manufacturiers ou tout au moins contre-maîtres quand ils ne sont pas dans le commerce. Leurs contrats de mariage ont beau avoir été passés devant notaire avec le plus grand soin : je suis la plus belle ! Et qui se douterait que j'ai joué toutes mes cartes d'un seul coup en descendant d'une fenêtre par une échelle ? »

Elle avait aussi l'orgueil de se dire qu'elle était arrivée toute seule à cette position. Quand madame Numance prit son bras et la fit passer de groupe en groupe, sa fierté à laquelle elle n'était pas encore habituée et pouvait aisément se confondre avec de la modestie lui donna beaucoup de charme.

Elle comprit moins bien la malice de la robe grise. Elle y voulait des *valenciennes* et de gros boutons rouges. Elle avait même parlé de volants. « Ni volants, ni *valenciennes*, ni boutons et surtout pas rouges, dit madame Numance en riant.

Nous livrons bataille. Tu es déjà trop belle et trop fraîche et tu le serais encore trop, même revêtue d'une toile à sac. Mais heureusement pour nous, cette beauté leur passe sous le nez sans qu'elles s'en doutent. Elles ne voient que les garnitures. C'est pourquoi nous n'en mettrons pas. Tu es plus belle que le jour et, pour elles tu es invisible. Nous, nous savons que si le prince de Sagan te rencontrait il te tirerait le chapeau. Mais nous sommes seules à le savoir. » Thérèse fit une allusion à cette visite pour les peaux de martres. Elle s'étonnait que madame Numance ne soit plus jalouse. « Je le suis toujours et comme une tigresse mais, tu peux aller. Ce que j'aime en toi elles ne peuvent plus me le prendre. » Et comme elle voyait que Thérèse, bouche bée ne comprenait pas, elle ajouta : « C'est de ton cœur qu'il s'agit. » Elle comprenait qu'il était inutile de parler de cette beauté très délicate dont elle était artisane et qu'elle était sans doute seule à pouvoir goûter.

« Même si ces dames l'accaparaient, se disait-elle (et ce ne serait jamais que par pique et pour me faire payer mon goût de la solitude, mes silences et mon absence de rhumatismes articulaires) il faudra toujours que Thérèse revienne dans mes mains, ne serait-ce que pour que je lui refasse cette coiffure de tresses en épi ou pour que je décide de la couleur de velours qui lui va. » Elle se faisait un peu de reproche de ce qu'elle appelait sa rouerie mais, se servant pour la première fois de cette arme, elle était très fière de sa supposée habileté. « Tout est cependant naturel, poursuivait-elle. J'aime ma fille. Je la rends la plus belle possible. Elle aime que je la rende belle et c'est cette beauté qui me l'attache. » Elle était assez pure pour chercher une justification de ses actes dans cette soi-disant logique.

« Je ne crois pas ce qu'elle me dit de mon cœur, pensa Thérèse. En m'en parlant elle avait un air dissimulé. Je ne suis pas née de la dernière pluie et je me souviens très bien du poids qu'elle avait quand elle s'est appuyée sur moi après m'avoir vue sortir de chez madame Carluque. Maintenant c'est elle qui m'envoie et pour des babioles. Sa malice est cousue de fil blanc. Elle me met à l'épreuve et veut voir si je suis de taille à lui faire des infidélités. Elle a parlé de mon cœur mais elle doit avoir quelque punition en réserve pour le cas où je me laisserais inviter à fréquenter le salon de ces dames. Peut-être même a-t-elle fait glisser dans l'acte qui nous donne le pavillon une phrase que Firmin n'a pas remarquée et qui leur permettrait de nous chasser. Une femme avertie en vaut deux. » Elle fit dans tous les salons des protestations de fidélité fort maladroites et que personne ne lui demandait. « Elle n'a pas tout son bon sens », dit madame Carluque qui donnait le ton à Châtillon. Et l'affaire fut réglée.

Madame Numance comprit très vite qu'on lui avait *donné le visa*. Son plus grand plaisir était d'aller en commission avec Thérèse : sortir, marcher dans la rue, entrer dans les magasins où l'on s'aperçut aussitôt que, pour avoir les faveurs de la patronne il fallait faire des amabilités à celle qu'on appela *la petite dame*, faute de savoir ce qu'elle était au juste. Madame Numance aimait s'adresser à Thérèse sur le ton de la tendresse maternelle devant les gens. Elle choisissait de la très bonne viande : un gigot de mouton par exemple et le faisait trancher au hachoir pour qu'il soit bien entendu qu'il s'agissait simplement, en l'occurrence, d'une mère qui partageait le gigot avec le ménage de sa fille. Deux gigots, même d'agneau,

n'auraient pas fait le même effet. Il faut avoir des enfants pour le comprendre. Madame Numance n'en avait pas eu mais aimait assez pour tout inventer dans l'amour maternel.

Il se passa quelque chose de magnifique. Thérèse n'était pas de taille à résister à une séduction, quelle qu'elle soit, encore moins à une tendresse, une bonté, une générosité qui ne connaissent pas le repos et l'assaillaient sans répit. Elle se rendit à l'amour en de longues nuits de sanglots et de larmes. « Tu vas finir, oui, lui demandait Firmin qu'elle empêchait de dormir ? Sais-tu seulement pourquoi tu pleures ? Nous avons tout ce qu'il nous faut pour l'instant. Fous-moi la paix ou gare tes fesses. Au moins, je connaîtrai le pourquoi de tes simagrées. »

Elle le savait très bien. Quelquefois en éclairs elle pensait encore à l'héroïne qu'elle avait si longtemps imitée sans l'aimer. Maintenant, ces éclairs fulgurants lui faisaient au contraire rentrer la tête dans son amour. Il ne s'agissait plus d'imiter, il s'agissait de savoir quoi faire pour rendre madame Numance heureuse. La protéger, l'aimer, lui donner. « Et je n'ai rien », se disait-elle. Jamais elle n'avait été si pauvre. Elle retourna à l'époque où elle embrassait les châles dans le vestibule. C'était le seul souvenir qui lui soit supportable. A force de s'accuser d'ingratitude et d'en souffrir, elle prit l'apparence de l'ingratitude. Madame Numance pleura de son côté. Enfin elles en furent aux beaux délices noirs.

Toutes les semaines, avant les grosses chaleurs, un poissonnier venait de Die avec une charrette. Il voyageait de nuit et, dès l'aube s'installait sur la place de Châtillon. Son poisson était encore comestible mais ne sentait pas bon. On n'y regardait pas de si près. On en avait très envie dans ces

montagnes au sortir de l'hiver, même madame Numance. « J'irai, dit Thérèse, ne vous levez pas. — Je me lèverai, dit madame Numance. » Thérèse se leva à l'aube sans lumière. Elle connaissait l'existence de la brèche dans la barrière de cyprès par où, de la maison, on voyait les lampes du pavillon. Madame Numance était toute prête et aux aguets. Dès qu'elle entendit Thérèse ouvrir sa porte elle sortit. Thérèse osa la gronder. « Vous allez prendre froid, lui dit-elle. Ce n'est pas une heure pour vous. Que je serve au moins à quelque chose.

— Tu n'as pas besoin de servir de cette façon », lui répondit madame Numance.

L'étal aux poissons était effrayant dans le demi-jour. La lumière verte glissait sur les écailles livides couvertes de débris de glace ; la puanteur suffoquait malgré le grand air. Ce n'était qu'un étal à poissons, mais on aurait pu placer dans ce décor et cette lumière de fameuses répliques sur la mort et même sur l'enfer.

Madame Numance voulut mettre la main dans les paniers. Thérèse la repoussa avec beaucoup de violence. « Non, pas vous, maman, dit-elle. » C'était la première fois qu'elle l'appelait maman. Le mot était venu tout seul.

Une heure après, monsieur Numance trouva sa femme qui pleurait dans son bol de café au lait. « Qu'est-ce que tu as, lui dit-il ? — Je suis très heureuse, dit-elle en sanglotant et en riant. Viens ici, écoute ! Viens ici et embrasse-moi ! Tu es le meilleur des hommes ! Je ne suis pas folle. Je sais ce que je dis. Tu ne me trompes pas, moi, beau masque. Je suis la plus heureuse des femmes, sache-le ! »

Un soir de mai Firmin rentra au pavillon tel-

lement guilleret que Thérèse crut qu'il était pompette. « Je sais exactement de quoi il retourne, dit-il en se frottant les mains. Il n'y a pas gras mais il faut un commencement à tout. Ne reste pas comme ça la bouche ouverte. J'ai tout mon bon sens et tu le verras bien. J'ai peut-être l'air endormi mais j'ai de l'ambition. Ne crois pas que ça me suffise, dit-il en montrant sa veste à boutons de cuivre. Je suis de grosse vie, moi. » Thérèse vaguement alarmée et qui ne comprenait rien à ce qu'il disait lui versa sans arrêt du vin dans son verre et, s'il n'était pas éméché en rentrant il le fut à la fin du dîner.

« Sais-tu ce qu'il y a chez les Numance, dit-il ? — En fait de quoi, demanda Thérèse ? — En fait de ça, dit-il en frottant son index contre son pouce. — Je ne m'en soucie pas, dit-elle. — Et tu fais bien dit-il, car c'est mon affaire. Toi tu aurais mis la puce à l'oreille et réveillé le chat qui dort. C'était pas ton rôle. Au contraire. Mais moi, fallait pas s'imaginer qu'on allait me boucher la vue avec deux francs par jour et un pavillon, sois-disant. » Malgré le vin il comprit qu'il en disait trop. « Travaille, lui dit Thérèse. — C'est bien ce que je pense, répondit-il mais faudra qu'on m'aide. On ne me refusera pas un petit coup de main, n'est-ce pas fillette ? »

Depuis que les arbres étaient en fleurs, les deux femmes allaient l'après-midi s'asseoir sous les pommiers en bordure de la route. Madame Numance avait acheté dix mètres de toile très fine et elles ourlaient des draps. « Il faut que je te fasse un beau trousseau, disait-elle à sa fille. Je suis en retard mais il n'y perdra rien, tu verras. » Firmin vint les retrouver. « Je suis obligé d'aller à Lus, dit-il. Ne te dérange pas, reste bien tranquille, je me suis préparé une gibecière parce que je reste-

rai sans doute deux jours. Au revoir. » Il embrassa fort tendrement Thérèse et il serra la main à madame Numance. Il avait quitté son uniforme de velours et repris ses vêtements de *forgeron de la paix*. Son visage même était tout ce qu'il y a de plus *forgeron de la paix*.

« Que va-t-il faire à Lus ? demanda madame Numance. — Je ne sais pas », dit Thérèse. Cinq minutes après elle dit : « Comment faites-vous pour avoir un si joli visage ? » Ce n'était pas un compliment habituel.

« Je le lave avec de l'eau claire et Dieu y ajoute sa grâce », dit madame Numance sans lever les yeux de son ouvrage.

Firmin rentra par le courrier du surlendemain. Il avait l'air préoccupé. Il ne remit pas son uniforme et resta habillé en forgeron. Il regardait Thérèse avec tellement d'attention qu'elle finit par s'en apercevoir, surtout au moment d'aller se coucher. « Ecoute, lui dit-il enfin, il faut que je te parle. Je ne suis pas un mauvais bougre mais j'ai mes défauts ou, plus exactement j'avais mes défauts, car il faut bien que tu reconnaises que depuis que je suis avec toi je me suis toujours comporté en bon époux et en bon père de famille. J'espère que tu ne me gardes pas rancune pour la petite tripotée que je t'ai flanquée ; tout le monde a son caractère et il arrive qu'on sort de ses gonds. Il est bon toutefois que je te le rappelle. Assieds-toi. Ce que j'ai à te dire est un peu long. »

Thérèse, qui n'avait plus une goutte de sang dans les veines s'assit sur le rebord du lit.

« Avant de te rencontrer, j'ai vécu, continua Firmin. Je ne t'en ai jamais parlé parce que je te voulais. Maintenant, voilà que les choses ressortent. Cela ne servirait à rien de se mettre la tête sous les draps. Il faut toujours regarder le malheur

en face. C'est ce que nous allons faire, toi et moi. Je n'ai, bien entendu, ni tué ni volé (cnfin, à mon avis). Voilà très exactement ce qui s'est passé. Mon père et ma mère sont morts que j'avais quatorze ans. Tu ne sais pas ce que c'est, toi, bien entendu, de ne pas avoir de mère ni de père mais si je te dis que ce n'est pas gai tu peux me croire. Je me suis engagé pour servir les maçons à Grenoble. On construisait les casernes du génie. C'était une grosse entreprise. J'y suis resté trois ans. J'avais donc dans les seize ans et demi quand il m'est arrivé une histoire. Et j'étais un très bon garçon puisque, tu vas voir que c'est précisément à cause de ça. Tous les samedis on faisait la paye. Il y avait plus de six cents ouvriers parce qu'on construisait aussi les bâtiments de la pyrotechnie. Pour aller chercher la paye, place Grenette, le comptable prenait un homme de peine. Cet homme de peine, c'était toujours moi. Ils avaient confiance et ils le pouvaient. J'aidais à mettre les sacs d'écus et de louis dans la voiture et en arrivant j'aidais à les décharger. Les ouvriers étaient tous là à attendre quand nous arrivions et ils me blaguaient quand ils me voyaient me coltiner ces sacs qui n'étaient pas très gros mais pesaient lourd. Ils me disaient : « Mets-en un à gauche, mon garçon, et tu pourras te payer des guêtres. » Un samedi je fais donc ce boulot-là comme d'habitude puis, comme j'étais libre je m'en vais. J'ai eu après une mauvaise idée. On ne peut pas me la reprocher, tout ce qu'on peut dire c'est qu'elle était mauvaise. J'avais trente ou quarante francs de côté que je m'étais mis à gauche pendant au moins plus d'un an. Sais-tu ce que je vais m'imaginer de faire ? Et juste ce jour-là ? Huit ou dix jours avant, un copain qui était sur son tour de France et que j'avais rencontré chez la mère aubergiste

me dit : « Tu n'y connais rien. Je vais te faire voir quelque chose de joli. » Et il m'entraîne rue Galiffet, derrière les abattoirs où, à un premier étage on jouait de l'argent. C'est la première fois que j'y mettais les pieds (même ça s'est retourné contre moi), ce soir-là ce fut la seconde. Qu'est-ce qui m'est passé dans le ciboulot ? Je n'en sais rien. Tout ce que je peux dire c'est que moi qui ne touchais jamais à ma cagnotte, ce soir-là j'y ai touché. Explique le hasard. C'est comme ça ! Je prends donc mes deux pièces de vingt francs (c'était quarante francs que j'avais d'économie), je vais rue Galiffet et je joue. Je joue et je gagne. Parole d'honneur. On a prétendu au contraire que j'avais perdu mais pas du tout. Je gagne. Je dois dire entre parenthèses que là, au sujet de ce qu'on prétendait, j'ai eu une idée qui m'a un peu tiré de dessous. Tu verras tout à l'heure. Mais revenons. Je gagne et je gagne. Je gagne douze cents francs. Heureux comme un roi je vais me coucher. Avant de me coucher, je roule mes douze cents francs dans un vieux tricot et je fourre le paquet dans mon poêle que je n'allumais pas. Je ne suis pas plutôt couché qu'on frappe à la porte. « Qu'est-ce que c'est ? — Police ! » Et tout de suite les grands mots : « Pas de résistance ! » Qu'est-ce que tu voulais que je résiste, moi, est-ce que j'avais fait quelque chose ? « On va te le faire voir » qu'on me dit. Et je commence par recevoir une de ces tannées !... J'avais beau crier. Plus je criais, plus ça tombait. Enfin ils me laissent et un gros avec une canne qui ne m'avait pas touché et portait des gants dit : « Fouillez la pièce. » Ils tombent sur le poêle, sortent mon tricot, regardent dedans. Un des agents dit : « Il est bon, patron, voilà le magot. — Embarquez-le », dit le type aux gants, et on m'embarque. Que je ne bouge pas de

place si je savais de quoi il retournait. Mais ne t'en fais pas, on me l'explique. Chez le commissaire, il y avait deux types : le comptable et un vrai monsieur, très bien mis qui était, paraît-il, le chef de l'entreprise. « Où as-tu mis le sac d'or ? » me dit le comptable. Je lui dis : « Quel sac d'or, monsieur Pierre ? J'ai tout mis sur votre bureau. — Attendez, dit le commissaire, c'est moi qui interroge. » Et il commence. Alors, voilà ce que j'ai compris. Il fallait quatre sacs d'or. J'avais bien mis quatre sacs sur la table de monsieur Pierre mais, dans deux de ces sacs, au lieu de louis de vingt francs, sais-tu ce qu'il y avait ? Des pièces de vingt sous. Bref, j'étais bel et bien accusé du coup. Et tout se retournait contre moi. « Avez-vous l'habitude d'aller à ce tripot ? — Non, monsieur, c'était la seconde fois que j'y allais. La première fois un copain m'y a mené et puis cette fois-là j'ai eu l'idée. — Pourquoi juste cette fois-là ? — Je ne sais pas, monsieur. — Vous prétendez être venu avec deux louis, quarante francs ? — Oui monsieur. — Comment vous êtes-vous procuré ces deux louis ? — C'est de l'argent que j'ai économisé depuis un an. — Vous n'aviez jamais pensé à les jouer avant ? — Non, monsieur. — Et ce soir vous y avez pensé ? — Oui, monsieur. — Pourquoi ? — Je ne sais pas, monsieur. » Je me disais : « Bon Dieu, tu t'enfermes » mais il n'y avait pas moyen. Il y a des moments où la vérité tu sais... Autre chose : « Vous dites que vous avez gagné ? — Oui, monsieur. — Tout le temps ? — Oui, monsieur. — Combien ? — Douze cents francs ; ils sont là. — Vous prétendez donc que ces douze cents francs sont le produit de votre gain ? — Oui monsieur, c'est ce que j'ai gagné. — Eh bien ! précisément, dit le commissaire, moi je vous dis que vous n'avez pas gagné et si je le dis c'est que

j'ai mes renseignements. Ces douze cents francs ne sont pas ce que vous avez gagné mais ce qui vous reste de tout ce que vous avez perdu ! » C'est là que j'ai eu une idée. J'ai dit : « Monsieur le commissaire, ceux qui vous l'ont dit sont des menteurs. S'ils ont tant gagné que ça où qu'ils l'ont mis ? Fouillez-les donc ! Et puis permettez : quand on gagne dans ces endroits-là on ne va pas le crier sur les toits. S'ils avaient gagné ils n'auraient rien dit. » Total, on me fourre au bloc. Toutes ces paroles-là ne faisaient pas revenir les deux sacs. Je me rongais les sangs, je me disais : « Qui est-ce qui a bien pu faire une chose comme ça ? » C'était bien fait en tout cas, qu'est-ce que tu en dis ? Bref, on me garde deux jours puis on me fait sortir. Et un agent m'accompagne chez le monsieur bien mis qui était là pendant qu'on m'interrogeait. C'était donc le chef de l'entreprise. Il me dit : « Quel âge as-tu ? — Seize ans et demi. — Est-ce que tu sais où vont les garçons de ton âge quand ils ont volé ? — Je n'ai pas volé. — Ils vont dans des maisons de correction. Et ça dit bien ce que ça veut dire. — Je n'ai pas volé. — Où as-tu pris les sacs pour les charger dans la voiture ? Et comment as-tu fait pour les porter sur le bureau de monsieur Pierre ? Raconte-moi tout ça, tâche de te souvenir de tout et n'oublie rien. » Je le lui raconte, mais qu'est-ce qu'il y avait à dire ? Rien. Je les ai pris là ; je les ai mis là ; je les ai repris là ; je les ai mis là. C'est tout. A moins de faire intervenir l'opération du Saint-Esprit moi je n'y voyais que ça. « C'est bon. » Il dit à l'agent : « Allez-vous-en, je m'en charge. » L'agent s'en va. Le patron me dit : « Ecoute un peu : tu n'as pas volé, c'est possible. Je te donne une chance. — Non je n'ai pas volé. — Tais-toi, qu'il me dit, je vais faire quelque chose et, si je

le fais c'est que j'ai une idée. Je ne voudrais pas garder sur le cœur le malheur d'un innocent (il parlait bien, hein ? En tout cas moi je trouve). C'est peut-être toi, c'est peut-être pas toi, je n'en sais encore rien. Je tirerai ça au clair et si c'est toi tu n'y couperas pas. En attendant tu es libre, mais je veux te tenir. Viens ici. Lis ce papier-là et signe-le. » J'en aurais signé mille de papiers ! Il me dit : « Tu ne veux pas lire ? » J'y dis bêtement : « Non, j'ai confiance. » Il me répond : « C'est un beau nom en effet mais il ne s'agit pas de ça ; je vais te le lire. » Et voilà ce qu'il y avait sur le papier. Oh ! c'était rédigé dans les formes. Il y tâtait, point de vue de la loi : Je soussigné... mes nom et prénoms, reconnais devoir à monsieur... (et là ses nom et prénoms) la somme de cinquante mille francs que je m'engage à lui rembourser sur sa demande. Il me dit : « Tu vois, il n'y a pas de date parce que tu n'es pas majeur. Si je ne règle pas l'affaire et que j'aie toujours des doutes sur toi, dans quatre ans et demi je mettrai la date. Et ça te tient mieux qu'une prison ; tu es obligé de marcher droit. Si tu es honnête je ne pourrai pas m'en servir mais si tu dérailles, même pour le vol d'un œuf, ça ira au juge. Signe. » Tu parles ! J'ai signé des deux mains !

« Jusqu'à présent j'ai été honnête, hein ? Alors si la confiance est un beau nom, comme il disait, je pouvais être tranquille, hein ? Je l'étais, mais il y a huit jours voilà ce que j'ai reçu. » Firmin tira un papier de sa poche et le tendit à Thérèse : « Regarde. »

Elle était anéantie ; elle entendait tout comme dans un rêve. Elle était incapable de prononcer un mot et de faire un geste. « Je vais te le lire », dit Firmin. C'était une lettre où on lui disait :

« Venez donc un peu me voir ; vous auriez même intérêt à venir le plus vite possible. J'ai entre les mains certains petits papiers qui demandent à ce qu'on prenne des résolutions. » Et c'était signé d'un nom terrible. C'était signé : Reveillard. « Regarde, dit Firmin, c'est noir sur blanc. » Thérèse regarda.

Reveillard était célèbre à cent lieues à la ronde. Il faisait l'usure. Il habitait Lus. On racontait sur lui des choses à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Tout n'était peut-être pas vrai. En tout cas il avait fait des victimes bien connues dont il n'y avait pas à douter. Tout le monde les connaissait et, être traité comme elles l'avaient été suffisait à vous glacer l'épine du dos. « Quoi faire ? poursuivit Firmin. J'y suis allé ; il a le papier. Comment il est venu dans ses mains ? Mystère, mais il l'a. — Pour quoi faire, essaya de dire Thérèse en tremblant ? — Facile à comprendre, dit Firmin : il veut cinquante mille francs. »

Il resta un bon moment sans parler, planté devant Thérèse qui était comme morte. Il pensait : « C'est moi qui avais raison. Cette histoire ne vaut rien. On ne pouvait pas la raconter mieux que j'ai fait ; je me suis écouté parler. Mais ces sacs d'or font peur. Et je n'aime pas non plus le mot *voler*, question de honte. Reveillard n'a pas la manière, je lui en ai trop dit sur nos bourgeois. Il a voulu signoler et il s'est mis le doigt dans l'œil. Dès qu'il s'agit de bourgeois qu'ils envient, ces notaires défroqués qui sont si forts avec les paysans perdent la tête et s'imaginent qu'il faut chanter des romances. Ce qu'il faut ici ce sont des ronds de jambes sans fioritures. Quand j'invente, moi, rien qu'avec ma petite jugeote, je suis plus humain. Il faut faire machine arrière. De ce côté on casserait tout. Ça lui a coupé le sifflet

et j'ai besoin qu'elle en ait pour ce que je veux faire. En prenant mon biais on mettra peut-être six mois de plus mais c'est tout cuit. D'autant plus que je n'ai pas usé ma salive pour rien. Un coup bien sec, comme celui que je viens de donner finit toujours par rendre service. J'ai rarement vu qu'un peu de frousse ne mette pas de beurre dans les épinards de quelqu'un. »

Il prit son air dindon et il dit : « Tu es une brave fillette. Tu as du cœur. Je n'aurais jamais cru que tu m'aimes tant. Maintenant que je le vois je regrette, je viens de te faire une blague. Ça n'est pas vrai. » Thérèse releva la tête. « Mais le papier, dit-elle ? — C'était une combine, dit Firmin. Vois-tu, j'ai été jaloux. Tu es tout le temps fourrée dans les jupes de ta patronne. Elle dit partout que tu es sa fille. J'ai eu peur que tu te sois monté la tête et que tu ne penses plus à ton Firmin. Je me suis dit : « Si tu étais dans le pétrin, est-ce qu'elle te laisserait tomber comme une vieille chaussette ? » C'est ce que j'ai voulu voir. »

Thérèse se mit en colère et parla avec beaucoup de véhémence. Firmin se dit : « On crie toujours chez le dentiste, vas-y ! » et il la laissa faire. Il pouvait aussi prendre l'air penaud : c'est ce qu'il fit. Enfin, les mouvements désordonnés de Thérèse qui était près de la crise de nerfs autorisèrent quelques gestes très tendres que Firmin poussa fort loin. « Si c'est bien un mensonge, dit Thérèse, je ne t'en veux pas mais prouve-le. Brûle la lettre de ce salaud de Reveillard. Ce sera une preuve, car si c'était vrai, même toi tu n'oserais pas. — Tout de suite », dit Firmin. Il ralluma la bougie et brûla la lettre. Thérèse rassurée se remit dans ses bras. « C'est le moment de commencer la mienne d'histoire », se dit Firmin. « La vérité est bien différente, dit-il. Je vais te dire pourquoi je suis

allé à Lus. Je t'ai parlé de travailler. (Et il eut un mot de génie.) Moi aussi j'aime ta patronne, dit-il. Je ne veux pas lui prendre ses rentes et parader en pure perte dans ma veste de velours. J'ai de l'ambition pour mon fils et pour toi. Maintenant tu as sommeil et je vais te laisser dormir. N'en parle encore à personne. Je te dirai quand ça sera le moment. » Thérèse que la tendresse, le demi-sommeil et la paix baignaient dans du miel osa répondre : « Maman t'aidera. » *Maman !* se dit Firmin, alors les carottes sont cuites. Enfoncé Reveillard ! Il faudra que celui-là aussi en passe par où je veux.

Il alla encore deux ou trois fois à Lus mais par la patate. « Maintenant que je vais en gagner, dit-il, j'ai moins honte de dépenser leurs sous. Je serai même peut-être bientôt en état de leur en donner. Je ne suis pas un ingrat et on a souvent besoin d'un plus petit que soi. — C'était donc pour ça que tu y étais monté à pied la dernière fois ? » dit Thérèse radieuse. Firmin fit le bourru mais en convint.

Une ou deux semaines après, les femmes étaient encore sous les pommiers à ourler des draps quand il s'approcha d'elles : « Thérèse vous a-t-elle dit que je lui avais fait peur ? demanda-t-il gentiment à madame Numance. J'ai voulu savoir si elle m'aimait. Je n'en ai pas l'air mais j'attache beaucoup d'importance aux sentiments. Or, elle en a un pour vous qui la fait parler même en rêve et j'avoue que j'étais jaloux. » Il fut très content de voir que Thérèse n'avait rien dit. Il raconta sa petite histoire d'un ton badin et avec quelques gros rires niais. « Je n'aurais pas cru aux sacs d'or, dit madame Numance. — L'invention n'est pas mon fort, dit-il, j'ai dit ce qui me passait par la tête. Vous savez, nous qui n'avons pas d'instruc-

tion, dès que nous ne disons pas la vérité ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Nous sommes obligés d'être honnêtes. C'est parfois ce qui nous rend brutaux. Il ne faut pas nous en vouloir. Si je ne vous gêne pas, j'aimerais bien vous dire à quoi je pense. Peut-être pourriez-vous me donner un conseil. » Et il expliqua quelque chose de très astucieux. « Il y a, dit-il, bon an mal an, dans le domaine forestier de la commune, six coupes de bois au plus et jamais sept. Je me suis renseigné au cadastre : les règlements ne permettent que six coupes. Le tout ensemble fait entre cent cinquante à deux cents tonnes. Or, la demande annuelle pour les scieries de la région est aussi, bon an mal an, de deux cents tonnes à peu près. Les six coupes sont donc entièrement nécessaires et, qui en achète une est sûr de la vendre. Il m'est facile de soumissionner à une coupe et de m'en rendre acquéreur. La malice, ou ce que je vois comme tel, est de ne pas vendre mais de garder. Quand ils auront manufacturé leurs cinq coupes, ils seront obligés de venir acheter la mienne et au prix que je voudrai car ce sera en fin de saison à un moment où le bois est cher. Cela doit me laisser chaque année, j'ai fait le compte et vous allez regarder mes papiers, dix pour cent environ de la somme engagée. J'en donne quatre à mon prêteur, même cinq si c'est mon ami. Il me reste une bonne petite part que j'ai gagnée avec ma simple intelligence. Pas besoin de machines ni d'ouvriers puisque je ne manufacture pas ; ni d'entrepôt ni de charrois puisque je vends sur pied et qu'ils en sont encore bien contents. Je reste votre homme de peine en uniforme avec la seule différence que j'ai au moins l'impression de me rendre utile et de travailler comme tout le monde, Mon système a encore

l'avantage d'être franc comme l'or puisque la coupe soumissionnée sert de caution à la somme prêtée jusqu'à la vente et que mon prêteur est à chaque instant couvert. » Il avait parlé avec la rondeur d'un homme qui voit les choses tout d'une pièce. Il montra des papiers pleins de chiffres. « Je n'entends rien aux affaires, dit madame Numance, et mon mari non plus, mais je lui en parlerai. — Halte ! répondit Firmin. Je ne mange pas de ce pain-là. Je vous ai demandé un conseil mais j'aimerais mieux me couper tout de suite la jambe plutôt que de vous demander un sou. Nous vivons déjà trop à vos crochets alors que, si j'en avais les moyens, je préférerais que ce soit le contraire. »

Après le départ de Firmin madame Numance resta un bon moment rêveuse. « Que regardez-vous, maman, lui demanda Thérèse ? — Pourquoi me demandes-tu ça ? — Vos yeux étaient fixés sur moi et j'ai cru d'abord que vous me reprochiez quelque chose. Mais j'ai compris que vous me regardiez sans me voir. — Avais-je vraiment l'air de te reprocher quelque chose ? — Non, dit Thérèse mais c'est la première fois que je vous vois ces yeux. Ils étaient tristes. Et pourtant vous aviez l'air de sourire. J'ai même cru que vous vous moquiez de quelqu'un. — C'est probablement de moi que je me moquais, dit madame Numance. Les vieilles personnes sont souvent plus fatiguées que ce qu'elles imaginent. »

Firmin se coupa des guêtres dans un morceau de toile et se tailla un bâton de buis. Il prit l'habitude de partir chaque jour pour les forêts. Il rentrait rose, frais, tout ragaillardi. Il chantonnait. Souvent il pinçait le menton à Thérèse. Il avait l'air très satisfait. Quand le temps était mauvais il descendait jusqu'aux scieries. Il fréquentait

•

les charpentiers. Et Thérèse l'aperçut quelque-fois en train de faire la causette dans l'atelier des menuisiers. Une fois même elle le vit arrêté sur un trottoir de la grand'rue en conversation avec un marchand de bois. Ils parlaient de pair à compagnon.

Fin novembre Firmin dit à Thérèse : « Si j'avais mille francs et que je te les donne, qu'est-ce que tu en ferais ? » C'était si surprenant qu'elle resta bouche bée. « Il y a bien quelque chose dont tu as envie, poursuivit-il. — Mille francs, dit-elle, tu es fou ! Mais je n'ai pas envie de choses qui coûtent mille francs ! — Entendons-nous, dit-il, je comprends bien. Je ne suis pas millionnaire non plus. Je sais qu'il faut d'abord penser à l'économie et j'y pense, mais, écoute un peu : on a été des peigne-culs pendant si longtemps que pour nous débarbouiller la margoulette un bon coup, il nous faut plus d'argent qu'aux autres. Quand on aura le nez propre alors on fera des économies. A cette heure, jetons-en un peu par les fenêtres, ça fera bon effet. Car, les mille francs, je les ai et les voilà. Et je les ai eus à la foire d'empoigne où j'ai été le plus fort, si tu veux tout savoir. Qu'est-ce que tu dis de ça, fillette ? » Il ouvrit un petit sac et fit couler cinquante pièces d'or dans le tablier de Thérèse. Elle serra instinctivement les jambes sur le trésor. « D'où ça vient ? dit-elle ensuite. — Les guêtres, le bâton, les jarrets et le ciboulot, dit Firmin, voilà mon usine. » Il expliqua qu'il avait mis son projet à exécution, acheté une coupe il y avait six mois et revendue le jour même avec ces mille francs de bénéfice, tous frais déduits. « Qui t'a prêté l'argent ? demanda-t-elle. — Le Reveillard, dit-il ; il est doux comme un mouton ; je l'ai dans ma poche. » Ce nom ne plut pas à Thérèse, mais Firmin se mit à faire des

comptes. « Il nous faut, dit-il, une suspension en cuivre, un tapis de table, un gros édredon pour nous deux et un petit pour l'enfant, une descente de lit en chèvre du Thibet. J'en ai vu une au grand bazar. Garde aussi trois cents francs dont je ne te demanderai aucun compte. Arrange-toi pour bien faire les choses ; c'est tout ce que je te demande. Pourquoi n'aurions-nous pas aussi un portemanteau avec une glace comme celui qui est dans le vestibule des Numance ? Je ne sais jamais où pendre ma pèlerine et peut-être que j'ai parfois envie de me peigner les favoris ? Enfin je ne veux pas que tu lésines sur cet argent-là. Je suis en passe d'en gagner d'autre : et des mille et des cents. Le truc que j'ai découvert est si bon qu'ils en sont restés comme deux ronds de flan. Ils en ont pour des mois à se demander si c'est du lard ou du cochon ! »

Avant de commencer ses achats, avant même de parler des mille francs à madame Numance, Thérèse courut chez le droguiste et commanda un grand flacon de Chypre à six écus. Elle en fit cadeau à madame Numance. « Je n'aurais pas mieux fait, lui dit Firmin. Souviens-toi des deux peaux de martres. Moi, cette femme, je la porte dans mon cœur. »

Thérèse était folle de joie et fit tous ses achats. Madame Numance qui l'accompagnait était obligée de la retenir. Elle voulait acheter tout ce qu'elle voyait dans le bazar. « Mille francs est à la fois trop et pas assez, ma fille, lui dit madame Numance : trop pour tout ce que tu achètes et qui ne sert à rien, et dont on peut se passer ; et pas assez pour qu'on prenne le goût de ce qui peut servir vraiment. — C'est Firmin qui veut » disait Thérèse. Mais elle s'aperçut que madame Numance avait de nouveau ce regard lointain et

triste qui regardait on ne savait où et ce petit sourire ironique. « Etes-vous encore en train de vous moquer de vous-même ? demanda-t-elle. — Cette fois sûrement non, lui répondit-on : ni de moi, ni de toi, ni de Firmin, ni de personne. Je réfléchissais. »

Thérèse guetta la réapparition du parfum de Chypre. En vain. « Vous ne mettez jamais de mon parfum ? » dit-elle. — Je l'ai mis sous globe, dit madame Numance, viens voir. » En effet, le flacon intact était sous le globe de la pendule avec quelques souvenirs : un morceau de bouquet de fleurs d'oranger en cire et une plaque de chevalier de Saint-Louis. « Ceci vient de mon père, ceci vient de moi, et ceci vient de toi, dit madame Numance. Tu vois que je fais très attention à ton cadeau. »

« Pourquoi dit-elle que toutes ces choses-là ne servent à rien ? » se demandait Thérèse en regardant l'édredon et la lampe suspendue.

Tout le long de l'hiver, elle trouva la suspension en cuivre très jolie et la lumière qui en venait bien plus agréable que celle de sa vieille lampe à pied. Chaque soir en se couchant, elle caressait le dessus de l'édredon de soie rouge. Firmin s'était nippé, portait beau et vraiment elle commençait à avoir de l'honneur d'un mari comme ça. Il avait un tout petit peu rogné sur ses favoris et il se rasait les lèvres et le menton tous les matins. Il s'était acheté une magnifique casquette en poil de bichard avec un petit gland bleu sur le dessus. Il se servait d'une épine vernie en guise de canne au lieu du bâton qu'il s'était taillé tout d'abord et il avait remplacé ses guêtres par des housseaux qu'il cirait et faisait reluire chaque soir. Il avait également pris de la carrure et un certain ton. Il savait tirer la montre de son gousset et regarder l'heure tout en continuant à parler. Sa façon de marcher s'était

modifiée aussi. Il y avait du solide dans tout ça. Thérèse en était très fière.

Il apporta encore cinq cents francs une autre fois mais il ne renversa pas les louis dans le tablier de Thérèse. Il plaça le petit sac sous le tiroir, au bas de l'armoire. « Nous voilà avec quelque chose à gauche maintenant, dit-il, es-tu contente ? » Il parla longtemps de la sécurité que donnait un petit capital. A force de parler de sécurité et du temps où ils étaient sans aucune sécurité, il finit par effrayer Thérèse. Il parla du *trimard*. En raison de la suspension et de l'édredon, le *trimard* était devenu bien terrible. « Ne parle plus de ça », dit Thérèse. Il se tut. Il regarda la suspension avec une attention que Thérèse remarqua. Au moment de se coucher, c'est lui qui caressa l'édredon. « C'est quand même bien agréable de coucher dans un lit, dit-il, et d'avoir un truc comme ça sur les os. Il ne ferait pas bon de coucher dehors cette nuit. » De fait, il gelait dur et le vent faisait une sombre musique.

Il n'apporta plus rien. Thérèse compta : cela faisait bien quatre à cinq mois qu'il ne parlait plus de louis. Il était cependant toujours très *honorable*. Elle le vit quelquefois en ville, en train de discuter avec les marchands de bois ; il tenait très bien sa partie. Un jour elle lui dit : « Alors, et les sous, ça marche toujours ? — Je fais pareil, répondit-il, c'est déjà bien. Mais, dès qu'on sera au beau temps je ferai un coup de maître. Il va y avoir de la bagarre. Il y en a qui ont besoin qu'on leur secoue les puecs. »

Pendant tout l'été il fut très actif. Il partait de bonne heure pour la forêt. Il y restait parfois jusqu'à nuit close et rentrait harassé pour repartir le lendemain. Des forestiers vinrent le voir à différentes reprises au pavillon. Il leur payait un coup

à boire et discutait en riant. Une fois même il dit : « Sacrédié, voilà le capitaine ! » Et en effet, c'était le capitaine des gardes qui fut extrêmement aimable, surtout pour Thérèse qu'il ne quittait pas de l'œil. « Vous feriez plus volontiers l'affaire avec elle, capitaine », dit Firmin en blaguant.

Et l'autre se frisa les moustaches.

Au commencement de l'automne, Firmin dit : « Ça y est, j'ai placé mon trébuchet. La planche est graissée. Maintenant, le premier qui touche aux ficelles, dans la trappe ! Il n'y a plus qu'à attendre. »

La saison était particulièrement belle ; les jours roux comme des abricots ; le temps d'une extrême lenteur.

On attendait généralement les bourrasques pour la Toussaint. Cette année-là, la Toussaint fut un grand jour bleu et tiède. Et, de jour en jour, le ciel devint encore plus pur, plus net. On atteignit décembre sans un brouillard, une goutte de pluie, un flocon de neige. C'est à peine si on allumait les feux dans les maisons.

« Regarde un peu leur baromètre, dit Firmin à Thérèse (il n'allait pas volontiers à la maison des Numance). Est-ce qu'il monte ou est-ce qu'il descend ? — Je ne sais pas, dit Thérèse. A quoi vois-tu qu'il monte ou qu'il descend ? — S'il tourne à droite c'est qu'il monte. S'il tourne à gauche c'est qu'il descend. Et tape avec ton doigt sur la vitre, tu verras de quel côté va l'aiguille, et tu me le diras. — Il monte, dit Thérèse. — Eh bien ! surveille, et si tu le vois descendre avertis-moi. »

Chaque matin il regardait l'aube : « Ah ! disait-il, c'est rouge ! — Rouge le matin la pluie est en chemin. Ce n'est pas malheureux ! — Tu voudrais qu'il pleuve ? — Oui. Moi j'aime la

pluie. Et, en fin de compte c'est la saison. S'il ne pleut pas maintenant, quand est-ce qu'il pleuvra ? » Mais, les aurores pouvaient être rouges, le temps restait beau.

Firmin était visiblement très préoccupé. Il ne se gênait pas pour le montrer. « C'est à cause de la pluie que tu es comme ça, dit Thérèse ? — C'est un peu à cause de tout répondit Firmin. Mais la lune fait le trois au soir ; peut-être le quatre, il y aura du changement. » Non. Mais, un matin le temps fut couvert. « Va voir le baromètre », dit-il. Il sortit pour se rendre compte, regarda l'ouest d'où venait la pluie d'ordinaire. Les nuages s'y déchiraient et montraient déjà du bleu. Thérèse revint et dit : « Il monte. » Malgré le bleu et le baromètre il se mit à pleuvoir, pas fort, mais avec tendance. La chose eut l'air de préoccuper encore plus Firmin. Il le faisait cependant moins voir. Il était à la fenêtre, regardant le temps qui, s'il n'était pas mauvais, l'imitait bien. Il regardait aussi du coin de l'œil Thérèse qui allait et venait. Le soleil perça résolument à l'ouest et l'après-midi fut très belle. « J'ai eu du nez, se dit Firmin, un truc comme ça m'aurait couillonné raide. Faut jouer à coup sûr cette fois. »

Enfin, il y eut pendant plusieurs jours un vent d'ouest résolu. La vallée vers la Drôme sonna comme un clairon. Les peupliers se mirent à siffler. De lourds nuages traversèrent le ciel en direction des hautes montagnes. Ils s'entassèrent contre les sommets. La lumière noircit, puis le soleil s'éteignit. Il fit froid. La pluie commença à lancer de longues raies horizontales. La bise sauta de tous les côtés. Il y eut des averses à pleins chéneaux. De sa propre initiative, Thérèse regarda le baromètre. Il descendait et même beaucoup. Firmin attendit patiemment deux jours. C'était main-

tenant la longue pluie très épaisse mêlée de fils blancs. Le vent froid, quoique très brutal, n'arrivait plus à remuer les lourds rideaux de grésil, d'eau et de neige.

« Donne-moi ma pèlerine, dit Firmin, et agrafe-la-moi, s'il te plaît. » Ayant levé la tête pour qu'elle pût accrocher les agrafes du col, il regarda Thérèse d'entre ses paupières mi-closes. Elle était pomponnée et paisible. Firmin sortit.

Il revint vers midi. « A boire, dit-il. Un verre de vin ! » Il but et sortit précipitamment avant que Thérèse ait pu poser une question. Dehors, c'était la vieille bourrasque décidée, triste.

Thérèse passa l'après-midi chez madame Numanee. Les deux femmes parlèrent peu. L'ombre tenait les fenêtres. Le bruit du vent occupait l'oreille ; la pluie frappait aux vitres. C'est par des temps pareils qu'on appréciait une maison et un feu de cheminée. A quatre heures on fit goûter l'enfant puis Thérèse l'emmitouffa et retourna au pavillon pour faire le souper. C'était nuit noire. Elle découvrit son feu, le souffla, y mit des bûches de bois de pin pour faire de la flumme claire. Elle alluma la suspension. Le vent ébranlait les murs. Il faisait tellement mauvais qu'elle pensa à Firmin qui était resté tout le jour dehors. A sept heures il n'était pas rentré. Elle mit le couvert et fit manger la soupe au petit puis elle alla le coucher. C'était par des soirs semblables que les édretons étaient des objets précieux. Comment vivre sans édreton par des froids pareils ? La suspension aussi donnait une lumière rassurante. Comme Firmin ne rentrait toujours pas, Thérèse mangea la soupe.

Il rentra à neuf heures. Il n'avait plus ni pèlerine, ni capuchon, ni casquette. Il semblait même s'être agenouillé dans la boue. Il était trempé jusqu'aux os, Ses favoris extrêmement longs pen-

daient et ruisselaient l'eau. (Thérèse ne s'était pas aperçue que depuis plus de trois mois il ne les soignait plus.)

Il ne dit pas un mot et il s'approcha du feu comme un inconscient. Thérèse l'accabla de questions mais il resta muet à regarder la flaque qui s'arrondissait autour de ses pieds. « Change-toi enfin, dit-elle, tu vas attraper la mort. » Alors il ricana et il dit : « En fait de changement j'ai mon compte ; et ne t'en fais pas pour la mort. C'est peut-être ce qu'il y a de mieux. »

« J'ai tout perdu, dit-il d'une voix sombre. Nous n'avons plus le sou. — Eh ! bien, enlève-moi tout ça qui est mouillé et mets-toi une chemise sèche, et puis mange ta soupe, dit Thérèse. On a vécu jusqu'à maintenant ; on vivra. — Sacré tonnerre, se dit Firmin, elle ne prend pas ça comme je le voudrais. Il lui faut le grand jeu. Elle l'aura ! » Il alla se changer et il vint se mettre à table. Il ne voulut pas donner d'explications.

« Qu'est-ce que c'est, au juste, somme toute ? demanda Thérèse le lendemain. Et il s'agit de quoi ? » Elle venait de se peigner et se poudrait le visage. Il la regarda avec pitié et il lui dit : « Tu le verras bien, fillette. Tout ce que je peux te dire c'est que ce n'est pas le moment de te pimpler. »

En rentrant de chez les Numance, elle le trouva en train de dépendre la suspension. « Qu'est-ce que tu fais ? dit-elle. — Tu le vois, nous n'en avons pas profité longtemps. — Quoi ! On en était réduit à ça ? Et le petit sac qui était sous le dernier tiroir de la commode ? — Oh ! le petit sac, il n'est plus sous le dernier tiroir de la commode, il est dans ma poche et il ne tardera pas à passer dans la poche d'un autre. Et dans ce paquet-là, dit-il, il y a les édredons. Je fais feu de tout bois, ma pauvre ! »

Cependant, comme il pleuvait trop il laissa le paquet dans un coin de la chambre et il posa à côté la suspension qui était bien lamentable avec son crochet plein de plâtre et ses chaînes de cuivre affaissées en tas. Thérèse essayait de se remonter mais la vue de ses édredons pliés dans un drap et de sa suspension qui traînait sur le parquet comme une araignée écrasée lui allait au cœur. Elle pleura toutes les larmes de son corps. Elle n'avait plus de ressource qu'en sa mère. Le vent ébranlait toujours les murs et la pluie grésillait sur les vitres.

« Voilà ce qui se passe », dit Firmin. Ils étaient éclairés tous les deux par la vieille lampe. « J'ai voulu faire gros. J'ai réussi à acheter trois coupes sur six. Il m'a fallu graisser la patte à tous les forestiers qui sont venus ici même, que tu as vus de tes propres yeux, y compris le capitaine avec qui il a fallu mettre les bouchées doubles, d'ailleurs. Comme les autres ont vu que j'y allais fort, ils ont fait monter les soumissions, mais je les ai eus quand même. Celui qui était derrière moi m'avait dit : « Vas-y. » — Qui était derrière toi ? demanda Thérèse. — Reveillard », dit Firmin. Thérèse n'écoula plus. Firmin continua ses explications. « Ne dors pas, lui dit-il, et comprends la chose. Je leur ai fait peur. Quand ils m'ont vu propriétaire des trois coupes ils ont compris que j'allais les étrangler et ils se sont fournis ailleurs. Si bien que moi je reste en carafe et que je ne sais plus comment rendre l'argent. — Mais pourquoi avais-tu tant besoin de pluie ? » demanda Thérèse qui, dans son désarroi ne voyait plus que les événements de ces derniers temps et grossis à la loupe. « Fichtre ! se dit Firmin. Malgré son air de Sainte-Nitouche elle n'a pas de la fiente aux yeux. Attention à ne pas mettre trop de fil blanc dans

mes coutures. Dommage que je ne puisse pas lui dire vraiment de quoi il retourne. Mais elle a fait du sentiment au naturel, elle ne saurait pas mentir à ma baguette. Et puis il ne faut qu'une tête. » « Réponds, dit Thérèse. — J'espérais que le mauvais temps empêcherait les charrois, dit-il. Ils ont acheté les bois qui leur manquaient du côté de Beaurières et les routes sont argileuses là-bas, mais tout s'est mis contre moi. »

Thérèse se dressa et prit sa cape : « Où vas-tu ? — Là-bas. Je vais le leur dire. — Reste là », dit Firmin. Et il lui retira brutalement la cape des mains ; « je ne veux pas que tes bourgeois se foutent de ma gueule. Ils sont nés avec du foin dans les bottes, eux. » Et il fit pendant assez longtemps une bonne profession de foi *ouvrière, forgeron de la paix et prise de la Bastille*. « Ils ont toujours eu tout à gogo. Ni lui ni elle n'ont dû suer beaucoup dans toute leur vie. Et savent-ils seulement ce que c'est que de courir les bois du haut en bas pendant des mois ? Quand ils nous ont vus presque fous parce que nous pouvions dépenser mille francs que j'avais gagnés à la sueur de mon front, ils ont dû bien rigoler de notre poire. (« Je te ferai oublier la pluie », pensait-il. Et il regarda ostensiblement vers le paquet des édredons et la suspension.) Ne fais pas l'enfant, fillette, et c'est au contraire le moment de m'aider (il retira le verre de la vieille lampe et moucha la mèche avec ses gros doigts ; l'odeur du pétrole fit tousser Thérèse). Je ne veux pas que tu parles de nos difficultés à personne. Je suis assez grand garçon pour me débrouiller et te débrouiller toi avec. »

Ils se couchèrent. « Si tu as froid, tire-toi contre moi, dit Firmin, je te réchaufferai. »

Thérèse attendit avec impatience le départ de Firmin. Elle ne savait plus où donner de la tête.

Elle avait fait cent projets au cours de la nuit qui tous avaient cent fois apporté la solution et la paix à cent fois un désespoir qui grandissait d'être irrévocablement renouvelé. Elle courut à la maison. Dès qu'elle entra dans la chambre avec la tasse de café, le « bonjour ma fille » s'arrêta sur les lèvres de madame Numance. Thérèse dit tout et raconta même la suspension dépendue et les édredons dans le drap.

« Ah ! dit madame Numance. — Quoi faire ? dit Thérèse. — Rien, ma chérie, dit madame Numance. Attends. » Elle avait cependant réussi à mettre une très grande tendresse dans les quatre ou cinq mots qu'elle venait de dire.

« Ça va mal, dit Firmin, ça va même tellement mal que tu peux reprendre ta suspension et tes édredons. Ils n'en veulent pas. C'est une goutte d'eau dans la mer. »

Il passa le reste de la journée dans un petit apprentis où on l'entendit taper avec un marteau et rahoter des planches. Il vint demander à Thérèse un carré de feutre vert qu'elle mettait sous le tapis de la table. « Mais, je m'en sers, dit-elle. — Je ne te le prends pas, dit-il, tu continueras à t'en servir. » Et il l'emporta.

Il pleuvait toujours. La nuit tomba. Firmin travaillait encore dans l'apprentis. Thérèse vint voir. « Qu'est-ce que tu fais ? » Il avait allumé une chandelle qui donnait une fort vilaine lumière. « Regarde », dit Firmin. C'était une sorte de petite chaise ignoble adossée contre une boîte à laquelle pendaient deux bretelles découpées dans le feutre vert. « Approche-toi », dit-il. Malgré les mauvaises nouvelles, Thérèse n'avait pas cessé de faire toilette. Elle était pimpée, parfumée, les cheveux bien tirés et, pour sortir, elle avait mis sa belle palatine qui lui faisait une taille de guêpe.

Elle avait même un peu de cravate bouillonnée au cou. Firmin souleva cet assemblage de bois, de cuir et de feutre grossièrement cloué et l'ajusta sur le dos de Thérèse. « Ça te va, dit-il à voix basse pendant qu'il lui bonclait les bretelles sous les bras. On foutra son camp sans tambour ni trompette cette nuit. On assoira le petit dans la chaise et, à la grâce de Dieu ! Je suis décidé à mettre les clefs sous la porte. C'est tout ce qui nous reste à faire si je ne veux pas mourir en prison. » Thérèse essaya d'arracher les bretelles, poussa un cri aigu et tomba comme une masse.

Quand elle revint à elle elle était allongée sur le lit. La première chose qu'elle vit fut ce harnachement de bois et de feutre bien en évidence dans la lueur de la cheminée. Firmin se promenait en long et en large comme un ours en cage. « Te voilà revenue, dit-il, alors parlons clair. Tu ne gagneras rien à faire la donzelle. Je m'esquinte tout le jour pour faire ton harnais (et j'aurais pu mettre des bretelles de cuir au lieu de feutre) et voilà comment tu me remercies ! Avoue que la moutarde monterait au nez à tout le monde. Tu ne t'imagines pas que je vais faire la bête de somme pendant que tu te promèneras les mains dans les poches ? J'aurai mon sac et toi aussi. Tu porteras l'enfant et tes linges. Et vers les quatre heures demain matin, quel temps qu'il fasse, en route ! Je n'ai pas le temps de moisir. Je n'ai que trop attendu. Il faut que je joue la fille de l'air au plus vite. Tu croyais peut-être que je m'amusaïs aux billes ? Je faisais un travail d'homme et, quand on se rate dans ce travail-là, les autres ne vous ratent pas. J'ai perdu cinquante mille francs. Où veux-tu que je les trouve ? Le pavillon qu'on nous a donné en vaut cinq, avec la terre. Et aux enchères, comme on le vendra, il en fera trois tout

au plus. Pour le reste, ce sera la contrainte par corps. Tu sais ce que ça veut dire ? On me fourrera en prison et j'y crèverai. Pas de ça, Lisette ! On va foutre le camp et tout sera dit. Et si tu t'imagines que je vais foutre le camp tout seul, tu te trompes. Si tu crois que je vais courir les routes et m'en aller sur le trimard pendant que tu continueras à te goberger dans la soie, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Parce que, moi je n'ai l'air de rien mais j'ai du sentiment et je ne peux pas vivre sans toi, ma belle. C'est comme ça. C'est beau l'amour, hein ? D'ailleurs on est marié. Oh je vais, tu vas : c'est la règle. Si tu regimbes je fais un malheur. Au point où j'en suis, un peu plus un peu moins, ça m'est égal. » Il sortit un couteau de sa poche.

La vue du couteau donna des ailes à Thérèse. Elle sauta du lit et courut vers la porte. Mais Firmin s'y attendait. Il y fut avec elle. « Attends, dit-il d'une voix naturelle. Où vas-tu ? » Elle tremblait comme une feuille, claquait des dents et ne put que gémir : « Pardonne-moi, dit Firmin très gentiment ; je suis fou et je suis un imbécile. Tu as raison : rien n'est perdu. Et ceci est inutile. »

Il donna un coup de pied dans le harnachement. « Je sais où tu veux aller et je vais te laisser sortir car j'ai confiance en toi. Je sais ce que tu veux faire et je le permets parce que nous sommes à fond de cale. Je t'aime assez pour avaler mon amour-propre. Viens, fillette, asseyons-nous encore deux minutes devant le feu. Calme-toi. » Il jeta le couteau dans un coin de la pièce et il tira doucement Thérèse près de la cheminée. Ils s'assirent tous les deux au rebord de lâtre. « Tu as raison, dit-il, c'est exactement ce que tu veux faire qu'il faut faire. Va là-bas et explique-leur. S'ils peuvent, nous aider tout ira bien. » Puis il fut pris de

nouveaux scrupules. « Ils ont déjà tant fait ! Nous n'avons pas le droit. C'est moi qui ai fait la faute, c'est moi qui dois payer. » Il parla d'honneur. Il dit qu'il valait mienx la prison. Il irait en prison. Tout seul. Thérèse lui embrassa les genoux. Il caressa les cheveux de Thérèse. « On alors *le trimard*. » Ce n'était pas la mort. Ils seraient ensemble. Il y anrait peut-être encore de beaux jours. Ce ne serait pénible qu'au début. On s'endurcissait vite. Il en avait connu qui n'étaient pas si malheureux que ça. Il remit le harnachement sur pied. « Non, dit Thérèse, j'y vais. » Elle ne pensait plus qu'au *trimard*. Elle ajouta : « Tu verras : elle m'aime. — C'est bien sur quoi je compte, foutre, se dit Firmin. — Reviens vite », dit-il en regardant le coin où il avait lancé le couteau.

Pendant qu'elle traversait le jardin dans la pluie et la nuit, Thérèse fut reprise par toutes ses terreurs. Elle courut avec tant de hâte, ses jambes étaient si molles qu'elle tomba plusieurs fois et se couvrit de boue. Elle se jeta dans la maison comme une folle. Madame Numance s'apprêtait à monter se coucher et était au pied de l'escalier quand Thérèse se précipita sur elle et l'embrassa en gémissant des mots sans suite. Madame Numance resta très calme et même un peu froide. Elle tira Thérèse dans la cuisine. « Je n'écoute rien, dit-elle, si tu ne quittes d'abord ce corsage qui est trempé. » Elle lui essuya la tête et les épaules avec un torchon. « Je regarde s'il t'a battue, dit-elle. Mais je ne vois pas de marques. — Il m'a menacée d'un couteau », dit Thérèse en ouvrant des yeux grands comme des hobèches. Madame Numance versa du rhum dans deux petits verres : « Bois et reprends figure humaine, dit-elle. Couvre-toi et viens près du fen. — Je n'aime pas quand vous avez ces yeux, dit Thérèse. — Quels yeux ?

— Vous regardez sans voir. — On ne peut pas regarder sans voir, dit madame Numance, malheureusement. Mais il ne s'agit plus d'aimer ou de ne pas aimer : il s'agit de sauver ce qui te reste de vie. Combien veut-il ? » Thérèse resta bouche bée. « Vous savez déjà qu'il veut des sous ? dit-elle. — Oui, dit madame Numance, mais je ne connais pas le chiffre. » Thérèse ne pouvait pas être frappée par le calcul qu'on lui opposait : elle avait une histoire à raconter. On l'écouta sans l'interrompre. « Prends encore du rhum, lui dit-on à la fin et enroule-toi dans ma cape pour rentrer chez toi. Il est neuf heures. Dis-lui qu'à onze heures je serai chez vous. Qu'il soit sur pied et habillé décemment. Je ne parle pas à des hommes en bras de chemise au milieu de la nuit. En attendant il a deux heures. Qu'il en profite pour replacer la suspension et brûler ce que tu appelles un harnais. Je ne joue pas au petit chaperon rouge. Reprends les édredons et qu'il mette le couteau dans sa poche ; un tapis propre sur la table aussi, s'il te plaît. Et toi, je veux te trouver couverte chaudement. »

Thérèse partie, madame Numance monta chez son mari. Il était dans un fauteuil devant le feu, il lisait un journal avec une loupe. « J'ai entendu du bruit en bas, dit-il, je crois même avoir compris que c'était Thérèse. Assieds-toi. » Il remarqua l'air glacé de sa femme. « Est-ce qu'on y serait ? dit-il. — Oni, dit-elle, nous y sommes. » Il replia le journal. « Il a mis plus longtemps que ce que je croyais pour se décider, dit-il. Il y a deux bons mois que j'attendais tous les jours. — Oni, dit-elle, c'est un mauvais acteur. Il ne pouvait pas jouer sans décor. Il a attendu la pluie pour que ce soit plus triste. Il y a plus d'un mois que la petite vient tapoter le baromètre tous les

jours. — L'aurait-il embrigadée? C'est dommage», dit-il. Il prit la main de sa femme dans sa main. « Je ne crois pas qu'elle en soit, dit-elle, mais tiens compte de mon aveuglement. Toutefois elle ne se cachait pas et elle m'a demandé si je pensais qu'il pleuvrait bientôt. Dieu me pardonne, j'ai même répondu j'espère ! — Et comme je te comprends ! dit-il. — Tu es indulgent. » De sa main restée libre elle caressa les tempes de son mari. « Ça ne s'appelle pas de l'indulgence, dit-il. — Attention, dit-elle, nous avons toujours eu beaucoup de pudeur. — Continuons à en avoir, dit-il en souriant. Je voulais simplement parler de tendresse. » Il regarda longuement sa femme. « Combien veut-il ? — Tout. »

Il eut un rire léger semblable à un craquement de noisette. « Est-ce par hasard qu'il est tombé juste ? dit-il. — Non. Il s'est renseigné. Et cet homme de Lus le conseille. — Tant mieux. J'avoue que plus m'aurait embarrassé. — Qu'aurions-nous fait ? — Ce que nous allons faire, mais nous aurions été en dessous. Je n'aime pas être en dessous. Pourquoi ris-tu ? — Je t'admire. — Ce n'est pas gentil, dit-il, et il la menaça en secouant légèrement la main qu'il tenait. Admirer ! De toi à moi. Et qu'est-ce que je fais pour que tu m'admires ? — Tu m'aimes. — La belle affaire ! Tu crois que c'est si difficile que ça ? — Oh ! toi, dit-elle, tu fais très facilement les choses difficiles. On s'y tromperait mais je te connais. — Tu te contredis. Quand on connaît on n'admire pas. — Tu ne me fais pas un mot de reproche ? — Moins que jamais, dit-il. Nous sommes d'accord depuis le début et absolument sur tout : sans un regret, sans un soupir, sans une larme. Et si tu n'avais pas dit à l'instant que je fais facilement les choses difficiles (ce qui est faux d'ailleurs) je

te répéterais : « Ça n'est pas difficile. » Mais nos quatre murs !... — Allons, ne donne pas raison à cet homme, ne serait-ce que sur le décor qu'il a choisi. Tout ça c'est du bruit de baromètre, dit-il, en regardant la fenêtre où grésillait la bourrasque. — Alors je vais là-bas, dit-elle. — Va, dit-il. Le papier est dans le premier tiroir du secrétaire. Peux-tu le prendre sans que je me dresse ? Il est timbré, signé et ma signature est légalisée. Emporte-le. Il te le demandera sûrement. Reveillard a dû le chapitrer à ce sujet. Connais-tu bien le mécanisme de la procuration que je te donne ? — Oui. — Parfait. Tout ira comme sur des roulettes. Nous allons avoir six mois de répit, avant que Reveillard nous fasse exécuter. Il laissera se passer le temps qui se passerait normalement si l'affaire était régulière. Je compte sur six mois parce que nous leur en imposons un peu. Veux-tu me donner le journal que j'avais quand tu es entrée ? Je lisais le feuilleton. Il est drôle. »

Il n'était pas encore onze heures quand madame Numance entra au pavillon. La suspension était en place, le paquet d'édredons avait disparu. Dans un coin, Thérèse recoiffée, habillée du dimanche était assise, immobile, les mains aux genoux. Firmin se promenait de long en large.

« Ici, lui dit madame Numance en tapant de l'index sur le côté de la table qu'elle avait à sa droite. Asseyez-vous là. Et toi là », dit-elle à Thérèse en indiquant le côté à sa gauche. Elle prit place au milieu. Elle posa à côté d'elle son petit sac, l'ouvrit, en tira des lunettes de fer. « Nous disons donc, dit-elle, cinquante mille francs. Donnez-moi de l'encre. » On entendit craquer le feu, « Donnez-moi de l'encre », répéta madame Numance sans élever la voix. Thérèse fit un

mouvement que madame Numance arrêta de la main. « Non, ne bouge pas, dit-elle. Lui. » Firmin alla chercher l'encrier et le porte-plume derrière la pendule de la cheminée. « La fortune de mon mari, dit madame Numance, consiste en un capital placé à fonds perdus qui nous sert une rente viagère sur deux têtes de deux mille francs par an. D'une part. D'autre part en cette propriété qui, amputée du pavillon et du terrain y attenant ayant fait précédemment l'objet d'une vente fictive au profit de monsieur Firmin A., représente encore un capital disponible et parfaitement aliénable. Ce capital a été estimé, il y a à peine six mois comme pouvant servir de garantie suffisante en première hypothèque à un emprunt de cinquante mille francs. Est-ce exact ? » Firmin, surpris par la question fit oui de la tête et se le reprocha. « Etant donné, poursuivit madame Numance, que j'ai précisément l'intention d'emprunter cette somme à la personne qui a fait l'estimation précitée et en lui donnant les garanties qu'elle a pour ainsi dire fixées elle-même par avance, il n'y a donc de difficultés nulle part. Je vous fais sur-le-champ une reconnaissance écrite de ces cinquante mille francs. » Elle tira de son sac une feuille de papier et se mit à écrire. Malgré le crépitement de la pluie sur les vitres et quelques soupirs des braises dans la cheminée on entendait très net le grincement de la plume sur le papier. Madame Numance moulait ses lettres. « Il faudrait la signature de votre mari » réussit à dire Firmin d'une voix sans timbre. Madame Numance continua à écrire posément. Elle signa et tendit la reconnaissance à Firmin. « Elle est sur papier timbré à trois francs », fit-elle remarquer. Elle tira de son sac la procuration, la tendit également à Firmin en disant : « La signature de mon mari

est légalisée et la pièce a été enregistrée il y a six mois comme vous pouvez vous en rendre compte par le timbre à date de l'enregistrement », poursuivait-elle après un temps de silence. Firmin lut la procuration beaucoup plus longtemps qu'il n'était nécessaire ; les lettres tremblaient devant ses yeux. Enfin il la laissa retomber sur la table sans un mot. « Tenez-vous prêt à partir avec moi par le courrier de sept heures, dit madame Nunance. Nous allons à Lus. Je ne doute pas que l'argent soit prêt. Je serai ici à six heures et demie pour vous prendre. Bonsoir. »

« Tu me feras un pen de café, que je puisse le boire avant de partir », dit-elle tendrement à Thérèse en lui flattant les joues comme à un enfant.

Thérèse posa des questions à Firmin qui restait cloué sur sa chaise. Qu'avait-elle voulu dire en disant tout ce qu'elle avait dit ? « Fous-moi la paix, dit Firmin et va te coucher. » Il avait une furieuse envie de jurer. Quand il fut seul il commença à se promener de long en large. Au bout d'un moment il alla écouter à la porte de la chambre puis il fouilla dans la corbeille à ouvrage en faisant attention de ne pas faire de bruit, prit des ciseaux, se mit à découdre le coin gauche de la doublure de sa veste. Il en sortit un morceau de papier grand comme la moitié de la main. C'était là-dessus que Reveillard avait marqué le libellé exact de la reconnaissance à faire signer. « J'ai été pris de court, se dit Firmin. Qui aurait pu imaginer que ça irait si vite ? Je m'attendais seulement à des cris pour ce soir. Du diable si jamais j'aurais cru qu'on puisse même parler de signature avant huit jours. Est-ce qu'ils ne se rendent pas compte que ça les plume ? Si elle n'a pas mis bien les mots comme il a dit il y a de quoi me faire pendre. Reveillard se mettra en colère et alors je ne me

vois pas blanc. Il a déjà dit qu'il ne me croyait pas de taille à réussir le coup. » Il défroissa le papier. Il était écrit au crayon presque blanc et en pattes de mouches. Il s'approcha de la lampe et compara le libellé de la reconnaissance signée par madame Numance. Il recommença trois, quatre fois, les deux rédactions étaient entièrement conformes. Il en fut glacé de la tête aux pieds, comme si elle avait vu à travers sa veste, comme si elle avait entendu toutes les conversations qu'il avait eues avec Reveillard ! Il resta un long moment immobile, respirant à peine. Les hurlements du vent le terrorisaient. Elle était pourtant assise sous les pommiers à ourler des draps toutes les fois qu'il était allé à Lus.

Enfin il reprit assez d'esprit pour regarder le papier timbré mais de nouveau la peur lui glaça le dos. Comment avait-elle pu prévoir qu'il s'agirait de cinquante mille francs et qu'il faudrait par conséquent un timbre à trois francs ? Il se souvint de la procuration et qu'elle était enregistrée de six mois avant. Il compta soigneusement sur ses doigts et avec tant d'attention qu'il remuait les lèvres : il y avait exactement six mois qu'il était allé à Lus pour la première fois. Il regarda encore la reconnaissance, la compara encore mot à mot au libellé écrit par Reveillard. C'était bien une reconnaissance de cinquante mille francs, parfaitement valable, timbrée et écrite dans les termes exacts desquels Reveillard avait dit : « Si tu arrives à te faire signer un papier libellé comme suit, les cinquante mille francs sont à toi (moins ma commission). » Les cinquante mille francs étaient donc à lui.

Il se le répéta quatre ou cinq fois. Il était rempli d'étonnement et vide d'espérance quoique les mains pleines. Il resta plus de deux heures debout

à la même place sous la lampe, les deux papiers à la main. Il se disait : « Brûle le papier de Reveillard maintenant. » Puis, l'instant d'après : « Garde le papier de Reveillard. Il faut que tu aies des preuves. Garde le papier. » Il se voyait comme dans un rêve, seul, traqué et les jambes paralysées. Il tressaillait à chaque griffe de pluie sur les vitres. La lampe dont il était très près lui chauffa la tête et il put trouver le moyen de penser à ce papier de Reveillard qui était écrit d'un crayon presque blanc que le moindre frottement effacerait encore. « Le vieux roublard a pris des précautions mais moi aussi je vais en prendre », se dit-il. Il ouvrit tout doucement le tiroir de la machine à coudre où Thérèse tenait quelques enveloppes très ordinaires. Il mit le papier dans une de ces enveloppes, la cacheta soigneusement et la remplaça entre la doublure et le drap de sa veste. Il enfila une aiguillée de fil et se mit à faufiler à grands points.

Soudain il resta avec son aiguille en l'air et tellement frappé de terreur qu'il sentit à la lettre le sang se retirer violemment de ses membres. Il venait de se souvenir qu'il avait bêtement opiné de la tête quand madame Numance lui avait demandé : « Est-ce exact ? Est-ce exact que ma propriété a été estimée cinquante mille francs il y a six mois ? » Et il avait fait oui avec sa tête. « Je me suis vendu », se dit-il ! Maintenant c'était clair. Voilà pourquoi elle avait signé sans discussion. Et le piège était prêt depuis six mois. Tout à l'heure elle serait là avec les gendarmes. Il fut sur le point de faire son baluchon et de tout planter, mais il se dit : « Je suis roulé » et il se mit dans une colère froide très cruelle. S'il avait eu le moindre courage il aurait été capable à cet instant-là de tuer.

A la même heure, madame Numance qui ne s'était pas couchée et suivait la progression des aiguilles sur sa pendule se disait : « Dien soit loné ! Quel bonheur de pouvoir ainsi tout donner sans être dupe ! » Elle avait remarqué la stupéfaction profonde de Firmin devant cette victoire sans combat. Elle se reprochait d'avoir été trop sèche. Elle se souvenait de ce qu'avait dit son mari dès que Firmin avait commencé la comédie : « Cet homme n'est pas fort. Il a de la chance d'avoir affaire à des gens *qui ne demandent pas mieux*. Même à mon âge, et si je voulais m'en donner la peine, je lui tirerais sa propre chemise par-dessus la tête avant qu'il ait pu seulement penser à faire un geste pour en retenir les pans. Mais, que ferions-nous de sa chemise ? » avait-il ajouté. Elle pensa à Thérèse. Elle se dit : « Quel dommage *que l'argent ne compte pas* ! Je n'ai rien à lui sacrifier à elle ; sinon *mon désir même*. » Elle s'y résolut.

Il était à peine six heures quand madame Numance frappa à la porte du pavillon. Firmin ouvrit. Il avait des yeux de loup et il s'efforça de regarder au delà de la silhouette qui se tenait sur son seuil. Il cherchait des reflets sur des bufflétories mais madame Numance entra et ferma la porte. Firmin ne s'était pas couché non plus, mais il n'était pas prêt. Il n'avait pas su à quoi, au juste, il fallait se préparer. Thérèse n'était pas levée et madame Numance elle-même fit le café.

Pour aller du pavillon à la ville, le raccourci traversait un petit bosquet de chênes. La pluie avait cessé, mais il continuait à faire nuit noire sous de gros nuages bas qu'on entendait bruire dans les branches des arbres. Madame Numance ne sut jamais qu'elle avait été sur le point de mourir en traversant le bois de chênes car Firmin

s'était enfin décidé hâtivement à l'étrangler et à fuir dans la forêt. Mais au moment où il se rapprochait d'elle par derrière, les mains déjà ouvertes, une lanterne qu'on démasqua à quelques pas d'eux dans les taillis le planta raide comme un pieu dans la boue du chemin. C'était un voisin qui s'en allait aussi prendre le courrier et qui les accompagna avec sa lanterne jusqu'au relais.

Il y avait effectivement un gendarme près de la voiture mais il ne monta pas ; il était venu porter un pli et après l'avoir donné au postillon il rentra à l'auberge sous son gros manteau fumant. Assis côte à côte, madame Numance sentit que Firmin tremblait : « Vous n'êtes pas assez couvert », dit-elle gentiment, et elle lui étala sur les genoux la moitié de sa couverture.

Ils revinrent par le courrier du soir. « Déjà de retour ! dit Thérèse. Tu n'as pas fait long feu ! — Non », dit Firmin. Il semblait avoir pris l'habitude de la stupeur et de l'immobilité. Malgré la nuit et la pluie qui s'était remise à tomber, il resta un long moment sur le seuil du pavillon à regarder son intérieur bourgeois éclairé par la suspension bien astiquée. Il continuait à ne rien comprendre. Reveillard avait eu l'air de trouver la reconnaissance tout à fait bien et normalement libellée. Alors, que signifiait la douceur de madame Numance ? Est-ce qu'elle ne se rendait pas compte qu'elle se ruinait, qu'elle allait se trouver bientôt sur le pavé ? Elle acceptait tout sans discussion. Elle allait même *au-devant*. Il n'avait pas échappé à Firmin que Reveillard lui-même était assez étonné. A un moment donné, n'était-il même pas allé jusqu'à dire : « Non, non, madame, cela suffit. Il faut bien qu'on vous laisse un minimum de garantie, sacrédié ! » A quoi madame Numance avait souri sans répondre.

Reveillard s'était soigneusement essuyé le crâne avec son grand mouchoir à carreaux.

« Es-tu satisfaite, demanda monsieur Numance à sa femme ? Raconte-moi un peu. Dis-moi seulement quels ont été les gestes de ce Reveillard et je te dirai combien nous avons encore de temps à vivre ici. — Quelle arme terrible, dit madame Numance ! J'ai presque honte de m'en servir. — De quoi veux-tu parler ? — Du plaisir de donner. — Ah ! c'est une arme de roi, dit monsieur Numance. — Ils sont comme des hommes de Jéricho dans la forteresse de Chanaan, dit-elle et plus faibles qu'eux encore. Leurs murailles s'écroulent au premier son de la trompette. — Tu as l'air de t'être bien amusée. — Trop. J'en avais scrupule. Tu sais combien je peux être féroce dans cette façon de combattre. J'ai vraiment là, mon chéri, un orgueil indomptable dont il faudra bien qu'un jour ou l'autre je me punisse, si Dieu ne le fait pas. Il était à moitié étouffé dans les platras de ses combinaisons écroulées et, ne suis-je pas allée jusqu'à refuser la garantie de l'enregistrement ? C'était comme si j'avais mis le pied sur la gorge d'un enfant. Ce que je peux avoir l'âme basse quand il s'agit de donner ! » Ils se mirent à rire tous les deux. « Et qu'a-t-il fait, demanda monsieur Numance ? — Il a enlevé sa calotte et il s'est essuyé le crâne pendant cinq bonnes minutes, avec son mouchoir. — C'était sa façon de saluer, dit monsieur Numance. J'avais vu juste. Nous en avons au moins pour six mois. »

Cent fois par jour Firmin s'arrêtait au milieu d'un geste. Il était en train de fendre du bois, ou de marcher, ou de bêcher le jardin au début du printemps ; il laissait retomber la hache, arrêtait son pas, s'appuyait sur son louchet et restait un grand moment immobile. Il récapitulait. Il se

disait : « Voyons, elle a écrit exactement ce que Reveillard voulait qu'elle écrive. Elle a signé exactement ce qu'il voulait qu'elle signe. Elle a fait exactement tout ce qu'on voulait qu'elle fasse. » Et là il était perdu. Il la voyait aller et venir comme avant, juste, peut-être un peu plus frileuse que d'habitude car, malgré le printemps exceptionnellement doux et précoce, elle s'habillait encore en palatine et jupe d'amazone pour se promener dans le verger. Mais pour la paix elle l'avait sans aucun doute, à en juger par son pas, sa démarche qui n'avait jamais été si belle, et le visage qu'elle tournait vers chaque chose, souriant, un peu endormi. Comme le visage de quelqu'un de comblé. Les yeux presque toujours mi-clos mais colorés d'un bleu très vif au contraire de ce léger azur nageux qu'ils avaient en jusque-là.

« Maintenant qu'elle a ce qu'elle veut, dit étrangement Firmin, regarde-la comme elle se goberge. Elle ne te regarde même plus, toi qu'elle appelait sa fille. »

Elle avait en effet une légère tendance, non pas à fuir Thérèse mais à faire naître le moins possible des occasions de rencontre. Si Thérèse était au verger, elle ne s'abstenait pas d'y venir, si c'était l'heure de sa promenade ; elle s'asseyait même à côté d'elle dans l'herbe. Elle avait toujours les mêmes mots, les mêmes gestes tendres. Elle en inventa même un nouveau qui consistait à prendre la nuque de Thérèse entre son pouce et son index et à serrer doucement à petits coups, comme des baisers de pigeon. Elle avait fait une affaire particulière de la confection de ce trousseau dont elle voulait que Thérèse soit munie et, après les draps, on en était maintenant aux jupons brodés, aux cache-corset, aux pantalons dont elle voulait des douzaines, et en toile de Montélimar extrêmement

fine. Mais elle allait aussi très souvent toute seule à des affaires particulières, qui étaient simplement de très longues promenades dans les endroits qu'elle aimait le mieux, et notamment sur cette route aux peupliers dont Thérèse avait fini par lui dire que c'était là qu'elle l'avait d'abord admirée.

D'autres fois elle entrait dans Châtillon, tournait sur place, prenait la petite rue qui monte à l'église, dépassait l'église et continuait à monter par les ruelles en escalier jusqu'à cette aire haute sur laquelle se trouvait la fameuse cabane à lapins. Depuis, on s'en servait d'écurie à chèvres. A l'heure où madame Nunance y venait, les bêtes étaient dehors et la porte restait ouverte. Elle entrait là dedans et s'extasiait de ce que le plafond était si bas, de ce que la jeune femme était accouchée dans ce coin, du peu de jour qu'il y avait là dedans quand on fermait la porte. De là le chemin montait en escaladant de charmantes terrasses jusqu'à un tertre qui dominait la ville et d'où l'on pouvait voir tout le pays. Madame Nunance s'asseyait sur une vieille meule de moulin abandonnée à la mousse dans l'herbe et, le dos au tronc d'un maigre cyprès qui poussait là, elle restait des heures à regarder les montagnes, la petite vallée au débouché des gorges, le torrent dans ses aulnes, ses saules, ses peupliers ; les toitures de la petite ville, là-bas à gauche le toit du pavillon et de la maison et ici à droite, presque à ses pieds, la toiture de la cabane à lapins. Elle était tellement heureuse de tout qu'elle sortait brusquement de cette rêverie pour passer dans une autre et, un jour, comme elle s'était ainsi dressée tout d'un coup, elle surprit un homme qui, de derrière une murette l'observait. Il n'eut pas le temps de se baisser et il se mit à fureter dans les pierres comme s'il y cherchait des escargots. C'était Firmin.

Elle vint à lui. Il s'excusa. « De quoi ? dit-elle. — En effet, de quoi ? dit-il grossièrement. » Mais il était assez capot.

Chaque fois qu'elle sortait il la suivait. A mesure que le temps passait, il avait moins peur des gendarmes mais il avait imaginé qu'elle allait demander conseil à quelqu'un. Il n'était jamais convaincu : même de ce qu'il voyait. Il y avait toujours ce visage calme, cet œil mi-clos, ce pas paisible, cette sérénité, cet air comblé, que rien ne pouvait expliquer. Une autre fois, poussé à bout par toutes ces réflexions qui le tiraient sans cesse les unes les autres en sens inverse et par l'irrésistible besoin de savoir, il entra au verger pendant que madame Numance y était et fit quelques pas à côté d'elle. Elle ne s'en dérangea pas. « Que ferez-vous quand on réclamera le remboursement ? » dit-il en tremblant de la tête aux pieds malgré le printemps. Il allait enfin savoir, se disait-il. « On vendra le gage, répondit madame Numance et la terre où nous nous promettons. » Il resta cloué sur place et elle continua à marcher. « Elle est sûre d'elle, se disait-il. J'ai dû la perdre de l'œil une seconde et c'est juste à ce moment-là qu'elle a dû rencontrer la personne qui la consille. Reveillard n'est pas le plus fort du monde. Il suffit qu'elle ait l'appui de quelqu'un plus fort que lui et ce doit être facile pour cette belle dame qui a dû avoir mille connaissances plus huppées les unes que les autres dans le courant de sa vie. » Il était tellement désorienté qu'il en parla à Thérèse. « Ta patronne nous joue des tours, lui dit-il. Comment veux-tu qu'elle nous ait ainsi tout donné ? Si tu le crois c'est que tu es bête mais moi je ne le suis pas. Quand Reveillard réclamera ses cinquante mille francs, qui les payera ? Moi ou elle ? Moi ! Alors, nous retom-

bons au *trimard*. Et elle, tout ce qu'elle a, c'est cette propriété. Si on la lui prend, qu'est-ce qui leur restera ? Les yeux pour pleurer ? Voilà où elle en est. Et, est-ce que tu vois qu'elle se fasse du mauvais sang ou qu'elle en parle ? Je t'en fiche. C'est comme si on dansait ! Tout ça n'est pas catholique. » Il raconta qu'il l'avait suivie dans toutes ses promenades mais qu'il n'avait pas remarqué qu'elle soit jamais entrée chez le notaire ou vu qui que ce soit. « Dis-lui qu'elle t'emmène avec elle, finit-il par dire, tu me feras ton rapport. » « Nous sommes allées dans les champs, lui dit Thérèse. Nous avons fait des bouquets de narcisses dans les prairies humides de la vallée ; puis nous sommes allées sur les coteaux où il y a de l'argile poussiéreuse et nous avons cueilli de grosses gerbes de tulipes rouges. Nous avons écouté les premières mésanges qui s'appelaient d'un buisson à l'autre et nous avons essayé de les voir. Nous avons ri comme des folles. — Que vous êtes !... répondit Firmin. Que tu es !... toi surtout ! N'auras-tu jamais du plomb dans la cervelle ? Me voilà bien monté. Elle te joue la comédie et toi tu gobes. Il ne s'agit pas de narcisses, de tulipes et de mésanges. Il s'agit d'argent, as-tu compris, de beaucoup d'argent, tête de mule ! Tu ne feras croire à personne qu'elle passe son temps à écouter chanter les mésanges ! — C'est cependant ce que nous avons fait, dit Thérèse qui effectivement rentrait les bras chargés de fleurs. — Ecoute, dit Firmin. Je n'y peux plus tenir. — Mais à quoi ? dit-elle. — Tiens, dit-il, tu es trop bête. Tu ne mérites pas d'être ma femme. Sauras-tu te taire au moins si tu ne sais pas voir ? Il est sept heures du soir. La nuit est là. Je vais prendre un bout de pain, un bout de lard et mon bâton. Je vais à Lus par les bois. — A pied ? — Bien sûr, dit Firmin. Me

crois-tu assez bête pour me faire remarquer, surtout en ce moment ? Toi, bouche cousue, sinon tu sais ce qui te pend au nez et je t'assure que je t'arrangerai un harnais encore plus vilain que la dernière fois ; et tu peux dire adieu à tes mésanges. Sur le trimard, ce sont les chiens qu'on entend. As-tu compris ? Si demain on me demande, dis que je suis allé dans les bois. Je serai là la nuit prochaine. Et je te répète : motus ! Ce sera écrit sur ton front si tu parles. Et alors, en route sur-le-champ. Je ne te laisserai même pas une seconde de répit. » Il terrifia Thérèse par ses allusions pendant qu'il fourrait son pain et son lard dans les poches de sa veste.

Il rentra la nuit suivante après avoir fait plus de soixante kilomètres par des chemins scabreux et même parfois côtoyant des abîmes car il avait pris droit par le travers des montagnes. « Alors ? » demanda Thérèse qui n'y comprenait rien, digérait son lait mais ne pouvait pas ne pas s'intéresser au côté romantique de l'affaire. « Alors, qu'ils aillent tous se faire foutre », dit Firmin. Il s'attabla, mangea solidement, se coucha et ronfla tout de suite comme chaque fois qu'il était fatigué. Reveillard n'était pas inquiet : « Je les exécute dans deux mois, avait-il dit. A la belle saison. Je ne voudrais pas mettre cette femme-là à la porte un jour de mauvais temps. Mais, avec du soleil, recta ! »

À son réveil, Firmin interpella Thérèse. « Je crois que j'ai besoin de bêtise, dit-il. Viens ici. Il ne s'agit pas de la loi de 48 ou de celle de 73. J'en ai soupé de toutes ces lois. Ce qu'elles veulent dire, je n'en sais rien mais ce que je sais c'est que je veux voir clair dans cette eau de boudin ou j'y perdrai mon nom. Alors, les lois laissons-les à ceux qui les comprennent. Moi je

suis beaucoup plus à mon aise dans les choses qui sont trop bêtes pour être datées. Le traintrain quotidien si tu préfères. Explique-moi bien encore une fois tout ce que vous faites quand vous vous promenez, elle et toi. Ne sante rien et ne passe rien. Même quand elle se monche ça peut vouloir dire quelque chose. » Il en était arrivé à croire à quelque société secrète, compagnons de Jehu ou quoi que ce soit de cet acabit. Et il se disait que madame Numance devait communiquer avec eux par signaux secrets. Autrement dit il ne savait plus à quel saint se vouer. D'une part Reveillard semblait sûr de son affaire et rigolait de sa frousse ; d'autre part madame Numance avait chaque jour et, semblait-il, de plus en plus le comportement de quelqu'un qui a les as dans sa manche. Reveillard avait dit très simplement : « Dans deux mois je les exécute » et madame Numance cueillait des narcisses et écoutait chanter les mésanges. Il se disait : « C'est donc que les narcisses ne signifient pas narcisses et les mésanges ne signifient pas mésanges. — Jure-le sur ta vie », dit-il à Thérèse. Elle le jura. « Alors je suis fou, tu es folle, Reveillard est fou et ta patronne est folle. C'est ça ou je n'y comprends rien. » Il alla jusqu'à redécoudre la doublure de sa veste et retirer de l'enveloppe le papier écrit par Reveillard mais le crayon, cette fois, était plus qu'aux trois quarts effacé : il ne put même pas lire trois mots et finalement il brûla le papier à la flamme de son briquet.

Il n'y avait d'ailleurs plus longtemps à attendre maintenant. L'été s'extasiait. Les nuits étaient aussi brûlantes que les jours. Le ciel bâti à chaux et à sable s'étendait net de tous les côtés. Firmin commença à guetter la route de Lus. Il barrait chaque jour sur un calendrier. Il allait passer ses

après-midi sous un châtaignier qui dominait la route et d'où l'on découvrait l'endroit où elle sortait des gorges. Il faisait sentinelle jusqu'à la nuit noire. Tant qu'il pouvait distinguer le blanc de la route dans les champs il restait là. Un soir de juillet, comme il allait partir, il vit quelque chose qui se déplaçait et, peu après, il entendit le trot d'un cheval et les grincements des ressorts d'un boggey. Il courut au pavillon. Il n'y était pas depuis cinq minutes que la voiture remonta le chemin de terre et vint s'arrêter devant la porte. On frappa. Il alla ouvrir. C'était Reveillard.

Après avoir mangé il dit : « J'instrumente demain. Trouve-moi un coin pour coucher. Je ne veux pas aller à l'anberge. » On lui fit un lit avec deux fauteuils. « Il s'agit de quoi ? souffla Thérèse. — De rien, dit Firmin. — Tu me prends pour un ver solitaire, dit Reveillard en voyant la couche qu'on lui destinait. Où vais-je fourrer mes jambes ? Ma toute belle, dit-il à Thérèse, faites un effort d'imagination. Séparez-moi ces deux fauteuils par une bonne chaise cannée sur laquelle vous mettez gentiment les oreillers où vous reposez votre tête blonde. Ce sera pour mon derrière, avec tout le respect que je vous dois. Si j'ai jamais dû quelque chose à quelqu'un. »

Dès la pointe de l'aube Firmin fit lever Thérèse. « Tais-toi, dit-il à voix basse, écoute et obéis. Il va se passer ici aujourd'hui quelque chose qui ne nous regarde pas. » Il était blême de terreur. « Habille-toi sans bruit. Prends l'enfant. Ne le réveille pas. S'il crie, je l'assomme. Et toi avec. Nous allons dans les bois. » Thérèse se couvrit la bouche de la main. « Si je lui fais peur, se dit Firmin, elle ne pourra pas marcher ou qui sait, elle pensera au *trimard* qui l'appelle et peut-être qu'elle marchera plus vite et mieux que je ne

voudrais. Dès que nous serons dehors elle courra à la maison et alors à la garde ! » « Je ne t'ai jamais rien juré, poursuivit-il gentiment. Aujourd'hui je te jure quelque chose et même sur ma tête. Tu vois que tu peux me croire. Il ne s'agit pas de trimard. Il ne s'agit pas de départ. Il ne s'agit que d'une promenade qui durera tout le jour mais, ce soir, nous rentrerons à la maison. Nous allons simplement *manger un morceau sur l'herbe* : un point c'est tout. Emporte la boîte de phosphatine du petit et un morceau de pain. — Tu nie le jures ? dit Thérèse. — Sur ma tête. Et la preuve, tiens, puisqu'il t'en faut une, en voilà une. » Il tira de son gousset un écu de cinq francs et il le posa sur le marbre de la table de nuit. « Si c'était pour partir je ne laisserais pas cet écu ; j'en ratiboiserais plutôt. Eh ! bien, le voilà, je le laisse. Je laisse ma montre. Je vais les mains dans les poches. Je ne peux pas mieux te dire. »

Ils sortirent sur la porte de derrière et montèrent dans la forêt. Le jour se levait.

Reveillard les avait parfaitement entendus discuter à voix basse et sortir, mais il ne bougea pas. Il regarda du côté de la fenêtre et vit l'aube verte. « On a le temps se dit-il. Puisque leur lit est libre je vais en profiter. Je ne tiens pas à commencer de bonne heure. » Il entra dans la chambre, se coucha dans le lit de Firmin et de Thérèse encore chaud et s'endormit.

Vers huit heures, madame Numance se leva. Elle n'avait pas entendu le bruit habituel de la porte ni celui du moulin à café et du trafic matinal dans la cuisine. Sur le palier elle trouva son mari qui sortait de chez lui et même habillé du dimanche, avec sa belle cravate de faille blanche. « Ne t'inquiète pas pour Thérèse, dit-il. Je ne dormais pas quand le jour s'est levé et j'ai regardé

par la fenêtre. Je les ai vus déguerpir vers les bois. Ce doit être pour aujourd'hui. » Ils descendirent tous les deux à la cuisine où ils firent fort posément du café.

A la même heure, au pavillon, Reveillard en faisait aussi tout doucement dans les braises de l'âtre. Il se rasa. Il alla donner à son cheval qu'on avait remis sous l'appentis. Et il passa sa redingote.

Eh ! bien, mes amies, les voilà presque face à face !

Reveillard s'était renseigné. Il n'avait pas hésité à dépenser presque vingt francs de port de timbres. Il avait toute l'histoire des Numance écrite en langage d'huissier, dans plus de cinquante lettres circonstanciées, se complétant l'une l'autre. Il les avait longuement méditées. Il avait soupesé tous les gestes de ce passé. Habitué aux âpres combats au cours desquels il arrachait aux paysans leur fortune, leurs économies ou le maigre produit de leur travail jusqu'au dernier sou, il ignorait la pitié. C'était un capitaine de guerre. Il avait organisé la combinaison dans laquelle devaient périr les Numance avec la froide minutie de son art. Toute la fin de l'histoire était écrite dans son carnet en deux chiffres : la somme d'argent clair qu'il tirerait de l'affaire ; celle qui resterait au dénommé Firmin (à côté de laquelle d'ailleurs, dans une petite parenthèse étaient indiquées en tant pour cent les modalités d'une dernière escarmouche qu'il était décidé à livrer en fin de tout compte, et pour solde, à son allié du moment). Mais il avait au cœur l'enfantillage amer des capitaines, dont la cruauté est presque bonne façon.

Il boutonna sa redingote jusqu'au col et il tira du caisson de sa voiture un chapeau gibus enveloppé dans du papier journal. Il s'était dit : « Ces gens-là méritent un peu de cérémonie. Si on ne se bat pas, au moins qu'on rigole. »

Quant à monsieur et madame Numance, jamais ils n'avaient été plus unis. Ils avaient fait le café en se tenant par la main. Eux aussi comme des enfants.

Tout se passa correctement ; et même mieux.

Monsieur Numance remarqua le gibus et fut heureux comme un roi. Il reçut l'assignation et, sur sa déclaration d'incapacité de paiement il reçut immédiatement après un acte de saisie préparé d'avance. Il dit : « C'est parfait. » Il allait continuer et sans doute dire son sentiment avec une douce ironie tranquille quand sa langue s'embarrassa et il se mit à peser terriblement sur madame Numance qui le tenait embrassé. Il venait d'avoir une attaque. Reveillard aida à le porter et à l'installer sur le canapé. « On n'en est pas moins homme », dit-il en se retirant, le chapeau à la main.

Pendant plus d'une heure monsieur Numance s'efforça de dire quelque chose qui avait l'air d'être très important. Il n'y parvint qu'à la fin. Ce qu'il avait tellement envie de dire c'était : « Fâcheuse coïncidence ! » Soit embarras, soit gourmandise, il roula un bon moment le dernier mot dans sa bouche.

Thérèse ne rentra au pavillon qu'à la nuit. Quand elle courut à la maison, elle y trouva une diaconesse en train de veiller le corps du *mystérieux mécène*. Madame Numance avait disparu. Elle n'avait emporté ni bagage ni argent. On retrouva tout ce qui restait de la rente de la présente année dans un tiroir de sa commode.

— Eh ! bien, Thérèse, qu'est-ce que vous en dites de tout ça ? Vous êtes là, vous écoutez cette histoire sans piper. Est-ce que vous vous souvenez de ce que vous disiez vous, de votre auberge, tout à l'heure ?

— Comment veux-tu que j'oublie mon auberge ? C'était tout ce que j'avais pour vivre. Ceux qui ont des mille et des cents peuvent s'en fiche. Moi pas. J'étais là dedans comme au couvent. Vous me direz qu'il y avait Firmin. Les journées sont longues. L'homme c'est combien de temps ? Je vivais plus avec des allées et venues dans des couloirs. Je souriais cent fois plus à des voyageurs.

On nous prêtait la chambre sous les combles. C'était tant d'économisé en effet. J'étais sur place. Avantage si vous voulez. Et d'un côté oui, on fait sa maison de n'importe quoi, même avec le bois dont on fait les flûtes.

Le printemps était notre morte-saison. Des fois j'avais un jour de campo. On ne voyageait guère dans notre région au moment des torrents gras. Nos débouchés passaient par des quartiers souvent coupés par des avalanches de boue au dégel. Ils étaient rares ceux qui se hasardaient dans les voitures ou les courriers. La patronne me disait : « Mardi, reposez-vous. »

J'allais me promener. Je me disais : « Les serpents se réveillent dans la terre. Ils sont en train de se désengluier les dents. » Je rencontrais l'aubépine fleuries qui fait perdre la tête. Et l'arbre sec qui sifflait. Je me disais : « L'eau est noire, les montagnes sont débouchées. » Je tenais un sou dans ma main. Je me disais : « Si tu entends le courrou, voilà de l'or. » Le ciel donnait aux poules : des poignées de grêle. Je m'abritais sous les buis. C'était un vin ce feuillage surtout rennué. Puis je repartais et je me disais en respirant profond :

« Il faut de l'air frais pour l'odeur des buis. » En effet, au bout de cent pas elle était douce-amère comme une cire de ruche. Les fayards en mue se frottaient contre le vent comme les ânes contre les murs. Je me disais : « Est-ce déjà l'alouette ? Ou qu'est-ce que c'est qui grince ? Une charrette dans les chemins, là-haut ? » C'étaient les branches. A rester immobile, le nez en l'air, on se rendait compte. Elles poussaient de petits cris de rat. Il y avait beaucoup de chiens dans les champs qui cherchaient des trésors à la course. Tout l'hiver ils sont tenus en laisse. Dès les beaux jours ils profitent des portes ouvertes. Je me disais : « Où est le nord ? » De ce côté-là le ciel était bleu. Ailleurs, fleuri et éblouissant comme les lunes sur un tablier de veuve. Je me disais : « Le soleil trompe tout le monde. On n'est pas forcé de le croire, heureusement, sinon les saules seraient en cuivre ! » Ah ! les corbeaux arrivaient. Ils venaient du sud. Ils allaient voir leurs villes sur le sommet des montagnes et remettre tout en ordre à coups de bec. Je me disais : « Il n'y a rien là-haut que des pierres plates. Mais quand on a des ailes c'est facile de descendre. Si tu t'ennuies : un coup d'aile et, en bas ! » Les mésanges commençaient à piller les nids. Sous certains buissons je croyais pouvoir cueillir des pâquerettes ; c'étaient des coquilles d'œufs de pinsons. Je me disais : « Toi qui es faite pour avoir un chez toi, tu es toujours sur les routes. » Sous la feuille morte des chênes pointait la feuille vive. Le vent allait avoir du travail. Dans l'herbe rousse la chaleur montait et me prenait les jambes. A l'entrée des vallons les aulnes faisaient tourner des fouets verts et blonds. Je me disais : « Les eaux jaillissent du rocher. Il ne faut pas aller là-bas. » Dans l'ombre on pouvait voir des corps comme des taureaux et entendre

le bruit d'une corne qui s'aiguissait sur la pierre. Je me disais : « Comme le pays est grand ! C'est juste : il faut frissonner ! » Il y avait partout du beau linge gonflé qui séchait. Je me disais : « Moi je crois aux miracles. Tant pis. »

Je gagnais trois francs par semaine mais nous étions nourris et logés. Je me faisais aussi des sous avec des restes de table, des quignons de pain, des croûtes de fromage et quelquefois des os, par exemple de gigot que je revendais sous le tablier. Ils étaient beaucoup qui m'en demandaient. Il y avait un colporteur de la bonne parole. Celui-là, sous prétexte qu'il allait chez les Darbistes, un jour il ne me paye pas. Je l'ai guetté. Il est revenu. Je lui ai dit « non : paye ! » Il m'a dit : « Sœur » (tout le monde était sa sœur). Non non ! Si je m'étais amusée de cette façon, adieu bottes ! Il me devait trois sous. Il me dit : « Je te donnerai six feuilles. » Je lui réponds : « Non, je ne veux pas de feuilles, je veux des sous. » Il était maigre. Il n'y avait que moi qui pouvais lui donner. J'avais juste un beau morceau de pain blanc et une entame. Il louchait dessus. Non. Si j'avais commencé, j'étais perdue. Je pliais les sous dans un mouchoir et, sous le matelas, de mon côté. Je les comptais tous les soirs. J'avais la mauvaise habitude de compter aussi les trois sous qu'il me devait. Je me disais : « Tu as tort, il ne te payera jamais. » Mais trois sous de plus c'était beau.

Mon plaisir c'était le matin. Quand je descendais tout le monde dormait encore, sauf le garde d'écurie qui languissait toujours de café. Il avait déjà mis l'eau à bouillir. Le café, je m'en serais passée, quoique femme. Je ne suis pas gourmande mais je tirais une chaise près du feu. Et, seule, je m'engourdisais. J'en avais encore pour deux

heures avant le départ des courriers et l'arrivée de la poste. Là aussi il fallait se faire respecter. Ils aimaient mieux te charger que te nourrir. Tu aurais été leur domestique pour rien. Je faisais mon compte : je t'aide mais tant par colis. Si tu veux : d'accord. Si tu ne veux pas on reste bons amis. Il fallait que je vive. Qui m'aurait fait vivre ? Mais, jusqu'à ce moment-là, seule, le feu c'était très agréable. Je me disais : « Tu es innocente. » Je somnolais en voyant tout, même en passant le café. Je me disais : « Si tu voulais être malheureuse, comme c'est simple ! » J'ai toujours aimé être près de grosses casseroles, de vaisselles, de cuillers et fourchettes. Je tournais le sucre dans mon café pendant une heure. Le bruit de la petite cuiller contre la tasse, je le sentais comme une épine de rosc. Je me disais : « Les fous se fâchent contre quoi ? »

J'aimais l'odeur des cendres qui sentaient le mortier. De la graisse figée dans un fond de plat me met à mon aise. Une poêle torchée au papier aussi. Je me disais : « Ceux qui vont par monts et par vaux ! » Le feu ronflait. Même l'été, le matin. C'est bon de voir la flamme. Je me disais : « On s'écrase aux portes. Pourquoi ? »

J'avais encore des quantités de bons moments dans la journée. Même quand c'était le coup de feu. Tu avais de ces vieilles baraques de voitures qui te foutaient sur les bras quinze voyageurs d'un coup, souvent malades, ou bien ayant faim et soif, tous à la fois. Quand on a des sous, on ne supporte pas la faim et la soif, il faut qu'on vous obéisse tout de suite. Et quand on voyage on a toujours des sous.

C'étaient mille choses qu'on demandait d'un coup. Je n'avais pas cent bras. Mais il n'y avait pas de quoi s'inquiéter : ça s'arrange toujours.

C'est l'affaire d'un quart d'heure. Dès qu'ils étaient tous servis, je m'en allais à mon coin. C'était à la desserte. Là, sans m'asseoir, je pouvais me reposer en m'appuyant du coude sur le meuble et en fourrant mon derrière dans l'angle du mur. Je me disais : « Il y a combien de pays au monde ? » J'avais sous les yeux des femmes et des hommes ; parfois de très jolis costumes. Il y en a qui ne perdent jamais le nord, surtout dans les longs courriers. Je distinguais ceux qui économisent de ceux qui jouent sur toutes les cartes. Certains voyageaient avec tout ce qu'ils avaient de plus vieux et de plus laid sur le dos. Sous prétexte qu'ils étaient ainsi mieux à leur aise : j'avais entendu cent fois la chanson, car les deux tiers en ont vergogne et, pour peu qu'ils soient seuls avec vous ils vous expliquent pourquoi ils sont foutus comme l'as de pique avec des nippes qui ont cent ans de dimanches. Ils vous disent qu'ils ont tout ce qu'il faut dans leur valise mais que, pour rouler, ce qu'ils se sont mis suffit bien ; qu'on use beaucoup en voyage ; qu'un beau drap neuf en sort râpé. Ceci pour expliquer que, malgré tout ils te commandaient sec. Et surtout parce que, l'important c'est de figurer. Mais ça coûte. Alors, la valise est commode.

D'autres, c'était tout le contraire : ils étaient tirés à quatre épingles mais là, il y en avait de deux sortes. Ceux qui, avant de me demander le jambon me demandaient la brosse. Et ceux qui souriaient. Ceux-là ne se faisaient pas de mauvais sang pour de la poussière. J'en ai vu dont le pantalon de nankin ou de belle serge avait été sali par les bottes des maquignons et marchands de porcs et qui continuaient à agir comme des rois, sans y penser. Les postillons me disaient que, si l'essieu cassait ou s'il y avait un pépin quelconque

c'étaient toujours ceux-là qui venaient donner la main. Un jour, *la Bricole* arriva de Turin avec, sur le cheval de flèche, un petit bonhomme heureux comme un roi. C'était une gravure de mode. Sa casquette à gland valait sûrement plus d'un louis ; ses pantalons à sous-pied, je suis sûre qu'il avait fallu trois veillées de tailleur pour les lui ajuster comme ils l'étaient. Ses souliers vernis, pointus comme des aiguilles étaient en peau si fine que tu aurais vu bouger ses doigts de pied ; si ces doigts de pied t'avaient intéressé. Car il était couvert de bouc du haut en bas. Et ravi de l'être. Le postillon s'était cassé la jambe et il avait fallu traverser le dégel dans le col où un homme, sur le cheval de tête est indispensable. Il n'avait pas calculé, ou plutôt, c'était précisément son calcul de ne pas calculer.

Une autre fois, c'était foire ici et ma salle était pleine de paysans. Arrive le *Petit tambour*. Et qui débarque ? Un de ces hommes maigres, solides et souples comme un manche de fouet. Et mis ! Cravate de soie qui faisait au moins six tours ; tout le corps dessiné dans un drap que tu aurais eu peur de toucher. Plus de place. Où le faire asseoir ? Et même, est-ce qu'il veut ? Je n'ai pas encore démarré mon derrière de mon coin de mur qu'il a déjà dit un mot à des paysans qui se poussaient, et voilà qu'il se carre entre eux. Là, il était beau comme le jour. On m'a dit que c'était un roi d'Espagne.

Je prenais autant de plaisir que près du feu, à l'aube. Je les voyais mêlés, les uns aux autres. Leur jeu était clair. Il y avait, bien entendu, celui des hommes et des femmes. Il y avait celui d'homme à homme. Il y avait celui des solitaires qui cherchent la compagnie. Il y avait surtout celui des solitaires qui voulaient le rester. Je me

disais : « Je vais compter mes pas. A quoi bon attendre dimanche ? »

Dans le jeu ordinaire, le cul était le plus gros atout. Ils étaient faux et magnifiques. On avait de petits coussins sur les reins. Un bon temps de galop dérangeait ces tournures que c'était merveille. Dès que les femmes mettaient pied à terre, tu les voyais toutes porter les mains à leurs faux-culs pour se les ajuster exactement au vrai. C'était le plus important. Elles en lâchaient les enfants, si elles en avaient à la main. Après, cocagne ! Et tu les voyais faire la biche. Certains pas pour rentrer chez nous, c'était la pavane ! Du marche-pied à notre porte il y avait déjà deux ou trois cartes d'abattues. Je me disais : « Donne-moi l'intelligence ! C'est un délice ! » Après on jouait l'œil : c'était aussi une forte carte ; ou les vapeurs. Quelques-unes les jouaient d'entrée, mais sans l'œil ça ne rendait pas, ou alors, il fallait être bien fournie en gorge. Et jouer seule. Là, pas d'enfant ni de mari ou, c'était pour le roi de Prusse. A moins d'être très forte. Ce que je savais tout de suite parce qu'alors, il fallait qu'on me mette de la partie. Là il y avait des sous à gagner. Elles ne pouvaient pas se plaindre : je tenais mes cartes, raide comme balle. Je me disais : « Vivons ! » Remarquez que toujours les jeux étaient faits quand ils arrivaient ici. Mais, des solitaires qui cherchent fortune, il faudrait être aveugle pour ne pas les voir. Et le coup ne pouvait pas se jouer de cent façons. C'était réglé comme du papier à musique. Je me disais : « A toi de faire, soldat ! Si tu crois que le ciel va descendre sur terre, tu te trompes. » Mais, est-ce qu'ils y croyaient ? Même ceux qui prenaient des vessies pour des lanternes le faisaient pour se désennuyer. La terre est tellement parcille partout. On se dit :

« Mets-y du tien. » C'est blanc bonnet. Alors, vogue la galère. Enfin, parfois ils me donnaient dix sous.

J'en vis une mince et souple, avec un cul du tonnerre de Dieu, neuf dixièmes en crin, comme de juste, mais l'autre dixième incontestablement tout ce qu'il y avait de plus valable. Chasseuse comme pas une. Elle faisait ça de rare. Et je parie qu'en fin de compte elle devait parler roman. Elle avait les yeux bien plus gros que le ventre. Elle passa deux ou trois fois par ici, venant des quatre points cardinaux. Chaque fois lançant le grappin. Je me disais : « Et la dernière année, comment la perdre ? C'est ça qui sera du bonlot. » En un sens, celle-là était parmi les plus sympathiques. Elles finissent toujours par payer les pots cassés. C'est rassurant.

Et ne croyez pas qu'il s'agissait toujours de benêts. Oh ! le père de famille en rupture de ban ; nous avions ça aussi. Mais ils portaient des barbes en tricot, au point de croix. Et puis, c'était moi qu'ils visaient. Ah ! les pauvres ! Quelquefois il s'en trouvait de plus dégourdis et, ma foi, ils se disaient : « A Dieu vat ! » Mais, le pot-au-feu, ça fatigue. Là où on s'en rend compte, c'est quand on veut danser la gigue. Ça finissait toujours par venir chez moi. Ils me disaient : « Alors, mademoiselle ? » Je répondais : « Alors, monsieur ? » Là-dessus, ils allaient se coucher, seuls. Comme il se doit.

Mais, tenez, la mince et souple dont je vous parlais, elle est tombée un jour sur exactement ce qui devait être son rêve depuis le maillot. Notez qu'elle avait toujours tout essayé dans le tout-venant. Mais, là, c'était un officier de marine. Le caban avantage un homme. Oh ! Et puis, la mer, c'est tellement grand !

J'en avais des émotions dans mon coin de dessert ! Je me disais : « Oh ! ma bouche ! Il faut que je prie ! » Mais quelquefois ce n'étaient plus des jeux d'enfants. Il y avait la bande des *écumeurs*. Je les sentais. J'allais à la patronne. Je lui disais : « Madame, ils sont là. — Où donc ? » disait-elle. — Ces trois-là, les deux et la femme. — Ces trois-là ? Veux-tu te taire ! » Et elle s'en approchait, la bouche en cœur. Je me disais : « Il pleut bergère ; rentre tes blanes moutons. » « Tu vois si on t'écoutait, me disait la patronne. Ce sont des drapiers de Nîmes : le père, la fille et le futur. Fais ton service et mêle-toi de ce qui te regarde. » Facile. Le drapier de Nîmes, il était plus vrai que nature. Généralement avec de belles côtelettes blanches, les sourcils épais de deux doigts. J'ai remarqué que tous les *écumeurs* sont bonshommes. Ils sont très forts pour manier les entournares de gilets avec le pouce. Des ventres comme s'ils ne couraient jamais. Je ne sais pas comment ils font. Quant à la fille et au futur tu pouvais les faire sonner sur le marbre. Mais à neuf heures du soir, ça commençait à sentir le faisané du côté de la table au bézigue. Le drapier y était attablé avec beaucoup de messieurs fort rouges. Il ne s'occupait plus de ses entournares de gilet. Il tripotait un petit poker d'Alger, tout ce qu'il y a de plus vinaigre. La fille avait un de ces décolletés ! Quant au futur, le bien-nommé, il assurait les derrières, les mains sur les hanches. Il avait enfilé ses gants. Il avait des poings comme des melons. Et quoi dire ? Tout le monde était intéressé à rattraper ses pertes. C'était trop tard. Sauf pour moi. Quand, dans l'escalier ils me disaient : « Réveille-nous à cinq heures », je répondais, la main tendue : « Mon réveil est cassé. »

Mais, l'ordinaire : la mère de famille, l'huissier,

le notaire, le commis-voyageur, le soldat en permission, le collégien, la ménagère sur son treute et un, le fonctionnaire, l'instituteur, l'épicier, ceux qui ne *voyageaient* pas mais qui se *déplacèrent* ; ceux qui allaient chez la cousine ou chez ma mère, ou rentrer chez moi ? ceux qui étaient attendus par des morts ou par des soupes ; ceux-là aussi, c'était rigolo comme il y avait à boire et à manger. Combien de fois ils m'ont fait envie ! Je voyais tout. Savez-vous ce que j'aurais aimé avoir ? Une machine à coudre Singer. Eh bien ! là dedans, je reconnaissais les femmes qui avaient une machine à coudre Singer. Je me disais : « Tiens, celle-là, sûrement. » Je pouvais faire l'expérience. Ça tombait pile. Moi, cette machine Singer, c'était mon rêve. Je me disais : « Ne mets pas tous tes œufs dans le même panier. »

Quand ils sont pleins, après dîner, au moment du café, les gens qui sont loin de leurs maisons parlent volontiers. Je leur demandais si ça marchait bien, cette machine. Elles n'en finissaient plus de m'expliquer. Elles en avaient l'eau à la bouche ; et moi aussi. Une bonne chambre bien fermée, et ces pédales qui ronflent, et ces points qui courent à toute vitesse : c'était le Pérou ! Il me semblait qu'après ça il n'y avait rien d'autre et qu'en le possédant on devait être la plus heureuse du monde. Elles me disaient oui mais il leur restait des idées derrière la tête.

Il y avait une vieille femme qui lisait un livre en attendant la patache de cinq heures. Elle me dit : « Tenez, ma fille, apportez-moi un café. » En revenant, je vois qu'elle pleure. Je n'aime pas voir des vieilles femmes pleurer. J'ai toujours idée que c'est ma mère et que je suis morte. Cette dame-là était bien mise et elle avait une grosse broche en pierre de Saint-Vincent pour tenir les

pans de sa *pointe*. Je lui dis gentiment : « Vous êtes malade, ou bien est-ce que vous avez quelque chose ? » Elle me répond : « Non, c'est ce livre. C'est tellement beau ! Regardez. » Je regarde. Ça s'appelait « Jocelyn ». Elle m'en lit un peu et moi aussi je me mets à pleurer. J'ai passé deux jours dans la montagne, sans quitter la salle de l'anberge : j'étais dans une grotte, sous des rochers et des gentillesse me faisaient fondre. Un curé, n'est-ce pas, ça ne se touche pas ; et pourtant !... J'en ai eu pour plus de deux jours, je vous le garantis.

Je vois un homme avec une barbe blanche extraordinaire de bonté. Il pouvait avoir cinquante-cinq, soixante ans, grand et bien fait. Il avait des yeux marron très vifs et très doux. Il était habillé d'un costume de velours et il portait un grand chapeau de feutre. Ce devait être un artisan. Il me dit : « Est-ce que vous avez des cigares ? » Je lui dis : « Desquels voulez-vous ? — Des inséparables (ils se vendaient trois sous les deux). » Je vais lui en chercher. Il les fume en se promenant en long et en large. Il avait très bonne façon. Je n'étais pas la seule à le regarder. Chose extraordinaire, il attendait *la Bricole* pour Turin. Peut-être une demi-heure après il revient. Il me dit : « Tenez, mademoiselle, donnez-moi encore deux inséparables. » Je lui dis : « Ça va vous faire mal. » Il me dit : « Ça ne fera mal qu'à ma bourse. » C'était un plaisir de l'écouter dire n'importe quoi.

J'en vois un blond. Il était jeune celui-là. Enfin, peut-être trente ans. Il se découvre. Il était chauve comme un œuf. Il s'essuie la tête avec un mouchoir rouge. Je l'observe. Il mangeait ses moustaches. On aurait dit un lapin après une branche de saule. Il vient. Il me fait une phrase qui n'en finissait plus. Je lui dis : « Quoi ? » Il me répète :

« Est-ce que vous connaissez les Numance ? » Bigre ! Je lui dis oui. « Est-ce qu'ils habitent toujours à l'autre bout de la ville ? — Ils n'ont pas changé. — Je n'ai pas le temps de m'arrêter, dit-il ; le relais a l'air d'être fini. — Il n'y en a plus que pour cinq minutes. — C'est trop court, dit-il. Faites-moi une commission. » Il me donne la pièce. « Dites-leur que je vais à Chambéry. Charles. Vous vous souviendrez ? » Je prends mon air fin. « Et à qui faut-il le dire, je demande, à elle ou à lui ? » Il me répond : « N'importe, mais ne manquez pas. » Le soir je n'y manque pas. Je le dis à monsieur Numance. Il me répond : « Bon. »

Quand la patache de cinq heures était partie, qu'on avait fait ce qu'il fallait pour que *la Bricole* aussi puisse prendre la poudre d'escampette, j'avais là, entre cinq heures et demie et sept heures moins le quart un moment de repos. Restaient les voyageurs qui couchaient. Mais on leur avait distribué les chambres et ils s'y débrouillaient avant le repas du soir. Les clients du pays arrivaient alors et venaient faire, qui leur bézigue, qui leur hillard, boire du vespétre ou de l'absinthe. Je n'étais pas chargée de la salle de café. C'était Charlotte qui s'en occupait. « Il y faut être *maternelle*, avait dit la patronne, et vous, vous ne l'êtes pas. » Je me demandais ce que ça voulait dire.

Je connaissais ces clients. C'était d'abord le gratin : docteur, notaire et gros marchands, puis les commerçants et quelques ouvriers, de ceux qui voulaient se pousser. Il fallait savoir perdre. Ils faisaient ça très bien. Il y en a à qui ça réussissait.

C'était une salle paisible ; il n'y avait presque pas de bruit. Le service était facile. Ils avaient leurs habitudes. En les voyant entrer, on savait ce

qu'ils allaient boire. Je me suis toujours demandé pourquoi Charlotte s'y énervait tant. Elle en avait les yeux qui lui sortaient de la tête. Elle avait envie de flanquer le plateau en l'air. « Je les euverrais au diable », disait-elle. Je me disais : « Il faut traverser combien de fois l'odeur des eaux avant de voir les merveilles ? » Il me semblait qu'à sa place je ne l'aurais pas pris de cette façon-là. Mais Charlotte était une fille sensible : un rien lui faisait plaisir mais un rien lui faisait peine.

Je savais que tous ces Messieurs étaient égoïstes. C'était visible. Et puis, on sait bien. Mais, égoïsme contre égoïsme, on ne risque rien. Il n'y avait qu'à les faire cracher au bassinet. C'est le meilleur moyen de les tenir à distance. Je me disais : « En mélangeant toutes ces têtes, on peut en faire quelque chose de rigolo. » La vérité c'est que, pris séparément, ils n'étaient pas drôles ; mais, demander quoi à un marchand de fromage ? Du fromage, un point c'est tout. Je ne pense pas qu'ils faisaient grand'chose, mais ils regardaient et ils disaient des mots. Ils étaient les premiers à n'y attacher aucune importance. Je suis même sûre que, neuf sur dix le faisaient pour sembler être à la hauteur. On veut toujours ce qu'on n'a pas. Je suis bien certaine que, si on leur avait dit : « C'est d'accord. Poussez ! » ils seraient rentrés en eux-mêmes. Il y avait à la maison des tiroirs-caisses et des femmes à qui il ne fallait pas faire de blagues, sans quoi les vivres auraient été vite coupés. Et quand je dis vivres, je sais ce que je dis. Non, ceux qui faisaient les flambards, là, il n'y avait qu'à les voir surveiller l'heure de la pendule. Ce n'était pas la peine d'avoir peur. Mais Charlotte se faisait des montagnes. Je lui disais : « Surtout, tais-toi. Ne dis pas de mal. Si tu les menaces, bien plus. Ils

s'amusent. — Mais moi ! disait-elle. — Eh bien ! profite. » Je me disais : « Ah ! le silence ! »

C'étaient tous des cochons, bien entendu ; il n'aurait plus manqué que ça ! Les mots n'étaient même rien. Le docteur avait l'allure de quelqu'un, mais c'était très peu de chose. Les gens le portaient aux nues. Seulement, moi je dis bel homme et ceinture d'iode c'est facile. Lui debout et toi couchée, il est le roi des mouches. Tu n'as plus qu'à bailler mourir et il te donne de la poudre de perlinpimpin. Naturellement tu baisses sa trace. En réalité il avait une passion : les cartes. Il y aurait perdu sa chemise. Il la perdait quelquefois. Ce n'était pas le moment de te trouver sur sa route avec un panaris ; il t'aurait déconpé le bras en rondelles comme un saucisson pourvu que ce soit à tant la tranche. Il en avait joué des morts d'hommes, celui-là. Et puis, rond en affaires. Quand je le voyais renifler, c'est qu'il avait laissé de grosses plumes. Je me disais : « Thérèse, ne tousses pas ou tu y passes. »

Il n'aimait pas les étrangers. Châtillon, c'était à lui. S'il arrivait un type à Iorgnon, il le dévisageait pendant une heure. Il quittait sa partie, il allait voir tout le monde. Même moi. « Qu'est-ce que c'est, ce type-là ? — Je ne sais pas. » A l'idée que quelqu'un pouvait chasser sur ses terres, il en perdait le boire et le manger. Et avec ça, dur. Je me disais : « La bonté est en Amérique. » Dès qu'il s'agissait de son intérêt tu pouvais être sûre qu'il disait : « Je fais ça pour vous. » J'avais une dent contre lui. J'étais seule. Il y avait des familles dont il avait été le fléau. C'était toujours le dieu qui fait pleuvoir. Il te prenait ton père, ta mère et tes sous, et tu le saluais à la promenade. Moi, le chien de ma chienne je le lui gardais. Je n'avais jamais eu affaire à lui et je touchais du bois. Le

plus long qu'il m'en avait dit c'est « bonjour » mais, commande-le ! Je ne l'encaissais pas. Moi, les premiers moutardiers du pape, ça ne m'a jamais bottée.

Châtillon ne faisait pas de bruit. Tout le monde y battait doucement son beurre. Personne ne mettait de bâton dans les roues à personne. Il y avait un dimanche par semaine, comme partout. Tu avais un commerce : tu savais où était ton nord et ton sud. Les foires étaient les plus belles de la région. Rien qu'avec les vitrines, tu aurais pu nourrir l'armée d'Afrique. Tout ça, parce qu'on savait étouffer les cris.

Il y avait des livrets de caisse d'épargne dans tous les coins. L'huile de foie de morne y était à bon compte ; les tanneries revendaient à prix coûtant celle qui servait à assouplir les peaux. Son odeur vous faisait lever le cœur, mais, pour la santé, c'était de la paille de fer. On utilisait un nombre infini de faux-cols. Ils avaient tous au moins quatre doigts de haut. On les amidonnait épais et on les glaçait au fer chaud dans quatre ateliers de repassage qui n'avaient pas une minute à perdre. Il fallait aussi avoir un plastron pour les grandes occasions. Celui qui n'en avait pas était désarçonné, quitte à se faire prêter celui d'un malade. Tout le linge de dessous était blanc. Celle qui se mettait du blanc dessous était considérée comme en chemise, c'est-à-dire nue. Les messieurs lui couraient derrière.

Il fallait saluer. Qui ne saluait pas, les portes se fermaient devant lui. Il fallait parler. Qui ne parlait pas était percé à jour. Tout le monde avait son parapluie. Ne pas en avoir était mauvais signe. Je n'en avais pas. Je m'en faisais prêter un quand je pouvais, mais difficile. Et quelle inspection on lui passait quand tu le rendais ! Les jours de pluie,

s'il me fallait sortir en course, je mettais ma jupe sur la tête. C'était très mal vu, mais quoi faire ? Et je courais. Mais tout le monde avait l'œil et tu étais très mal notée. Je me disais : « Priez Dieu. La roue tourne. »

Les familles étaient sacrées. Moi, par exemple, j'avais besoin d'un parapluie mais, pour ne fourrer mon nez dans ma crotte, je n'avais qu'à aller regarder la vitrine du photographe. Là, j'étais servie. Tu les voyais clairs comme le jour. Je me disais : « Les carottes sont cuites. Tu peux te fouiller. L'Amérique est en galère. » Les familles travaillaient à plein rendement. Entre les frères ennemis et les bons époux elles étaient à ne pas savoir où donner de la tête. Il ne fallait pas s'y hasarder si on n'avait pas le mot de passe. Tu risquais la mort. Ils n'hésitaient pas. Qu'est-ce que tu étais, toi ?

Les pavillons dans les bois, même d'une seule pièce, avaient tous des paratonnerres. Et d'abord, à qui envoyer les lettres anonymes ? C'est bien joli d'y penser mais il fallait en rester là. Ils avaient toujours de meilleures raisons que toi.

Même les rues faisaient prudemment le tour de certaines maisons : des rues pleines d'épicerie, de boucheries, d'artisaneries, de tonneliers et de charrons, brusquement devenaient grises et ne pipaient plus mot. A peine si elles osaient s'approcher de certaines vieilles maisons très dentelées. Elles venaient jusque-là avec de timides écuries à chèvres ou des murs sans aucune ouverture. Elles tournaient sur la pointe des pieds autour des perrons, des bornes et des fenêtres grillagées. C'étaient de vieilles familles. Il n'en restait plus que des chicots.

Ou bien alors, c'était le contraire : la rue faisait bombance autour d'enseignes : « père et fils »

ou « Marius frères ». Et, en ayant la musique ! C'étaient des étalages, des charrettes qu'on chargeait et déchargeait.

Il y avait des réunions de famille, des conseils de famille, des arrangements de famille, des affaires de famille, des fils de famille, des airs de famille. Et naturellement des pères de famille, (sur lesquels Charlotte pouvait te renseigner) et le linge sale en famille. Ah ! toute seule, tu avais bon air !

Les femmes de journée se faisaient de la réclame en disant : « Et puis, vous savez je vais dans les familles ! » C'est-à-dire : « Je suis la discrétion même et l'honnêteté en personne. Je peux mourir de faim devant votre fromage. Faites-en des vertes et des pas mûres : ça ne sortira pas de chez nous. Vous voulez vous fourrer le doigt dans le nez ? Fourrez-le, fourrez-le, ne vous gênez pas. Allez-y jusqu'au coude et farfouillez. Faites exactement comme si je n'étais pas là. On sait bien ce que c'est. Et même si vous préférez, on ne sait pas ce que c'est. » Elles auraient pu ajouter aussi, et surtout : « Je sais cracher en l'air sans que ça me retombe sur le nez. »

Car, nous en avions une de ces femmes de journée qui venait reprendre les draps de l'auberge et les linges de table. Je lui glissais de temps en temps un petit verre de fort. Elle s'en léchait les babines. Je lui disais : « Alors, madame Laurent, qu'est-ce que vous en dites ? » Elle me regardait avec ses yeux blens. « De quoi, disait-elle ? — Eh ! bien, de tout. — Ah ! de tout, disait-elle, eh ! bien, c'est beaucoup ; mais il y a beaucoup à dire. » J'allais chercher Charlotte. Je lui disais : « Viens écouter. » Elle écoutait. « C'est pas consolant, disait-elle. — Eh bien ! qu'est-ce qu'il te faut, je lui disais. Tu les vois flambards et puis

tu entends ce que dit madame Laurent. Moi, ça me donnerait du cœur. — Moi, ça m'en prend », disait-elle.

Est-ce que cette bécasse-là n'avait pas fini par y mettre du sien ! Vous en avez qui tourneraient des marmites avec des étrons. Moi je m'en garde : j'aurais trop peur que ça donne un goût. A qui veut patouiller, rien ne manque. Des salauds, il y en a *floraï-on*. Tant qu'à faire d'espérer, j'aime espérer large. On prétend qu'alors c'est l'enfer. Une de nos voisines tombait du mal de la terre. Un jour qu'elle faisait grand feu, sa crise l'a couchée dans les braises. On l'a retrouvée cuite. Mais avant qu'on sache que c'était elle qui cuisait, l'odeur avait donné faim à tout le monde. Et c'était une vieille de soixante-dix ans. Ce qui prouve que c'est humain. Si c'est l'enfer, je rôti-rais. Et je donnerai faim à tout le monde. Qui n'a jamais dit : « Je verrai bien. »

J'avais les joues taillées en coupe-vent. Les péchés qu'on ne commet pas sont affreux ; ceux qu'on commet : zéro, poussière. Faites tout pour sembler bonne. Quand personne ne le croit plus c'est tout au moins que pendant quelque temps on l'a cru. Si vous n'en avez pas profité, c'est que vous êtes bêtes. Dans ce cas-là, rien ne sert à rien.

Je ne mettais jamais les gens en colère contre moi. La colère se croit toujours juste. Quand elle est passée, vient la honte, et la honte c'est la haine. Tu te fais haïr pour rien. Faites-vous haïr pour quelque chose. Il y a un proverbe : « Bien mal acquis ne profite jamais. » C'est de la blague. La vérité est : bien mal acquis, le troisième héritier n'en jouit pas. Tu as de la marge. Le troisième héritier, est-ce que vous vous en foutez, oui ou non ? Possède, et puis tu verras.

Des familles portant le dais avaient fait quoi

pour en arriver jusque-là ? Des tours de bâton. Tu recevais un coup sur la tête : tu ne savais pas à qui dire merci. C'étaient des saintes familles à perte de vue. Mais, cheval et voiture, ça ne vient pas par l'opération du Saint-Esprit. Mets tes sous à couvrir, ça ne rapporte guère. Il te faut cent ans. Défonce le poulailler du voisin : ça, c'est de la volaille ! La nuit noire, quelle belle institution ! Ils disent conscience. Ils disent : remords. D'accord. C'est de la monnaie. Payez et emportez. Si c'était gratuit, ce serait trop beau. Moi j'estime : du moment qu'on est chrétien, on a le droit de tout faire. Tu seras jugée. Alors, ne te prive pas. C'est de la banque. Il y en a qui sont pour le paradis. Très bien. Des goûts et des couleurs... mais, moi je suis modeste ; je me satisfais de peu. Après on verra. Je n'ai pas d'orgueil. Je me contente de la vallée de larmes. Quand je souffre, je suis libre. Alors ?

Il y en a qui ont un petit truc. Un commerce. Tu commences dix, vingt, trente ans. Si tu es un gros-Jean il y a l'hospice. Et qu'est-ce que tu faisais les nuits sans lune ? Je dormais, ma belle dame. — Tu dormais ? Eh ! bien, je vais te compter les grains de sucre maintenant. Et te mesurer le pain de ta bouche puisque tu n'as pas su te servir quand tu avais le pain et le couteau. Et tu boiras du café de gland. Et je vais te faire voir ce que c'est que la charité publique. On apprend à tout âge. Total : tu crèves. Admettons que ce soit la belle vie ; mais, pour un portrait de coquin il en faut des rouges et des jaunes. Et de beaux roses ! Et de beaux bleus ! Et de belles vertes ! Du moment que tu n'as rien reçu en héritage, tu n'es sûrement pas le troisième héritier. Alors, qu'est-ce que tu risques ? Commence. N'aide pas : ça ruine. N'aime pas. Malheureuse-

ment c'est difficile. Alors, aime-toi. C'est toujours ça de gagné.

Un jour, brusquement, j'ai l'occasion de donner conseil à un de nos Messieurs qui s'appelait Artemare. Conseil, c'est beaucoup dire. C'étaient deux mots entre deux portes. Je lui dis : « Accusez-le. » Il s'agissait de son beau-frère qui réclamait une grosse partie des terres, plus de la moitié. Il prétendait que c'était la part de sa sœur décedée. Qui avait raison ? Je n'en sais rien. Je disais deux mots à celui que j'avais sous la main, un point c'est tout. J'aurais eu le beau-frère entre quatre-z'yeux, je lui disais pareil. « C'est pas bête », me dit Artemare. Le voilà qu'il se met à jouer aux cartes. Mais le voilà qu'il se met à quitter la partie de cartes et venir à moi. Il me dit : « Amène-toi. Porte-moi donc une bouteille de bordeaux et deux verres dans un petit salon. » Je porte la bouteille et un verre. Il me dit : « Pourquoi un seul verre ? Je t'ai dit deux. — Parce que je ne bois pas », je réponds. Il rit. Il dit : « Comment savais-tu que c'était pour toi ? » Je ne réponds pas. « Assieds-toi. » Je ne m'assois pas. Oh ! il fallait qu'il sente qu'on n'allait pas traiter ça de pair à compagnon, non ! « Tu m'as dit : « Accusez-le », dit-il. Je ne réponds pas. « De quoi faut-il l'accuser ? » poursuit-il. Je dis : « De quelque chose de très grave. » — Bigre ! dit-il, très grave ! Comme tu y vas ! »

C'était un enfant, cet homme avec de grandes moustaches et la barbe. Je dis simplement : « Reste à savoir si vous y tenez vraiment à ces terres. — Bigre ! Si j'y tiens, dit-il ! Hé ! j'y tiens, et je suis même *obligé* d'y tenir. Mais, de là à l'accuser de... non, si c'était de... de petites choses, je veux dire. » Je ne réponds pas. Il avait des yeux de nourrisson qui voit le sein. Ah ! Ne

me parlez pas des hommes ! Pour arriver à les décider il faut la croix et la bannière. Il comprenait, soyez-en sûres. Il comprenait très bien. Mais, c'est pour se décider qu'il n'était pas taillé.

Voyez-vous, moi, j'en suis arrivée à une conclusion : il faut tout faire soi-même. Les hommes ne peuvent servir que de paravent. Mais, ça, je dois dire que si on leur brûle un peu d'encens sous le nez, ils le font bien. J'en sais quelque chose. Il boit un coup. Il me dit : « Grave... comment ? » Je lui réponds : « Monsieur Artemarc, je ne peux rien en dire. Cela ne me regarde pas. » Il me dit : « Et si cela te regardait pour une certaine somme ? » Je lui réponds : « Monsieur Artemare, vous n'êtes pas gentil. Ça ne peut pas me regarder pour une certaine somme. Je ne donne pas de conseil. A peine si je peux parler de ce que tout le monde sait. Aucun tribunal ne pourra jamais me prendre par ma langue. Vous avez des fermiers, des fusils, des forêts et des chemins qui traversent vos forêts. Un point c'est tout. A moins que, j'ajoute encore une chose ; et tout le monde peut le savoir en regardant l'almanach des postes : en cette saison, le soleil se couche à cinq heures et dans un mois il se couchera à quatre heures. Si vous n'avez plus besoin de moi, je vais à mon travail. » J'attends poliment. Il était à plate-couture. Je vois ses yeux. Je me dis : « Qu'il est bête ! Il va tout gâcher. Il ne sait même pas à quel bout du fusil il faut qu'il se trouve. » Mais je ne pouvais pas aller plus loin. Je n'y vais pas et je sors.

Je jouais sur le velours. Regarde la cravate et la redingote de Châtillon : c'est correct. Regarde la jupe et le corsage de Châtillon, et sa *croix de ma mère* : c'est correct. Regarde un pen dessous la cravate et la redingote, dessous le corsage et la

jupe et même dessous la *croix de ma mère* ; là, il y a à qui t'adresser. La devanture des boutiques, c'était merveille. Et même entre : ils sont très gentils. Un type qui s'appelait Nicolas, marchand drapier. Jamais un mot plus haut que l'autre : un modèle. A le voir il ne pouvait te venir aucune idée. Je parle des mîcunes. Il était plus gros qu'un demi-muid mais ce n'est pas ce que je veux dire. Nicolas meurt à six heures du soir, en chemise et dans le lit d'une autre femme que la sienne. Une veuve. Celle-là, qui était en pantalon ouvert ne fait ni une ni deux et court chez les voisines telle qu'elle se trouvait. Et là-dessus, tout le monde reste court. Quoi faire de cet homme immense ? Moi, je l'aurais dressé sur un catafalque. Ç'aurait été très instructif pour les enfants, au lieu de leur faire apprendre des fables. Ils avaient une autre idée : c'était de l'emporter le plus vite possible à l'endroit où il aurait dû être selon la loi, c'est-à-dire chez sa femme. Mais, outre qu'on n'arrivait pas à l'habiller, ce géant, on ne pouvait même pas lui faire passer la porte, à ce Léviathan. « Comment faisait-il donc pour entrer ? » dit-on à la veuve. « Il se glissait, dit-elle, de biais. » Mais on avait bien essayé, il ne glissait plus ; au contraire. Il était *raide comme la justice*. Il n'avait jamais si franchement fait ce qu'il voulait faire. Il voulait rester là : c'était simple et clair, c'était visible. Il était en chemise ; il s'en foutait royalement (c'est le cas de le dire). Il était entouré de ses concitoyens qui le considéraient comme un pot à la messe. Il s'en foutait, je le répète : royalement. On trouva, vous pensez bien, un moyen pour l'emporter à la fin mais en lui écorchant le nez et les cuisses. S'il avait eu, vivant, la moitié du courage qu'il avait eu mort, il aurait fait sa vie à sa guise.

Je me dis : « l'Amérique est immobile : si tu la veux, marche ! » Je suis restée longtemps timide. Je me disais bien que l'habit ne devait pas faire tout à fait le moine, mais de là à en être sûre ! Tout le monde dit : « Monsieur » a un chapeau et a une redingote. Tu dis monsieur au chapeau et à la redingote. C'est à force de jugeote que tu finis par te poser la question : « Qu'est-ce qu'il y a sous le chapeau ? Qu'est-ce qu'il y a dans la redingote ? » Il y a Nicolas.

Un jour de campo, je sors. Il faisait bon vivre. La vent m'activait comme un feu. Je pense à une nommée Laroche. Elle faisait la *peau* avec sa fille. Elle habitait le quartier des tanneurs. On parlait d'elle au sujet d'un testament. Six mois avant, elle s'était *collée* avec un vieux. Elle l'avait enlevé à la casserole comme du veau, en deux temps et trois mouvements. Il était en train de passer l'arme à gauche. Il avait encore six mille francs. La Laroche essayait de lui faire signer un papier pour les avoir. Elle n'y arrivait pas, disait-on. C'était la risée. J'étais assise sous des saules, dans un bon abri, plein de fleurs. Je me dis : « Qu'elle est bête ! » Je me lève et j'y vais.

C'était dans une ruelle rouge comme une tranche de pastèque. Je monte dans une chambre : c'est l'asile de la malpropreté. La Laroche est en train de ranimer des restes de feu. Elle fait tiédir dans un gobelet d'étain un peu de tisane. Elle me dit : « Qui es-tu et qu'est-ce que tu veux ? » Je réponds : « Ta bonne grâce, voilà ce que je veux. — Je suis chez moi », dit-elle. Je réponds : « J'en conviens. » Et j'ajoute : « Si chez toi tu ne peux même pas faire signer un vieux à l'article de la mort, c'est que tu n'es pas fine. — Et toi, le serais-tu ? » me dit-elle. Je ne réponds pas. Je la vois encore plus bête que ce que je croyais. Elle

était sale comme un peigne. Peut-être que vraiment elle soignait le vieux. Là, avec le gobelet elle en avait l'air. Mais alors, si elle faisait le commerce de sès charmes, comme on dit, on se demandait qui pouvait bien acheter si peu ? J'en prends pitié. Je dis : « Où est ta fille ? » Elle me répond : « Chez Hilarion. — Qu'est-ce qu'il lui donne ? — Trois francs. » Je dis : « Je comprends, c'est beaucoup. Tu n'aimerais pas mieux six mille ? » L'idiote me répond si et reste bouche bée. « Eh bien ! je lui dis, c'est facile : prends ta fille, drapè-lui de la mousseline autour de la gorge, mets-lui des pâquerettes dans les cheveux et installe-la-lui près de sa table de nuit. » Je tourne les talons mais elle était si bête qu'avant de sortir je lui dis : « Les moribonds aiment beaucoup la mousseline ; et les pâquerettes. » J'avais ça sur le cœur. Une fois débarrassée, j'ai fait une très jolie promenade dans les champs. On avait mis des planches neuves à toutes les passerelles au-dessus des ruisseaux. Au moindre pas elles vous jetaient en l'air comme de l'élastique. Je me disais : « Je m'envole. Mes pieds sont dans du lait. »

J'étais aussi jolie qu'une autre. On me faisait des compliments. Ma tête ne tournait pas mais je me disais : c'est bon à savoir. Moi j'avais des vues sur mon mari.

On sait vite par où les prendre. Lui, c'était enfantin. Il n'y avait même rien à faire de spécial. Il n'y avait qu'à laisser aller. Dès les premiers temps, Firmin avait grossi. Le cuisinier était son copain. Il lui réservait de bons morceaux. Combien de fois il m'a dit : « Ne touche pas à cette assiette. C'est pour ton homme. » Du gigot, des carcasses de poulets (avec le foie et le gésier) même parfois des truites. C'est moi qui lui dis : « Il te

vient des bajoues. Je n'aime pas beaucoup ça. Laisse-toi pousser les côtelettes. » Je me souvenais du maître d'hôtel du château. Je trouvais que ça donnait l'air comme il faut. Mais c'était mieux : les côtelettes donnaient à Firmin un air dur. Il semblait qu'il allait tout avaler. Lui qui avait la figure plutôt bonasse, avec ces ailes de pigeon sur les joues et sa bouche rasée en cul de singe, il semblait la malice en personne. Charlotte me disait : « Moi, ton mari, il me fait peur. » Elle était bien gentille, la pauvre ! Mais si elle l'avait connu, elle aurait vite compris qu'il n'y avait pas de quoi s'effrayer.

Moi j'avais gardé ma taille fine et j'étais dodue dessus et dessous. Il y avait toujours un père de famille ou deux qui me disaient dans les coins : « Il ne doit pas s'ennuyer, le forgeron. » Certes non, il ne s'ennuyait pas. Tous les soirs je lui faisais la leçon. Je lui disais : « Tu es bête comme tes pieds. Tu crois que ça va durer ? Tu tapes sur ton enclume et tu couches avec moi. Si c'est tout ce que tu sais faire, c'est maigre. Ne crois pas que je vais m'en contenter longtemps. Tu es incapable de tirer un sou de ta jugeote. Et, des sous, il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. »

Tous les soirs, c'était la même musique. Il ne savait plus si c'était du lard ou du cochon. Des fois je lui donnais ce qu'il voulait, mais comme un os à un chien. D'autres fois, carrément, il pouvait aller se faire lanlaire. Je me disais : « J'y mettrai tout le temps qu'il faut. Le monde ne s'est pas fait en un jour. » Il était déjà devenu souple. Je lui disais : « Je ne te demande pas d'être un aigle. Mets simplement tes pieds un devant l'autre quand je te le dirai. »

Un matin, le bruit court qu'on avait essayé de tuer Artemare. Je me dis : « Il a sauté le pas. »

On avait tiré un coup de fusil sur lui pendant qu'entre chien et loup il passait dans une allée de sa forêt. Je demande s'il était bien blessé. On me dit : « Il a pris des plombs dans un bras. — Et qui a pu faire ça ? » je dis. On me répond : « C'est son beau-frère. Il y a un témoin. Artemare était avec un de ses fermiers. » Je me dis : « Il y a mis le temps mais il a quand même fini par comprendre qu'il valait mieux être du côté du canon que du côté de la croasse. »

Je vois Artemare cinq à six jours après. Il paraît avec son bras en écharpe. Il avait de l'idée ; j'étais assez fière. Il me dit : « Il est arrivé ce que tu avais prédit. » Je réponds : « Vous m'avez entendu prédire quelque chose, vous ? Si oui, il faudrait le dire à la justice. » Il s'en étrangle. On aurait dit un chat et une tête de poisson. Je lui dis : « Monsieur Artemare, quand on gagne, ça suffit. Dépassé l'Amérique, on retombe dans l'eau. »

En tout cas, c'était instructif ; ça marchait. Et le soir, avec Firmin : musique ! Je n'aurais pas donné ma place pour un boulet de canon. Je le tournais sur le gril comme un hareng. C'était même amusant. Il n'a jamais su aligner deux mots à la suite, mais pour souffler, il était fort. A la fin, cette fois, je lui donne la figue. Il avait assez sauté après. Il ne fallait pas lui rompre les jarrets en plein.

Tel qu'il était, on pouvait déjà en faire quelque chose. Naturellement en lui mâchant la besogne. De son propre chef, il était bien incapable de distinguer le noir du blanc. Mais, je ne savais pas encore par quoi commencer. Il fallait aussi savoir si Firmin tiendrait le coup à l'usage. Il était bête de nature. Qu'il soit souple, maintenant n'y changeait rien. Quand il faut combiner avec des

ressorts de montre, un imbécile peut tout casser rien qu'en soufflant dessus. Je me disais : il faudrait l'essayer gratuitement. S'il se présente une occasion, je le fais. Je me rendais compte qu'en lui tenant la dragée haute, je pouvais non seulement le garder à point tant que je voudrais mais aussi lui mettre dans la corne une bonne frousse pour lui servir de bridon. Il fallait qu'il m'obéisse au doigt et à l'œil. Je ne pouvais craindre qu'une chose : c'est qu'il se prenne pour quelqu'un. C'est ce qu'il fallait lui enlever de la tête. Je n'avais pas besoin qu'il fasse des étincelles. Au contraire, je voulais l'avoir bien en main. Le travail proprement dit, je m'en chargeais. Ce qu'il me fallait, c'était simplement un homme à pousser à droite ou à gauche, suivant le cas. Dix fois sur dix pour réussir quoi que ce soit du genre de ce que je voulais entreprendre, il faut l'extérieur d'un homme. C'est tout ce que je voulais. Cerveille, c'était moi.

Je me savais forte à peu près en tout. Je m'essayais à de petites choses, comme je vous l'ai dit, et à beaucoup d'autres qui feraient trop long ; car, je répétais souvent le même tour de main pour être certaine de le réussir à tout coup, même sans y penser. Raconter n'importe quoi d'inventé, par exemple, j'arrivais à le faire, l'œil clair et la bouche ferme. Mais ça n'est rien. Je m'expérimentais dans des choses bien plus difficiles. J'arrivais à me faire passer non seulement pour bête (ce qui n'est déjà pas mal) mais pour bête et bonne, ce qui est vraiment mieux.

Ma patronne s'était toujours un peu méfiée de moi. C'était une montagnarde sèche. Son regard te découpait. Elle était originaire du Queyras. Sous ses corsages, on voyait ses os de pierre. L'œil, l'oreille, le nez chez elle : tout guettait. Ses pieds

souples la portaient partout. Tu la croyais ici, elle était là. Tu te croyais seule : elle te disait : « Eh bien ! ma fille ! » Elle connaissait son monde, tous les mondes, n'importe quel monde sur le bout du doigt. Je erois même qu'elle me connaissait mieux que moi. C'est elle que j'entrepris. Je me disais : si tu trompes celle-là, tu mettras le vif argent lui-même dans ta poche.

Il y fallut plus d'un an de manigances. Je dois dire que je ne fis pas une faute. Dès le début, ce travail-là m'intéressa. Je ne hasardais rien, surtout pas ce qui semblait hasardé. Son œil, son oreille, son nez guettaient, mais on pouvait les guetter aussi, pas vrai ? Et je m'étais rendu compte, tout de suite, que j'avais sur elle l'avantage du secret. Un soir je l'entends qui disait : « Elle n'a pas inventé la poudre mais elle est bonne comme le pain. » Il me fallut, malgré tout, un moment pour m'apercevoir que c'était de moi qu'elle parlait. Je n'en erois pas mes oreilles, mais il n'y avait pas à en douter. Vous pensez bien que je contrôlais. Enfin, elle alla jusqu'à me faire des mamours. Et je lui en fis. C'était une occasion qu'il ne fallait pas rater. J'appris très soigneusement à haïr avec le sourire. Et, une chose beaucoup plus importante : j'appris à faire exactement le contraire de ce que mon cœur me commandait de faire.

Là, il fallut une longue mise au point : c'est une question de sacrifice. Il faut tout s'interdire, même un soupir. Il ne faut jamais se permettre un repos. C'est dur au début. Après, on est très fière. Dès que la fierté arrive, on a presque gagné. Le reste est plus facile ; et, vient un jour où les choses sont bien tranchées : d'un côté, ce que vous aimeriez faire, ce que vous aimeriez montrer (surtout) ; de l'autre, ce qu'il faut que vous fassiez ;

ce qu'il faut que vous montriez. D'un côté, c'est le cœur qui commande et vous lui laissez paisiblement l'usage de son territoire de fierté ; de l'autre c'est votre cervelle et elle se sert librement de votre corps ; elle fait bonger vos yeux, vos bras, vos jambes, votre langue ; comme il faut que tout cela bong. C'est à ce moment-là, très agréable. On est payé de tous ses efforts. On éprouve même beaucoup plus de satisfaction qu'en disant carrément les choses. J'étais arrivée à être parfaite. Ça finit même par être d'instinct. Quand je faisais spontanément quelque chose dont on dit précisément que *ça ne trompe pas*, vous pouviez être sûre que je trompais. Mais j'étais seule à le savoir. Je suis toujours seule à le savoir.

Arrivée là, je me dis : c'est bien, ma petite, mais il faudrait aller plus loin. Il faut aller plus loin que le sourire. Essaye un peu de faire une déclaration d'amour à ce que tu détestes, mais attention, une vraie. Si par malheur elle a l'air d'être faite du bout des lèvres, tu es perdue, et je ne sais pas ce que je te ferai.

Je me menaçais, comme vous voyez. Et je me serais punie, croyez-moi. Notamment là, où je sentais que, si vraiment j'arrivais à ça, j'aurais une arme à quoi rien ne résisterait.

Tout ceci se passait dans les diligences, les services, les « Mademoiselle, voulez-vous m'apporter tout de suite ?... — Que cette fille est bête, mon Dieu ! — Merci, mademoiselle. Merci, monsieur... » et ainsi de suite.

Donc : faire une déclaration d'amour, et faire cet amour. Tout de suite, je vis ce que je pouvais utiliser dans la haine. Elle a du feu. L'amour en veut. Il fallait se servir de l'un pour imiter l'autre. Voilà qui était bien, mais je vis aussi tout de suite le danger que je courais. Si je réussissais

trop bien à faire passer le feu de la haine dans l'amour, je courais le risque de me prendre au jeu et d'aimer. Il n'était pas question de personnage. La plus belle créature du monde n'y pouvait rien. J'étais froide. Les êtres humains me glaçaient. Il n'était question que d'erreur de calcul. Alors, je me dis : si tu te trompes, tu te pends. Et je vais acheter de la corde à puits. Je la mets dans un petit sac sous mon lit ; et tous les soirs je la tâtais et je me disais : tu vois, elle est là : attention à toi. Je savais ce qui m'attendait si je ratais mon coup. Je pouvais commencer.

Il s'agissait de choisir un homme d'abord. Il me fallut raisonner ça pendant quelques jours à tête reposée. Tous ceux de Châtillon me dégoûtaient. Je n'avais donc que l'embarras du choix. Il y en avait même qui étaient repoussants ; c'était franc comme l'or. Et, que fallait-il faire de ma réputation ? La perdre serait une preuve. J'avoue même que l'idée me plut sur l'instant. Mais, je fus bien obligée de me dire qu'en réalité je me fichais de ma réputation comme de ma première culotte. La chose n'avait donc aucun intérêt. En outre, je n'étais pas là pour m'amuser. Je m'en fis le reproche.

Le gros inconvénient d'un homme de Châtillon c'est que, l'expérience finie il y avait cinquante chances sur cent pour qu'il reste pendu à mes basques. Je voulais tout de suite après passer à un autre genre d'exercice. Je n'avais pas de temps à perdre avec des poids morts. Il me fallait une sorte de commis-voyageur. Certains venaient à Châtillon régulièrement deux fois par mois pour trois quatre jours. C'était mon affaire. Mais je ne m'en étais jamais occupée et je ne les détestais pas particulièrement. Je me dis : si tu te donnes la peine de les surveiller, peut-être que tu finiras par en détester un.

C'est ce qui arriva. Pour peu qu'on voie le détail de vie de quelqu'un, la haine vient vite. Une fois bien assurée de cette chose importante, je m'arrangeai pour le rencontrer à l'écurie et je lui fis ma déclaration d'amour. Pendant que je la faisais, je me sentais de très beaux yeux. Je ne fus non plus pas mécontente de ma bouche et de mon visage en général. Je m'aperçus aussi que, tout naturellement, je me servais très bien de tout mon corps. Il ne se passa rien de bien important cette première fois, mais j'étais contente de moi.

Après coup, je passai un peu la revue de tout ce que j'avais fait et je me dis : ça n'est pas mal, tu peux être contente. J'avais même inventé de toutes pièces des larmes et de petits soupirs de bonheur très réussis. Je pensais : « S'il savait toute la gymnastique qu'il a fallu faire pour arriver à pleurer et à soupirer, il aurait le caquet bien rabattu. » Je m'aperçus que cette réflexion me le faisait mépriser et que je n'avais plus besoin de me menacer de la corde. Je m'aperçus également tout de suite après que ce mépris me donnait beaucoup de plaisir. Finalement, cette expérience était pleine de petits bénéfices. Je fus même extraordinairement heureuse en me disant : celles qui font l'amour avec de l'amour sont bien bêtes. Elles risquent gros et elles n'ont même pas la moitié du plaisir que tu as.

Enfin, j'allais jusqu'au bout, en méprisant de plus en plus, en imitant de mieux en mieux. Et mieux j'imitais, plus je le voyais dupe et plus j'avais de plaisir. Il suait sang et eau. J'avais l'air d'une éblouie. Il ne se doutait pas qu'il jouait du violon sur une râpe à fromage.

Je me dis : tu as réussi. C'est parfait. J'étais la plus heureuse de la terre. Je ne me donnais cependant pas les gants avant d'être sûre. Enfin,

un soir qu'il était dans sa chambre, en montant sur l'escalabeau à laver les vitres, je pus le regarder par l'imposte de sa porte. Il était seul et ne jouait certainement pas la comédie. Il était assis devant sa bougie. Il ne pouvait plus rien faire d'autre que se contempler sans miroir. Il avait cet air qui ne trompe pas : content de lui comme s'il avait attrapé la lune avec ses dents. Il n'y avait aucun doute à avoir. Il se croyait aimé. C'était terminé. Je pouvais passer à autre chose.

Donc, de mon côté, tout marchait bien. Je fis ainsi des armes sur des quantités de choses. J'imitais la jalousie avec Firmin. Il passa des heures à se justifier et à me consoler. A la fin, j'imitais tous les sentiments sans rien sentir. Et même, j'utilisais ces imitations instinctivement quand elles étaient nécessaires. Quel bonheur ! Personne ne pouvait être mon maître !

Je continuais à vendre mes rogatons, à faire crâcher des étrennes, à mettre des sous les uns après les autres dans ma boîte. Mais les sous ne m'intéressaient pas outre mesure. On m'aurait donné des millions, je les aurais pris, mais l'intérêt n'aurait pas été dans les millions. Il aurait été dans la manière de me les faire donner. Ce qui m'intéressait, c'était d'être ce que j'étais, et de faire ce que je faisais. Les voitures et les courriers déchargeaient chez nous des gens de toutes sortes, venus des quatre coins du monde. Je pouvais regarder tous ces gens-là et me dire des uns comme des autres : « entre mes pattes, vous ne feriez pas long feu ; qui que vous soyez », j'aurais même été contente de trouver quelqu'un qui me tienne tête, ou simplement qui me gêne. J'étais sûre d'en faire mon affaire. Pour m'éprouver, je me dis même : est-ce que tu serais capable de tuer dans ce cas-là ? Je n'eus pas besoin de réfléchir longtemps :

j'en étais capable. Mais, qui pouvait me gêner ? De toute façon une chose certaine : c'est que, dans n'importe quoi il m'était très facile de tromper tout le monde. Là comme ailleurs.

Ma patronne me dit : « Je sais que vous ne l'êtes pas, mais vous avez l'air d'une princesse quand vous vous approchez des gens. C'est la seule chose que j'aie à vous reprocher. » Ce fut pour moi un coup terrible. Je me dis : « L'orgueil peut te perdre. Tu t'es montée à la tête. Tu te crois quelqu'un. Tu ne seras rien si tu n'es pas humble. Fais-moi vite ça. »

Et ce fut facile comme tout le reste. C'était même le plus agréable à imiter. Je pouvais non seulement être aussi fière qu'avant mais plus. Je compris aussi que, de temps en temps, il me fallait faire une bonne action, comme une sorte de purge. Je me sentais plus nette après. Enfin, je devins parfaite. On était absolument obligé de me prendre pour ce que je n'étais pas.

Je n'avais plus qu'à attendre l'occasion. Je me disais : il faudra tromper quoi, en grand, pour gagner les vrais galons ? J'en arrivais à cette conclusion qu'il faudrait tromper l'amour. Tromper la haine, c'était de l'eau de rose. Tromper l'avarice, c'était de l'eau de boudin. Tromper l'amour, d'un seul coup je trompais tout. C'était ce qu'il y avait de mieux.

Mais les petites tripoteries de dessous les jupes à quoi il fallait alors me résoudre me laissaient froides puis m'écœuraient. Je me revoyais avec ce commis-voyageur et avec Firmin. C'était plus qu'il n'en fallait. A quoi bon tout ce mécanisme si c'était pour aboutir à des choses franchement désagréables ? M'y forcer pour me mettre au point c'était normal ; en faire ma vie ? Non. En regardant de ce côté-là, je m'aperçus qu'il y avait

des quantités de sortes d'amour. Le maternel me parut bien...

J'ai toujours eu l'air enfant. Il fallait faire très attention pour que mes rondeurs me fassent femme. Les yeux des hommes y arrivaient ; les yeux des femmes non. Toutes me parlaient comme à une enfant. J'avais de grands yeux innocents et je savais très bien les agrandir. Je m'enjolivais de bêtise à mon gré. Si, par là-dessus, je faisais la moue... « Tu es comme une poupée, me disait Charlotte. » J'étais servie par la nature. Quand les choses doivent se faire, c'est toujours comme ça.

Je me décidais donc pour l'amour maternel. Il ne me restait plus qu'à savoir si Firmin était prêt à m'obéir. Pendant un bon mois je le mis à un régime sévère. Puis, je l'essayai.

Au commencement de l'automne, un incendie consuma plusieurs arpents de bois dépendant de la ferme des Ferrières, sur le territoire de la commune. A la même époque, on cherchait dans notre région trois bonshommes évadés des prisons de Die. Des fermiers avaient été volés ; des meules avaient même été incendiées. On avait trouvé les restes des torches de paille qui avaient servi à y allumer le feu.

Cependant, pour l'affaire des Ferrières, cela paraissait être tout à fait différent. A l'endroit appelé *Les Glands* où cet incendie s'était déclaré, un nommé Parois était employé à essarter une pièce en friche, à côté des bois. Il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour qu'il ait mal éteint son feu. Et c'est ce que tout le monde disait : c'était même sûr.

Je dis à Firmin : « Tu vas aller à la gendarmerie et tu vas déclarer que tu as trouvé des torches de paille dans les avenues du bois. S'ils te le font

déclarer sous serment, jure-le. Si tu fais ça, eh bien ! tu verras, je serai très gentille. » Il y alla et raconta sa petite histoire, recta. Il eut son sucre.

Tout le monde était décontenancé, même l'ouvrier agricole. Il savait que c'était lui qui avait mis le feu. Il n'y comprenait plus rien. Il en devint sot comme une bûche. Les gendarmes ne savaient plus où pendre la lampe. J'étais seule à savoir la vérité. Je jouissais. Je m'aperçus que je jouissais aussi de mépriser un peu plus Firmin. J'en prenais du plaisir !

Je me dis : la prochaine fois, nous ferons plus fort. L'expérience m'avait été très utile. J'avais regardé Firmin partir pour la gendarmerie. Je lui avais trouvé une drôle de dégainée. Il avait franchement l'air de ce qu'il était : un imbécile. Pour ce que je faisais cette fois-là, c'était très bien, mais il fallait surtout, par la suite, qu'on puisse le prendre pour toute autre chose. Je me dis : si j'ai encore besoin d'un imbécile, il le fera toujours assez bien au naturel. Essayons de lui faire entrer quelque chose dans le ciboulot. Je l'entrepris dès le soir. Je me mis à rire avec lui, je fis un peu la folle, puis je lui dis : « Tu ne t'es jamais mis en colère ? Essaye un peu de te mettre en colère. » Rien que pour lui faire comprendre que c'était un jeu, il fallut plus d'une heure. Enfin, il arriva à imiter une petite colère. Mais, j'avais de quoi le tenir et, petit à petit, il fut bien obligé d'y venir. Chaque fois que je voyais un progrès, je lui donnais un très bon sucre. Quoique bête, il finit par comprendre ça et il y mit du sien. Un soir, il fit une colère qui tenait debout. Tout le monde s'y serait trompé. Sauf moi. Charlotte me dit le lendemain : « Quel sale type ! Est-ce qu'il t'a battue ? » Je lui répondis : « Non, mais ça viendra. »

Je le lançais pour ainsi dire un peu dans le monde également. Chaque fois que j'avais un campo, le dimanche, je le menais à un bistrot du quartier des tanneurs où on dansait. Je me liais avec quelques femmes et on finit par s'attabler avec les maris. Avant d'y aller, je lui soufflais tout ce qu'il avait à dire. Il avait pris l'habitude de me trouver gentille quand il m'obéissait au doigt et à l'œil et il faisait tellement d'effort pour m'obéir au doigt et à l'œil qu'il en suait. J'étais sûre de retrouver mon mot à mot dans la conversation. Il passa pour rusé et dur. Il en avait la gueule avec ses côtelettes et sa bouche rasée. J'étais trop maline pour aller contre le vent. Il faut toujours se servir de la nature. Moi je passais pour une enfant un peu malheureuse.

Quelle joie de nouveau ! Toutes ces femmes de tanneurs étaient ou blanches et maigres ou blanches et grasses et ne parlaient que d'huile de foie de morue et de lessives. Je me demandais comment elles pouvaient bien s'arranger pour que la vie ne soit pas terrifiante. En tout cas, ça n'était rien que des viandes. Quand je me comparais à elles, j'en avais des bouffées de chaleur. Les hommes s'amusent à des riens. Ils me faisaient danser pour un peu me peloter. Il semblait qu'ils avaient attrapé le Pérou. Ou alors, ils parlaient politique. C'étaient des jobards. A les entendre, ils voulaient tout manger. Je me disais : « Et dans quoi le mettraient-ils ? Ils n'ont pas d'estomac ! » Ils croyaient à tout. Ils prenaient tout pour argent comptant. Moi, je savais qu'ils ne sortiraient jamais de l'ennui. Tout compte fait la situation de Firmin était bien meilleure. C'était mon pantin, d'accord. Mais, il avait envie de son petit sucre et, quand il avait bien obéi, je le lui donnais. Eux attendraient toujours. Je compris que tout le

monde était dans leur cas. Je l'avais échappé belle. Ma vie était un bonheur.

Je continuais à perfectionner Firmin. Je m'amusaïs et c'était nécessaire. Le petit bistrot des tanneurs m'aidait beaucoup. J'y avais décidé de la figure que notre ménage prendrait à Châtillon. On en pensa exactement ce que je voulais. On m'aimait. On se méfiait beaucoup de Firmin. Il ne disait pas un mot qui était de lui. J'en étais arrivée à lui commander tout ce que je voulais avec beaucoup de douceur et par la bande, comme au billard. Je ne lui disais plus : « Fais-le et je serai gentille. » C'était sous-entendu pour tout. Et il savait qu'il ne pouvait pas passer outre. Il n'avait d'ailleurs jamais essayé. Il me suffisait maintenant, avant de partir pour le bistrot, pendant qu'il me serrait mon corset, de dire à haute voix tout ce que je voulais qu'il dise. Il était si bien dressé que si, dans le cours des conversations il était entraîné à dire un mot de plus, il me regardait d'un air perdu comme si la terre allait lui manquer sous les pieds. Il avait suffi d'une fois pour que je connaisse ces tanneurs comme ma poche, vous pensez bien. Ils n'étaient pas de taille à me cacher le plus petit coin de leur cervelle, surtout à moi : une enfant ! J'en profitais pour donner un peu de luisant à Firmin. Il leur parla exactement comme ils voulaient entendre parler un ami. Ils ne se firent pas faute de le lui montrer. Ils le prenaient, bien entendu, pour un grand homme. Cet imbécile prit goût à briller. Je lui coupai deux ou trois fois ses effets en lui faisant dire le contraire de ce qu'il fallait ; au grand ébahissement de tout le monde et de lui-même, pendant que je faisais la sainte nitouche. Le soir, je fis très nettement comprendre à Firmin que son succès dépendait aussi uniquement de moi. J'ajou-

taï : « Si ça t'amuse, je n'y vois pas d'inconvénient. » Il me considéra de plus en plus comme le dieu qui fait pleuvoir.

Je n'avais pas trop à me plaindre de lui, au contraire, j'étais très contente. Il se laissait façonner. Je lui fis jouer de petits jeux avec les uns et les autres. Il s'en tira fort bien, exécutant la consigne, de A jusqu'à Z sans rien sauter, et surtout sans rien ajouter. Je l'éprouvai. Une ou deux fois je le laissai pris de court pour voir si, dans le feu, il ne lui échapperait pas quelque initiative personnelle : ce qu'il m'aurait fallu sabrer tout de suite. Mais non. Pris de court, il resta pris de court. Ça lui donna d'ailleurs beaucoup de naturel. Je renouvélai la chose aussi souvent qu'il fallut pour qu'il ne soit pas pris pour un aigle. Je lui fis dire quelques duretés. Je lui fis commettre certaines petites choses cruelles. Il ne broncha pas. Je lui fis commettre des imprudences. Il alla bon cœur bon argent. Il reçut quelques coups sur les oreilles : il se les secoua. Quand je ne l'animais pas, il tournait dans mes jupes et il attendait.

Ma vie était pleine de charmes. Je m'étonnais quand je voyais qu'on s'ennuyait. Charlotte me disait toujours : « Je voudrais quitter Châtillon et partir. » Je lui répondais : « Pour aller où ? » Elle ne savait pas. Elle voulait seulement partir. Je me disais : « Pauvre idiot, si tu crois qu'ailleurs les choses changeraient ! Si tu ne trouves rien ici c'est que tu es bête. Tu ne trouveras à te distraire pas plus autre part qu'ici. » Je me disais aussi : « Si je voulais m'en donner la peine je lui remuerais le sang. » En effet, si j'avais combiné quelque chose autour d'elle, je pouvais la désespérer et la réjoir à mon gré jusqu'à plus soif. Mais ça n'était pas nécessaire.

Quand je sortais dans Châtillon, je me disais : tu peux faire tout ce que tu veux de ces gens-là. Si c'était un soir d'hiver, par exemple, par les fenêtres des maisons bourgeoises, je voyais des intérieurs à fautenils de reps, à garnitures de cheminées éclairées par de paisibles lampes à boule. Une dame était là à faire de la dentelle ; un monsieur était là dans ses pantoufles, à lire le journal, ou à avoir cette gueule de brochet cuit qu'ils ont tous ici quand leurs dents pourrissent. Je me disais : « Comme ce serait facile de leur foutre le feu au cul. » Tu parles s'il aurait fini de sucer ses gencives et de déguster son petit fumier. Et, pour elle, il ne s'agirait plus de têtiero de fautenil, je le leur garantissais.

Je faisais mes commissions dans les magasins, sans cesser de penser que, tout était à moi pour si peu que je venisse m'en donner la peine. C'était d'autant plus agréable qu'ils étaient loin de s'en douter et qu'ils me traitaient par-dessous la jambe. Pour eux, j'étais zéro en chiffre. Ils ne se faisaient pas faute de me le faire bien comprendre. Je me réjouissais beaucoup de les voir ainsi jouer avec le feu, alors qu'ils avaient tous des familles si inflammables, et qu'il ne fallait pas tant me gratter le ventre pour me faire chanter. Ils n'avaient qu'une chance : c'est qu'ils ne possédaient rien qui me fasse envie. Et puis, je pouffais de rire. Je me regardais dans leurs vitrines et je me disais : oui, mes agneaux, c'est cette petite bonne femme-là, avec ses grands yeux innocents, c'est ce bébé qui peut vous posséder jusqu'au trognon si l'idée lui en prend. C'était tellement cocasse, juste à ce moment-là de me sentir traitée de haut par un épicier, un boucher à barbe et à moustaches. L'imbécillité lui suait des pores. Il était très agréable de lui répondre timidement : oui, non,

monsieur. « Je t'en foutrai du monsieur, me disais-je, imbécile ! Si je te prenais dans mes pattes, tu ne tarderais pas à crier comme un goret. »

Je les examinai tous, me demandant si chez l'un ou chez l'autre je ne trouverais pas l'occasion d'un coup à faire. Mais, je voulais un grand coup. Or, au bout d'une semaine, j'étais désespérée : il n'y avait que du menu fretin. Je me dis : « Comment, mais, il y en a cependant de gros. Qu'est-ce que tu en fais de ceux-là ? »

Tourne et retourne sur toutes les coutures. Pour si gros qu'ils soient, c'était du menu fretin. Je vous fiche mon billet, on m'aurait prise sous un chapeau ! Un tel, que l'on disait si puissant, une simple petite blanchisseuse le menait par le bout du nez rien qu'avec la promesse de rester cinq minutes tranquille. L'autre, avec de bons repas, on le faisait courir où l'on voulait. On l'aurait fait se précipiter dans un sac. L'un était tenu par sa langue ; l'un était tenu par ses pantoufles ; la plupart étaient tenus par l'argent. La gourmandise, l'argent ; les femmes, l'argent ; la méchanceté, l'argent. Voilà tout ce que je trouvais. En fait de gibier, c'était plutôt piètre. Je me dis : « Mais enfin, ma fille, qu'est-ce qui t'étonne, là dedans ? Qu'est-ce que tu attendais ? Qu'est-ce que tu veux, en fin de compte ? Est-ce que tu te plains parce que la mariée est trop belle ? Ou bien, est-ce que tu es de celles qui veulent sept chandeliers d'or ? »

Je passai plusieurs nuits à y réfléchir. Je compris deux choses : la première, c'est qu'il y avait dans tous les cas de l'argent à ramasser à la pelle. La seconde, c'est que je me foutais de l'argent. J'étais dans de beaux draps !

Je me disais : « Prends un tel par exemple. En lui jouant cette comédie, puis celle-là, en deux

coups de cuillère à pot tu le lessives. Tu empoches des mille et des cents. Tu les empoches même de telle façon que c'est encore lui qui te dit merci ! » Et après ? C'est là que ça ne marchait plus. Quand j'essayais de me représenter le bonheur que me donneraient ces mille et ces cents je me disais : zéro. Et j'avais beau y revenir, me dire : regarde mieux : zéro ! Je n'en menais pas large.

Je ne pouvais pas rester comme ça. Je poussai plus loin ; je me dis : « Allons, doucement, avance un pied après l'autre et tu iras forcément quelque part. Une chose est certaine : si tu te fous de l'argent dans ces grandes largeurs, c'est que l'argent ne te tient pas. Alors, qu'est-ce qui te tient ? » Tout de suite, je me répondais : « Rien. » Ça n'arrangeait pas les choses. Alors j'y revenais. Je pensais : « Rien, c'est vite dit. Fais ton compte d'abord et puis tu verras. Commençons par le commencement. Qu'est-ce qui te tient ? Firmin ? (Je disais Firmin parce qu'il était couché à côté de moi et que je ne voulais rien négliger, même pas la plus petite chose.) Firmin ? Non. » Et il n'y avait pas à y revenir. De Firmin au ventre, du ventre à la langue, de la langue au cœur, je me passais en revue : rien. *Je n'étais même pas méchante.*

Enfin je me dis : « Prends-le d'un autre biais. Tu es donc heureuse comme ça ? » Là, je fus obligée de me répondre oui. C'était déjà une petite lampe. « Qu'est-ce qui te rend heureuse ? » Je fis soigneusement le tour de tout et je me répondis : « Je suis heureuse comme un furet devant le clapier. » Ça, mes enfants, c'était une découverte !

Je me dis : « Doucement, les basses ! » Car tout de suite je me montais le bobéchon. Je me voyais avec une éternité de bonheur. « Regarde-moi un

peu ce truc-là de plus près. » Évidemment, c'était bien ça. J'étais heureuse d'être un piège, d'avoir des dents capables de saigner ; et d'entendre couiner les lapins sans méfiance autour de moi.

Certes, auprès de ça, je comprenais maintenant que l'argent soit zéro.

Je m'accordais un petit quart d'heure de répit. À côté de moi, Firmin ronflait comme un sonneur. Ah ! celui-là, il avait de la chance de m'être utile ! Sans quoi, il n'aurait pas fait long feu. Il avait bien besoin que je n'aie jamais rien à lui reprocher.

Il n'y avait pas de doute ; je touchais du doigt l'important. Une fois mes idées bien éclaircies, je me mis à imaginer l'avenir. Il y avait certainement mieux à faire que de rester tout le temps le muscau au bord du trou. Le furet ne mange pas de viande, voilà pourquoi je me soulais de l'argent. *Il boit le sang. Si je trouvais quelque part du sang à boire, ça vaudrait peut-être la peine de me glisser dans le terrier.* Je me dis : tu as trouvé. Maintenant, dors.

Le lendemain, je vis mon fameux colporteur de bonnes paroles. Il me devait toujours mes trois sous. Je lui dis : « Dis-donc, toi, arrive un peu ici et ne t'imagines pas que tu vas continuer à me mettre dedans avec tes « chère sœur ». Je l'attrapai par le paletot, je lui en racontai de toutes les couleurs et surtout des vertes et des pas mûres. Je finis par le menacer d'aller porter plainte chez le pasteur qu'il craignait comme la peste. Car, de ce côté-là non plus, il n'avait pas la conscience tranquille et je le savais. Il n'avait que la peau et les os. Il ne tenait même pas debout. Il se mit à pleurnicher sur sa femme et ses enfants, mais je lui mis carrément la main à la poche et j'y raclai mes trois sous. Et d'une.

L'après-midi, ce fut un enchantement. Je pris la boîte où je mettais tout ce petit argent et j'allai le jeter dans un trou que le torrent avait creusé sous un rocher. Il y en avait trois pleines poignées. Je ne pouvais rien acheter d'autre avec les sous que le plaisir de les voir sauter dans l'eau profonde. Je ne les avais accumulés que pour en venir là, somme toute.

Au retour, je vis Châtillon devant moi. J'étais prête. Je me dis : « En avant ! »

Je trouvai presque tout de suite ce qu'il me fallait. Je m'excitai deux ou trois jours sur la trouvaille. Plus je m'échauffais, plus elle embellissait. C'était bien du *sang*. J'étais sûre d'y trouver mon compte. L'argent, là ne serait pas défendu. Il serait au contraire offert comme l'hostie à la messe. Tout le jeu était, à la communion, d'avancer un joli petit museau de finet et de croquer à belles dents.

Avant de commencer à me mettre au travail, je me donnai le temps de bien réfléchir à ce que j'allais entreprendre. Je le regardai sous toutes ses faces. J'avais de la chance. C'était presque trop beau pour être vrai. Rien qu'à préparer, j'en avais chaque jour de plus en plus l'eau à la bouche. A cause de ce goût qui ne passait pas, au contraire, j'en vins à figoler dans les moindres détails.

Je me dis : « Le monde est quand même bien fait. Les gens que tu vises ne tiennent à rien, *sauf à aimer* ; et ils te tombent dans les pattes. L'amour, c'est tout inquiétude. C'est du *sang* le plus pur qui se refait constamment. Tu vas t'en fourrer jusque-là. D'abord et d'une. Ensuite, puis qu'ils donnent volontiers tout ce qu'ils ont, c'est qu'ils aiment combler. Alors, à la fin, je me montre nue et crue. Et ils voient que *rien ne peut me combler*. Plus on en met, plus je suis vide. C'est

bien leur dire : vous n'êtes rien. Vous avez cru être quelque chose : vous êtes de la pure perte. Ça, c'est un coup de théâtre. L'attendre me fera plaisir tout du long. Le rendre le plus étonnant possible me ravira à chaque instant. Fnis, il éclate et, brusquement, je suis qui je suis ! »

En partant de ce principe, il ne fallait pas lésiner. Le commis-voyageur, poussière ! Je devais faire venir la chose de plus loin. L'amour d'un homme c'est facile. Tu lui dis : « Sers-toi. » Il se sert tout de suite et le tour est joué. Ici, au contraire, il fallait me faire donner le sein. Pour arriver à ce résultat, il y avait des quantités de choses à imiter. J'en étais capable, mais il ne fallait pas courir des risques. Et je jouissais de pousser ma ruse jusqu'au bout. Je me dis : tu n'imiteras jamais si bien que si tu pars de choses vraies. Il y avait tout un poids dont je pouvais me décharger sur les événements.

Je me dis : « Ma vieille, il est temps qu'il t'arrive quelque malheur bien touchant. »

C'était facile à dire ; je mis plus d'une semaine avant de me décider à sauter le pas mais, depuis que j'avais ce projet en tête, je ne pensais plus qu'à lui. Tout le reste était sans goût. Il fallait y aller.

Je commençai par me faire mettre enceinte. Ça, c'était l'enfance de l'art. Une fois cette chose-là bien en route, je dis à Firmin (qui était heureux comme un roi) : « Regarde bien ces quatre murs ; tu ne les verras plus longtemps. Je vais me faire mettre à la porte de cette baraque. » Le voilà perdu, l'idiot ! Je montai tout de suite sur mes grands chevaux et je lui dis : « C'est à prendre ou à laisser. Si ça ne te plaît pas, fais tes paquets et décanille. Enfoncé-toi bien ça dans la corne et ne te le fais pas dire deux fois. »

Ah ! si au moins le bon Dieu l'avait voulu ! Enceinte et abandonnée, j'étais la reine du monde ! Mais non. Depuis qu'il était question d'enfant, Firmin, cet imbécile, rayonnait. Il ne s'agissait pas du tout de m'abandonner, hélas : il s'agissait de m'adorer comme une châsse. Je pris mon mal en patience. C'était en tout cas un moyen de le tenir encore de plus court. Il y mit les poncees. Je lui serrai la vis. D'ailleurs pour moi il n'y avait pas à en démordre. J'avais mon plan, je le suivais.

Je connaissais suffisamment ma montagnarde de patronne pour savoir l'endroit juste où il fallait piquer pour qu'elle rue, en lui laissant tous les torts. J'attendis cinq mois. Je piquai dur. Elle rua exactement comme je m'y attendais. Vingt-quatre heures après, nous étions sur le pavé.

Firmin gagnait douze francs par semaine. Moi, je commençais à être bien ballonnée. Je me dis : « Joue donc un peu voir ta première scène. » Nos cliques et nos clagues, c'était bien simple ; j'avais deux malles : un point c'est tout. Je les fis placer par Firmin, sur le trottoir, à côté de la porte de son atelier. Je lui dis : « Ne t'occupe pas de moi. » Et je lui fis les gros yeux. Il se mit à taper sur son enclume. Le dindon ! Il faisait un nez qui lui tombait jusqu'au menton. Moi, le ventre bien en avant, je m'assis sur une des malles et, les yeux au ciel, je fis ma sainte nitouche.

J'avais choisi mon jour. Il faisait un vent de mars qui charriait gros. C'était plus de bruit que de mal. De temps en temps, il y avait tout juste une petite giclée de pluie, pas de quoi mouiller un timbre, à peine ce qu'il fallait pour me défriser les cheveux que je fis pendre sur mon front. J'étais magnifique ! Firmin en perdait la tête. Il voulait au moins me faire mettre à l'abri. L'idiot !

Je voyais déjà les gens qui commençaient à faire de drôles de figures. Je pensais à ma patronne. Je me disais : « Si tu étais méchante, comme ce serait facile de la faire pendre ! Rien que de ce que tu fais là elle ne s'en relèvera pas de si tôt. »

En tout cas, on m'apportait tout ce que je voulais sur un plateau. J'aurais même pu loger chez des gens. Il s'en proposa, mais je choisis un petit *cafouche*, une cabane à lapins qu'on m'offrit en me disant : « Provisoirement, est-ce que vous voudriez pas ?... Il vaudrait mieux... » Rien ne valait mieux. C'était exactement ça qu'il fallait.

Firmin n'eut même pas besoin d'intervenir, j'avais plus de dix hommes pour me porter mes deux malles. Et, que je ne bouge pas de place si l'épicière elle-même ne me prit pas sous son bras pour m'aider à monter jusqu'en haut du village où se trouvait la cabane. On aurait dit qu'ils portaient le Saint-Sacrement. J'étais à une belle fête, je vous le garantis !

Je vous fais grâce de tout ce qu'on m'apporta : sommier, matelas, couvertures, lampe, casseroles, poêle et jusqu'à un bol de bouillon de poule. Là-dessus, pour qu'ils en aient au moins pour leur argent, je fis la malade et je me couchai. Ils défilèrent jusqu'au soir. Ils finirent tout de même par me rendre le Firmin à moitié saoul et pleurant comme un veau. Les pleurs faisaient bien dans le tableau. N'empêche que je lui lavai la tête et je frottai dur. Un peu de dispute ne faisait pas mal non plus. Ça me posait.

Une fois la lampe soufflée et le saonlaud en train de renifler sa savonnade à côté de moi, je me dis en pensant à cette journée : « Voilà une bonne chose de faite. » Je comptais mes atouts. J'en avais les pleines mains. La cabane à lapins n'était pas l'un des moindres. C'était loin d'être un loge-

ment de chrétien. Il ne fallait pas lâcher ça pour tout l'or du monde. Ça allait rester sur l'estomac de tous les cœurs sensibles. D'entrée, j'avais barre sur eux.

Je me disais : « Pourvu que tu n'aies pas une grossesse flegme ! » Mais quelque temps après je fus rassurée à ce sujet. Le ciel me bénissait ; je n'étais pas malade, j'avais toute ma tête, mon état me donnait plutôt un peu plus de santé qu'avant (notamment pour les rêves) mais j'avais un *masque* magnifique. J'avais perdu mes joues pleines ; tout mon visage pointu et blanc comme un navet pouvait tenir dans le creux de la main et mes yeux étaient devenus immenses. Je pouvais y faire flotter des quantités de choses tristes. Je passais plusieurs longues après-midi avec un bout de miroir à m'essayer à des mines. La plus réussie en fut une que je pouvais recommencer à ma fantaisie en levant les yeux comme pour regarder mes sourcils. J'avais alors l'air mourant et il semblait que je prenais le ciel à témoin. Je me dis : « Aucun bourgeois ne résistera à ça. » Le fait est, Soyons justes ; c'était de toute beauté ! Devant cet air-là, les plus innocents étaient forcés de se sentir coupables.

J'en fis amplement profiter Firmin. Au bout de deux jours il en avait perdu la tête. C'était exactement ce que je voulais. Quand il me quittait pour aller à son travail, je lui faisais toujours croire que j'étais aux derniers soupirs. On prit l'habitude de lui voir remonter la rue en courant. Il faisait faire du mauvais sang à tout le quartier.

Les œuvres voulurent s'occuper de moi, vous pensez bien. Notamment les dames de Sion. Ça c'était très mauvais, mais je les attendais de pied ferme. Je n'avais pas besoin d'aide ; j'avais besoin de tout. Or, dames de Sion ou de Babylone, les

dames de cette sorte ne peuvent jamais tout donner. Elles sont toujours obligées de passer la main, en fin de compte. Et c'est ce qu'elles firent après m'avoir fournie en maillots, médailles, croix et livres de méditation. Ah ! si : elles me portèrent une paire de draps qui me fut, par la suite, bien utile.

Je n'étais pas encore vraiment entrée en scène. La petite fantaisie du trottoir, sous la pluie, n'était qu'une mise en route. Je me préparais à la vraie comédie. J'attendais d'avoir ma belle allure. Enfin, je l'eus.

Je me regardai dans une vieille fenêtre vitrée. C'était à se mettre à genoux. J'étais énorme. On aurait dit la tour de Babel. Je n'avais plus de visage. On ne voyait que ventre. Et mes yeux ! Je me dis : « Ma fille, ça c'est du travail ! » Je me faisais peur à moi-même. Devant ce que j'étais devenue, toutes les femmes étaient obligées de serrer les fesses. Et les hommes ! Ah ! ils n'étaient pas fiers ! C'est d'habitude le temps où l'on s'enferme. Moi, ce fut le temps où je pris l'air.

Je dis à Firmin : « Allons, debout, mon mignon et sois un pen galant avec ta femme. Donne-moi ton bras et conduis-moi au soleil. » Il n'était pas à la noce, le chérubin, mais il n'était pas question pour lui de regimber.

J'étais très alerte d'esprit, tellement qu'il me fallait garder mes paupières à demi fermées pour ne pas me trahir par l'éclat de mes yeux. J'avais trouvé, près du sixième peuplier de la promenade, un petit renflement d'herbe dans le talus où je figurais comme une Sainte Vierge dans sa niche. J'y étais parfaitement bien abritée du vent du nord ; le soleil y frappait comme à travers une loupe. On n'était pas obligé de le savoir. Ailleurs, il faisait frisquet, notamment sur la route, à cinq

ou six pas de moi où la bise sifflait sur le tranchant de la moindre pierre. C'était un magnifique endroit et je m'y étais.

La promenade était très fréquentée. Je jouais mon rôle à la perfection. Si j'avais voulu prendre du menu fretin j'en aurais rempli de pleins seaux. Leur premier mouvement, en arrivant devant moi, c'était de détourner les yeux. Puis ils me regardaient en dessous. Je les renuais. Il n'était pas rare, le soir, de les voir arriver à la cabane à lapins avec un fromage ou quelque chose qui faisait bouillir ma marmite. Ils avaient besoin de se rassurer avant de dormir. Je me disais : « Dormez, dormez sur vos longues oreilles, imbéciles, contents de pen, vous ne voyez pas qu'avec vous j'amuse le tapis ? » Et je leur donnais même de l'encensoir par le nez. Ils n'étaient rien. Ils me faisaient pitié. Ils arrivaient avec un fromage, avec un kilo de pois chiches, une burette d'huile, une topette de vin, comme des rois mages. Et je les voyais nus et crasseux avec de pauvres petites maisons, de pauvres petites familles de rien du tout, de pauvres petites cervelles que je pouvais mener tambour battant.

Moi, il y avait d'abord moi. Assise sur ma chaise, je me regardais. J'étais difforme. Il ne fallait pas être la première venue pour avoir joué le jeu comme ça. J'en voyais qui tenaient à des corps dont je n'aurais pas donné un pet de lapin. J'en connaissais qui tenaient à leurs barbes, à leurs moustaches, à leurs poils pleins de soupe. Ils auraient tout joué, sauf ces babioles : c'était la prunelle de leurs yeux. Si on leur avait parlé de couper cette barbieche ils auraient fait le diable à quatre. Certaines femmes qui étaient loin de pouvoir m'approcher, question de taille et de poitrine et d'ensemble, auraient sacrifié père et mère plu-

tôt que de toucher à leur corps. Moi, j'y étais allée d'emblée, bon cœur bon argent quand j'avais compris que ça me donnait un atout maître. Je me le redisais constamment. « Tu es dans le vrai. » A chaque instant j'en avais confirmation, je n'étais pas qu'un pen fière. Ma poitrine que j'avais eue si pommelée était comme une melonnière ; mon ventre, n'en parlons pas. Avant que je m'occupe de lui, il n'existait pas : plat comme la main. Maintenant il n'y avait plus que lui. Il relevait mes robes comme quelqu'un qui va sortir de dessous un rideau. Mon teint de lis et de roses, je vous ai déjà dit ce qu'il était devenu. Mais ce que je ne vous ai pas dit c'est que mon visage était devenu comme une lune et ma peau comme du carton gris. Je me disais : « Comment aurais-tu pu imiter ça ? » Je n'aurais jamais pu. Et tout ça faisait merveille, et tout ça me laissait l'esprit libre, et tout ça mis en train une fois pour toutes embellissait de jour en jour sans que j'aie besoin d'y penser et d'y mettre la main. Croyez-moi, quand on arrive à trouver un truc de ce genre, on est quelqu'un. C'est ce que je me disais.

Je me faisais conduire tous les jours à mon talus. Mon corps me soulait la paix. Je lui avais donné quelque chose à faire de son côté. Il le faisait très bien et à son aise. Il en avait encore pour deux mois à peu près avant de finir son travail. Moi, à l'intérieur, j'étais libre. Je cachais mes yeux. J'en entendais qui, en passant devant moi disaient : « Elle dort. » Je t'en fiche. Je ne risquais pas de dormir. Je dégustais. Je guettais une certaine personne.

Avec celle-là, nous commencions notre combat de mcilleure heure chaque jour que Dieu fait. Quand elle arrivait à la promenade, ce n'était qu'une bataille un peu plus serrée. En réalité, dès

l'aube elle avait pensé à moi ; des l'aube, j'avais pensé à elle. Elle se faisait beaucoup de reproches. Elle se disait : « C'est aujourd'hui que je lui parle ? » Je me disais : « Non, pas encore, tu attendras. Tu attendras que ce soit mon heur. Tu ne me parleras que quand je voudrai que tu me parles. » Je la voyais venir avec sa palatine fourrée. Moi, je n'avais qu'un caraco troué à travers lequel on voyait mon cache-corset. Et c'était moi qui sentais le moins la bise. Je la regardais approcher avec mes paupières à demi fermées que je fermais complètement un peu avant qu'elle arrive à ma hantoir. J'entendais son pas qui ralentissait. Elle s'arrêtait devant moi, mais je dormais. Je dormais du sommeil du juste. Je me disais : « Tu n'oserais quand même pas réveiller quelqu'un qui dort du sommeil du juste ? » Je la connaissais comme si je l'avais faite. Elle restait un long moment plantée devant moi. Et quand elle avait bien retenu sa respiration, elle soupirait. Je me disais : « Soupire, soupire ! Si tu savais ce qui t'attend !... » Puis elle s'éloignait pas à pas. Et je faisais comme les chats. Je savais relever ma paupière d'un fil. Je la regardais s'en aller. Elle se disait : « Je lui parlerai tout à l'heure, au retour. » Je me disais : « Non, ma fille, tu ne me parleras pas tout à l'heure au retour. Tout à l'heure au retour je serai encore endormie. Tu passeras vingt fois devant moi : vingt fois je serai endormie. Ce n'est pas aujourd'hui que tu me parleras ; ni aujourd'hui, ni demain. Ce n'est pas toi qui me parleras la première : c'est moi. Et je sais quoi te dire. Et je sais quand. Pour le moment, regarde ; ne touche pas. *Prends du goût, je suis en vitrine.* »

Elle se disait : « Depuis que je connais l'existence de cette malheureuse, je n'ai plus de repos. »

Elle trône dans mes nuits. Mes jours sont amers. Tant que je n'aurai pas soulagé cette misère, je serai misérable. »

J'imitais le sommeil d'une façon parfaite et je me disais : « Mijote un peu dans ton jus. Tu n'es pas encore assez tendre. Je sais très bien que tu me donnerais maintenant volontiers des quantités de choses, mais, dans deux mois, quand mon ventre sera dégonflé, tu te croirais quitte. Il faut que tu fasses *l'expérience du remords*. »

Je savais qu'elle n'était jamais arrivée trop tard. Cette fois, je voulais la faire arriver trop tard. Elle en deviendrait folle et prête à tout.

Elle se disait : « Je lui fais porter, chaque jour, sans qu'elle sache d'où ça vient, de quoi manger, de quoi se convrir. Mais ce n'est pas suffisant. On ne soulage pas le vrai malheur avec de l'argent. Il y faut du cœur ; je suis prête à en donner. »

Je me disais : Tu n'es pas encore prête à en donner suffisamment. »

Elle se disait : « Elle dort si bien. Le sommeil est si bon aux malheureux ! Je le sais, moi qui ne dors plus. Je n'aurai jamais le courage de la réveiller. »

Je me disais : « C'est bien sur quoi je compte. »

Une fois, je l'entendis faire un pas vers moi et j'eus très peur. Je me dis : « Si elle te frappe sur l'épaule, tu es flambée. » Car l'amour est d'ordinaire timide et je voulais qu'elle prenne de l'amour. Mais finalement elle s'éloigna, me laissant tout mon espoir. Je soulevai un peu mes paupières et je la regardai. Elle était accablée.

Elle restait ainsi chaque jour plus de deux heures à la promenade, allant et venant, sous mes yeux à demi clos. Je ne perdais pas un seul de ses gestes. Elle allait jusqu'au coude de la route marqué par un saule, puis elle retournait. A

mesure qu'elle approchait, je fermais les yeux. Quand elle arrivait devant moi, j'étais plongée dans le plus profond sommeil. Elle s'arrêtait. Je sentais qu'elle me regardait avec une très grande attention.

Elle se disait : « Tout le monde lui donne. Mais, tout le monde donne mal. On ne cherche qu'à se soulager soi-même. Qui a jamais donné pour sauver en plein ? Ai-je vu le sort de cette malheureuse vraiment amélioré ? On l'entretient, on ne la sauve pas. Ses joues sont toujours terreuses ; ses lèvres noires ; son front brisé. »

Je me disais : « Regarde mieux, tu verras que je suis encore beaucoup plus malheureuse que tu n'imagines. Le séjour dans la cabane à lapins me rend blanche comme une endive. Et, est-ce que tu as pensé que je ne puis avoir de soleil que comme les bêtes, au revers d'un talus ? Ça, c'est émouvant ! Regarde comme je suis lamentablement étalée, comme je suis obligée de montrer ma misère au grand jour ! »

Je comptais sur sa bonté pour penser à tout ça. Je savais que, dans le temps, elle s'était conduite de telle façon que je pouvais presque faire fond sur ces pensées-là. La charité ne vient pas par trente-six chemins. Je mettais aussi ma confiance dans la fierté que toute son allure dénotait. Quand les fiers sont bons, il y a toujours beaucoup à gagner. Et il s'agissait aussi de la peur de vieillir. C'est un sentiment qui s'ajoute à tout chez tout le monde. Il faut toujours y penser.

Elle se disait : « Ne serai-je bonne que comme chacun. N'ai-je plus ma manière personnelle de l'être ? Ai-je perdu les forces qui me faisaient si différente du commun ? »

Je me disais : « Je te ramène à ton caractère. Je te fais rentrer dans tes vertus. Remercie-moi ; ça arrangera bien mes affaires. »

Elle se disait : « Je n'ai pas changé. Je suis toujours la même. J'ai déjà donné à cette malheureuse dix fois plus que personne et je continue à n'en pas dormir la nuit. Maintenant encore, je suis la seule sur cette promenade à m'arrêter devant elle et à me faire honte de son malheur. »

Je respirais profondément comme quelqu'un qui dort d'un sommeil de plomb. Cela m'autorisait à faire tout ce qu'on fait sans penser à mal. J'écartais mes jambes. Mon ventre devenait comme un chaudron à cuire la pâtée des porcs.

Elle qui n'avait jamais eu d'enfant tombait alors dans une rêverie attendrissante.

Puis, elle se disait : « Cette femme est jeune. Si j'avais eu le bonheur d'être dans son état, à son âge, j'aurais été entourée des soins les plus exquis. Elle était pimpante et affable. Ce qui m'aurait comblée des plus grandes joies la rend misérable comme une bête. La délivrance ne la délivrera de rien : elle aura une bouche de plus à nourrir. Elle deviendra dure et haineuse parce qu'elle n'aura pas senti de vraie compassion. Que personne ne l'aura aimée. »

Je me disais : « Nous y voilà. »

Il fallait que je me tienne à quatre pour ne pas frissonner de plaisir. Elle aurait pu croire que c'était de froid et prendre l'audace de m'appeler. A quoi j'aurais été obligée d'ouvrir les yeux et de répondre. Je n'étais pas en état de lui faire des chattemittes. Sa déclaration d'amour aurait tourné court. J'en voulais plus, et de plus longuement préparé.

Je me disais : « Attends un peu, ne mettons pas les bouchées doubles. Moi, je veux qu'on me fasse la cour pendant longtemps. Sauts, marquis ! »

Elle était toujours plantée devant moi. J'entendais que les autres promeneurs se retiraient peu à

peu. Nous allions être bientôt les derniers sur cette route. C'était le moment délicat.

Elle se disait : « Personne ne l'aura aimée, sauf moi. Je l'aime. Je l'aime à cause de sa misère... »

Je me disais : « Et aussi parce que tu m'as connue fine et propre comme un jasmin. Sois sincère : je connais mes atouts. »

Elle se disait : « Je ne veux pas que tu deviennes durc et haineuse. Ce ne serait pas juste, car^a tu n'es pas seule. Je t'aime. Tu ne peux pas savoir comme je souffre de ne pas pouvoir te faire tout le bien que je voudrais te faire. »

Je me disais : « Ma belle dame, c'est plus difficile d'aimer que de donner. Pour une fois que vous vous chargez des gros travaux, faites contre mauvaise fortune bon cœur. »

Elle se disait : « Réveille-toi, ouvre les yeux, écoute ! Si tu ne le fais pas, je vais encore souffrir toute la nuit. »

Je me disais : « Soupire, soupire devant mes yeux fermés, pour que tu te précipites en moi toi-même, dès qu'ils seront ouverts. Il me faut des excuses pour plus tard. »

C'était le moment très délicat. Elle se contenait à peine. Il me fallait la contenir à tout prix. Je crois que, si elle avait essayé de me réveiller, j'aurais fait la morte.

Mais, je n'avais rien laissé au hasard. Firmin avait des consignes précises. Il surveillait d'une lucarne de sa forge. Je lui avais dit : « Si elle reste plantée devant moi plus d'un quart d'heure, monte en main, viens tout de suite. »

J'entendais les trois coups de marteau qu'il frappait sur l'enclume en guise de signal. Je n'avais plus qu'à tenir encore un peu.

Elle avait le temps de se dire deux ou trois choses tout à fait folles. C'est que j'imaginais que ses

nuits ne devaient pas être roses entre le remords et l'amour.

Je me disais : « Nous recommencerons cette petite conversation demain, à tête reposée, ma toute belle ; à tête reposée. »

Puis, j'entendais son pas qui fuyait précipitamment vers la gauche. C'est que Firmin arrivait par la droite. Je lui avais fait une telle réputation qu'on le craignait comme la peste.

J'ouvrais les yeux. C'était bien lui. Il arrivait à point nommé, l'idiot ! Je la regardais fuir. Elle était ivre.

Je me disais : « Je vous serrerai le kiki, ma belle dame, jusqu'à ce que vous tiriez une langue d'un mètre ! »

J'étais loin de me douter qu'à la fin elle m'échapperait.

— As-tu fini ton histoire, Thérèse ?

— Oui, là, somme toute, elle est finie.

— Alors, je continue la mienne, car, tu le sais : moi je n'ai pas dit le plus beau.

Thérèse sortit comme une folle de la chambre où la diaconesse veillait le corps de monsieur Numance. Elle chercha madame Numance par toute la maison. Cette fille si tendre était agitée par une terrible crise de nerfs et elle hennissait comme un cheval, courait de hant en bas dans les escaliers, faisait claquer les portes. La religieuse lui en fit beaucoup de reproches. Elle lui répondit vertement et des choses assez grossières. Elle fouilla jusqu'à la cave, usant plus d'un cent d'allumettes, à éclairer tous les recoins, pleurnichant comme une chatte. Elle saccagea tout le portemanteau du vestibule, jetant à terre les manteaux, les robes, les peignoirs, les piétinant avec

rage et, l'instant d'après, mordant et embrassant les lambeaux de ces étoffes où restaient encore des parfums. Enfin, elle sauta dans la nuit, en criant.

Elle chercha dans le jardin, sous les huisseries, et même dans les branches basses des arbres. Firmin, à qui la victoire avait coupé bras et jambes et que d'ailleurs Reveillard asticotait rudement tout en attelant son cheval, finit par s'inquiéter de ces gémissements qui se traînaient dans l'ombre. Quand il s'aperçut que c'était Thérèse hors d'elle, il fut tout d'un coup soulagé de pouvoir enfin se mettre en colère contre quelqu'un. Il aimait mieux affronter ces cris que les petits mots tranchants de Reveillard qui profitait des circonstances pour tirer une autre épingle du jeu. « Cette sacrée garce, dit-il, va finir par révolutionner le quartier. Je vais lui foutre mon pied quelque part. »

Il la trouva qui était en train de trébucher comme un ivrogne dans les herbes hautes du pré. « Tu n'as pas fini, foutue bête, qu'est-ce que tu as à gueuler comme ça, dit-il ? » Et il la frappa. Mais il ne s'attendait pas à être assailli par un chat sauvage et il roula à terre, n'ayant pas assez de ses mains pour protéger ses yeux.

On peut dire qu'ils se flanquèrent une bonne tripotée. Mais Thérèse avait la passion pour elle. Elle mordait et griffait pour une question de vie ou de mort. Firmin dut partir en courant.

Toute la nuit, elle porta ses gémissements de droite et de gauche. On ne pouvait pas imaginer que c'était ce petit bout de femme sensible et propre qui aboyait d'une façon si lugubre. « Eh ! bien, nous sommes jolis, se dit Firmin ! » En plus de ça, il y avait ces estafilades dont il n'arrivait pas à étancher le sang. On les aurait dites faites au couteau.

Au matin, Thérèse n'était pas rentrée. On mit les gendarmes en campagne. On croyait qu'elle s'était supprimée, mais elle courait après autre chose que la mort. Et, trois jours après les gendarmes la ramenèrent, ficelée comme un saucisson. Elle n'avait plus figure humaine. Ils l'avaient trouvée au fin fond du plateau, dans des déserts de montagnes.

Elle semblait n'avoir plus toute sa raison. Elle n'avait certainement pas mangé de tout le temps. Elle était couverte d'une carapace de boue. Elle ne pouvait plus dire un mot à force d'avoir appelé à tous les échos.

Les soldats l'avaient suivie à la piste. Les villageois des petits hameaux montagnards les avaient renseignés d'eux-mêmes sur cette folle, disaient-ils, qui cherchait partout, jusque dans les maisons. C'est finalement dans des endroits perdus qu'un bouscatier rencontré par hasard leur dit avoir vu cette femme qui se dirigeait vers les pierriers, sans cesser d'appeler comme une bête. Et, en effet, après avoir suivi pendant une heure la route que cet homme indiquait, ils entendirent Thérèse là-bas devant eux ; puis ils la virent. Elle ne se laissa pas attraper facilement et ils furent obligés de l'attacher avec des sangles.

En arrivant, elle regarda Firmin avec des yeux de loup. Mais elle n'était pas folle du tout, seulement, semblait-il, dans une colère inexplicable. Elle dut faire rapidement son compte. Bientôt, elle parla raisonnablement. On put la détacher et elle voulut se laver et se changer. Ce qui était incontestablement du bon sens.

« Ça, c'est de l'amour, se dit tout Châtillon. Il n'y a pas à s'y tromper. » On était bougrement remué par toute l'aventure. L'enterrement du *mystérieux mécène* en passa presque inaperçu.

Thérèse avait un beau succès. On la plaignait. On ne parlait de madame Numance qu'à cause d'elle. Elle était le héros de la fête. On savourait les gendarmes, les sangles et le plateau perdu dans les montagnes comme des bonbons. C'était à qui rajouterait à l'histoire et on ne s'en faisait pas faute. La première fois que Thérèse, fort propre et très bien ajustée, parut dans les rues du bourg, ce fut une révolution. On sortit sur le pas des portes ; on l'appela avec des voix douces ; on la cajola de tous les côtés. Elle fut invitée de droite et de gauche pour boire du café. On essayait de la faire parler. On ne cessait de s'extasier sur sa capacité d'amour : « Ce n'est pas toi, disaient des mères à leurs filles, ce n'est pas toi qui feras les quatre cents coups quand je mourrai ! Ah ! tu seras, au contraire, bien débarrassée ! » Ce fut une coqueluche.

Mais on ne pardonnait pas à Firmin. On en disait pis que pendre. Ses cicutrices, dont il gardait encore les grosses croûtes sur le visage, lui donnaient un air sauvage ; et on ne sait pourquoi il avait le regard affolé. « Il porte la méchanceté sur la figure », disait-on. On allait jusqu'à dire que c'était madame Numance qui l'avait ainsi arrangé. On envoya des lettres anonymes à la gendarmerie. On l'accusait d'assassinat. Il fut convoqué. Sans le témoignage de Reveillard qui le disculpa complètement (ce témoignage fut inscrit sur la note d'honoraires) et surtout sans la déclaration de la diaconesse qui donna, du départ de madame Numance, une version verbeuse, évangélique et définitive, il aurait été mis au cachot. De toute façon, on lui fit bien voir qu'il ne s'agissait pas de crâner. Il n'avait d'ailleurs pas l'air d'en avoir envie. Personne ne savait au juste ce qui s'était passé. Pas un cheveu des têtes de Châtillon ne

pensait que la ruine, la chute et la mort des Numance était l'œuvre d'un patient et féroce attentat. On ne reprocha rien d'autre à Firmin que ses estafilades, son air sournois (mais il l'avait avant) et cette allure de crapaud avec laquelle il se déplaçait, maintenant que son ventre avait poussé. Ce n'était pourtant pas d'aujourd'hui qu'il avait pris de la bedaine.

Il ne pouvait plus se risquer à sortir. Tout le monde lui tournait le dos. Dans le quartier des tanneurs où l'on avait son franc-parler, on le traitait à haute voix de salaud. Je répète qu'on ne se doutait absolument pas des raisons profondes de l'écroulement des Numance. On le détestait d'emblée. La victoire l'avait rendu timide. L'avait-elle éblouie ? Certainement. Il semblait aussi qu'il n'avait guère de courage. Il se demandait à chaque instant si quelque chose n'allait pas lui dégringoler sur la tête, maintenant. Il mettait à peine le nez hors de chez lui. Il filait s'acheter du tabac entre chien et loup et tournait dans l'ombre devant chez la huraliste tant qu'elle avait des clients. Il n'y faisait un sant comme un lapin que lorsqu'il la voyait seule. Elle lui jetait ses cigares sur le comptoir et lui pesait son tabac en faisant ostensiblement sonner ses coupelles de corne. Il avait beau essayer de tenir le coup, et fort mal, avec des yeux et des oreilles de lièvre, mais c'était intenable.

Thérèse, elle, ne profita d'aucun des avantages de sa situation. Elle accepta, au début, quelques *cafés*, mais c'était surtout — on s'en aperçut tout de suite — pour glaner si possible quelques renseignements sur madame Numance. Elle essayait de savoir si on connaissait un endroit où elle aurait pu aller se réfugier. Mais cette femme n'avait jamais réellement frayed, ni avec ce qu'on

appelait la société ni avec personne. Elle avait complètement disparu comme dans l'air du temps. Dès que Thérèse en fut persuadée elle resta chez elle. Et surtout avec Firmin.

Les premiers mois qu'ils vécurent ainsi ensemble, furent étranges. Moi je dis même : magnifiques. Il souffrait beaucoup de la façon dont tout Châtillon le traitait. Non pas qu'il fût sensible, mais ce mépris général augmentait sa peur. Il se disait : « Il va sûrement me tomber une tuile sur la cafetière, ça ne fait pas de doute. » Il enragait d'attendre ainsi, jour après jour, un coup qui (s'imaginait-il) était en train de voltiger autour de ses oreilles. Il aurait volontiers mordu de tous les côtés comme un rat acculé dans un coin. Quand il eut Thérèse à sa merci, c'est sur elle qu'il essaya tout de suite de se faire les dents. Mais il fut brutalement en présence du veau à cinq pattes. Non seulement elle l'affronta résolument mais il comprit que c'était elle qui avait l'intention de le brûler à petit feu et même peut-être plus. Il ne prit jamais autant de force dans sa peur que cette fois-là. Mais, quand je dis veau à cinq pattes, c'était vraiment veau à cinq pattes. Il avait beau se battre comme avec un homme, elle lui échappait et le frappait froidement de toutes ses forces, dans des endroits très bien choisis et très douloureux. Ce qui l'épouvanta par-dessus tout, c'est qu'elle ne criait pas et ne semblait même pas en colère. Elle agissait avec un calme serein. Quand il essayait d'employer toute sa force, elle employait paisiblement toute la sienne et le surpassait. Elle lui rouvrit toutes ses blessures de la face. Il sentit des ruisseaux de sang lui brûler la bouche. Il se couvrit les yeux avec ses deux mains. Tout de suite, elle le laissa tranquille. Il comprit que ce dernier coup de griffe elle l'avait médité

à son aise pendant au moins une demi-minute avant de le lui appliquer à l'endroit visé. Il la regarda à travers ses doigts. Elle s'était détournée de lui comme s'il n'existait pas. Il avait tellement peur qu'il essaya de blaguer. Mais, c'était comme s'il parlait à une borne.

Le soir venait. Il se dit : « Et il va falloir que je couche avec elle ! » Ils n'avaient qu'un lit. Il fit traîner tant qu'il put. Il alla au jardin. Il s'assit sous un if et il resta là avec des réflexions amères. Il vit la lampe s'allumer à la fenêtre de la chambre. Pen après elle s'éteignit. Il attendit encore longtemps. Minuit, une heure, deux heures sonnèrent au clocher de Châtillon. Le vent descendait des montagnes. Il commençait à avoir froid. Il se dit : « Je vais attraper la crève ; tant pis, je me décide. Je vais voir. » Ça n'était pas gai. Thérèse dormait. Il se déshabilla et se concha près d'elle.

Elle ne bougeait pas et respirait régulièrement. Il était couché à plat et n'osait pas faire un geste. Il ne s'agissait d'aucune façon de dormir. Il était plein d'appréhension et surtout il n'en revenait pas. Il se disait : « Bon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui a pu la changer comme ça ? Ce n'est pas possible. C'est un rêve. » Elle était si loin d'avoir peur qu'elle dormait vraiment comme une souche. C'était tellement impressionnant qu'il sentit monter des nausées et qu'il se mit à vomir sans bruit dans la ruelle.

Cependant, il ne faut pas croire que, pour autant, Firmin se tint pour battu. Il y avait trop à gagner. Les rapports avec Reveillard étaient effrayants. Celui-là menait l'affaire pour lui. Il se taillait la part du lion, de la lionne et des lionceaux. A chaque lettre, le bénéfice de Firmin diminuait. Et il avait les mains liées. Il en prenait des

colères qu'il n'osait pas faire éclater et qui le rongeaient. Il lui fallait à tout prix une tête de Turc. Il avait beau être prudent, il était obligé de se rabattre sur Thérèse. Il essaya de reprendre du poil de la bête. Les scènes de violence se renouvelèrent plusieurs fois : chaque fois, Thérèse eut le dessus, Firmin se secouait, partait dans les bois, allait arpenter les champs sauvages, tournait en rond dans des idées toujours les mêmes : « Qu'est-ce qui m'arrive ? Eh ! bien, nous sommes jolis ! » Il se disait : « Si elle s'imagine qu'elle va me mettre le pied dessus, elle se trompe ; je le lui ferai voir. » Mais il s'aperçut que Thérèse ne s'imaginait rien.

Elle avait repris son allure nette et propre. On ne sait quel sentiment qui devait constamment la frotter de toute part comme un vent avait râpé sur son visage et sur tout son corps le dodu qui la faisait enfantine. Elle avait pris du nerf et du noir. Elle s'était durcie et alhumée. Son approche chauffait comme l'approche d'un tison. Elle était à ce moment-là, de beaucoup et de loin, la plus belle femme de Châtillon, et même d'ailleurs certainement. Quelqu'un qui l'a bien connue à ce moment-là me disait : « Elle était belle comme ce marteau, vois-tu ! » Et il me montrait le marteau dont il faisait usage depuis vingt ans (c'était un cordonnier, un marteau dont le manche était d'un bois doux comme du satin depuis le temps qu'il le maniait), dont le fer si souvent frappé étincelait comme de l'or blanc. Et avec ça elle était tout le temps affable et gentille.

C'est pourquoi Firmin y revenait. Quand il avait bu sa honte et qu'il la voyait douce comme de la laine, il se disait : « Ce n'est pas possible ! Je n'ai qu'à lui balancer un bon marron sur les oreilles, un marron qui ait le poids et elle ne

demandait pas son reste. » Mais, quand il essayait de s'y risquer même (toujours) en essayant de la prendre par surprise, son coup tombait dans le vide. Elle esquivait comme sans y penser on, plutôt, comme si elle était tout le temps sur ses gardes ; comme si elle ne cessait jamais d'y penser. Et tout de suite elle éclatait comme un éclair : sans bruit, un grand sourire sur les lèvres et dans les yeux. Ses coups étaient précis et auraient pu facilement être mortels. Firmin avait l'impression qu'ils ne l'étaient pas, seulement parce qu'elle ne le voulait pas. Cette impression le fascinait à un point qu'il ne pouvait presque pas se défendre. Il était comme une victime endormie. Il sortait de ces bagarres avec des souvenirs effrayants. Il voyait Thérèse mille fois plus grosse qu'elle n'était. En particulier le sourire silencieux semblait éclairer la bataille comme un soleil.

Et pourtant, comme il disait : « Je repique au truc. » Il ne pouvait pas s'en empêcher. Il sentait que tout dépendait de là.

En fin de compte, il y eut une séance de toute beauté qui régla la question d'une façon définitive. Thérèse alla chercher le docteur. « Que lui est-il arrivé demanda celui-ci en se retirant ? — Je ne sais pas, dit Thérèse. — Je n'ai jamais vu ça, dit le docteur. Il en a au moins pour deux mois, vous savez. — Mais, dit Thérèse, est-ce qu'après il sera comme avant ? — Certainement non, dit le docteur, il n'en est pas question. Je ne suis pas le bon Dieu. Tout ce que je peux faire c'est de vous le remettre sur pied. Comment s'y tiendra-t-il, ça c'est une autre affaire. Mal, je crois. — Eh bien ! remettez-le simplement sur pied, dit très gentiment Thérèse. Pour le reste, on verra. Et d'ailleurs je suis là », ajouta-t-elle avec le plus charmant sourire.

Firmin se rétablît lentement. D'abord il fut terrifié. Thérèse le soignait avec une attention dont la douceur même aurait été suspecte à tout autre qu'à lui. Au contraire, elle finit par le rassurer. Il y retrouvait l'ancienne Thérèse. Il eut toutes les exigences des convalescents. Elle se plia à ses caprices avec une bonne grâce sans faiblesse. Parfois, il en oubliait que c'était elle qui l'avait mis dans cet état, surtout quand ils avaient de la compagnie. Il devenait alors crâneur, despote et même menaçant. Il agitait ses cannes. Une fois il alla jusqu'à en frapper Thérèse qui, devant les gens, accepta les coups avec une sainte résignation. Il est vrai que, dans ces occasions-là, Thérèse était irritante de maladroite douceur. Les témoins de ces scènes étant eux-mêmes par nature maladroits et égoïstement sirupeux devant le mal de leurs proches étaient loin de soupçonner un plan préconçu. Ils trouvaient Thérèse absolument normale et ne tarissaient pas d'éloges sur elle. Elle passa pour une martyre. Encore une fois on la cita en exemple. Elle avait soin de ne jamais mettre de dentelles ; le seul luxe qu'elle se permettait était la propreté de son linge blanc. Elle avait également adopté une coiffure qui l'enlaidissait un peu.

Un soir de l'été qu'ils étaient, comme deux bons bourgeois, en train de prendre le frais au jardin, Firmin dit à Thérèse : « Ils ne m'ont pas à la bonne dans ce patelin. Avant, je m'en foutais. Maintenant, je ne sais pas pourquoi ça me fait quelque chose. Nous devrions ramasser nos cliques et nos clagues et foutre le camp. » Il n'avait jamais parlé du *bénéfice réalisé dans l'opération Numance*, comme l'écrivait Reveillard dans ses lettres. Il s'était rendu compte qu'il y avait là quelque chose qu'il fallait laisser dans le vague

s'il ne voulait pas entendre de nouveau les hennissements de Thérèse. Elle dit : « Oui, partons. Moi je veux bien. — Au fond, dit-il, tu te fous de moi comme de l'an quarante. — C'est ce qui te trompe, dit-elle. » Il essaya de la caresser. Elle se laissa faire et même elle lui peigna les favoris du bout des doigts. « Nous ferions mieux d'être amis, dit-il. » Elle lui répondit : « Mais, je suis très amie avec toi. *Je ne voudrais pas te perdre pour tout l'or du monde* » et elle appuya un peu sa caresse. Il n'osa pas lui dire : « C'est pour ça que tu m'as crevé le ventre ? » Mais, comme il avait une grosse croyance en lui il finit par penser que, précisément, c'était certainement pour ça. Il ne se souvenait plus de ce regard froid qui prenait soigneusement mesure avant de frapper. Il ne se souvenait que des petits soins très attentifs qu'elle lui avait prodigués depuis. Oh ! en vérité, il avait surtout une fringale de tendresse. Ces doigts qui lui chatouillaient la joue à travers les favoris venaient comme marée en carême.

Peu de temps après, ils quittaient Châtillon pour Clostre où ils avaient acheté l'auberge. Clostre, inutile de vous dire ce que c'est, vous le savez. Mais, à l'époque, c'était encore bien moins. Il y avait le bonhomme qui garant le chasse-neige. Il tenait un petit bistrot dans sa maison, un de ces machins qu'on appelle : *bistrots de garçons* : quatre ou cinq bouteilles de vespéto et d'absinthe dans le placard, une barrique de vin à la cave ; on boit sur la table de la cuisine et le patron est le meilleur client. Le reste du temps, il était censé s'occuper de la route. Sa femme buvait autant que lui, mais sans esbroufe : des gens paisibles. Ils prenaient leur plaisir où ils le trouvaient. On ne pouvait pas leur jeter la pierre. Il y avait le forestier : un type qui ne voyait rien en dehors

du cornet à pistons. Il en jouait : c'était son délire. Il y avait le presbytère. Le curé, c'était un volontaire. Il préférait Clostre à n'importe quoi. Il y était comme un coq en pâte. Savez-vous ce qu'il aimait faire ? C'était drôle : il partait avec le forestier ; un avait son instrument sous le bras, l'autre son livre. Ils allaient dans un coin du bois et là, un lisait, l'autre jouait tout ce qui lui passait par la tête : des danses, notamment une valse : « la Tsarine », ou bien des marches militaires. Le curé disait : « Ça m'aide. »

Mais, au fond, Clostre, c'était purement et simplement l'église et l'auberge. Le reste : montagne. Ces deux bâtisses étaient là, côte à côte, dans le désert, pour une raison bien simple : à cet endroit-là c'est un palier. Jusque-là, on a monté dur ; après ça, on va monter dur. Là c'est plat sur un kilomètre et, à cause de la fontaine, il y a un pré vert. Le grand chêne qui est devant le portail a, on ne sait pas, peut-être plus de deux cents ans. Dès qu'on a utilisé la route du col pour venir à Lus on a pris l'habitude de s'arrêter là. On faisait boire les chevaux. On cassait la croûte sous l'arbre. Le phénomène qui était ermite dans ce beau quartier s'est mis à bêcher autour de la chapelle pour se changer les idées. Il a planté des lilas, des rosiers, des peupliers et même un saule. Quand tout ça s'est mis à faire sa vie, Clostre, vu de cent mètres avant d'y arriver c'était, en été, un bosquet d'ombre fraîche et les grandes taches de couleurs vives des fleurs qui à cet endroit durent longtemps, fleurissent même jusqu'à deux fois dans l'année. Ajoutez le bruit des eaux courantes, le pré qui est un repos pour l'œil. Qui passerait sans s'arrêter ? De là à ce qu'on ait l'idée d'y faire une auberge, il n'y a pas loin. D'autant qu'il faut tenir compte de l'hiver. Dans cette saison-là, il ne

s'agit plus de badiner ; Clostre, c'était une tache noire dans la neige et, quand on y arrivait, il était question de bon feu et de quelque chose à se mettre sous la dent ou du raide à se jeter derrière la cravate. Ça vaut toujours mieux que de se souffler dans les doigts et de battre la semelle en plein air, à neuf kilomètres — comme c'est — en dessous de ce col qui n'est pas précisément un lieu de récréation.

L'auberge y est toujours, vous la connaissez. Elle est maintenant cachée par les maisons qui se sont installées au bord de la route, mais à l'époque, elle était là toute seule, à côté du jardin de l'église, bien trapue. La salle est restée telle quelle : voûtée, basse, noire, avec une toute petite fenêtre, mais faite exactement comme il faut pour qu'un grand feu y prenne immédiatement toute sa valeur.

Le reste de la maison est tout en couloirs qui sont comme des tuyaux et en chambres qui sont comme des logettes.

Comment Thérèse et Firmin en étaient-ils venus à choisir cet endroit-là ? Je vais vous en parler. Lui, je vous ai dit qu'il était mal foutu mais, c'est rien de le dire, il aurait fallu le voir ! Il était vraiment devenu un *minus*. Seulement, pardon ! question de crâne, il avait toujours le même, peut-être plus. En tout cas, ce qu'il faut bien savoir, c'est que les derniers temps il était devenu extrêmement jaloux. Thérèse lui faisait de petites gentilles et puis, hop, elle partait et, pour la suivre, c'était midi. Imaginez que Firmin était obligé de porter à même la peau une ceinture de cuir large comme ça et sanglée dur qu'il ne pouvait quitter ni jour ni nuit sans risquer l'éventration, vous vous rendez compte ! Remarquez une chose et, d'ailleurs il se le disait : à Châtillon, il ne risquait pas tellement. La moindre incartade de

n'importe qui, c'était une affaire d'État. Mais, la question n'était pas là et, quand j'ai dit jaloux, c'est d'une chose un peu particulière que je veux parler. Les gentillesse, je ne sais pas s'il y tenait tant que ça. Oui tout de même mais, la grosse chose c'est qu'en devenant impotent il était devenu dominateur ; c'est que, plus il était faible plus il avait besoin de dominer. Il était jaloux de la domination des autres. Il voulait être seul à dominer.

Un peu impressionné par la douceur de Thérèse (qui cependant n'abandonnait rien de ce qu'elle avait conquis à la force du poignet) il se disait qu'à Clostre il était sûr que personne ne viendrait lui damer le pion. Il avait aussi une idée derrière la tête, comme vous verrez, et Thérèse également. Thérèse n'avait même que ça. C'était elle qui, sans faire semblant de rien, avait mis Clostre sur le tapis, puis qui avait regimbé quand Firmin avait sauté sur l'idée, puis qui s'était finalement soumise en faisant beaucoup de manières. A la suite de quoi, Firmin s'était imaginé être de nouveau un Hercule. Il avait aussitôt combiné en lui-même sa fameuse idée de derrière la tête en se disant : « Cette fois je tiens le bon bout. Attends, ma vieille. » Et Thérèse qui l'aurait voulu et revendu cent fois se dit : « C'est parfait ! »

Ils partirent donc de Châtillon sans tambour ni trompette au gros de l'été. A Clostre, c'était le printemps, la fraîcheur, la prairie bourrée de fleurs jusqu'à en verser comme un lait qui bout. Thérèse se dit : « Voilà qui va bien. Buons ça, c'est du vin de Chine. » Et en effet, elle se mit à ingurgiter des parfums de foin à tire-larigot : comme un soldat qui prend la goutte à boire pour se mettre du cœur au ventre. Vous verrez que je dis bien.

Vouslez-vous que nous parlions un peu de Fir-

min ? Juste deux mots. Ceux qui l'avaient pris pour un aigle le trouvaient maintenant un peu ramolli ; par contre, il était difficile désormais de continuer à le considérer comme un *minus* (si toutefois on l'avait fait). Il avait du mordant. Au cours de la fameuse tannée, Thérèse, à coups de poings avait dû lui disloquer quelque chose dans l'épine dorsale. La peau de son ventre avait aussi éclaté en trois endroits ; elle s'était refaite depuis mais était restée mince comme du papier à cigarette. Thérèse commençait à comparer ce ventre à *l'or du monde*. « Je ne toucherais plus ton ventre pour *tout l'or du monde* », disait-elle. Ce qui était mauvais signe. Il s'en rendait compte et était sur ses gardes. Il ne se disait plus : « Je ne lui ai rien fait » ; au contraire ; et il se conduisait en conséquence.

Dès les premiers jours de solitude, à Clostre, il commença à réfléchir longuement sur ce qu'on pourrait faire avec de la *légitime défense*. Les bois avaient des profondeurs qui en parlaient avec des grondements souples. Il s'ingénia à donner l'impression que Thérèse portait culotte. Parfois même, le soir, quand tout faisait silence, dans ce petit creux d'herbe, au point qu'on pouvait entendre roucouler la fontaine sous les tilleuls, il se mettait brusquement à pousser des cris aigus comme quelqu'un qu'on bat. Il disait à Thérèse : « C'est plus fort que moi, je ne peux pas m'en empêcher. C'est comme une aiguille qui me traverse. » Elle répondait : « Comme c'est drôle ! » Mais elle remarqua qu'en criant il frappait violemment du poing sur la table, puis qu'aussitôt après il sortait en se donnant l'allure de quelqu'un qui fuit et s'en allait faire *l'image du désespoir* sur les marches de la petite église. Elle ne fut pas trois jours avant de comprendre ; elle alla s'asseoir à côté

de lui, lui mit affectueusement les bras autour de l'épaule, s'arrangea pour *paraître* auprès des quelques témoins.

Bien que protestante elle alla trouver le curé et demanda à être entendue en confession. « Tu devrais te confesser, toi aussi, dit-elle à Firmin. C'est une très bonne chose. Ça met tout en place. — Qu'est-ce que tu peux bien raconter ? demanda Firmin. — Je dis que je t'aime », dit-elle. Firmin rigola. « Tu sais que les prêtres sont tenus au secret », dit-il. Il avait grand plaisir à jouer en partie franc-jen. « Oui, dit Thérèse, mais celui-là est fou. Dans une grande occasion il sauterait comme un chat maigre. » « C'est possible », se dit Firmin. En effet, il y avait de quoi réfléchir. L'abbé, qui s'appelait Anatole, avait l'air, comme tous les jeunes solitaires, de se prendre pour le premier moutardier du pape. Firmin continua, malgré tout à tenir son rôle de martyr. Il y mit simplement un peu plus de finesse. Il fréquenta le joueur de piston et le type du chasse-neige. Il poussa des soupirs, laissa sous-entendre. Un jour il dit à Thérèse : « Et si l'on allait chercher des champignons ? Qu'est-ce que tu en dis ? Est-ce que tu les aimes ? — J'en raffole, dit-elle, tu le sais ; quand je les choisis. — Tu les choisiras, dit-il. Il y en a tant qu'on vent si on s'enfonce un peu sous bois. Le forestier me l'a dit. — Eh bien ! allous-y » dit-elle, mais elle prit une grosse serpe à ébrancher. « Mauvais compte, lui dit Firmin. Est-ce que cet outil-là ne te fait pas penser à la guillotine ? Sans témoin, tu n'aurais pas le droit de ton côté. — Tout dépend, dit-elle, de ce que j'ai confessé au corbeau. Tu boites, mais il y a des loupes boiteux, je me suis laissé dire. Regarde-toi dans une glace. Si tu vois clair, tu sauras ce que j'ai pu raconter, » Firmin qui ne

négligeait rien se regarda dans la glace. « C'est vrai, se dit-il, je le porte sur la figure. » Il fut épouvanté de ses yeux méchants, de sa bouche qui, même au repos, semblait ivre du besoin de mordre. Il regarda Thérèse qui était candide et fraîche comme une fleur des champs. « Comment fait-elle ? » se dit-il.

Thérèse était une âme forte. Elle ne tirait pas sa force de la vertu ; la raison ne lui servait de rien ; elle ne savait même pas ce que c'était ; clairvoyante, elle l'était, mais pour le rêve ; pas pour la réalité. Ce qui faisait la force de son âme c'est qu'elle avait, une fois pour toutes, trouvé une *marche à suivre*. Séduite par une passion, elle avait fait des plans si larges qu'ils occupaient tout l'espace de la réalité ; elle pouvait se tenir dans ces plans quelle que soit la passion commandante ; et même sans passion du tout. La vérité ne comptait pas. Rien ne comptait que d'être la plus forte et de jouir de la libre pratique de sa souveraineté. Être *terre à terre* était pour elle une aventure plus riche que l'aventure céleste pour d'autres. Elle se satisfaisait d'illusions comme un héros. Il n'y avait pas de défaite possible. C'est pourquoi elle avait le teint clair, les traits reposés, la chair glaciale mais joyeuse, le sommeil profond.

Tous les jours — une fois le matin à la montée, une fois le soir à la descente — le courrier de Châtillon à Lus s'arrêtait à l'auberge. Le postillon était ce fameux type maigre qui passait pour muet. On ne l'avait jamais entendu parler que deux ou trois fois. Il entrait et Thérèse lui donnait un verre de vin. Un jour que Firmin avait voulu le faire, le muet lui avait donné un coup du manche de son fouet sur le bras. « Était-ce voulu ? » se demanda Firmin pendant un certain temps. Il

n'abandonnait pas son idée mais la fraîcheur de Thérèse l'avait rendu circonspect. Il se regardait souvent dans la glace et s'efforçait à des sourires qui lui donnaient l'air niais.

Une nuit, il avait essayé d'entrer dans la chambre où Thérèse faisait lit à part. Il avait trouvé la porte solidement barricadée. Il avait allumé un bout de bougie et, en examinant le chambranle qui jointait mal, il s'était aperçu qu'on avait placé, à l'intérieur de la chambre, de solides gâches de fer dans lesquelles était glissé un gros rondin de bois. Il en était là quand il entendit la voix de Thérèse qui disait : « Va te coucher, imbécile. » Je me presse trop, se dit-il. Faisons-le venir de plus loin.

Il la laissa s'occuper du muet. Il fit une sorte de chattemitte. Il commença une attente de longue haleine. Il s'habitua à tout regarder avec l'œil mi-clos. Il imita parfaitement l'endormi.

C'était surtout important le soir ; et l'hiver. La nuit tombait à quatre heures. Le muet passait à cinq. Le petit garçon était couché à six. Il y avait à partir de là trois heures avant que Thérèse aille s'enfermer dans sa chambre ; trois heures et des fois quatre pendant lesquelles Firmin attendait l'occasion. Il était persuadé qu'elle ne pouvait pas manquer d'arriver à ce moment-là, une fois ou l'autre. Il avait tout examiné, tout pesé, et comment il faudrait faire avant, pendant et après. C'était réglé comme du papier à musique. Au début il s'était dit : « Le meilleur moment c'est à table ; j'ai un couteau. » Il avait aiguisé son couteau et l'avait fait venir très pointu. « J'ai également la bouteille », se disait-il. Il en arriva même à combiner quelque chose qui lui donna beaucoup de satisfaction. Il se frapperait lui-même avec le couteau. Pour Thérèse il se servirait

de la bouteille. C'est une belle arme et elle ferait *légitime défense*. Ce qui était très important. Mais Thérèse (aidée du muet) installa devant l'âtre une longue table rectangulaire. Ils prirent leurs repas, désormais, à deux mètres l'un de l'autre. Elle l'avait si bien deviné que, s'ils avaient couché ensemble, il se serait dit : « Je dois parler en dormant. » Il la guetta pendant qu'elle faisait la vaisselle. Elle lui tournait bien le dos, mais elle était à l'autre bout de la pièce et elle prenait la précaution de s'entourer de bassines, d'écuelles, de bols, de casseroles, de bouilloires, posés par terre autour d'elle, qu'il aurait été obligé de renverser en s'approchant. D'ailleurs, il était incapable de s'approcher *comme la foudre*. Et elle gardait près d'elle le pilon de pierre du mortier à l'ail. Après avoir lavé ses assiettes Thérèse venait s'asseoir pour tricoter en face de Firmin, devant le feu. « Là, se dit-il, je l'aurai. » Et il se donna le temps de ne rien laisser au hasard. Il s'aperçut qu'elle croisait ses jambes l'une sur l'autre et que cette simple précaution était très embêtante car, pour lui qui était de corps moins agile que de cœur, il lui fallait d'abord se soulever en mettant les mains sur les accoudoirs de son fauteuil avant de bondir et, dès qu'il mettait ses mains sur les accoudoirs de son fauteuil, Thérèse dressait la jambe, prête à frapper. Et il savait où elle frapperait. Après, il n'aurait pas assez de ses deux mains pour retenir ses tripes. Elle pouvait aussi le finir avec les longues aiguilles d'acier du tricot. Vers les neuf ou dix heures Thérèse se dressait et disait : « A demain, mon mignon. »

Il se dit : « Qu'est-ce qu'elle prépare ? » A l'automne, quand le foin sauvage sent terriblement fort, elle allait au pré et en revenait comme ivre, la tête perdue. Au printemps, il s'aperçut

qu'elle était grosse. Il n'en crut d'abord pas ses yeux, puis il la traita de tous les noms.

C'était bien combiné. Cela coïnciderait avec l'été où toutes les portes sont ouvertes. Déjà, il faisait bon et les fenêtres l'étaient. Elle ne répondit pas à ses insultes et se contenta de gémir et de pleurer très fort. Puis elle ferma les fenêtres et lui dit : « A qui feras-tu croire que tu ne couches pas avec moi ? Va le raconter ; tu te feras une belle réputation. En tout cas, ce serait une bonne excuse pour moi. Il y a bien longtemps que je me plains de toi au curé et que je lui raconte des choses qui l'amuse. Tu verras qu'il sera le premier à te féliciter. Crois-moi, tu n'es pas de taille, et c'est le moins qui puisse t'arriver. »

Quant à la figure à montrer, en effet, il se lè tint pour dit. Mais intérieurement il essaya de faire de nouveaux comptes. Il avait beau tenter de se raisonner. Il avait une envie folle de mettre les bonchées doublées ; seulement le risque à courir le refroidissait. Il souffrait terriblement dans son amour-propre. « C'était donc ça, se disait-il ? » Puis, il s'aperçut que, depuis la fameuse tannée il n'avait jamais cessé d'avoir peur. Au fond de lui, il était rassuré par cette grossesse. Il se dit : « Ça n'est que ça ? » Il eut trois ou quatre jours de paix. Il trouva la vie belle, mais à peine fut-elle belle qu'il recommença à souffrir à cause du muet. Celui-ci ne se gênait plus. Thérèse avait dû lui parler.

Une nuit que Firmin ne dormait pas, il entendit le hennissement d'un cheval. C'était extraordinaire : ici, personne n'avait de bêtes. Il alla à la fenêtre et écouta. Il entendit encore le hennissement et même un bruit de chaînes frottées. Cela venait du bosquet de bouleaux derrière la fontaine. Il s'habilla et alla voir. Il y avait une belle

lune. Dans le bosquet, il trouva la voiture du courrier dételée ; les deux chevaux étaient attachés à un arbre. Il retourna à la chambre de Thérèse. Il écouta. Il n'y avait pas de bruit. Il essaya d'ouvrir et y réussit du premier coup ; la grosse clenche en rondin n'était pas mise. Il eut heureusement assez de présence d'esprit pour ne pas croire à une imprudence. Thérèse lui avait malgré tout appris beaucoup de choses. Il n'avait pas de lumière et il hésitait dans l'ombre sur le seuil quand, dans la chambre, un briquet craqua et enflamma une allumie à la lueur de laquelle il vit le muet. Il était tout habillé, assis sur une chaise, bien en face de la porte. Dans le lit, l'énorme Thérèse dormait à poings fermés. L'allumie s'éteignit ; Firmin referma la porte.

L'enfant naquit en juillet. Le petit creux d'herbe fut en fête. Le forestier régala son monde d'un piston qui n'avait jamais été si délié. On fit le baptême huit jours après. Thérèse se relevait très vite de ces histoires-là. C'est le muet qui fut parrain. C'était en août. On dressa une table sous les tilleuls, près de la fontaine dans le bassin de laquelle le vin rafraîchissait. Les six habitants de Clostre, plus le muet, firent bombance jusqu'à la nuit. Le curé voulut absolument faire un très joli discours. « Econte ça », dit Thérèse à l'oreille de Firmin. En même temps, elle lui tapota gentiment la main. « J'ai été inquiet, dit le curé, je ne vous le cache pas. Ce que j'ai pu être inquiet, c'est rien de le dire. Si je comptais toutes les nuits où ça m'a empêché de dormir !... Si je vous disais que je me suis peut-être levé cent fois pour venir écouter sous vos fenêtres. J'avoue : j'ai monté la garde. Mais maintenant cet enfant est un gage. L'harmonie est revenue. » « Tu vois, dit gentiment Thérèse à Firmin : l'harmonie est revenue ! »

En fait d'harmonie, elle revint de la même façon quinze ou seize mois après. Cette fois, on ne pouvait pas dire au premier abord que ça servait à grand'chose. Firmin paraissait hors de combat. Depuis longtemps Thérèse ne mettait plus le rondin dans ses clenches de fer. Il est vrai que les deux chevaux du courrier campaient si souvent dans le bosquet de bouleaux qu'un de ces arbres en était mort d'écorce rongée.

J'ai d'abord cru que ce deuxième enfant de Clostre était un signe de relâchement chez Thérèse. Le parfum du foin sauvage, je sais très bien où jusque ça peut aller si on en prend trop. Je me disais enfin : « La voilà peut-être comme tout le monde. » Le muet, je ne vous l'ai pas dit, était très bien de sa personne. Grand et maigre, fort comme un Turc, les yeux bleus dans un visage noir, des cheveux plus blonds que la neige ; il aurait fait florès ailleurs qu'à Clostre s'il avait voulu. Son silence même attirait. Pour quelqu'un comme vous et moi on pouvait se dire : « Elle s'est prise à son jeu. » D'autant que la célèbre patache de Châtillon à Lus ne portait presque jamais de voyageurs. Elle était, comme on disait : de messageries ; maintenue seulement, par un contrat de subvention avec la poste. Deux fois par jour elle faisait à Clostre des haltes fort longues. L'été, vers les quatre heures, Thérèse prenait avec elle les trois enfants (l'aîné était maintenant assez grand pour traîner une petite carriole de planches dans laquelle étaient les deux autres), et elle allait sur la route du col au-devant de la voiture. L'aîné aimait beaucoup ça car le muet le faisait monter à cheval. Les deux autres enfants, même celui de six mois, finissaient par rire à perdre haleine quand le muet leur chatouillait le ventre avec son nez. Il n'est pas jusqu'au muet que, pour la pre-

nière fois au monde, on vit rire. Je le tiens d'un piéton qui, lorsqu'il était encore vivant, aurait pu le jurer. Qu'est-ce qu'il y aurait eu d'extraordinaire qu'au milieu de tous ces rires Thérèse se soit amollie ? N'importe qui aurait pris goût.

Elle non : vous verrez plus tard. Ces enfants, ces rires, ce bel homme silencieux ne pouvaient rien lui apporter. Tout compte fait c'était Firmin qui lui donnait tout. C'était Firmin qu'elle guettait sans cesse ; c'était uniquement de Firmin qu'elle tirait son plaisir.

Sans crainte de se tromper, on peut dire que Firmin en prenait un bon coup. Il s'était fort bien tenu au premier baptême, au second baptême, et même dans l'intervalle des deux. Mais, à ses dépens. Il était obligé de prendre sur lui et ça se voyait. Il ne pensait pas une minute à accepter. Il passait par tous les états. Il avait mijoté cent affaires. Dès qu'il fermait les yeux, ses paupières étaient pleines de batailles, d'égorgements et de sang répandu.

Le Firmin de cette époque est facile à comprendre. Ne nous soucions pas de savoir si c'était un niais ou un rusé. Qu'il ait été l'un ou l'autre, il était maintenant quelqu'un à qui on fait affront chaque jour. Dans ces cas-là on oublie vite ce qu'on est. On finit par bouillir intérieurement. Il se disait : « J'ai eu peur qu'elle en veuille à ma peau. Pas du tout. C'était simplement une salope. J'ai été bien bête. » Il se moqua de l'extrême prudence avec laquelle il avait agi. « Je voyais grand, mais elle ne voyait qu'une chose (il ne pouvait pas savoir à quel point c'était juste mais, pas pour ce qu'il croyait), je n'ai pas besoin de tant me méfier. » C'est ce qu'elle voulait. Elle connaissait Firmin comme sa poche. Maintenant que nous voyons toute l'affaire après coup, nous nous ren-

dons compte qu'elle l'a enbobeliné des pieds à la tête et poussé pas à pas vers ce qu'elle voulait, jouissant à chacun de ces pas de le voir tomber sans faute dans le piège. Tout ce qu'il dissimulait dans son cœur, sous ses paupières fermées, elle le voyait comme dans une lunette d'approche. Si elle a fait quelque détour, si elle a ralenti l'allure ou fait semblant de s'occuper d'autre chose, c'était pour mieux réussir. D'abord. Et ensuite pour faire durer le plaisir. C'était une gourmande.

C'est à cette époque qu'on commença à parler du *village nègre* qui s'était installé dans les prairies de Lus pour la construction du chemin de fer. Et notamment de ce fameux monsieur Rampa qui était le patron de tout le bazar. Le plus ému de tout ce bruit fut certainement l'homme de chasse-neige. Il en bavait. Les yeux lui en sortaient de la tête. Il était allé à Lus pour toucher sa subvention des ponts et chaussées et ce qu'il avait vu lui dégoulinait de la bouche sans arrêt. Thérèse l'écouta avec beaucoup d'attention. Tout de suite après elle s'occupa d'une chose qui comme je le disais tout à l'heure, semble être un détour à première vue. Elle s'intéressa au pistolet du forestier. Elle s'arrangea pour rencontrer l'homme et elle lui dit : « Qu'est-ce que vous fabriquez tous les deux, le curé et toi, quand vous allez jouer des sérénades aux arbres ? Explique-moi un peu ça, s'il te plaît. » L'autre lui dit ce qu'il en était. « C'est peu de chose, dit-il, qu'est-ce que t'en crois ? Anatole aime ça et moi aussi. — Mais justement, dit Thérèse, raconte-moi un peu, qu'est-ce qu'il aime plus particulièrement, Anatole ? — Ah ça, dit le forestier, ce qu'il aime, je vais te le dire et ça va t'épater. Sais-tu ce qu'il aime ? Eh bien, ce sont les *pas redoublés*. — Merci bien, dit Thérèse.

rèse, il aime les *pas redoublés*, eh bien ! ça me fait plaisir. »

Un beau matin elle se fit belle, mit un tablier propre et s'en alla à confesse. Quelques jours après, le curé avait une idée. Il disait : « Ils sont, paraît-il, plus de mille là-haut. Et s'est-on seulement occupé de leur âme à tous ces gens-là ? Les Piémontais ont beaucoup de sentiment. » Il voyait déjà des fervents en train de construire une église de bois. Il semble bien que les *pas redoublés*, les marches militaires avaient donné à cet abbé le goût de la foule et des cérémonies. « Je t'ai bien connu, beau masque » se disait Thérèse. Et, sur-le-champ, elle trouva moyen de faire venir le chasse-neige et le curé à l'auberge. Elle les assit tous les deux à une table, devant une bonne bouteille de vin cacheté et elle s'en alla au potager. Elle guetta Firmin. Il était sur la route en train de regarder le temps. Au bout d'un moment il rentra. Accroupie derrière les groseilliers, Thérèse le vit qui s'asseyait avec les deux autres. Elle se dit : « Les choses sont en train » et elle alla se payer une bonne heure de parfum de foin sauvage.

Le samedi d'après, Firmin avait repris une sorte de rondeur. Il prépara son carnier et son bâton. « Où vas-tu ? demanda Thérèse. — Si on te le demande, dit-il, réponds que tu n'en sais rien. » Cette façon d'être la combla d'aise.

Firmin resta deux jours absent. Quand il revint, il était changé du tout au tout. Il se donna un ton commandant à quoi Thérèse eut la gentillesse de répondre par un air effaré. Elle le laissa se gonfler d'importance jusqu'à ce qu'il soit transparent comme une bulle de savon. « La petite plaisanterie est finie, dit-il. Il va falloir désormais danser sur une autre musique, ma mignonne. Et d'abord, nous foutons le camp de ce trou : voilà ce que j'ai

à te dire. » Thérèse inventa sur-le-champ quelques larmes. « Ça m'est bien égal, continua Firmin qui se grisait de ces mots enfau possibles. Toutes les larmes de ton corps n'y changeraient rien ; j'ai dit : c'est dit. Tu n'imaginais pas que j'allais continuer à me laisser mener au doigt et à l'œil ? Tu as eu du bon temps. Remercie Dieu. C'est fini maintenant, ma belle, il faut te mettre au pas. » Il continua à dire de belles imbécillités pendant plus d'une heure. Thérèse le remit sur la voie. « Je suis perdue ! » s'exclama-t-elle, dans une sorte de cri, assez sourd à la vérité et où il n'y avait rien de trop. Le triomphe de Firmin était complet. Il se dit : « Maintenant, surtout, pas d'esclandre. Je la tiens. Lâchons du lest. Elle ne perdra rien pour attendre. » Il avait été obligé de manger tant de pain du mépris qu'il ne pouvait pas résister à l'envie de passer pour généreux. Ce qu'il appelait être au-dessus de tout. « Que tu es bête, dit-il ! Et pourquoi serais-tu perdue ? Sais-tu seulement ce que je veux faire ? » Elle avait le visage mâchuré de larmes ; des sanglots enfantins faisaient trembler ses belles lèvres ; elle le regarda avec des yeux de chien battu. Il lui raconta son voyage à Lus dans les moindres détails.

« Il y a, dit-il, de l'argent à ramasser à la pelle pour des gens comme toi et moi. Ecoute bien ce que je te dis : je passe l'éponge sur tout. Je te pardonne. Je ne t'en veux pas, mais viens, tu verras ! »

Il avait vu le fameux Rampal. « Mais, Rampal, je le mets dans ma poche ! Il m'a suffi d'un jour. J'en ferai déjà ce que je veux. Il n'a jamais eu à faire à quelqu'un de vraiment roublard. Tout le monde en a peur, alors justement on le heurte. Veux-tu que je te le dise ? C'est un type qui n'a jamais eu de copain ; il n'a jamais eu que des

employés, même pour boire le coup à côté de lui. Je ne suis pas tombé de la dernière pluie. Il n'y avait pas cinq minutes que je lui parlais que je le prenais déjà par les cornes. Et encore, ajouta-t-il après un petit silence, il ne t'a pas vne, toi ! »

« Ça va sur des roulettes », se dit Thérèse.

Trois mois après, Firmin, Thérèse et les enfants étaient installés comme tenanciers à la cantine du village nègre. « Je perds ma brebis, avait dit avec beaucoup de sentiment le curé de Clostre au moment du départ. Pensez à mon églisc. » « Tu parles, se dit Thérèse, je n'ai justement à penser qu'à ça ! »

La cantine du village nègre était montée sur du solide. C'était une immense salle, comme je vous l'ai déjà dit. On l'avait construite à la mesure des équipes descendantes. Les ouvriers travaillaient par trois roulements, jour et nuit. Il y avait donc toujours une équipe libre de travail et de sommeil. C'est celle-là qui, n'ayant rien d'autre à faire consommait ou fabriquait de la mélancolie (ce dont il faut toujours tenir compte quand il s'agit de Piémontais nomades mais sentimentaux). Il y avait ainsi dans le chantier environ deux cents hommes chaque fois livrés à la terreur du *camp volant* et, par conséquent, à un certain goût de la révolution. Il fallait tout faire pour les empêcher d'aller dans un petit bois qui surplombait la vallée et d'où l'on pouvait apercevoir les fermes paisibles en bas, l'habitation des familles enracinées. « Et quand je dis qu'il faut tout faire, dit Rampal, je veux dire *tout*. » Il souligna le mot et regarda Thérèse. Elle avait ses yeux de foin sauvage. « Enfin, pas vous, continua Rampal en débournant un peu la tête. Prenez deux ou trois bonnes, de plus de vingt ans, hein ? Et ne choisissez pas. Elles s'usent vite. On les remplace. »

On avait aussi placé contre les murs, à de judicieux endroits, trois ou quatre grandes glaces qui multipliaient indéfiniment la grandeur de la salle et les têtes de l'assemblée. « Allez vous y reconnaître dans tous ces reflets, dit quelques jours après Rampal en faisant le joli cœur près du comptoir pendant une heure creuse. Avec ce truc-là ils ne sont plus foutus de savoir s'ils ont un copain ou s'ils en ont mille, et c'est difficile de faire des blagues. — Et vous, dit Thérèse en montrant son reflet à elle multiplié, serez-vous capable de savoir que vous avez une amie dans toutes ces femmes ? » Rampal se mit à taper du talon et à rire lourdement dans ses moustaches.

Pour lutter contre le petit bois il y avait encore autre chose : c'était un magnifique orchestron. On l'appelait l'engin. Il frappait fortement l'imagination. C'était un homme, plus grand que nature, une sorte de géant en bois et en toile. Si par malheur tu touchais ses bras, sous le drap de la veste, tu sentais des ressorts, des mécaniques, et tu en avais pour dix minutes de réflexions à te faire dresser les cheveux sur la tête. Ses yeux étaient en verre bleu, sa bouche en bois ; il était coiffé d'un vrai chapeau de feutre légèrement cascadeur. Il tenait un accordéon entre ses bras ; avec ses pieds il actionnait des cymbales et la mailloche de la grosse caisse. Tout ça, au repos, était déjà très impressionnant. Mais, sur l'emplacement du cœur il avait une plaque fendue. Tu glissais un sou dans la fente et il s'animait. C'était peu dire. Il tournait la tête, il roulait des yeux en billes de loto, il claquait de la bouche, il brassait son accordéon, il tapait du pied : il te vomissait une valse-toupie, une polka, une mazurka, une scottisch et un quadrille.

« Dites-donc, dit Rampal, si je mettais un sou

dans l'engin, qu'est-ce que vous en diriez ? — Je dirais que vous vous y connaissez », répondit Thérèse. Ils dansèrent donc tous les deux une valse. Thérèse dansait fort bien. Il était trois heures de l'après-midi. Le soleil entrait à flots dans la cantine. Les glaces étincelaient mais dans leur éclat de lumière, Thérèse pouvait se voir, toute menue, faufreluchée, frisée au petit fer et emprisonnée dans les bras de l'ours. Elle se dit : « Tout s'organise mais il souffle comme un phoque. Il faudra le prendre un peu plus doux. Et puis, décidément, je n'aime pas l'odeur de la sueur. Ne mettons pas la charrie avant les bœufs. »

Le muet passait au village nègre avec sa patrouille du courrier vers les dix heures du matin, à la montée, et vers quatre heures du soir au retour. « Est-ce que tu t'inquiètes de mon bonheur, lui dit Thérèse ? Je t'ai donné cependant assez de preuves. Fais l'idiot et puis tu verras. » Il s'inquiétait de ce Rampal qui maintenant était toujours là. « Ecoute une bonne fois pour toutes, dit Thérèse : qu'est-ce que tu veux en fin de compte ? Moi ? Eh ! bien, tu m'as eue mille fois plus que jamais personne ne m'aura. Crois-tu que ce soit une raison pour qu'il n'y ait jamais autre chose ? Vous êtes terribles, vous autres. Vous ne pensez qu'à vous. » Mais le muet était cabochard et son visage durcissait à vue d'œil. « J'ai peut-être un peu trop d'outils, se dit Thérèse, mais celui-là est très bon et il ne faut pas le jeter. » « Vois-tu, dit-elle en souriant gentiment, tu es encore plus bête que ce que je croyais. Allons, viens. »

Elle le fit sortir par la porte de derrière et ils allèrent dans les bois.

Elle savait que n'importe quelle explication est pain bénit pour la jalousie. « Comprends-moi, lui dit-elle. Il ne s'agit pas pour moi d'aimer Rampal.

Regarde-le et dis-moi si jamais je pourrais faire un couple avec lui. Tandis que toi... » Et pendant un moment elle roucoula. « Je veux que nous soyons bien d'accord, dit-elle ensuite. Si tu me veux, tu m'auras toujours quand tu voudras. C'est toi qui commandes. » Et elle inventa sur-le-champ une sorte d'amour sur mesure qui allait au muet comme un gant mais lui laissait à elle toute liberté.

Toutefois elle n'abandonnait rien au hasard et elle voyait tout. Il ne lui avait pas échappé que le muet avait été à deux doigts de la battre, peut-être même de la tuer, et en tout cas de faire un esclandre qui aurait mis tous ses projets par terre.

A côté de la grande salle de danse et de consommation, il y avait une petite pièce où l'on avait installé un billard. Naturellement, elle était interdite aux ouvriers et même aux contremaîtres. On la réservait aux messieurs : ingénieurs et chefs d'entreprise. Ils venaient y faire leur partie. Rampal était le plus fort. Il aurait carambolé en fermant les yeux. Chaque fois que Thérèse passait à côté de lui, Rampal lui disait : « Tu n'as besoin de rien, Thérèse ? S'il te manque quelque chose, tu n'as qu'à le dire, tu sais ! Je suis là.

— Eh ! bien, oui, lui dit Thérèse un soir. J'ai besoin de quelque chose.

— Ah ! dit-il un peu décontenancé, et c'est quoi ?

— Si vous vouliez, dit-elle, j'irais vous le dire chez vous. »

Le lendemain, en retournant de chez Rampal, elle se dit : « Voilà une bonne chose de faite. Je tiens également celui-là. Il ne me reste plus qu'à devenir rare ; il sera aussi bête que Firmin. »

Elle avait dit à Rampal : « Traite-moi comme une dame. Il faudra continuer à me vouvoyer devant le monde. Fais-y attention ; c'est la chose

la plus importante : méfie-toi. Encore une recommandation : ne viens plus à la caudure de dix à midi et de quatre à six. Moyennant ça, la vie est à nous. »

Elle savait que les exigences du premier coup font loi pour un bon bout de temps.

« Maintenant, se dit-elle, mettons vite tout ça en train. Je ne pourrai pas constamment danser sur la corde raide. Et puis, finissons-en. »

A peine eut-elle pensé ces mots qu'elle se mit à joir de vertige. Elle n'avait jamais cru avoir tant de plaisir. Elle en eut un visage apaisé et radieux dont Rampal se félicita.

Elle demanda à Firmin : « Est-ce que tu es bien ? Es-tu heureux ? » Il lui répondit : « Je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie. » Elle se dit : « Parfait ! C'est exactement maintenant qu'il faut le tuer. » Elle se mit à réfléchir dans un état de volupté qu'elle n'avait encore jamais connu. « Il faut, se dit-elle, qu'il se voie mourir. Ça va être un peu plus difficile. Mais, quelle différence ! »

- - Maintenant, Thérèse, je te laisse finir l'histoire. Tu dois connaître le fond des choses mieux que moi.

— Certes. Et c'est facile.

Quand on me l'a apporté sur un brancard, j'ai fait comme toutes, j'ai crié : « Mon Dieu ! faites qu'il soit vivant ! » Il l'était.

Le docteur de l'entreprise me prend à part et me dit : « Je ne fais pas de miracles ! » J'ai dû ouvrir de grands yeux. Il ajoute : « Hé non ! Ça nous dépasse. » Je dis : « Que voulez-vous, c'est un malheur ! »

Arrive Rampal. Il avait l'air de sortir de la cuisse de Jupiter. Mais moi, ceux qui font du vent, je les calme. J'attaque d'entrée : « Qu'est-ce

qu'il y a qui te tracasse ? » Il me fait : « Chut ! » Il avait peur de son ombre. Il me dit : « On pourrait trouver que c'est à cause de moi. » Je dis : « Qui serait assez hôte ? » Il répond : « Il n'en manque pas. » Je lui souffle : « Tu te noies dans un verre d'eau. » Ça lui coupe le sifflet. « Ne me tutoyez pas ici », dit-il. Je dis : « Ici ou ailleurs quelle importance ? » Il se dégouffe. Il me dit : « Sais-tu où on l'a trouvé ? — Non. — Dans les déblais. — Drôle d'endroit. Mais au fait, j'ajoute, si c'est là qu'on l'a trouvé, est-ce que ce n'est pas précisément à cet endroit que tu avais fait mettre une lanterne pour qu'on se méfie. On peut dire que tu as réussi ! » Il répond : « Elle était éteinte. » Je dis : « Eteinte ? C'est grave, mon chou ! » Il me dit : « Ecoute, sois prudente. » Je réponds : « Oh ! moi, la prudence, tu sais, ça passe après beaucoup d'autres choses. » Il n'était plus aussi flambard. Il dit : « Je ne pouvais pas penser à tout. — Qui te le demande ? — Eh bien ! dit-il, ce serait un fond plutôt mon rôle. » Je fais semblant de calculer et je dis : « C'est peut-être le vent qui l'a éteinte. » Il me répond : « Non, c'était une lampe-tempête. » Je dis : « Alors, écoute. Sais-tu ce qu'il faut faire ? » De bonne foi il répond : non. J'ajoute : « C'est simple ; donne ta langue au chat : un point c'est tout. » Il dit : « Ça n'arrangera rien. — Qui te demande d'arranger quoi que ce soit ? » et je continue : « En tout cas, moi, maintenant, j'ai à faire. — Alors, dit-il, je m'en lave les mains. » Je lui réponds : « Tu ne t'en laves rien du tout : c'est un accident du travail. »

Et j'entre dans la chambre. Je demande à Firmin : « Est-ce que tu souffres ? » Il ne répond pas. Je lui dis : « Attends, je le saurai. » Je vais au docteur qui parlait avec Rampal. Je dis :

« Pardon, docteur, vous m'excusez de vous interrompre ? Est-ce qu'il souffre ? » Il me répond : « On ne sait pas. » Je dis : « En fin de compte, vous n'avez pas l'air de savoir grand'chose, vous ! » Il est très embêté. Il dit : « Vous êtes toutes les mêmes : vous voulez savoir. Et, quand vous savez, est-ce que vous êtes plus avancées ? » Je réponds : « Peut-être. — Tout ce que je peux dire c'est qu'avec les reins cassés à trois endroits, ça m'étonnerait qu'il soit à la noce. » Je dis : « Eh bien ! c'est tout ce qu'on vous demande. Vous voyez que ce n'est pas la mer à boire. » Et je vais m'asseoir au pied du lit.

À minuit on gratte à la porte de derrière. Je me dis : « C'est l'idiot. » Je vais voir. Pardi, c'était Rampal. Les yeux lui sortaient de la tête. Il soufflo : « Vous êtes seule ? » Je dis : « Enfin ! Mais pourquoi fais-tu tant d'histoire ? Non, je ne suis pas seule. Pour qui me prends-tu ? » Il dit : « J'ai réfléchi. » Je réponds : « Grand bien te fasse ; et sait-on sur quoi ? Si c'est pour ça que tu me dis vous ta réflexion n'est pas bonne. » Il proteste mais il est obligé de s'asseoir sur une marche de l'escalier. Je demande : « Le cœur te flanche, ma beauté ? » Il dit : « Je me rends compte que tu as fait tout ça pour moi. » Je ne peux pas me retenir de répondre : « C'est si peu de chose ! » Puis j'ajoute : « Que j'ai fait quoi, ma beauté ? » Il s'empresse de dire : « Rien, absolument rien. Je parle de tout ce que tu as fait pour moi. » Je le regarde sévèrement et il est alors d'une gentillesse ! Il me dit : « Ecoute, j'ai eu une très longue conversation avec le docteur. C'est bien ce que tu disais : c'est un accident du travail. Tu sais que je suis assuré pour ça. Tu auras donc une petite pension pour tes enfants et pour toi. Ce n'est pas extrêmement régulier, mais... » Je

le laisse s'enfermer. Il y a belle lurette que je sais où il veut en venir. Il finit par y aller de son morceau : « Vois-tu, il ne faut pas que je sois mêlé à tout ça. » Je rectifie : « Il ne faut pas que nous soyons mêlés à tout ça. » Et j'ajoute : « D'ailleurs, mêlés à quoi ? » Il s'empresse encore une fois de dire : « Rien, rien, absolument rien. » Je le vois se gonfler. Il vient d'avoir une idée de génie. Il me dit : « Tu comprends, on serait jaloux de notre bonheur ! » Ça alors, c'était le bouquet ! J'aurais pu facilement lui tendre la perche, quitte à lui faire perdre un peu de ses illusions. Mais, non ; il fallait qu'il soit encore un peu inquiet. Il m'a demandé au moins vingt fois si nous étions d'accord et je m'obstinais à répondre : « Mais enfin, d'accord sur quoi ? » Et toujours il répétait : « Sur rien, absolument sur rien. » Finalement je lui dis : « Écoute, si ça doit te rassurer, c'est entendu : on est d'accord. Et maintenant file. » Il ne se le fit pas dire deux fois.

Je veillai Firmin avec mes deux petites bonnes. Elles ne me gênaient pas. Il n'y avait pas grand soin à prendre. On m'avait dit : « Peut-être un peu d'opium si des fois il crie. » Il ne criait pas.

Le jour s'est levé. C'était l'automne avec son nuage à ras de terre. Sous leurs grandes pèlerines et leurs capuchons, les ouvriers semblaient des moines. On ne pouvait mettre de nom sur aucun. Ils passaient dans le brouillard comme n'importe qui : toi ou moi, ou l'empereur de Chine. On ne distinguait personne.

J'avais précisément à m'occuper d'une de ces pèlerines, maintenant. L'avant-veille au soir elle avait disparu du portemanteau où les ouvriers les pendaient et j'avais même dit à son propriétaire : « Ne t'en fais pas. Si quelqu'un te l'a prise c'est

qu'il en avait plus besoin que toi » C'était moi qui l'avais prise. Je l'avais portée au muet. Parce qu'il faisait froid. Je m'étais dit : « L'indue est comme le paon : elle a des yeux dans ses monnaies plumes. »

Vers dix heures je descendis sur le pas de la porte. Quelques instants après le courrier arriva. Je fis entrer le muet par derrière. Je lui demandai : « Ça a marché ? » Il me fit oui. Il me donna le paquet qu'il avait sous le bras : c'était la pèlerine. J'allai la reprendre à sa place et, ni vu ni connu, je t'embrouille. Puis, dare-dare, je remontai à la chambre. Je n'aurais pas voulu manquer la mort de Firmin pour tout l'or du monde.

Je lui ai fermé les yeux vers midi.

— Quelle heure est-il ?

— Le jour se lève.

— Va voir un peu le temps qu'il fait.

— Il neige.

— Ça va être un enterrement triste aujourd'hui.

— Après cette nuit blanche, vous êtes fraîche comme la rose, Thérèse.

— Pourquoi voudrais-tu que je ne sois pas fraîche comme la rose ?

Manosque, 27 avril 1949.

IMPRIMERIE DE LAGNY
EMMANUEL GREVIN ET FILS
- - - - 2-1950 - - - -

Dépôt légal : 4^e trimestre 1949.
N^o d'Éd. 2005. — N^o d'Imp. 2336.

Imprimé en France

